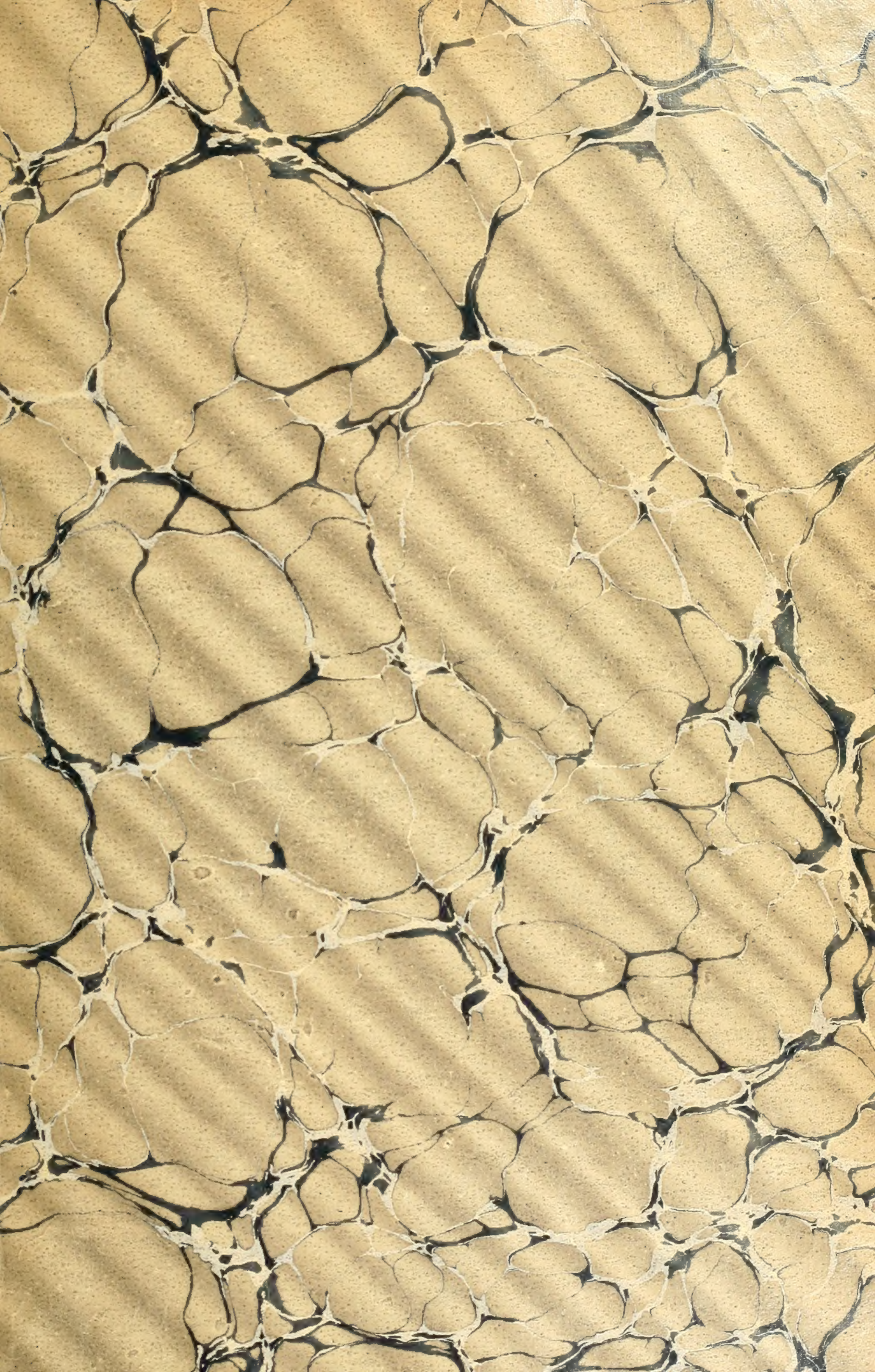

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01740370 0
DC
707
B385
1904
c.1
ROBA

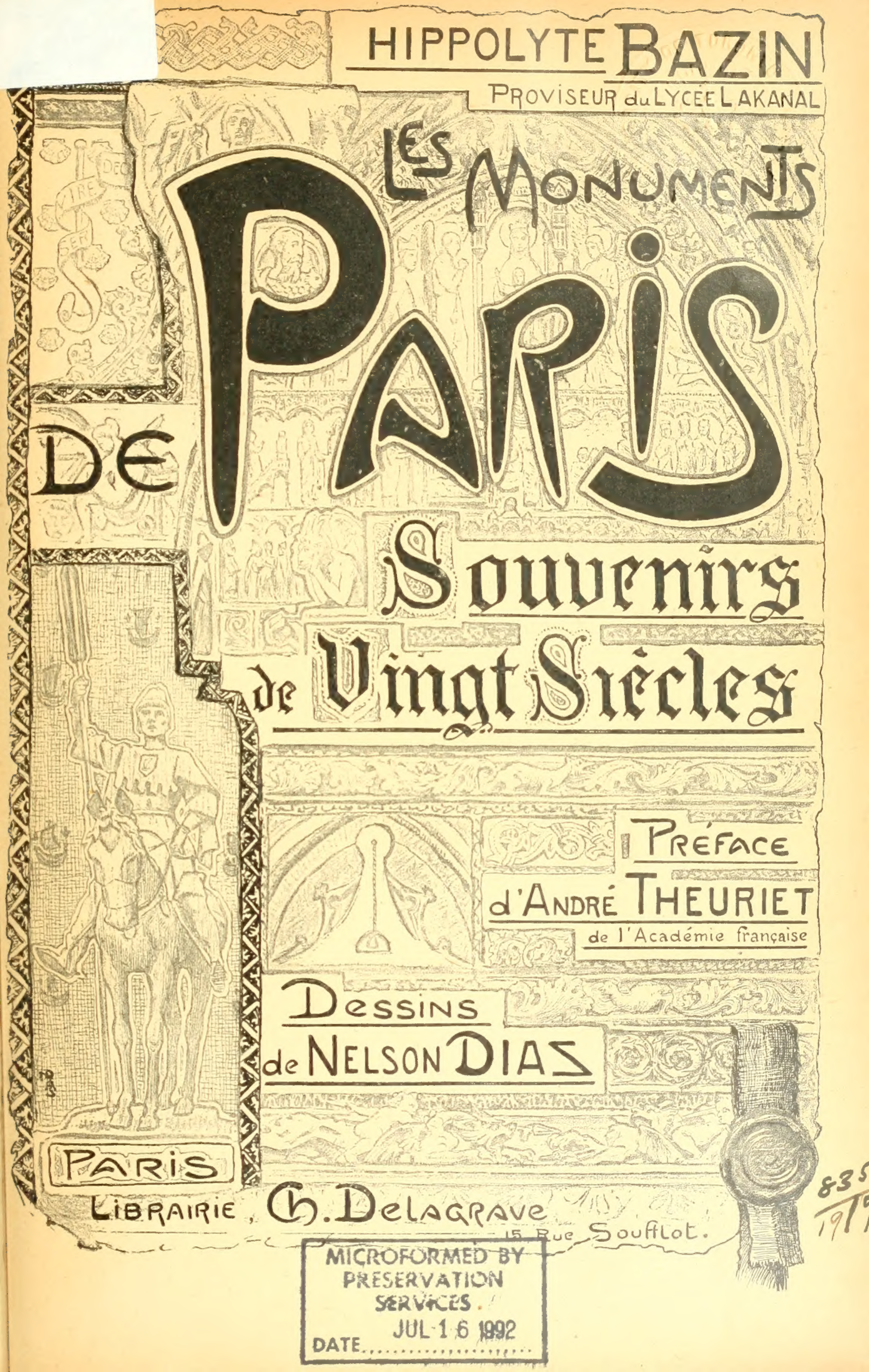




Les Monuments
de PARIS

30e série B.




HIPPOLYTE BAZIN
PROVISEUR du LYCÉE LAKANAL
LES MONUMENTS
DE
PARIS
Souvenirs
de Vingt Siècles
PRÉFACE
d'ANDRÉ THEURIET
de l'Académie française
DESSINS
de NELSON DIAZ
PARIS
LIBRAIRIE, Ch. DELAGRAVE
15 Rue Soufflot.
MICROFORMED BY
PRESERVATION
SERVICES
JUL 16 1992
DATE





PLAN-TABLE DES MONUMENTS dont il est parlé dans ce livre



A MONSIEUR HIPPOLYTE BAZIN

PROVISEUR DU LYCÉE LAKANAL

Monsieur et cher Proviseur,

Dans une de ces causeries qu'un heureux voisinage a rendues plus fréquentes, vous m'avez avoué que vous prépariez un livre sur l'histoire de Paris et de ses monuments depuis vingt siècles ; et à cette marque de confiance, vous en avez ajouté une autre : vous m'avez demandé de présenter moi-même votre œuvre au public. J'ai d'abord essayé de vous opposer une exception d'incompétence : — encore qu'habitant Paris depuis tantôt un demi-siècle, je suis resté provincial dans l'âme et, par conséquent, peu autorisé à donner mon avis sur un ouvrage spécialement consacré aux traditions et aux édifices parisiens. — Mais vous m'avez prouvé que, précisément parce que provincial, je devais être plus frappé que les indigènes par la physionomie de la grande ville, par les phases de ses évolutions architecturales et par la diversité des monuments qui en constituent l'originale beauté. Bref, vous avez été si persuasif en ce plaidoyer pro domo, *qu'entraîné par votre éloquence, je vous ai donné ma parole : me voici mis en demeure de la tenir, et je le fais avec grand plaisir après avoir lu les bonnes feuilles de votre livre.*

Cette lecture m'a vivement intéressé et m'a appris une quantité de choses que j'ignorais. J'ai été émerveillé de constater, à propos d'un sujet si touffu et si complexe, avec quelle science de sélection, avec quelle souplesse d'esprit et quelle solide érudition, vous réussissez à donner à vos lecteurs une très claire vision de chaque époque historique et de chacune des œuvres architecturales qui en ont caractérisé les commencements, l'apogée et le déclin. Guidé par vous, j'ai assisté à la naissance de la petite Lutèce dans son île limoneuse, resserrée entre deux bras de la Seine et entourée de forêts profondes. Vous me l'avez montrée, pauvre et obscur oppidum *aux huttes de terre et de bois, se développant peu à peu, après la conquête romaine, jusqu'à se transformer en une cité peuplée de temples, de villas, de thermes et de théâtres, ainsi que l'attestent les ruines du palais de Julien et les arènes de la rue Monge. Puis vous m'avez raconté l'écroulemeut de cette civilisation gallo-romaine, au choc des invasions des Huns et des Francs, et comment la Lutèce de César est devenue le Paris des Mérovingiens. — Voici que, sur les débris des temples païens, des églises chrétiennes s'élèvent : Saint-Germain des Prés au temps de Childebert; l'abbaye de Saint-Denis, sous le roi Dagobert. Avec Charlemagne et ses successeurs, la ville perd, il est vrai, de son importance; les Normands l'assiègent et l'incendient; mais elle renaît bien vite et prospère sous la dynastie capétienne. Les deux rives de la Seine se bâtissent, la population s'accroît, Notre-Dame sort de terre; de tous côtés s'élancent de sveltes flèches d'églises et de massives tours de palais. Au temps de Philippe-Auguste, la capitale étouffe dans sa clôture de pierre et la brise. « Une ville comme Paris, ainsi que le remarque Victor Hugo[1], est dans une crue perpétuelle. Il n'y a que ces villes-là qui deviennent capitales; ce sont des entonnoirs où viennent aboutir tous les versants géographiques, politiques, moraux, intellectuels d'un pays; toutes les pentes naturelles d'un peuple; des puits de civilisation pour ainsi dire, et aussi des égouts, où commerce, industrie, intelligence, population, tout ce qui est sève, tout ce qui est vie, tout ce qui est âme dans une nation, filtre et s'amasse sans cesse, goutte à goutte, siècle à siècle. » — La nouvelle enceinte de Philippe-*

1. *Notre-Dame de Paris*, livre III, chap. II.

Auguste, devenue trop étroite, est démolie à son tour; et ainsi, de Charles VI à Napoléon III, Paris fait sept ou huit fois craquer sa ceinture pour se donner de l'air et se répandre à travers champs. Chacun de ces bris de clôture est caractérisé par une nouvelle floraison d'édifices civils, religieux, militaires, et par une transformation plus ou moins radicale des idées, des mœurs et des habitudes parisiennes. — Comme vous l'avez fort bien dit, ces monuments successifs et ces évolutions morales « marquent d'une série de jalons la route de l'Histoire, et, à les suivre, on arrive de siècle en siècle, ainsi que d'étape en étape, depuis les origines gallo-romaines jusqu'à nos jours. »

A mesure que la civilisation accélère sa marche et que les besoins matériels et intellectuels des sociétés se multiplient, ces étapes s'accourcissent, et les métamorphoses qui se produisent dans l'intervalle deviennent plus notables et plus fréquentes. Les gens de ma génération ont été témoins, il y a un demi-siècle, d'une de ces transformations de la capitale. Elle a été considérable. Ceux de mes contemporains qui se seraient absentés de Paris pendant cinquante ans, auraient déjà grand'peine à le reconnaître. Peut-être même quelques-uns d'entre eux accueilleraient-ils avec un soupir mélancolique les nombreux changements qui ont altéré la physionomie, les paysages, les façons d'être et les habitudes de la grande ville. Certes Paris, dans ses lignes principales, est toujours beau. Le promeneur qui, au sortir des Champs-Élysées, traverse la place de la Concorde par un radieux après-midi d'été et se dirige vers les quais de la rive gauche, éprouve toujours un sursaut d'admiration devant le spectacle unique qui s'offre à ses yeux émerveillés. — Le soleil, déjà plus bas, éclaire obliquement la Seine mordorée et les robustes peupliers de Virginie penchés sur le cours de l'eau. Le pavillon de Flore et le Louvre, dont les vitres s'empourprent, la perspective des ponts et, là-bas, dans une buée d'or, la flèche de la sainte Chapelle s'élançant, élégante et mince, au-dessus des maisons teintées de rose; tout ce magnifique et spacieux décor conserve une noblesse et un charme qui prennent l'esprit et le cœur. — Pourtant, quand je me reporte aux lointaines années où, jeune et ingénu provincial, je venais passer mon baccalauréat en Sor-

bonne et suivre les cours de la Faculté de Droit, je ne puis m'empêcher de donner un regret au Paris de 1852.

Peut-être ce regret rétrospectif est-il tout simplement un effet du vieil âge, et peut-être, en m'y abandonnant, ne fais-je qu'obéir à cette impulsion chagrine qui prédispose les vieilles gens à être des louangeurs du temps passé. Ce temps passé, en effet, c'était le temps de notre jeunesse, la saison de nos émotions printanières. Nous nous complaisons à en évoquer le souvenir, et le souvenir est toujours un embellisseur. Néanmoins, préventions à part, et tout en convenant que la capitale d'aujourd'hui a gagné en confortable et en bien-être, que les rues sont plus larges, mieux aérées, et que les lois hygiéniques y sont mieux observées, je dois en conscience ajouter que, vers la moitié du dix-neuvième siècle, Paris était moins banal, plus gai, plus pittoresque, et qu'on s'y sentait mieux chez soi.

A cette époque, le réseau des voies ferrées était loin d'être achevé. Le chemin de fer de l'Est n'allait pas encore jusqu'à Nancy; celui d'Orléans s'arrêtait à Poitiers; les lignes de Bretagne et du Midi n'existaient pas. Les diligences et les malles-postes roulaient encore sur nos grandes routes et amenaient de quotidiennes fournées de voyageurs qui, pour la plupart, prenaient leur gîte dans les nombreux hôtels foisonnant entre la rue Richelieu et la rue Montmartre. Au centre de ces populeuses hôtelleries, le Palais-Royal — aujourd'hui un désert — était le rendez-vous des étrangers et des provinciaux. Sous les galeries intérieures, une foule bariolée circulait joyeusement, au long des magasins tout reluisants d'orfèvrerie et de bijoux. Les cafés en renom et les grands restaurants occupaient une bonne partie des maisons en façade sur le jardin : — Véfour, *les* Frères provençaux, *la* Rotonde, *le* Café d'Orléans, Véry, *le* Café de Foy... *A côté de ces établissements de luxe, les restaurants à prix fixe et à bon marché ouvraient aux petites bourses leurs vastes salles situées au premier étage. Après six heures, on n'y trouvait plus de place. Des orchestres militaires jouaient chaque jour, dans la belle saison, autour du grand bassin, et les consommateurs dînaient en musique, tandis qu'au dehors les badauds s'attroupaient autour des parterres,*

Pour entendre un de ces concerts, riches de cuivre,
Dont les soldats parfois inondent nos jardins
Et qui, dans ces soirs d'or où l'on se sent revivre,
Versent quelque héroïsme au cœur des citadins[1]*...*

Partout, alors, on déjeunait à dix heures et on dînait entre cinq et six. Quand les restaurants se vidaient, les cafés s'emplissaient. Le soir venu, le Palais-Royal s'illuminait. Dans la galerie d'Orléans, une foule houleuse s'amassait, lisant les journaux aux lumières des boutiques, feuilletant les nouveautés aux étalages des libraires en vogue : — Dentu, Barba, Ladvocat, les frères Garnier. — Les théâtres non plus ne chômaient pas. Dès six heures, des queues serpentaient aux abords de la Comédie française et du Palais-Royal. Les amateurs de spectacles, qui n'y trouvaient pas de place, refluaient par la rue Vivienne, très animée, où les grands magasins de modes et de soieries ne fermaient guère avant dix heures, et s'arrêtaient au Vaudeville pour y voir Mme Doche et Fechter, ou bien poussaient jusqu'aux boulevards. Là aussi, l'animation et les distractions ne manquaient pas. Depuis la rue de la Chaussée-d'Antin jusqu'au boulevard du Temple, les théâtres, grands et petits, se succédaient à la file : — l'Opéra, l'Opéra-Comique, les Variétés, le Gymnase, la Porte Saint-Martin, la Gaîté, l'Ambigu, le Théâtre-Lyrique, les Délassements, les Funambules, etc. La plupart se touchaient presque. Si, par hasard, on ne pouvait se caser dans une salle déjà pleine, on avait la ressource de s'adresser au théâtre voisin; de sorte qu'on ne risquait pas de s'être dérangé pour rien et de perdre sa soirée. Cette sécurité, garantie aux plaisirs de la veillée, maintenait sur toute la ligne des boulevards un mouvement et une gaieté qu'on ne retrouve qu'imparfaitement, aujourd'hui que les magasins éteignent leur éclairage dès sept heures et que les principaux passages : — Choiseul, Opéra, Jouffroy, Panoramas, — prennent, sitôt la nuit venue, l'aspect de mornes couloirs obscurs et déserts.

Les larges voies actuelles n'avaient pas encore été percées à travers les quartiers du centre. Les rues ombreuses, bordées d'an-

1. Baudelaire, *Tableaux parisiens*.

tiques logis datant de la Renaissance et du dix-septième siècle, conservaient cette originalité et cette diversité architecturale qu'on ne retrouve plus guère que dans certaines rues du Marais. On y pouvait circuler sans être ahuri et menacé par l'assourdissante sonnerie des tramways, la trompe des automobiles, la corne des bicyclettes. Les moyens de locomotion, à la vérité, étaient modestes et assez restreints. Les omnibus sans impériale, concédés à de petites compagnies et portant des noms amusants : — Batignollaises, Béarnaises, Dames blanches, Hirondelles, *etc., convoyaient paisiblement les voyageurs d'une barrière de Paris à l'autre. Pour les gens pressés, il y avait les voitures de place : les* citadines *à un cheval, où l'on pouvait tenir trois; les* mylords; *les* cabriolets, *qui ne coûtaient que quinze sous et où l'on se juchait à côté du cocher. Tout cela manquait de confort; les véhicules mis à la disposition du public étaient peu nombreux; mais les piétons abondaient, et cette active circulation des passants donnait aux rues je ne sais quoi de plus réveillant et de plus jovial.*

Sur la rive gauche, et notamment dans le quartier des Écoles, que de transformations en cinquante ans! Combien la physionomie des rues et la façon de vivre ont changé! En 1852, le vieux Pays latin existait encore et la vie y était plus intime, plus concentrée, plus simple qu'à l'époque actuelle. Le boulevard Saint-Michel n'était pas percé; le Luxembourg s'étendait, en largeur, de la grille de la rue de Fleurus à la rue Monsieur-le-Prince et occupait tout l'espace limité par les deux grandes rues de l'Est et de l'Ouest, qui se rejoignaient à l'Observatoire. Les étudiants peuplaient les antiques rues Saint-Jacques, La Harpe, des Mathurins-Sorbonne et des Grès. Ils s'y sentaient mieux chez eux, s'y tenaient davantage et passaient plus rarement les ponts. Les jeunes gens débarqués de la même province se groupaient en de petits clans où l'on menait une existence doucement casanière. Pour plus d'économie, on allait travailler à la Bibliothèque Sainte-Geneviève et dans certains cabinets de lecture très achalandés alors et tous disparus depuis : — passage du Commerce; au coin de la place de l'Odéon, chez une petite bossue nommée Julia Morel; chez la mère Foucault, rue Saint-

Hyacinthe-Saint-Michel. — On déjeunait sommairement pour douze sous dans les crèmeries du voisinage, et l'on dînait pour un franc en de très modestes restaurants, dont la clientèle très sobre ne s'abreuvait que d'eau pure. Le soir, on se réunissait dans la chambre d'un compatriote et on y prenait le thé entre amis. De loin en loin, surtout au commencement du mois, on se permettait une débauche au café du Luxembourg, situé au coin de la rue Monsieur-le-Prince et de l'ancienne place Saint-Michel, ou bien une soirée à l'Odéon, qui restait ouvert toute l'année, comme d'ailleurs tous les théâtres parisiens. L'hiver, on suivait assidûment le cours de Saint-Marc Girardin dans le vieil amphithéâtre de la Sorbonne. Celle-ci, non encore restaurée, conservait sa vaste cour intérieure au niveau inégal, aux pavés sertis d'herbe, qu'encadraient de noires façades à mine rébarbative et où l'on pénétrait par deux porches profonds aux voussures sculptées.

Dès que le printemps poussait sa première pointe, notre grande distraction était de flâner longuement dans le jardin du Luxembourg, que le second Empire n'avait pas mutilé et qui étendait sous un large espace du ciel, depuis la grille de la rue de Vaugirard jusqu'à celle de l'Observatoire, ses royales terrasses, ses massifs de lilas et d'aubépines, ses parterres semés de fleurs et peuplés de blanches statues que les ramiers frôlaient de leur vol mélodieux, ses bassins qui reflétaient les nuages, ses pelouses, ses quinconces et les ombrages de sa charmante Pépinière…

Sur les pelouses, par milliers,
Les moineaux venaient familiers
Frétiller au pied des statues;
Les ramiers, couples amoureux,
Roucoulaient leur chant langoureux
Aux Vénus de blancheur vêtues.

O fleurs, oiseaux, voix du printemps,
Grands marronniers tout palpitants
D'un voluptueux frisson d'ailes,
Vos fêtes jamais n'ont manqué,
Et, chaque année au jour marqué,
Elles nous revenaient fidèles.

Lorsqu'à vingt ans, au même endroit,
Je préparais mon cours de Droit
Sur les bancs de la Pépinière,
C'était partout concert pareil;
Mêmes fleurs pleines de soleil
Et même senteur printanière...

Oh! la Pépinière!... C'était la promenade préférée, le coin d'intimité choisi entre tous. Située en contre-bas, sur l'emplacement de l'ancien clos des Chartreux, elle enchevêtrait ses capricieuses allées sous le feuillage léger des cytises, sous l'épaisse ramure des catalpas et des magnolias. Il y avait de tout dans ce jardin enchanté : des résédas, des chèvrefeuilles et des jasmins qui embaumaient; des vergers de cerisiers, de pêchers, de poiriers et de pommiers, qui se couvraient en mai de floraisons roses et blanches, et pliaient dès le mois d'août sous les fruits mûrissants; il y avait même, au long des talus bien exposés, des champs de vignes, dont les pampres verdoyants et les grappes en fleur nous rappelaient, à nous autres provinciaux, les vignobles du pays natal...

Cette aimable Pépinière, avec son jardin botanique, ses collections d'arbres fruitiers, son rond-point ombreux où se dressait la statue de Velléda, entre pour une bonne part dans mes regrets du temps jadis, et tous les étudiants de cette époque en gardent pieusement la douce mémoire. Vers 1866, sous je ne sais quel prétexte d'embellissement, mais en réalité pour effectuer une opération financière fructueuse, on l'a bouleversée, et ses parterres ont fait place à des maisons de rapport. Ce coin de la rive gauche, qui avait une si originale physionomie, est devenu banal et sans caractère, comme la plupart des nouveaux quartiers et des squares de création récente. Il est vrai qu'en revanche on nous a dotés de la fontaine placée à l'entrée du boulevard Saint-Michel, où un archange, posé comme un acrobate, terrasse un démon de convention; il est vrai également qu'on a rebâti à neuf l'École de médecine et l'ancienne Sorbonne; mais vous avouerez que ces réédifications, si elles répondent à des exigences pratiques, ne donnent qu'une médiocre impression de beauté.

Pour parler franchement, les monuments de la seconde moitié

du dix-neuvième siècle n'ont rien de génial et ne marqueront pas d'une façon bien glorieuse dans l'histoire architecturale de la France. Le siècle dernier, qui a si étonnamment progressé dans le domaine de la science, sera surtout fameux par son mouvement industriel et par la mise en application des découvertes des savants. Il devra son renom à ses ingénieurs plutôt qu'à ses architectes. Ses plus notables monuments seront les Halles centrales, les gares des chemins de fer et la galerie des Machines. Mais le noble et bel art de l'architecture n'y brillera ni par la grandeur simple ni par l'harmonieuse conception du décor. Les principaux édifices parisiens de la période contemporaine se distinguent uniquement par des imitations, quelquefois heureuses, des divers styles des époques antérieures. Les plus laborieux efforts des architectes n'ont abouti, en fait de nouveauté, qu'à ces fantasques inventions du modern-style, *près desquelles le style* rococo, *tant raillé, paraît un modèle de logique et de grâce.*

C'est pourquoi, Monsieur et cher Proviseur, je pense, comme vous, que les constructions de la dernière moitié du dix-neuvième siècle trahissent, « par leur diversité même, les incertitudes de l'heure présente et les hésitations de la société sur l'orientation qu'elle doit prendre ». Comme vous, après avoir lu votre livre si intéressant et si richement documenté, je souhaite que le vingtième siècle, plus sage et mieux inspiré que son devancier, « profite de l'expérience acquise et donne naissance à un art qui méritera de porter son nom ».

ANDRÉ THEURIET.

Juillet 1904.



INTRODUCTION

Paris a le singulier bonheur de posséder des monuments qui marquent comme d'une série de jalons la route de l'Histoire, et à les suivre, on arrive de siècle en siècle, ainsi que d'étape en étape, depuis les origines gallo-romaines jusqu'à nos jours.

Quelle est la pensée qui a présidé à la construction de ces édifices? Quelle a été la physionomie de leurs hôtes les plus célèbres? Quels souvenirs historiques importants rappellent-ils? Tels sont les points essentiels que l'on s'efforcera de mettre en lumière :

tableaux vivants, avec le monument, tantôt en bonne place, tantôt à l'arrière-plan ; mélanges d'art et d'histoire dans la ville du monde où l'un a eu sa plus belle éclosion, et l'autre sa vitalité la plus intense.

Ce livre est écrit pour le Parisien justement fier de ses origines, pour le Français qui voit dans Paris l'âme et le cœur de la France, pour l'étranger curieux de connaître notre civilisation là où elle a brillé de son éclat à la fois le plus radieux et le plus national.

Nous venions de terminer notre ouvrage *Une Vieille Cité de France, Reims,* lorsque M. Ernest Lavisse, à qui nous l'avions présenté, voulut bien nous suggérer l'idée de tenter quelque chose d'analogue sur Paris : « La méthode est originale, nous dit-il, il n'existe rien de semblable sur la capitale ; faites ce qui nous manque. » Et, avec sa grande netteté de vue, qui, des sommets où sa science le place, lui permet de voir l'ensemble et de discerner les détails, il nous traça, à grandes lignes, le plan de l'œuvre, et excita chez nous l'enthousiasme qu'il excelle à faire naître chez tous ceux à qui s'adresse sa parole persuasive à force de chaleur et de clarté. Nous nous mîmes au travail ; il dura plusieurs années. Notre soin fut avant tout d'être bref, dans un sujet où les détails abondaient. Que de pages noircies n'avons-nous pas déchirées avec une impitoyable rigueur ! Du moins espérons-nous être arrivé à notre but de prendre le moins de temps qu'il est possible à ceux qui nous feront l'honneur de nous lire.

Dans la préparation laborieuse du livre, nous avons rencontré le concours dévoué d'un ami, M. Albert Engelhard, à qui nous adressons ici nos publics remerciements. Nous faisons de même pour M. Nelson Dias, l'artiste distingué dont l'habile crayon a commenté notre texte avec intelligence et poésie.

M. Max Delagrave, parisien de race, a soigné cette édition avec le respect que l'on a pour un document de famille.

Merci également à M. H. Enlart, conservateur du Musée de sculpture comparée du Trocadéro, à M. P. Vitry, attaché au Musée du Louvre, et à tant d'autres à qui notre livre est redevable de ce qu'il renferme de meilleur.

PARIS

SOUVENIRS DE VINGT SIÈCLES

CHAPITRE PREMIER

LES AUTELS GAULOIS, L'AMPHITHÉATRE ET LES THERMES

SOMMAIRE

Les origines gauloises de Lutèce. — Camulogène et Labiénus autour de l'île de la Cité. — **Les Parisiens se soumettent; leur romanisation prouvée par les autels gallo-romains du** chœur de Notre-Dame. — La statue de Germanicus. — L'amphithéâtre. — Le palais des **Thermes, résidence de Julien, César des Gaules. — La statue de l'empereur.**



RANSPORTONS-NOUS par la pensée, 52 ans avant Jésus-Christ, dans le Paris gaulois alors tout entier contenu dans l'île de la Cité. La ville était fortifiée; César lui donne le nom d'*oppidum* dans ses *Commentaires*. L'enceinte, que l'eau venait battre, était faite à la manière indigène, de terrassements maintenus par des troncs d'arbres et des clayonnages; les maisons, sortes de huttes aux toits coniques, se pressaient à l'intérieur des retranchements; elles avaient dû servir souvent à abriter les habitants des campagnes en lutte avec leurs voisins ou en danger d'être attaqués par les bandes pillardes venues de l'Orient. La tribu gauloise des *Parisii* avait un territoire environ trois fois plus étendu que le département actuel de la Seine. Elle comptait au nombre des peuplades les plus influentes de la Gaule.

Après cinq années de luttes sanglantes et de négociations habiles, César, croyant la Gaule vaincue, s'était rendu en Italie pour tirer profit de sa conquête au point de vue de ses idées politiques. Tout à coup, il apprend que le pays entier se soulève et que ses légions sont en danger. Il accourt et cherche à engager un combat corps à corps avec le chef

arverne Vercingétorix. Celui-ci, conscient de la supériorité d'organisation militaire et de la discipline des troupes romaines, savait que la bravoure gauloise l'emporterait difficilement sur les légions incomparablement mieux armées et évoluant avec ensemble et sûreté. Il voulait, avant de les aborder de front, les affaiblir en les désorganisant. En outre, plus la campagne se prolongeait, plus s'augmentaient les forces des Gaulois, à mesure que les tribus hésitantes prenaient courage et entraient dans la confédération; c'était donc manœuvrer habilement pour les Gaulois que de reculer en ruinant le pays derrière eux.

Cette tactique, inaugurée par Vercingétorix, fut suivie par son lieutenant Camulogène dans sa campagne autour de Lutèce. Bien que d'un âge avancé, le chef des Parisiens était plein de vigueur et d'énergie; sa confiance dans le succès de son plan était encore augmentée par la promesse que lui avaient faite les gens de Beauvais de venir à son secours. César détacha contre lui l'important effectif de quatre légions, sous les ordres de son lieutenant Labiénus, avec mission d'agir promptement.

Lutèce était la base d'opération de Camulogène. La contrée environnante, arrosée par plusieurs rivières, couverte de forêts, avec des collines favorables à la défense, lui paraissait offrir les conditions les plus avantageuses pour arrêter l'élan et empêcher le déploiement méthodique des légions. Il s'installa sur la rive gauche de la Seine, en s'appuyant sur la hauteur qui fut depuis la montagne Sainte-Geneviève et en laissant entre l'ennemi et lui les marais formés par la Bièvre. De son côté, Labiénus, parti de Sens, à vingt-cinq lieues de Paris, s'avançait avec précaution le long de la rive gauche, moins accidentée et moins propre à des embuscades; il évitait en outre ainsi d'être pris à revers par les gens de Beauvais. Arrivé devant les Parisiens solidement retranchés, il essaya de tourner les marais; mais si forte était la position de Camulogène, si mouvant était le sol où disparaissaient troncs d'arbres et fascines, que le général romain comprit bientôt l'impossibilité de surmonter de pareilles difficultés, et le lendemain, dans la nuit, sans hésitation, il leva clandestinement son camp, remonta la Seine, gagna la rive droite et se présenta devant Melun. Sa marche avait été tellement rapide que les habitants surpris se défendirent à peine; ils avaient bien coupé leur pont, mais Labiénus, s'emparant de cinquante barques amarrées au rivage, établit un pont de bateaux et réussit à faire passer son armée. Aussitôt il reprend sa marche en avant, sans abandonner d'ailleurs la flottille qui lui avait été si utile.

De Melun à Paris, la distance est courte. Cependant Camulogène, informé par ses éclaireurs, ne se laissa pas surprendre, et, craignant que



LES ARÈNES DE LUTÈCE

les ennemis ne missent à profit les bateaux dont ils disposaient, peu confiant aussi dans les faibles remparts qui défendaient Lutèce de ce côté, il ordonna, fidèle en cela à la tactique de Vercingétorix, aux Parisiens de brûler leur ville.

En présence d'un pareil ordre, quelque temps auparavant, les gens de Bourges avaient hésité et, à force de supplications, obtenu du généralissime l'autorisation de se défendre : ils succombèrent, et le résultat de la campagne fut, par leur manque d'énergie, sérieusement compromis.

Avec un patriotisme qui est tout à leur gloire, les Parisiens obéirent sans délai et, la torche à la main, mirent le feu aux armatures de bois de leurs remparts et à leurs huttes de clayonnage. Lutèce était réduite en cendres, mais elle ne devait pas être prise par Labiénus.

Paris incendié, Camulogène put demeurer sur sa position en opérant un mouvement de conversion qui le plaçait face à l'ennemi. Son armée, échelonnée sur les pentes de Sainte-Geneviève, avait les deux bras de la Seine entre elle et les Romains ; il comptait profiter d'une marche en avant de ces derniers, pour les culbuter au passage du fleuve, avant qu'ils eussent pu reprendre leur redoutable ordre de bataille. Il attendait aussi l'arri-

LA STATUE DE JULIEN

vée de ses alliés de Beauvais pour combiner avec eux une attaque décisive.

Labiénus avait son camp en face de la cité, dans l'espace compris entre l'hôtel de ville actuel et la place Saint-Jacques ; il s'aperçut bientôt du danger qu'offrait sa position et résolut de la quitter. Mais franchir de vive force les deux bras de la Seine sous les coups de l'armée gauloise, il n'y fallait pas songer. Il recourut alors à un stratagème pour diviser l'ennemi et, si possible, l'écraser par paquets. Ayant mandé dans sa tente les chefs des cohortes légionnaires, il leur donna ses instructions, qui devaient être exécutées le soir même, à la première veille, soit à neuf heures. Cinq cohortes, remontant la rive droite, accompagnées d'une flottille, détourneraient l'attention de l'ennemi. En même temps, une troupe d'élite, descendant la Seine pendant quatre milles, environ jusqu'à la hauteur du pont actuel de Grenelle, s'efforcerait d'assurer le passage aux légions venues à leur suite d'une marche plus lente. Les moins bons soldats devaient rester à la garde du camp.


AUTEL DE CERNUNNOS

Comme il était dit, il fut fait. Les Romains étaient, du reste, favorisés par une nuit sombre et un violent orage.

Averti que l'ennemi se mettait en mouvement et se préparait à passer la Seine sur trois points différents, Camulogène perdit de son sang-froid. Il eut le tort de sectionner son armée, dont une partie fut envoyée en amont et une seconde demeura en face de Lutèce, dans sa position primitive. Lui-même, à la tête de la troisième section, descendit le fleuve jusqu'à l'endroit que ses éclaireurs lui avaient désigné comme point de passage des Romains. Il ignorait que de ce côté seulement allait se produire la grande attaque et que, fatalement, il serait écrasé par des forces supérieures. Si prompte avait été la marche de Labiénus, que trois légions entières avaient traversé la Seine et s'étaient rangées en bataille avant l'arrivée du chef gaulois, qui, surpris, ne recula pas cependant. Ses guerriers se battirent avec leur valeur habituelle et balancèrent un moment la victoire. L'heureuse initiative des cohortes de l'aile gauche qui vinrent prendre les Gaulois à revers, décida de l'issue de la bataille. Camulogène et ses soldats, enserrés dans un cercle de fer, ne pouvaient résister à

l'attaque savante, aux lourd javelots de l'ennemi; leurs longues épées se faussaient dans le combat. Mais, de même qu'ils n'avaient pas hésité à brûler leur ville, les Parisiens ne reculèrent pas devant la mort. Se dépouillant de leur *sagum*, ce qui signifiait qu'ils voulaient résister à outrance, ils s'élancèrent nus contre leurs adversaires, et, ne pouvant vaincre, moururent avec intrépidité.

Paris avait reçu le baptême du sang.

Maître du champ de bataille, Labiénus ne poursuivit pas son avantage, trop heureux de ce demi-triomphe. Il rappela à lui les soldats qui, sur son ordre, avaient remonté la rive droite du fleuve et ceux qui avaient été laissés à la garde du camp, puis se dirigea vers Sens pour rejoindre César, fort occupé au siège d'Alésia, tombeau de l'indépendance gauloise.

L'armée de Beauvais arriva trop tard, le lendemain seulement, au secours de Camulogène. Si les confédérés eussent pu opérer leur jonction avec les Parisiens, c'en était fait de Labiénus, et probablement aussi de César.

Le nom de Camulogène n'en brille pas moins d'un vif éclat à côté et au-dessous de celui de Vercingétorix, à l'aurore de notre histoire.

Après avoir défendu héroïquement leur indépendance sans reculer devant aucun sacrifice, après avoir perdu des millions d'hommes, brûlé leurs villes pour affamer l'ennemi, les Gaulois qui avaient, avec Vercingétorix, déposé leurs armes aux pieds de César, tinrent désormais leur promesse d'être fidèles à l'empire. Ils acceptèrent sans arrière-pensée les bienfaits de la paix romaine. Nous en trouvons la preuve à Paris même, en interprétant les figurations et inscriptions des autels gallo-romains découverts en 1710, lors des fouilles pratiquées sous le chœur de Notre-Dame, et conservés aujourd'hui au musée Carnavalet. Si incomplets et si frustes qu'ils soient, ces documents lapidaires témoignent des progrès accomplis par l'idée romaine dès les premiers siècles de l'ère chrétienne dans le territoire des *Parisii*.



AUTEL VOTIF DES NAUTES

On y voit, à côté de Cérunnos représenté accroupi avec des cornes de cerf qui lui sortent du front, nombre de divinités empruntées au Panthéon romain, et une étude minutieuse de leurs attributs montre nettement la fusion des croyances des deux peuples vivant côte à côte et se pénétrant réciproquement.

Il y a plus : les données de l'archéologie sont confirmées par celles de

l'épigraphie. Voici l'inscription qui se lit sur l'une des faces de l'un de ces blocs quadrangulaires :

SOUS TIBÈRE-CÉSAR-AUGUSTE
A JUPITER TRÈS PUISSANT, TRÈS GRAND, SUPRÊME
LES BATELIERS PARISIENS ONT ÉLEVÉ CE MONUMENT
AUX FRAIS DE LA CITÉ

Texte très explicite, on le voit, d'abord sur la nature du dieu auquel l'autel — car c'est un autel — a été dédié : il s'agit de la divinité romaine par excellence, Jupiter très bon ; ensuite sur la date de la consécration : le règne de Tibère, qui vécut de 14 à 37 après Jésus-Christ. L'année exacte n'est pas précisée, comme elle eût pu l'être par la mention du consulat et de la puissance tribunicienne, détails que n'eussent pas omis des gens plus au courant que nos Parisiens des habitudes romaines. Par quelles mains fut dressé cet autel ? La dédicace nous l'apprend encore : par les *nautæ Parisiaci,* ces bateliers parisiens qui formaient, aux premiers siècles de notre ère, une puissante corporation. Le trafic par eau était, en effet, très important à une époque où le réseau des voies de communication était infiniment moins compliqué et moins commode que de nos jours, et où les chaussées impériales étaient presque exclusivement réservées à la poste et aux services publics. Les *nautæ* avaient à Paris même trois ports. Il n'est donc pas étonnant que, sous Tibère, ils aient pris l'initiative d'élever à frais communs, *publice,* un monument à la grande divinité du Capitole, honorée dans toutes les parties de l'empire.

Il est un autre monument encore qui mérite de retenir un instant notre attention.

En 1871, des fouilles pratiquées sur l'emplacement de l'ancien Hôtel-Dieu firent mettre à nu des pierres sculptées qui appartenaient évidemment à un grand piédestal de statue équestre. Les sujets représentés sont, suivant l'interprétation de M. Mowat, d'un côté le désarmement de Mars, et de l'autre la figure de *Janus quadrifrons,* symbole de la paix romaine. Quel était le bienfaiteur de la Gaule à qui avait été élevée la statue dont nous possédons une partie du piédestal ? C'était, d'après le même savant, Germanicus, le vainqueur d'Arminius et des hordes germaines, si populaire que l'empereur inquiet l'enleva à ses légions et le fit périr en Orient. De la statue rien n'existe plus ; mais, quoique mutilé, le piédestal est d'un réel intérêt, si, comme nous le supposons, il exprime le sentiment de la reconnaissance publique envers Rome et envers un général dont l'épée victorieuse arrêta la marche envahissante des barbares.

Ces productions artistiques, qui datent du premier siècle de l'ère



LES THERMES DE JULIEN

chrétienne, sont un signe évident de la rapidité de la romanisation à Lutèce.

Ainsi s'explique la construction de nombreux monuments dont les vestiges ont apparu, à diverses reprises, au cours de travaux d'appropriation, tant dans l'île même de la Cité que sur les deux rives : à droite du fleuve jusqu'à Saint-Eustache, et même plus loin, jusque sur le flanc de la colline Montmartre, et, sur la rive gauche, le long des pentes du mont Leucoticius, la montagne Sainte-Geneviève. Ainsi s'expliquent la fondation de l'énorme massif de l'Amphithéâtre et celle des Thermes.

Lorsque fut percée, entre la place Maubert et le quartier Mouffetard, la rue Monge, une de ces larges saignées qui ont apporté l'air et la lumière dans l'inextricable treillis des rues du vieux Paris, de grands travaux de nivellement furent opérés, et la terre enlevée sur une assez grande épaisseur.

La Compagnie des omnibus ayant acquis, le long de la voie nouvelle, un vaste emplacement pour y établir ses remises et ses écuries, la pioche des terrassiers mit au jour des murs en appareil romain. Leur disposition, leurs divisions transversales et certains détails caractéristiques montrèrent que l'on se trouvait en présence d'un amphithéâtre gallo-romain. La Société des Amis des Arènes de Lutèce, aussitôt formée, fit tous ses efforts pour assurer la conservation des ruines. Elle n'aboutit pas cependant. L'impérieuse préoccupation des besoins immédiats l'emporta sur l'intérêt historique, et, faute de fonds suffisants pour le rachat du terrain, les sociétaires eurent la tristesse de voir la Compagnie des omnibus procéder à des travaux qui ici dérasèrent les antiques murailles, là comblèrent les vides. Le dépôt des voitures s'établit sur la partie septentrionale de l'amphithéâtre de Lutèce.

Tout n'était heureusement pas perdu. La compagnie ne possédait que la moitié environ de l'emplacement sur lequel se trouvaient les Arènes, et, sous la pression de l'opinion publique, qui supportait avec impatience la disparition de ce premier feuillet de ses annales parisiennes, le conseil municipal acheta les immeubles sous lesquels étaient cachés les vestiges inexplorés que le compas des architectes avait désignés avec sûreté, grâce à la forme toujours la même de ces sortes de monuments. Les déblaiements, sagement conduits, firent reparaître les parties de l'édifice qui n'avaient pas été démolies pour être utilisées sur d'autres points, comme, par exemple, ces grosses pierres taillées, dont quelques-unes avec inscriptions, trouvées dans la Cité, anciens gradins transportés à cet endroit pour servir à des constructions nouvelles.

Aujourd'hui, à gauche d'une petite rue amorcée sur le côté oriental de

la rue Monge, dans un square gazonné dont les avenues sont commandées par les formes de l'hémicycle, se voit ce qui reste encore debout de l'amphithéâtre où luttaient des gladiateurs, où eurent peut-être lieu des combats d'hommes contre des bêtes féroces, spectacles sanglants auxquels répugnent nos mœurs adoucies, mais que nos pères affectionnaient et dont le goût s'est prolongé assez avant, jusque sous le règne de Chilpéric.

L'amphithéâtre de Lutèce n'a pas d'histoire. Il n'en est pas de même des Thermes, auxquels demeure à jamais attaché le nom de l'empereur Julien.

A l'angle des boulevards Saint-Michel et Saint-Germain, on voit, enclos par une haute grille de fer, un jardin d'aspect pittoresque, où sont groupés, dans un désordre voulu, des fragments architecturaux, vierges enlevées au portail d'une église, arcades de cloître, gargouilles en forme de monstres grimaçants, fûts de colonne et chapiteaux.

Ces restes du moyen âge ne sont pas ce qu'il y a de plus ancien à cet endroit : l'œil est encore arrêté par la majesté de ruines recouvertes de lierre, murailles noires et épaisses, voûtes béantes, les unes descendant dans les profondeurs de la terre, les autres s'élevant à une imposante hauteur, enchevêtrement de passages couverts dont le plan, après tant de remaniements, serait difficile à établir si les archéologues ne venaient à notre aide.

Ce sont là les vestiges d'un ancien palais impérial; les salles qui subsistent faisaient partie des Thermes, complément indispensable de toute grande habitation romaine. Le percement du boulevard Saint-Michel a fait recouvrir les aqueducs amenant les eaux d'Arcueil, et l'aménagement du Musée a effacé presque complètement les traces des hypocaustes et des piscines.

Si l'emplacement du palais jadis habité par Julien, César des Gaules, est ainsi déterminé, il ne subsiste malheureusement plus rien des substructions mises à jour par l'établissement de la rue Soufflot, dans lesquelles on reconnut, à n'en pas douter, d'anciennes casernes, les *castra stativa,* qui, d'après le récit d'Ammien Marcellin, n'étaient séparées du palais que par le Champ de Mars. Ce souvenir permet cependant de reconstituer par la pensée et de faire revivre, dans son véritable décor, la scène pittoresque du couronnement de Julien par les légions.

Julien était un personnage d'allures mystérieuses; il a été jugé très diversement : il a eu de violents détracteurs et d'ardents apologistes. Était-ce un indifférent en matières religieuses ou un sceptique? Il semble plutôt qu'il ait été dévot à sa façon. Reconnaissant l'action exercée par la Providence non seulement sur les destinées générales de l'humanité, mais

sur chaque homme en particulier, imbu des doctrines qu'il avait puisées dans les livres des écoles, de celle d'Alexandrie notamment, et dans les assemblées des mystères, il rêvait d'une régénération de l'ancienne religion épurée et le retour aux mœurs antiques de l'empire.

Ce n'était pas un simple théoricien, c'était un pratiquant, comme on dit aujourd'hui; il accomplissait les rites et les libations. Mais était-il de



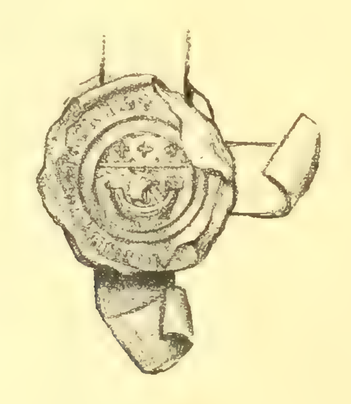
AUTEL DE JANUS QUADRIFRONS

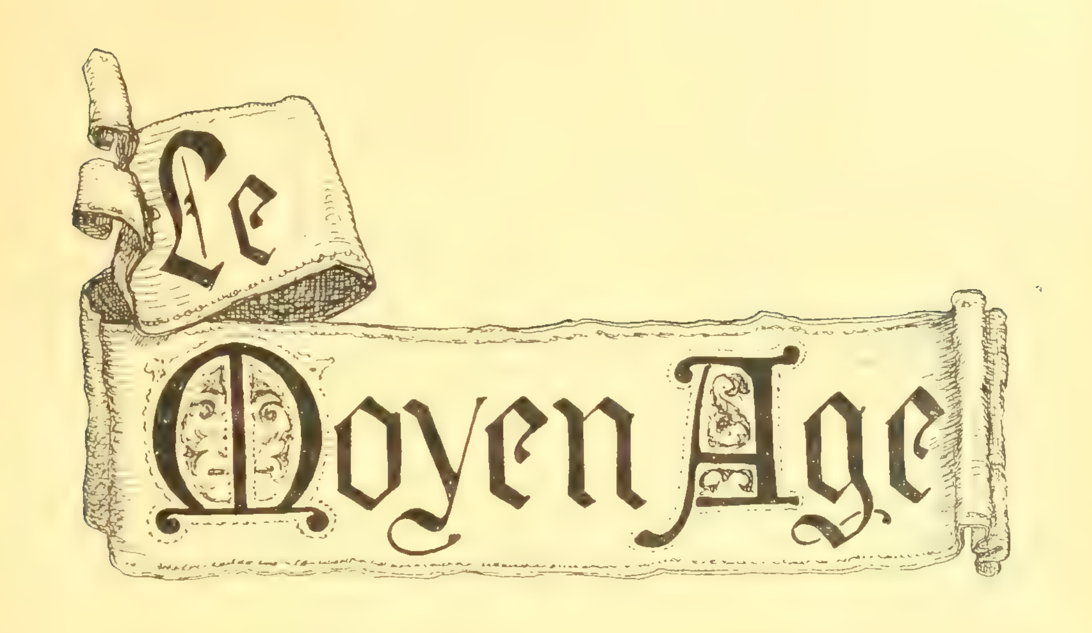
bonne foi, ou jouait-il simplement un rôle? On peut se le demander, car il y avait dans sa conduite des façons de faire si théâtrales, une préoccupation si évidente de se concilier l'opinion publique, que de légitimes soupçons s'élèvent chez les moins prévenus. Nous n'en voulons d'autre preuve que la comédie jouée par lui à Paris, dans le Palais des Thermes, devant les soldats qui occupaient les *castra stativa* de la rue Monge. Il est curieux de voir dans le récit d'Ammien Marcellin comment Julien affecte de se montrer détaché des idées de grandeur, et il est facile de se rendre compte que sa résistance calculée n'avait d'autre but que d'exciter le zèle de ses partisans.

Dans son amitié pour Julien et dans sa bonne foi naïve, le narrateur latin n'aperçoit pas l'habile mise en scène du merveilleux acteur, qui, exploitant le mécontentement des troupes exilées en Orient, les comble de prévenances et de compliments, et leur vante la bienveillance de l'empereur, dans la pensée évidente de provoquer des dénégations violentes. C'est malgré lui qu'il accepte le diadème, dit-il, et à peine l'a-t-il ceint, qu'il se cache dans son palais et fait répandre le bruit de sa mort. Une

explosion d'affection, si forte qu'on peut croire à une révolte, se produit chez les soldats ; il en profite pour réunir les troupes, et, dans un discours éloquent, il place sa vie sous la protection de ceux qui viennent de le proclamer empereur. Ces différents épisodes sont évidemment le résultat d'une tactique adroite, et on est ainsi amené à mettre en doute la sincérité d'un homme qui ne régla pas toujours sa vie conformément à ses principes et qui, d'apparence simple et austère, maniait la flatterie avec un talent consommé.

Sous l'antique voûte du Palais des Thermes, qui servent aujourd'hui de musée, se dresse une statue en marbre blanc, celle d'un homme barbu, vêtu de la toge, une main ramenée sur la poitrine, l'autre tenant un rouleau de papyrus, à la manière des philosophes. La comparaison avec d'autres portraits de caractère absolument authentique, rend incontestable l'attribution qu'ont faite de cette statue des iconographes expérimentés : c'est celle de l'empereur Julien. Mais, comme s'il était dit que le mystère devait en tout demeurer attaché à la personnalité de cet homme, on ignore et on ignorera probablement toujours l'origine de cette statue, qui fut trouvée à Paris, chez un marbrier, où elle était demeurée pendant de longues années sans attirer l'attention. L'on ne sait si elle a été exhumée du sol de l'antique Lutèce, ou si elle est venue de Rome ou de la Grèce avec des statues analogues que la Renaissance introduisit en France en assez grand nombre. On a eu raison de l'enlever du musée du Louvre, où elle était confondue dans la multitude des statues antiques, et elle est bien à sa place dans ce palais dont elle rappelle l'hôte impérial.




Le
Moyen Age





STATUE DE CHILDEBERT
(MUSÉE DU LOUVRE)

CHAPITRE DEUXIÈME

L'ÉGLISE SAINT-GERMAIN DES PRÉS

SOMMAIRE

Origine historique. — Saint Germain, évêque de Paris, et Brunehaut, reine d'Austrasie. — Destruction de l'abbaye par les Normands. — Les trois époques de la reconstruction. — L'abbaye, ses bâtiments, sa vie intellectuelle et morale. — Les abbés commendataires.

AVEC son étrange clocher aux épais contreforts, avec ses tours carrées, aujourd'hui coupées au ras de la toiture, et qui enserraient l'abside dans de solides étais, avec ses formes massives, l'église Saint-Germain des Prés a un air de vénérable antiquité.

A l'intérieur, les peintures et les ors ne parviennent pas à lui communiquer un air de jeunesse; piliers et chapiteaux ont un aspect archaïque sous leur parure moderne, et si les larges ouvertures pratiquées sur un des côtés de la haute nef donnent entrée à une lumière trop crue, les parties latérales demeurent plongées dans la religieuse obscurité des édifices de l'époque romane.

C'est, cependant, plus loin encore dans le passé qu'il faut chercher ses origines, dans ces temps mérovingiens dont un de nos grands historiens

a dépeint l'âpre et sauvage caractère. L'église, appartenant à une riche abbaye, ne se dressait pas, comme aujourd'hui, en quartier habité, mais en pleine campagne, au milieu des prairies dont elle a pris le nom.

Bien qu'il ne reste plus rien des constructions primitives, est-ce une raison suffisante pour nous priver de porter nos regards sur cette époque dont elle évoque, malgré tout, le souvenir? Si les pierres d'alors ont disparu, du moins n'est-il pas impossible de faire revivre l'image du grand évêque dont elle a conservé le nom : saint Germain, contemporain de Childebert, celui-là même qui, sous le règne suivant, fit entendre à Sigebert et à Brunehaut une si courageuse et si austère leçon.



CHAPITEAU
DE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS

C'est un spectacle bien curieux que celui de cette société mérovingienne, mélange d'éléments non encore fusionnés, de Gallo-Romains à l'esprit affiné par une civilisation avancée, et de Francs violents et barbares, de mœurs grossières. Le christianisme exerçait bien quelque influence sur les esprits; mais, au fond, les instincts ataviques demeuraient non transformés. Les princes francs, en s'installant en Gaule, y apportèrent, avec leur sauvagerie et leur rudesse, les vices germains : la ruse et la duplicité. Ils vivaient dans leurs palais, au milieu de guerriers farouches qui leur formaient une sorte de clientèle, dans une omnipotence peu favorable à l'austérité des mœurs, et ils offraient aux semences du christianisme un terrain mal préparé. Éblouis par la solennité du culte, pleins de respect pour les évêques, dont l'autorité était d'ailleurs réelle, remplis de crainte à l'idée du châtiment immédiat dont Dieu et les saints punissaient les impies, ils avaient une religion toute superficielle. Au lieu de considérer la foi comme un puissant moyen de perfectionnement moral, comme un appel impérieux vers l'idéal, ils se laissaient aller aux caprices de leurs instincts et croyaient en être quittes envers le Créateur par quelque fondation d'église ou des dotations de monastères. C'est précisément ce qui arriva pour Childebert.

Il s'était rendu en Espagne, avec son frère Clotaire, à la tête d'une armée nombreuse pour venger sa sœur malmenée par son époux, le roi des Visigoths. Pampelune tomba aux mains des princes francs, mais Saragosse résista avec énergie. Un jour, l'armée assiégeante aperçut, formant une imposante procession sur les boulevards de la ville, les habitants et

le clergé qui portaient avec vénération, dans un déploiement magnifique, les trésors vénérés des églises : vases d'or provenant, disait-on, du temple de Salomon, calices et ciboires ornés de pierreries, feuilles d'or massif servant d'enveloppes aux livres liturgiques, et, objet bien plus précieux encore, l'étole du glorieux saint Vincent, célèbre par tant de miracles.

Le roi franc fut-il réellement impressionné par cette théorie sacrée, espéra-t-il posséder dans l'étole de saint Vincent un talisman qu'il ferait servir à sa puissance? Ce n'est pas impossible. Toujours est-il que la paix fut conclue entre lui et les habitants de Saragosse, à la condition que la miraculeuse étole et les vases saints lui seraient remis.

C'est pour abriter ces trésors que Childebert fit construire, dans des terrains situés à l'ouest des jardins de son palais des Thermes, l'église qui, d'abord consacrée à saint Vincent, fut plus tard dédiée à saint Germain. Il n'épargna rien pour la rendre digne du dépôt qui lui était confié. Des sculptures, analogues à celles que l'on voit encore aujourd'hui dans la crypte de Jouarre, ornaient les lourds chapiteaux; le plafond était lambrissé comme celui des basiliques romaines; la toiture, faite de plaques de bronze, resplendissait au soleil; les murailles étaient décorées de mosaïques à la mode byzantine.

Tel était le temple qui, sous le vocable de saint Vincent, occupa la place où se dresse l'église actuelle de Saint-Germain des Prés. D'où est venu ce changement de nom? On a vingt exemples analogues d'un saint aux reliques vénérées se substituant à un autre dans la dévotion populaire.



CHAPITEAU
DE SAINT-GERMAIN DES PRÉS

Saint Germain était évêque de Paris. C'était non seulement un pieux prélat, mais un homme d'une haute intelligence. Son autorité, qui prenait naissance dans la pureté de sa vie, était augmentée encore par l'élévation de son caractère.

Si grande était son indépendance qu'il put, à maintes reprises, s'interposer au nom de Dieu et de la justice entre les rois francs, toujours en luttes fratricides. Il eut le courage d'excommunier Haribert, qui, sans attendre la mort de sa première femme, avait donné le titre de reine et d'épouse à une fille nommée Méroflède, et qui ensuite, portant ses vues sur la sœur de sa première femme, une religieuse, lui avait solennelle-

ment passé au doigt l'anneau conjugal. Le prince était ainsi coupable de bigamie et de sacrilège. L'évêque Germain le frappa des foudres canoniques, sans effet d'ailleurs, car le roi garda près de lui ses deux épouses.

Mais l'acte de courage le plus extraordinaire et le plus méritoire du saint prélat, fut son intervention à la fois ferme et habile auprès de Brunehaut, l'épouse de Sigebert. Nous avons la bonne fortune de posséder le texte même de la lettre qu'il écrivit à cette femme hautaine parvenue au comble de la puissance.

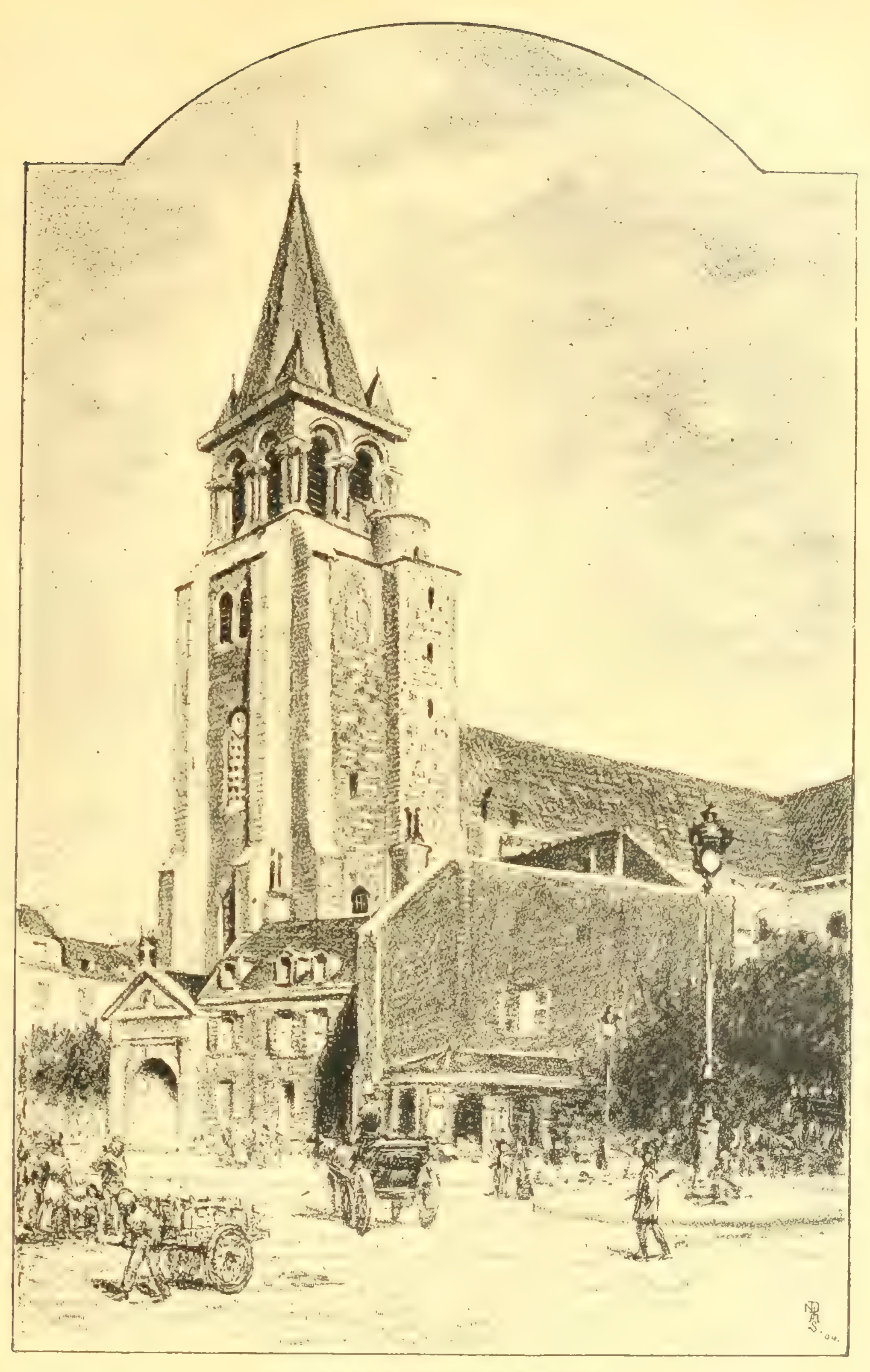
« Répéterai-je les bruits, écrivait-il à Brunehaut, qui courent dans le public? Ils me consternent, et je voudrais les dérober à la connaissance de votre piété. On dit que c'est par vos conseils et votre instigation que le très glorieux roi Sigebert s'acharne si obstinément à la ruine de ce pays. Si je rapporte de semblables propos, ce n'est pas que j'y ajoute foi, c'est afin de vous supplier de ne fournir aucun prétexte à de si graves imputations. Quoique déjà, depuis longtemps, ce pays soit loin d'être heureux, nous ne désespérons pas encore de la miséricorde divine, qui peut arrêter le bras de la vengeance, pourvu que ceux qui gouvernent ne se laissent pas dominer par des pensées de meurtre, par la cupidité, source de tout mal, et par la colère qui fait perdre le sens... »

La vindicative reine d'Austrasie ne se laissa pas toucher par les conseils du pieux prélat, et l'on sait les malheurs qui l'accablèrent après l'assassinat de Sigebert, sa captivité à Rouen, son mariage avec le jeune Mérovée, ses vains efforts pour exercer en Austrasie, malgré les leudes, le pouvoir au nom de ses enfants, les hontes de sa vieillesse, ses crimes, et enfin la vengeance posthume de Frédégonde, dont le fils la fit attacher nue à la queue d'un cheval sauvage.

Il n'était pas sans intérêt, pensons-nous, de remettre en mémoire, à propos de l'église Saint-Germain des Prés, ces souvenirs d'une époque voisine de sa fondation, et de rappeler, à côté du nom de son saint patron, ceux de Childebert, de Sigebert et de Brunehaut.

Les dotations que Childebert avait faites à l'abbaye de Saint-Germain des Prés étaient considérables. Les terrains concédés aux religieux comprenaient, outre le territoire actuel d'Issy, un chemin de dix-huit pieds de large sur chacune des rives de la Seine, depuis le petit pont jusqu'à Sèvres, avec le droit exclusif de pêche. Établie en dehors des murs de Paris, la communauté possédait quatre cent mille hectares de terre. Mais des temps allaient venir où à cette immense prospérité succéderait une extrême détresse.

Un jour, on apprit qu'une flotte de cent vingt navires remontait la



L'ÉGLISE SAINT-GERMAIN DES PRÉS

Seine. Elle portait des Normands venus de Scandinavie, hommes barbares et farouches, avides de sang et de pillage, et qui répandaient sur leur passage la dévastation et la terreur. Rouen fut incendié, la population égorgée. Enorgueillis par leurs succès, les pirates marchèrent sur Saint-Denis. Les habitants de Paris fuirent épouvantés dans les marais situés entre la Seine et la Bièvre et dans les forêts voisines. La ville et l'abbaye furent mises à sac, et, pour obtenir la retraite de ces hordes, les descendants dégénérés de Charlemagne, ignorant les résolutions viriles et la vigoureuse énergie, durent payer un tribut. Aussi, comme il fallait s'y attendre, les Normands revinrent à plusieurs reprises, exigeant des villes repeuplées de nouveaux sacrifices. Paris fut rançonné plusieurs fois. A la fin, cependant, il se rencontra un homme de cœur et de volonté, qui fit fortifier la ville, Gozlin, ancien abbé de Saint-Germain des Prés, puis évêque de Paris, et dont on a, par reconnaissance, donné le nom à une des rues de la capitale. Impuissants à s'emparer de la ville, les Normands se vengèrent sur l'abbaye, qu'ils prirent d'assaut et saccagèrent. Ce fut, d'ailleurs, leur dernier succès; bientôt après ils se retirèrent. Paris et ses environs étaient à jamais délivrés de ces bandes pillardes, et, dès lors, l'abbaye de Saint-Germain allait retrouver des jours prospères.

Dans l'église actuelle, à peu près rien ne subsiste des constructions mérovingiennes; à peine quelques colonnes du *triforium*, empruntées elles-mêmes à des temples païens, et quelques fûts de marbre précieux, tels que n'en taillait pas le moyen âge.

Elle porte dans son architecture, sans parler des remaniements de ces dernières années, les traces de trois époques bien distinctes : le début du onzième siècle, la fin du douzième et le dix-septième siècle.

Les formes massives de la première période se voient tant dans la nef centrale que dans les bas côtés qui l'accompagnent : lourds piliers accotés de quatre colonnes et surmontés de chapiteaux épais, ornés d'entrelacs, de personnages de tailles courtes, d'animaux fantastiques. Encore faut-il faire un choix dans cette série de chapiteaux, dont beaucoup ont été refaits sur d'anciens modèles, il est vrai, mais par un ciseau qui n'a pu communiquer à la pierre la marque de cette époque reculée[1].

Le chœur, l'abside et le portail, abstraction faite, bien entendu, de l'ajout qu'il a reçu ultérieurement, appartiennent à la seconde période. On connaît même la date exacte de la consécration de l'église. En 1163, le

1. Douze de ces chapiteaux ainsi remplacés dans les premières années de ce siècle, sont aujourd'hui au musée de Cluny. Ils ont plus de prix, dans leur dégradation, que les chapiteaux neufs de l'église.

pape Alexandre III bénit le chœur de Saint-Germain et posa la première pierre de Notre-Dame. Ces embellissements avaient été accomplis par l'abbé Hugues III, désireux de mettre le monument à la mode du jour. Or, Saint-Denis et Sens venaient d'inaugurer le style ogival; à leur exemple, on mêla dans la nouvelle partie de Saint-Germain des Prés l'arc brisé au plein cintre. Les sculptures, si intéressantes dans leur variété, ont ici une netteté et une perfection ignorée de l'âge précédent; la fantaisie de l'artiste s'est donné carrière avec liberté et souplesse. On trouve bien encore des êtres fantastiques, mais la nature est déjà observée de plus près, les personnages ont moins de lourdeur; les crochets élégants se dessinent et se projettent hardiment en avant.

A l'exemple de leurs prédécesseurs du douzième siècle, les abbés du dix-septième siècle apportèrent, sous Louis XIII et sous Louis XIV, d'importants changements à l'église de leur monastère. Ils appliquèrent sur le portail ogival de l'entrée un insignifiant fronton triangulaire, ils ouvrirent une porte sur le flanc méridional de l'édifice et allongèrent les bras du transept. Puis, l'église surélevée perdit son plafond lambrissé; des voûtes le remplacèrent, qui eurent pour points d'appui des pilastres d'ordre composite, comme on les aimait alors. Plusieurs fenêtres furent agrandies, et d'autres furent percées. Il en résulta la détérioration du triforium ogival, dont la disposition primitive se reconnaît encore dans la partie du chœur qui n'a pas de fenêtres.

Saint-Germain a en outre reçu, au cours du présent siècle, au-dessus des pleins des grandes arcades de la nef et du chœur, la magnifique décoration picturale d'Hippolyte Flandrin. Les colonnes elles-mêmes ont été peintes, et les chapiteaux brillent sous l'or qui les recouvre.

C'est aujourd'hui une église paroissiale. Rien ne donne plus l'idée de ce qu'était autrefois l'abbaye à laquelle elle appartenait, avec son enceinte de murailles, ses tours, ses moyens de défense dont elle avait assez souvent à faire usage, tantôt contre les ennemis du dehors, tantôt contre les étudiants de l'Université à l'humeur belliqueuse, et surtout, au seizième siècle, contre les huguenots.

Les limites étaient les rues actuelles de l'Échaudé, Sainte-Marguerite, Saint-Benoît et Jacob; à l'intérieur, les bâtiments se développaient, différents suivant les époques, mais toujours vastes, commodes, et même parfois somptueux. Au temps de saint Louis, un abbé avait fait appel au génie de Pierre de Montereau, et l'architecte présumé de la sainte Chapelle éleva à la Vierge un sanctuaire qui, malheureusement, n'existe plus. On regrette également la disparition du réfectoire monumental des

moines, plus beau que ne l'est celui de Saint-Martin des Champs; la statue de Childebert, maintenant au Louvre, en gardait l'entrée.

L'abbaye exerçait le pouvoir seigneurial, avait droit de haute et basse justice; une foire annuelle se tenait sur l'emplacement qui a depuis conservé le nom de marché Saint-Germain; l'on y accourait de très loin; les produits de l'industrie du monde entier s'y étalaient rangés en bel ordre, par catégories. D'aucuns ont considéré ces grandes foires comme le point de départ de nos modernes expositions universelles.

Le dix-septième siècle vit s'opérer dans le monastère d'importantes transformations. L'ancien cloître fut reconstruit, en même temps que furent établies les galeries spacieuses de la bibliothèque, de plus en plus riche, grâce à de nombreuses donations et aux savants travaux des bénédictins. Les abbés commendataires, soucieux d'augmenter leurs revenus personnels, percèrent des rues à travers les anciens bâtiments claustraux et élevèrent des maisons de rapport : c'est là l'origine des rues Childebert, Sainte-Marthe, Cardinal-de-Furstemberg et de l'Abbaye. Dans cette dernière, en 1586, le cardinal de Bourbon, abbé du monastère, s'était fait construire un palais dont la façade, encore existante, est remarquable par l'harmonie de son architecture de briques rouges entre des lignes de pierres blanches; fenêtres et portes sont encadrées de chaînages et de frontons; une femme assise tient un écusson aux armes du cardinal.

A la même époque appartenait la prison de l'Abbaye, tristement célèbre par les massacres de la Révolution, et à laquelle demeure toujours attaché le nom de Mlle de Sombreuil. Elle fut détruite en 1854. C'est plus tard encore que disparurent les portes monumentales qui s'élevaient aux quatre faces du monastère.

On voit que, au cours des siècles, l'abbaye de Saint-Germain des Prés a eu comme des poussées de sève qui ont fait éclore une brillante floraison architecturale. Mais que sont ces constructions, malgré leur importance, en comparaison de la vie morale et intellectuelle des religieux, vie partagée entre l'étude et la prière, vie de travail persévérant et méthodique, fructueux entre tous, grâce à l'effort individuel multiplié par celui de la collectivité. Le nom de « travail de bénédictin » est resté attaché à toute œuvre qui a demandé un labeur modeste, intelligent et de longue durée. L'imagination aime à se représenter la vie calme et studieuse de ces hommes qui, sous la robe de bure serrée à la taille par une ceinture de cuir, le front rasé recouvert d'un capuchon, passaient, sans rien perdre de leur ardeur, comme sans se laisser aller à une précipitation stérile, toute une existence à des recherches désintéressées. La mort venait-elle

à les surprendre, leur œuvre ne restait pas inachevée; elle était reprise par le jeune moine que chaque savant bénédictin avait auprès de lui, comme une sorte d'apprenti. Telle était la passion de quelques-uns d'entre eux pour l'étude, qu'elle triomphait de l'affaiblissement causé par l'âge et par la maladie. Dom Luc d'Achery, atteint d'un cancer et relégué à l'infirmerie du couvent, ne la quittait que pour la chapelle et la bibliothèque, où, quarante-cinq ans durant, feuilletant les vieux récits du moyen âge, il fit, dans cette littérature alors ignorée, de judicieux extraits qui ont beaucoup contribué à la mettre en valeur. Dom Mabillon, son élève, fit faire à la science un pas bien plus considérable encore, en indiquant les moyens de déterminer par l'examen du texte l'authenticité des chartes et des diplômes, et en appliquant cette méthode dans des travaux personnels du plus haut intérêt. Bossuet disait de lui, en le présentant à Louis XIV : « Sire, voici le religieux le plus savant et le plus modeste de votre royaume. » Bernard de Montfaucon, l'inventeur de la diplomatique ou l'art de découvrir, dans les signes extérieurs des manuscrits, la mesure de leur valeur, l'auteur bien connu de l'*Antiquité expliquée* et de tant d'autres travaux, était aussi de l'abbaye de Saint-Germain, où il s'était retiré après avoir, comme officier, glorieusement servi sous Turenne. L'intensité de production était énorme dans cette usine de l'intelligence. Les murs du monastère n'étaient cependant pas toujours une protection suffisante contre les attraits du dehors et les mouvements tumultueux de l'âme. L'abbé Prévost, l'émouvant auteur de *Manon Lescaut*, était bénédictin de Saint-Germain et travailla avec ses frères à la *Gallia christiana*. Tout jeune, il avait été officier. Dans sa cellule, et malgré ses efforts pour dompter son imagination et pour trouver un dérivatif à l'ardeur sensuelle qui l'emportait, les brûlantes et amoureuses visions de sa vie passée venaient l'assaillir. Il ne sut pas résister et quitta la bure, pour vivre de sa plume à l'étranger.

Si, parmi les bénédictins de Saint-Germain des Prés, il s'en trouvait d'austères et de folâtres, de calmes et d'agités, non moins frappante était la différence entre les abbés qui se succédaient à la direction de la maison, surtout après l'institution de la commende.

Les uns étaient de grand caractère, témoin ce Jean-Casimir qui, entré de bonne heure dans l'ordre des Jésuites, avait obtenu du pape de quitter l'habit ecclésiastique à la mort de son frère, pour monter sur le trône de Pologne et épouser sa belle-sœur. Actif et énergique, il avait soutenu avec honneur plusieurs guerres, et les bas-reliefs de son tombeau de Saint-Germain des Prés représentent les épisodes terribles d'une bataille

qu'il gagna sur les Moscovites. Sa femme étant morte, et le sceptre lui paraissant trop lourd, il l'échangea contre la croix d'abbé que lui donna Louis XIV, et termina ses jours dans la prière et le renoncement.

D'autres abbés, par contre, se laissèrent tenter par les cent quatre-vingt mille livres de revenu que produisait le monastère, et les habitudes de quelques-uns, bâtards de rois ou cadets de familles princières, n'étaient rien moins qu'édifiantes. Il arrivait que, se rendant à l'office de nuit, les religieux apercevaient, dans la profusion des cires qui illuminaient les fenêtres du palais abbatial, la silhouette gracieuse de la Camargo, à la table que présidait l'abbé-duc de Clermont, entouré d'une joyeuse compagnie.

Mais les temps n'étaient pas éloignés où les ordres monastiques, qui avaient violé la loi de pauvreté, allaient disparaître. Saint-Germain des Prés ne fut pas épargné : la Terreur dispersa les moines.

Quand l'accalmie revint, l'église, qui avait servi de dépôt de salpêtre, fut à son tour rendue au culte. On y fit d'importantes réparations. Le génie d'Hippolyte Flandrin y déroula avec grâce et majesté les théories de ses Saints. Aujourd'hui, Saint-Germain des Prés est un des monuments que le Parisien considère avec une respectueuse sympathie, et que l'étranger visite avec curiosité et admiration.





CHAPITRE TROISIÈME

NOTRE-DAME DE PARIS

SOMMAIRE

Vue d'ensemble. — Intérêt architectural — Iconographie extérieure. — Vue intérieure. Souvenirs historiques.

La cathédrale de Paris étonne par sa masse imposante, plutôt qu'elle ne séduit par l'élégance de ses lignes. Qu'on l'aperçoive de loin, dominant les maisons avoisinantes de son gigantesque pignon et de ses tours puissantes, ou qu'on la regarde de plus près, à l'échelle de l'homme, qui devant elle ressemble à une fourmi, elle éveille dans l'âme le sentiment de la force.

Si l'on pénètre à l'intérieur, on est frappé tout d'abord de la hauteur et de l'étendue du vaisseau; puis, on se demande si les colonnes et les piliers ne sont pas hors de proportion, dans leur multiplicité et leur robustesse, avec le poids qu'ils ont à supporter. La voûte de la grande nef, avec son réseau d'arcs-doubleaux, paraît comme trop solidement appuyée sur les étais que forment à droite et à gauche les doubles basses nefs et le profond triforium.

Si la cathédrale eût été construite au moment où l'art ogival était parvenu à sa perfection, elle aurait, avec les mêmes dimensions, plus de légèreté. Notre-Dame de Paris est d'un demi-siècle plus ancienne que Notre-Dame de Reims, et cinquante années constituent un espace de temps assez important, lorsque l'art, en quête de procédés nouveaux, se trouve à un de ces tournants qui caractérisent et diversifient les styles.

En dehors de sa grandiose beauté, elle a encore ce mérite d'être un

des types primitifs des superbes créations de l'art ogival. La basilique de Saint-Denis ne lui était antérieure que de quelques années; elle a servi de modèle à la construction de maintes autres cathédrales gothiques. Ce n'est donc pas d'un médiocre intérêt pour l'artiste que d'assister ici à l'éclosion d'un art qui devait, dans la suite, arriver à un si merveilleux développement.

Grâce à des documents historiques d'une incontestable certitude, on peut dater avec précision les différentes parties du monument et suivre, pour ainsi dire pas à pas, sans sortir de Notre-Dame, les diverses variations de l'art ogival. En effet, l'abside, le chœur et la nef ont été construits dans la seconde moitié du douzième siècle, avec une continuité qui ne laisse place qu'à des modifications architecturales de détail. Les trois façades sont sensiblement postérieures : la grande, du côté de l'occident, appartient, dans sa partie inférieure, au règne de Philippe-Auguste, et dans ses parties hautes à ceux de saint Louis et de Philippe le Bel; les deux façades des transepts nord et sud ont été refaites sous saint Louis. Nous allons préciser davantage en indiquant les caractères propres à la construction première et à ses différents ajouts.

L'année 1163 est une date célèbre dans les annales de l'art parisien : c'est celle où le pape Alexandre III fit, entouré de douze cardinaux, la consécration du chœur reconstruit de Saint-Germain des Prés et posa la première pierre de Notre-Dame de Paris. La nouvelle construction était vaste et en tout digne de Paris, dont elle devait être l'église principale. On dut, pour lui faire place, démolir deux anciennes églises voisines à se toucher, dédiées l'une à saint Étienne, l'autre à la Mère de Dieu; cette dernière venait, cependant, sous un précédent archevêque, d'être restaurée dans des conditions qui auraient fait regretter sa disparition complète. Aussi sa porte de façade fut-elle conservée pour devenir plus tard, non la porte principale, mais un des portails latéraux de la grande façade : c'est la porte Sainte-Anne actuelle, que ses sculptures romanes suffiraient déjà à dater, si elle n'était marquée d'un signe historique précis : la représentation de Louis VII agenouillé comme donateur aux pieds de la Vierge. Ce portail ne fut utilisé que cinquante ans plus tard, au moment où, commencée par l'abside, la nouvelle cathédrale, s'avançant progressivement sur une longueur de cent vingt-quatre mètres, atteignit le point où s'élève aujourd'hui sa façade occidentale.

A l'intérieur, piliers et colonnes eurent la massivité de l'âge roman; mais bases et chapiteaux furent sculptés à la nouvelle mode, et les crochets caractéristiques se détachent du tailloir, jusqu'alors orné de simples entrelacs, de feuilles appliquées ou de personnages en bas-relief. La

grande tribune des basiliques fut maintenue; elle offrait, en plus de l'avantage d'augmenter l'espace disponible, celui de former à la nef principale un solide encadrement. La lumière fut distribuée avec parcimonie; les fenêtres de la grande nef étaient assez basses et étroites. Probablement craignait-on, en donnant trop d'ampleur aux ouvertures, de diminuer la solidité de l'édifice. Les bras de croix du transept étaient de médiocre étendue.

Sous l'action énergique de l'archevêque Maurice de Sully et de ses successeurs, les travaux avancèrent sans interruption, mais avec la sage lenteur que demandent d'aussi importantes constructions. En sorte que, au moment où on arriva vers le portail, l'art ogival avait déjà progressé : on le constate notamment dans les deux dernières travées, dont les sculptures diffèrent sensiblement de celles qui ornent le reste de l'édifice.

Les statues de la façade occidentale ont été refaites pour la plupart, car la Révolution avait martelé celles que le temps et les huguenots avaient respectées; et, si exacte qu'ait été la restauration de Viollet-le-Duc, l'observation minutieuse s'exercerait sur elles sans profit. Aussi ne jetterons-nous qu'un regard distrait sur les figurations des trois entrées, sur les vingt-huit rois de Juda de la grande galerie, sur les monstres chimériques dont la silhouette se dessine avec une étonnante fantaisie aux angles des contreforts, au-dessus des avancées des gargouilles. Nous examinerons plus longuement, au contraire, les bas-reliefs qui ont conservé, du moins en partie, la fraîcheur du coup de ciseau des imagiers qui y ont représenté les scènes de l'Evangile ou les épisodes de la vie de la Vierge et des saints.

Sur le portail Sainte-Anne, à droite, la Vierge, assise sur son trône, a le caractère hiératique de ses représentations du douzième siècle; la période suivante, celle au cours de laquelle fut sculpté le tympan du portail de gauche, montre Marie non plus tant comme reine du ciel que comme mère des hommes. On la voit emportée du tombeau par des anges, puis s'inclinant, aimable et souriante, devant son fils, qui lui tend un sceptre fleuri : telle on la concevait au début du treizième siècle, sous le règne de Philippe-Auguste.

Une autre figuration de la Vierge, plus belle encore, orne le trumeau de la porte du transept septentrional ou porte du cloître : Marie souriante penche le front en avant. On a donné une explication légendaire de cette inclinaison de tête. Il faut plutôt se rappeler que, dans la seconde moitié du treizième siècle, les artistes, en progrès sur leurs devanciers, avaient réussi à traduire avec plus de perfection les grâces exquises de la mère de Jésus. Le portail qui nous occupe est bien, en effet, de cette

date, ainsi que la « Porte rouge », sa voisine. Louis IX s'est fait représenter dans le tympan, avec sa mère, Blanche de Castille, et son épouse, Marguerite de Provence.

Le portail méridional, ou de Saint-Étienne, a été commencé en même temps; la délicatesse de la sculpture en témoigne. En douterait-on, d'ailleurs, que l'opinion serait fixée par un document aussi précieux que rare, la signature de l'architecte. Voici la traduction de l'inscription latine, écrite en belles lettres onciales :

LE SECOND JOUR DES IDES DE FÉVRIER
MAÎTRE JEAN DE CHELLES COMMENÇA CETTE ŒUVRE
EN L'HONNEUR DE LA MÈRE DU CHRIST

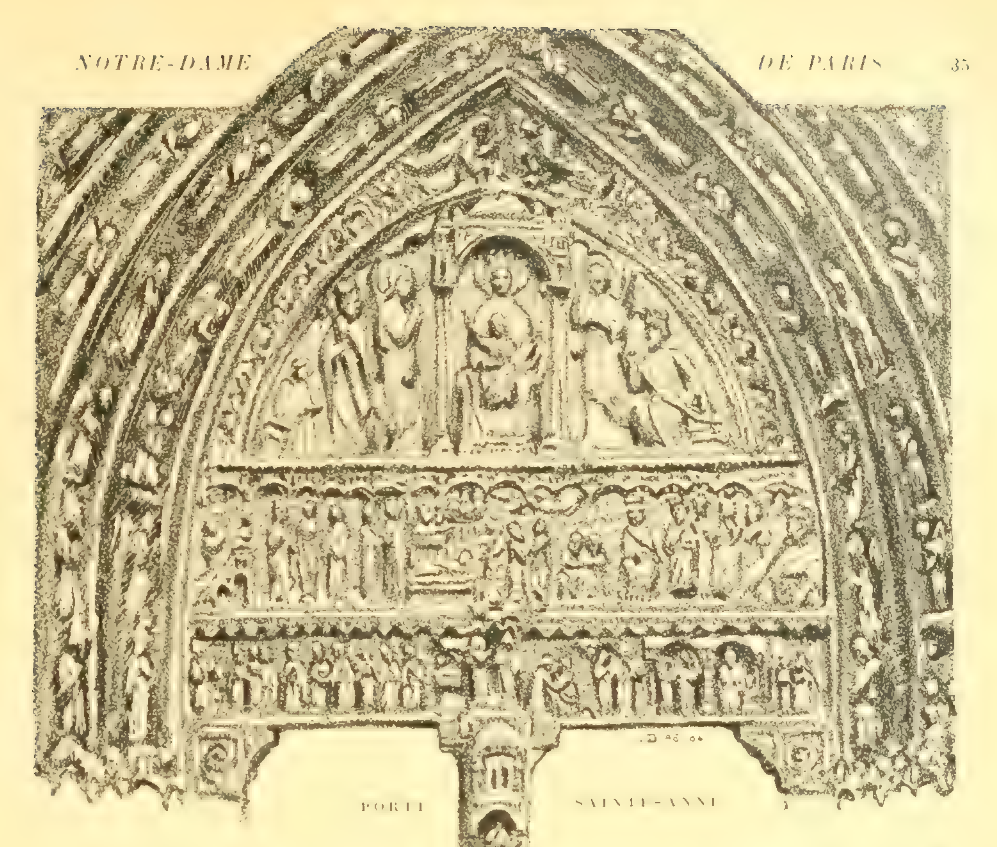
On voit par ce texte qu'au moment où la façade occidentale fut terminée, avec l'élégance de conception et d'exécution du temps, les façades du transept déplurent dans leur austérité romane et furent rebâties à la mode du jour. Les bras de la croix furent, par la même occasion, allongés; car l'on songeait à établir des chapelles entre les contreforts des basses nefs et de l'abside[1].

Primitivement, en effet, Notre-Dame de Paris n'avait pas de chapelles latérales. En 1270, l'idée vint à un généreux donateur d'en créer toute une série le long des basses nefs; en 1296, l'archevêque Mattifas de Buci, dont l'inscription tombale nous est parvenue, fit de même pour trois des chapelles absidales; les autres suivirent peu après. La clôture du chœur, malheureusement disparue sur une grande partie de son étendue, fut donnée, ainsi qu'en témoigne une autre inscription, par le chanoine Pierre de Fayel. Commencée par le sculpteur Jean Ravy, elle fut terminée en 1351 par Jean le Bouteiller.

N'avions-nous pas raison de dire que l'on trouve dans Notre-Dame de Paris les types précieux des principales périodes de l'art ogival?

Cependant, malgré ces ajouts ou transformations, la cathédrale n'a rien perdu de son caractère et donne aujourd'hui encore une idée exacte de la conception de son architecte. Dans sa masse imposante, dans la largeur de ses cinq nefs, dans sa grande longueur, dans les lignes harmo-

1. Le treizième siècle aimait les ouvertures grandes et lumineuses; celles qui existaient étaient basses et étroites. Pour leur donner plus de développement, on abaissa les voûtes rampantes qui recouvraient les tribunes, et l'œil-de-bœuf placé sous les fenêtres disparut dans l'agrandissement de celles-ci. Viollet-le-Duc, en restaurant la cathédrale, a retrouvé quelques-uns de ces *oculi* intéressants pour l'histoire de la construction de Notre-Dame, et il les a conservés, comme il a fait pour certains des arcs-boutants de l'époque romane, qu'il a rétablis au milieu des contreforts gothiques.



PORTE SAINTE-ANNE

nieuses de son déambulatoire, dans la hauteur et l'étroitesse de sa nef principale, dans la profondeur de ses tribunes du premier étage, elle rend nettement la double impression que nous avons essayé de dégager : c'est une église de capitale; c'est aussi une œuvre intermédiaire entre le style roman qui finit et l'art ogival qui débute et n'est pas encore en possession complète de ses procédés. L'intérêt qu'elle éveille n'en est que plus vif; on admire en elle le germe vigoureux de la floraison qui s'épanouira ensuite dans toute la France avec une merveilleuse richesse.

L'unité architectrale de Notre-Dame ainsi démontrée, on se demande si l'on peut en dire autant de sa décoration sculpturale. Celle-ci est-elle née d'un plan d'ensemble, ou bien n'est-elle qu'une belle parure dont aucun lien logique ne rattache les différentes parties.

Il n'est pas inutile d'établir tout d'abord que nous sommes en mesure de répondre à cette question. Considérant la cathédrale comme un être vivant, Victor Hugo déplorait les trois genres de lésions qu'elle avait eu à souffrir : lésions produites par le temps, par de barbares démolisseurs et par des médecins plus barbares encore. Les plaintes du grand poète n'ont souvent été que trop justifiées en ce qui concerne d'inhabiles répa-

rations; mais les sculptures de Notre-Dame ont trouvé dans Viollet-le-Duc le savant artiste capable de les comprendre et d'assurer leur intelligente réparation.

Les statues qui avaient été précipitées du haut de leur socle sur le parvis ont été refaites sous sa direction, à l'aide d'ingénieuses déductions tirées de l'observation méticuleuse des fragments subsistants. Les saints disparus étaient d'ailleurs suffisamment désignés par les épisodes de leur vie ou de leur martyre figurés en médaillons sur leur piédestal ouvragé. Les révolutionnaires en voulaient aux images leur rappelant les souvenirs abhorrés de la royauté; quant aux scènes bibliques ou évangéliques des bas-reliefs, ils les ont généralement respectées, d'autant plus que, n'en comprenant pas le sens, ils leur donnaient une interprétation moitié magique, moitié scientifique. Aussi les déductions de Viollet-le-Duc ont-elles pu se faire avec une grande exactitude, et la cathédrale peut, même au point de vue décoratif, être considérée comme apparaissant dans la fraîcheur native de sa création.

L'esprit de foi du moyen âge, en plissant et en dentelant la pierre, en brodant de délicats bas-reliefs et en créant un monde de statues, ne pouvait obéir uniquement à des préoccupations de décoration : un ordre rigoureux a certainement présidé aux différents groupements, qui se ramènent à des pensées maîtresses; ce sont, pour Notre-Dame, la glorification de Marie, celle de son fils et des saints chers aux Parisiens.

A considérer d'abord la large façade occidentale, on aperçoit, à la place d'honneur, l'image de la Vierge, encadrée en haut par les vingt-huit statues des rois de Juda, à droite et à gauche par l'avancée des tours, au dessous par les riches sculptures des trois portails. De ceux-ci, celui du milieu était consacré au Christ, qui, s'il a concédé à sa mère une part de sa puissance, demeure cependant le maître souverain; les deux autres sont pour Marie : celui de droite ou de Sainte-Anne rappelle sa famille terrestre; celui de gauche, son assomption au ciel. Nous allons indiquer dans ses grandes lignes de quelle manière a été développé le cantique écrit par l'imagier sur les portails de Notre-Dame, à l'honneur de Jésus et de Marie.

Autour du Christ, feuilletant le livre de vie, qui se détache sur le trumeau central, sont rangées, dans l'épaisseur du portail, les statues des douze apôtres; à leurs pieds sont les vertus qui conduisent au ciel et les vices qui précipitent dans l'enfer. Le jugement dernier occupe le tympan de la porte; dans la voussure, s'étage le cortège des hôtes bienheureux du paradis, les Anges, la troupe glorieuse des Prophètes, l'armée des Martyrs, des Docteurs et des Vierges. Signalons les parties les plus pitto-

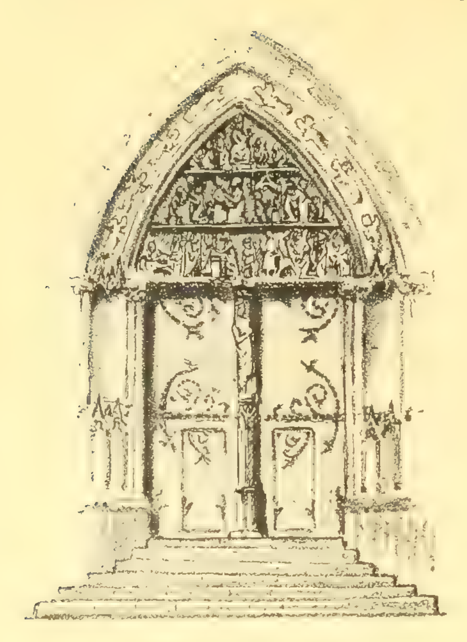
NOTRE-DAME DE PARIS

resques de cet immense tableau. Les vertus ont chacune au-dessus d'elles le vice opposé. La Charité, par exemple, est représentée par la brebis qui donne tout ce qu'elle a : son lait, sa toison, sa chair même; comme contraste, l'avare serre ses trésors dans son coffre. Le Courage se voit sous la forme d'une femme assise, le regard ferme, au vêtement recouvert d'une cotte de mailles et appuyée sur un bouclier orné d'un lion; la Lâcheté est symbolisée par un homme courant à toute vitesse, regardant avec effroi un animal qui le poursuit, un lièvre. Un bœuf figure la Patience, alors que la Colère emprunte les traits d'un homme qui accable d'invectives un moine désarmé. L'Obéissance a sur son écu le plus docile des animaux, un chameau accroupi; l'esprit de Révolte se lit sur le visage d'un homme qui refuse d'écouter les exhortations d'un évêque et qui se retourne comme pour l'insulter. La Persévérance a pour blason une couronne, sa récompense ordinaire, tandis que l'Inconstance est personnifiée par un moine quittant son couvent à pas précipités, abandonnant dans sa cellule ses vêtements monastiques et ses bottes de chœur.

Non moins abondante en détails typiques est la scène du Jugement dernier. Au-dessous du Christ, assis sur un trône, et les pieds posés sur le globe de la terre, a lieu le recensement des âmes. L'une d'elles, un être nu, minuscule, est placée dans un plateau de la balance tenue par l'archange saint Michel; un démon est dans l'autre plateau, qu'un diable malicieux essaye d'attirer à lui, sans y parvenir, à l'aide d'un crochet. Ailleurs, c'est la Résurrection des morts : deux jeunes époux appelés à jouir de la vie éternelle, le visage heureux, se tiennent par la main, les yeux levés vers le Rédempteur. La chaîne des réprouvés, menée par un démon, entraîne vers l'abîme grandes dames, rois couronnés, prêtres revêtus de la chasuble, aux traits convulsés; un diable pousse par les épaules le dernier damné, qui fait des efforts désespérés pour ne pas avancer.

Les scènes du paradis et de l'enfer se continuent en haut-relief dans les deux premiers rangs de la voussure : Abraham, assis entre deux arbres, reçoit sur une nappe les âmes des justes, trois petites figures vêtues joignant les mains; la cité de Dieu est une agglomération d'édifices crénelés, habités par des personnages dont la moitié du corps apparaît au-dessus des murailles.

Au côté gauche de la voussure, les souffrances des pécheurs dans l'enfer sont montrées avec une effrayante variété. Au milieu des flammes est une énorme chaudière, sur les flancs de laquelle rampent des crapauds; Satan y enfonce les malheureux à coups de croc; l'un d'eux sort, tout



PORTE DU CLOÎTRE

enveloppé de flammes, de la gueule d'un hippopotame; la Mort, sous les traits d'une femme à cheval, décharnée, les yeux bandés, emporte l'enfer en croupe et frappe autour d'elle au hasard de sa lance; ailleurs, un gros démon, tirant la langue, est juché sur un groupe de damnés qu'il accable de son poids énorme. On n'en finirait pas à retracer l'horreur de ces scènes, à décrire le spectacle des réprouvés entourés de leurs bourreaux, dans le grouillement des serpents et des crapauds.

Tel est ce portail du Jugement dernier, dont le symbolisme redoutable, la justice de Dieu, aurait rempli d'effroi et de désespoir le cœur du chrétien, si celui-ci n'eût eu pour réconfort le tutélaire appui de Marie, la mère des miséricordes, dont les mystères se déroulent sur deux autres portails de la même façade occidentale.

Sur celui de droite, on voit d'abord Joachim, son père, et Anne, sa mère; puis la Présentation au temple, l'Annonciation, le Mariage de Joseph. Un jour, un soupçon injurieux traverse l'esprit de l'époux de Marie; instruit par la voix d'un ange, il implore à genoux le pardon de celle qu'il a injustement accusée. Le mystère de la Visitation est suivi de la Naissance du Messie : la mère est couchée; son fils repose à ses pieds dans un berceau, entre le bœuf et l'âne; Joseph, assis à la tête du lit, est assoupi; les bergers se préparent à venir saluer l'Enfant divin. A la pointe du tympan, Marie, sur son trône de gloire, reçoit les hommages des Anges, des Prophètes et des Rois, qui s'avancent sur quatre rangs.

Le portail de gauche montre la Vierge enlevée au ciel par les Anges, jusqu'aux pieds du Christ qui lui remet le sceptre. Les Prophètes et les Rois de Juda sont figurés dans le rang inférieur du tympan et sous les dais de la voussure.

C'est encore la glorification de la mère du Sauveur qui fait l'objet de la décoration des deux portes du côté nord, l'une à l'extrémité du transept et dite Porte du cloître, l'autre au fond de la troisième chapelle et appelée Porte rouge. Sur la première, Marie, gracieuse et souriante, se dresse en avant du trumeau, levant son fils dans ses bras, une vraie vierge de *Magnificat*. Elle est escortée des statues des Rois Mages et de celles des

trois Vertus théologales. Dans le tympan, au premier rang, sont encore sculptés la Nativité, la Présentation et le Massacre des saints Innocents.

La partie supérieure emprunte son sujet au légendaire miracle de Théophile. Ce diacre avait, en haine de son évêque, vendu son âme à Satan; le repentir l'ayant touché, la Vierge arrache elle-même au démon le pacte qui livrait l'âme du criminel[1].

Sur le tympan de la Porte rouge, ainsi appelée probablement à cause de la coloration de ses vantaux, se voit une fois de plus le Couronnement de Marie. Un roi imberbe, saint Louis, est à genoux à l'un des côtés du trône, tandis que de l'autre se tiennent deux femmes également prosternées, sa mère et son épouse. Dans les voussures se succèdent les diverses scènes de la légende de saint Marcel, évêque de Paris, qui, après avoir délivré son peuple de la fureur du monstrueux dragon, baptise, donne la communion, instruit ses clercs et accomplit les œuvres de charité.

Ce même prélat est représenté en grand sur le pignon du transept méridional, partie réservée aux saints vénérés de Paris[2]. D'abord saint Denis et ses deux compagnons Rustique et Éleuthère, tous trois décapités; pour éviter la vue horrible du tronc mutilé, les artistes du treizième siècle ont seulement enlevé aux martyrs la partie supérieure du crâne. Puis vient saint Étienne, patron d'une des deux églises démolies pour faire place à la cathédrale. Sa vie et son supplice sont racontés avec détails : entouré des Docteurs, il discute avec eux la parole de son Maître; ses adversaires excitent contre lui le peuple; il est lapidé, et son corps est déposé en terre par la piété de quelques fidèles; Jésus, dans le haut du tympan, au milieu d'un nuage, entre deux Anges, bénit le combat de son premier martyr.

Les arcades pleines placées de chaque côté de ce sujet médian, conservent le souvenir de la charité de saint Martin, si populaire dans toute la France : le Saint, à cheval, partage son vêtement avec un pauvre. Le Christ montre à deux Anges respectueusement inclinés le manteau sanctifié.

Nous arrêterons ici notre étude iconographique, forcément très incomplète. Notre intention n'était pas, en effet, d'entrer dans le détail des figurations multipliées sur les flancs de l'édifice pour son embellissement et pour l'instruction des fidèles; notre but — et nous pensons l'avoir atteint — était de prouver qu'il y a dans Notre-Dame, pour les sculp-

1. Cette légende populaire est représentée aussi sur un des bas-reliefs de l'abside.
2. Plusieurs d'entre eux se voient déjà sur les flancs du portail gauche de la façade occidentale.

tures autant que pour l'architecture, unité parfaite de plan, et que les scènes évangéliques, les récits de l'Ancien Testament des tympans et des voussures sont rattachés les uns aux autres par un enchaînement méthodique rigoureux.

A voir le nombre des statues accumulées à l'extérieur de Notre-Dame, on pourrait s'attendre à rencontrer au dedans le même luxe de représentations iconographiques : il n'en est rien, cependant. L'intérieur des églises était réservé à la méditation et à la prière; le temple était simplement décoré de riches verrières, que le dix-septième siècle a fait disparaître. On peut se rendre compte de l'effet qu'elles produisaient par le miroitement des deux grandes rosaces, alors qu'elles sont traversées par les rayons du soleil.

Il est cependant dans Notre-Dame un endroit où le sculpteur a exécuté une série de bas-reliefs des plus beaux. Autrefois, la messe se célébrait en dehors du regard de la foule; non seulement l'autel était encadré de quatre colonnes (elles étaient ici de cuivre ciselé), entre lesquelles étaient tendus d'épais rideaux, mais le chœur lui-même était entouré d'une muraille de pierre, et le jubé de la partie antérieure terminait en quelque sorte la fermeture. Or, à Notre-Dame, ce mur de clôture, aussi bien que le jubé, était, sur ses parois extérieures, orné d'une suite de bas-reliefs représentant les mystères évangéliques, depuis l'Annonciation jusqu'aux apparitions qui suivirent la Résurrection du Christ. Une partie importante en a malheureusement disparu. Au dix-septième siècle, lorsque fut détruit le jubé, on pratiqua à chaque transept, dans le mur du chœur, une large brèche où fut placée une grille de fer commune. Ce qui subsiste du mur fait vivement regretter cette perte, et l'œil exercé reconnaît sans peine, du côté nord, œuvre du treizième siècle, les qualités de goût, de sobriété et d'élégance que ne possédèrent plus les artistes du siècle suivant, lorsque, voulant dépasser leurs prédécesseurs et faire du nouveau, ils exagérèrent les effets, varièrent les attitudes, parfois au détriment de la simplicité.

A l'extrémité de la clôture du chœur se dresse le monument du Vœu de Louis XIII; il ne manque ni de caractère ni de grandeur, mais il détonne dans cet édifice gothique.

A tous les siècles, l'église a reçu de riches embellissements, dont quelques-uns, inspirés par un goût peu éclairé, ont eu des conséquences à jamais regrettables. C'est ainsi que le sol, jadis revêtu, comme d'un vaste tapis, de dalles funéraires où les portraits des défunts, de hauts personnages, étaient tracés en creux, a été, au dix-septième siècle, recou-

vert, dans le chœur, par une mosaïque sans intérêt et, dans le reste de l'église, par un pavé banal de marbre blanc et bleu.

La Révolution enleva le gigantesque saint Christophe du porche d'entrée, ex-voto du sire des Essarts qui, craignant de tomber sous le poignard des Bourguignons, avait ainsi invoqué la protection de son puissant patron. Elle fit de même pour la statue de roi placée près du maître-autel, qui était celle de Louis VI ou de Philippe-Auguste, et pour celle de l'énigmatique cavalier, couvert de son armure, casque en tête, la visière baissée, qui a si vivement excité la curiosité des archéologues. Était-ce Philippe le Bel, comme d'aucuns le prétendent, victorieux à Mons-en-Puelle? Était-ce Philippe de Valois, qui, surpris dans son camp de Cassel, fit vœu de consacrer, s'il repoussait les Flamands, son armure à la Vierge et qui la porta lui-même à cheval dans Notre-Dame? On ne le saura jamais.

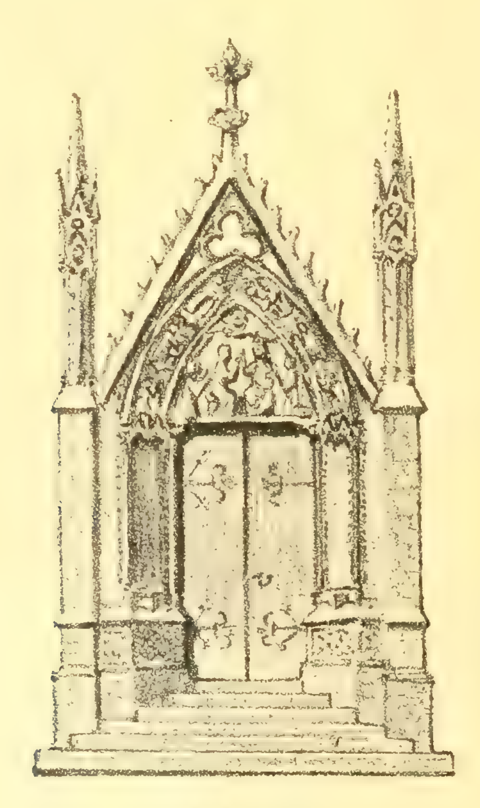
Il est d'autres événements qui, pour n'avoir pas laissé de traces matérielles, n'en sont pas moins profondément fixés dans le souvenir. C'est là qu'en 1302 les premiers états généraux vinrent affirmer publiquement le droit de la France à se gouverner elle-même et prêter au roi le puissant appui de leur force collective.

Philippe le Bel, si énergique dans l'affirmation de son autorité, voyait se dresser devant lui le pape Boniface VIII, qui voulait faire triompher les principes théocratiques. La guerre, tout d'abord d'escarmouches, se fit ouvertement, et de grandes batailles furent livrées. Bulles pontificales définissant les droits imprescriptibles de la papauté; Philippe le Bel est invité à se disculper de tyrannie, de mauvais gouvernement et de fausse monnaie; un concile est convoqué à Rome. A cela, le roi de France répond en interdisant à ses prêtres de quitter le pays et en faisant appel aux trois ordres de la nation, réunis à Notre-Dame le 11 avril 1302. L'assemblée fut solennelle; le roi s'adressa directement à ses sujets et leur demanda leur appui comme maître et comme ami, stigmatisant les prétentions d'un pouvoir étranger. Après délibération, les assistants, les barons surtout, et aussi les procureurs des villes, promirent à Philippe le Bel leur énergique soutien. C'est donc à Notre-Dame qu'eut lieu la première réunion de ces états généraux qui, dans la suite, devaient exercer une si grande influence sur les destinées du pays.

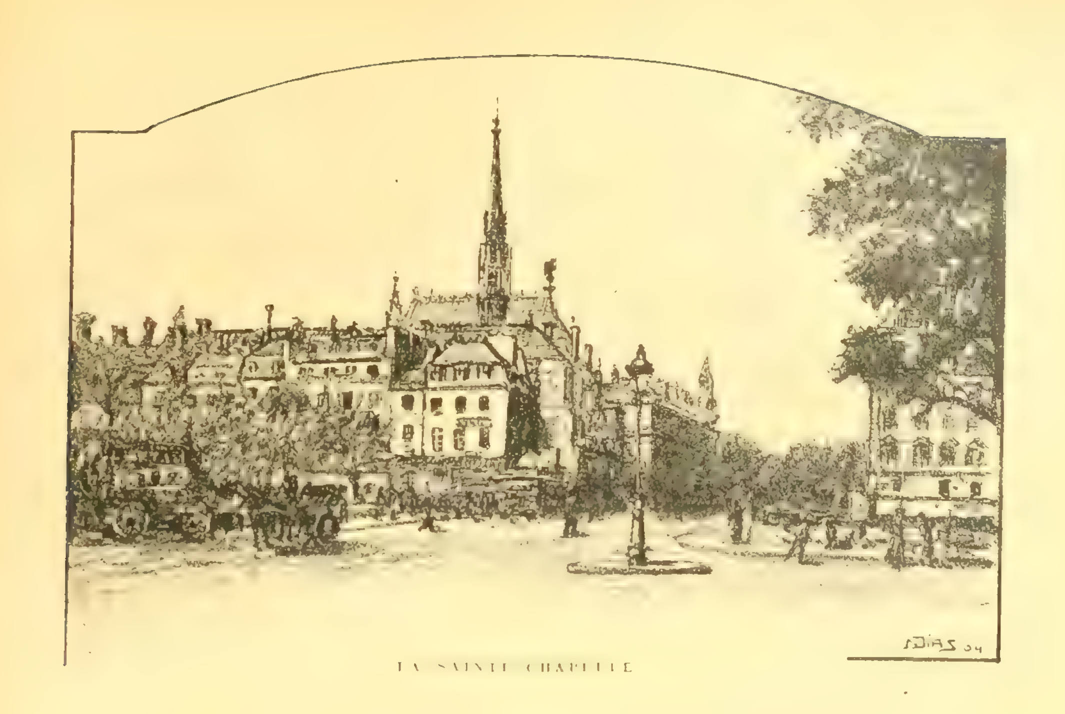
C'est dans l'Ile aux Juifs, près du Parvis, qu'eut lieu, douze ans plus tard, le supplice du grand maître des Templiers, dernier acte de la mystérieuse tragédie dont, à plusieurs siècles de distance, il est encore difficile de pénétrer les causes et de démêler les contradictions. Jacques de Molay était resté sept ans en prison, et la torture avait eu à différentes reprises

raison de sa fermeté. Il se reprit à la fin, et, en présence d'une condamnation injuste, le maître de Normandie et lui bravèrent leurs juges et ne reculèrent pas devant la mort. Le 16 mars 1314, le soir, alors que les lueurs du soleil couchant doraient la grande façade de Notre-Dame, les condamnés furent conduits à l'extrémité de l'île de la Cité. Ils eurent la tête tranchée; leurs corps furent brûlés, mais la vue de Notre-Dame avait affermi leur courage, et leurs cendres avaient dû trouver en partie abri dans les replis des pierres du monument.

C'est sous la voûte immense qu'il fut procédé, au milieu de la morne tristesse des Parisiens, au couronnement de Henri VI enfant, qui devait ajouter le titre de roi de France à celui de roi d'Angleterre. Quelques années après, les mêmes voûtes retentirent des cris d'allégresse du peuple saluant le retour de Charles VII. C'est là que Henri IV prit possession de son trône reconquis, là aussi qu'eurent lieu ses funérailles, plus imposantes par la profonde douleur du peuple que par leur exceptionnel apparat. Aux balustrades des tribunes, les rois de France exposaient les drapeaux et les étendards pris sur l'ennemi. A Notre-Dame fut sacré Napoléon Ier, qui dédaigna Reims, dans sa volonté de fonder une dynastie.



PORTE ROUGE



LA SAINTE CHAPELLE

CHAPITRE QUATRIÈME

LA SAINTE CHAPELLE ET LE PALAIS DE JUSTICE

SOMMAIRE

L'enceinte de Paris au douzième siècle. — La sainte Chapelle au treizième siècle. — La façade nord du Palais de justice. — Les salles gothiques de la Conciergerie. — Origines du Parlement; développement de ses attributions.

Il sera question dans ce chapitre des préoccupations défensives de Philippe-Auguste et des conditions dans lesquelles Louis IX édifia, pour servir de reliquaire à la couronne d'épines, la châsse ajourée de la sainte Chapelle. On dira ensuite comment Philippe le Bel, qui a sa part dans la reconstruction de certaines parties du Palais de justice, y établit son conseil, qui, dans la suite, sous le nom de Parlement, exerça sur la direction politique du pays une influence décisive.

Les remparts de Philippe-Auguste ont à peu près complètement disparu, mais leur tracé est bien connu. L'enceinte commençait à la tour Hamelin, sur l'emplacement du palais de l'Institut; elle laissait en dehors l'abbaye de Saint-Germain des Prés, rejoignait la rue Soufflot par la rue de l'École-de-Médecine et longeait l'abbaye de Saint-Étienne du Mont,

aujourd'hui lycée Henri IV. La percée de la rue du Cardinal-Lemoine laisse voir, à droite et à gauche, des substructions de murs qui se dirigeaient vers la Seine jusqu'à la Tournelle, dont un quai a gardé le nom. On a retrouvé également, dans le lycée Charlemagne, l'ancienne fondation qui traversait la rue Saint-Antoine, suivait celle des Francs-Bourgeois pour se montrer dans la cour du Mont-de-Piété, où est conservée la base d'une tour. La muraille passait ensuite par le quartier Beaubourg et, après avoir franchi la rue Saint-Martin, arrivait dans la rue Montmartre, un peu au-dessus de l'église Saint-Eustache ; la rue Coquillière rappelle, de ce côté, le nom d'une des anciennes portes ; enfin, le mur rejoignait la forteresse du Louvre, d'où une chaîne de fer était tendue à travers le fleuve, pour en interdire le passage, jusqu'à la tour Hamelin. En même temps qu'il s'occupait des remparts de la ville, Philippe-Auguste fortifiait son palais de l'île de la Cité.

D'où venaient ces préoccupations défensives que ses prédécesseurs paraissent avoir ignorées ? Elles s'expliquent aisément. Louis VI s'était contenté d'établir solidement ses droits sur le duché de France, et il avait détruit avec une grande énergie l'opposition féodale. Plus vastes furent les ambitions de Philippe-Auguste : persévérant, diplomate habile, il conçut et réalisa le projet d'étendre les limites du domaine royal, et son règne, qui dura plus de quarante années, fut fécond sous ce rapport en heureux résultats. Successivement l'Amiénois, la Normandie, le Poitou, furent adjoints à la couronne. Il prépara l'annexion du comté de Toulouse, réalisée par son successeur. Mais, par suite de la puissance militaire de ses rivaux, ces expéditions hardies n'étaient pas sans dangers pour ses propres États, et elles suscitèrent plusieurs coalitions. Que fût-il arrivé si celles-ci eussent abouti ? Quelles auraient été, par exemple, les conséquences de la bataille de Bouvines, si les francs-archers n'eussent intrépidement fermé le passage du pont aux ennemis ? Paris, ville ouverte, fût tombée sans résistance possible entre leurs mains. C'était donc un impérieux devoir de fortifier la ville et de donner au palais l'aspect guerrier qui était dans les usages du temps et que commandaient les desseins personnels du roi.

A Philippe-Auguste, prince belliqueux, succéda, à trois ans de distance, le pieux Louis IX. On connaît les conditions dans lesquelles fut construite la sainte Chapelle. Le roi avait racheté à Baudoin II la couronne d'épines et un fragment de la vraie croix, que cet empereur de Constantinople avait, faute d'argent, laissée en gage aux Vénitiens. Il chargea, dit-on, l'habile architecte Pierre de Montereau de bâtir, dans le Palais, la cha-

pelle qui, à sept siècles de distance, s'est conservée à notre admiration dans sa fraîcheur primitive.

Un hasard heureux l'a préservée des causes de destruction, incendie et pillage, qui, en diverses circonstances, ont détruit le Palais; de plus, d'intelligentes restaurations l'ont remise aujourd'hui à peu près dans l'état où elle était au moment de son achèvement.

Si le temps a épargné dans leur architecture nombre d'églises du treizième siècle, il n'a jamais respecté entièrement leur décoration, et c'est par une sorte d'intuition que l'on parvient à en reconstituer l'ensemble. Ici tout est, pour ainsi dire, demeuré comme au temps de saint Louis. A cette place, la reine entendait la messe; cette stalle est celle du saint roi; c'est par un escalier semblable à celui-ci qu'il montait à la partie haute de l'autel où reposait la couronne d'épines. Aux jours de fête, il présentait la relique à la vénération de l'assistance.

Un peu plus loin, dans l'espace compris entre deux contreforts, se voit une petite loge qu'une lucarne met en communication avec la nef. C'est là que Louis XI assistait aux offices, à l'abri des embûches qu'on lui dressait, croyait-il, à chaque pas.

L'église avait deux étages. Cette disposition se remarque dans les oratoires de plusieurs châteaux et dans quelques anciennes églises d'Italie. La chapelle basse était consacrée à la Vierge. Avec ses baies quasi triangulaires, la solidité de ses contreforts et de ses colonnes monostyles en avancée, qui évitent de donner à la voûte une courbe trop surbaissée, avec ses arcs-boutants destinés à neutraliser la poussée de la voûte médiane, avec les fortes arêtes de ses voussures semblables à l'armature renversée d'une coque de navire, elle a une massivité qui n'exclut pas l'élégance, et son obscurité même communique aux chatoyantes couleurs de sa décoration des teintes foncées du plus bel effet. Il ne s'est produit aucun mouvement dans les assises de l'édifice; son parfait état de conservation en témoigne.

La partie haute, oratoire privé du roi et de sa famille, est une merveille de légèreté et d'harmonieuses proportions. L'architecte y a réuni toutes les ressources de son talent, toutes les richesses de sa palette, tout ce que le treizième siècle, l'époque chrétienne par excellence, avait produit de plus délicat dans l'art de faire miroiter verrières, peintures et émaux. Si l'on excepte la rosace occidentale, qui est du quinzième siècle, on a ici le sentiment du parfait équilibre entre toutes les parties du monument. Les verrières sont rapprochées à se toucher et donnent l'illusion d'une construction aérienne, tissée de tapis transparents, d'une création céleste qui enlève l'âme vers Dieu dans ses formes élancées. Ces vitraux du trei-

zième siècle sont intacts ; le génie de Pierre de Montreuil les a composés de minuscules médaillons à l'échelle du monument ; leur coloration a été si bien calculée qu'ils n'éblouissent pas l'œil.

Le ciseau du sculpteur a, d'autre part, souligné avec habileté la beauté des lignes architecturales. Laissons de côté les porches des deux étages, reliés entre eux par un escalier à vis ; ils ont beaucoup souffert sous la Révolution, qui a martelé les bas-reliefs des tympans et brisé les statues de la Vierge et du Christ ; on a refait, il est vrai, et aussi exactement que possible, les fines sculptures des retombées des voûtes ; on a remis dans les losanges à rubans les lis de saint Louis et les châteaux forts de Blanche de Castille ; mais ces restaurations, quelque soignées qu'elles soient, n'ont pour nous qu'un charme relatif, et c'est l'intérieur de la sainte Chapelle qui fait goûter le plaisir de la contemplation des productions originales.

Les flancs du grand vaisseau sont ornés de gracieuses arcatures, et les corniches sont sculptées en feuilles d'acanthe ; au-dessus s'étend un bandeau où sont figurés des Anges porteurs de couronnes ou d'encensoirs. Les statues, de grandeur naturelle, des douze Apôtres, ces piliers symboliques de l'Église de Jésus-Christ, s'espacent à intervalles égaux dans tout le pourtour ; elles offrent ici cette particularité qu'elles tiennent les douze croix de consécration. Placées sur des consoles profondément fouillées, elles sont abritées sous des dais également d'une grande richesse ornementale.

La restauration picturale a été conduite avec un soin minutieux. L'artiste a pu retrouver des indications précises pour son œuvre de reconstitution, en sorte que, malgré sa fraîcheur excessive et sa brillante tonalité, elle se présente dans l'état exact où elle était primitivement. Le regard se repose avec un ineffable plaisir sur ces gammes de couleurs qui rappellent, avec leurs ors, les missels du moyen âge ; encore est-on parvenu ici, grâce au relief, à des effets que n'ont jamais atteints les enlumineurs sur parchemin. Chaque colonne, aussi bien dans la nef que dans l'abside, a sa décoration particulière, et la variété dans le détail ne nuit en rien à l'harmonie de l'ensemble.

A la suite d'un accident dont on ignore la nature exacte, on a reconstruit, sous Charles VIII, dans le style flamboyant, la rosace occidentale, en même temps que la balustrade, formée de fleurs de lis avec entremêlement du chiffre royal, qui fait le tour de l'édifice à la hauteur de la toiture. A la pointe des deux clochetons qui accompagnent le pignon, la sainte couronne est placée au-dessus de la couronne royale.

L'œil du Parisien se repose avec complaisance sur la flèche élégante qui

domine la masse du Palais de justice. Ce n'est plus celle de Pierre de Montereau; elle a, depuis le treizième siècle, été refaite trois fois : d'abord sous Charles VI, puis sous Louis XIII, enfin il y a moins de cinquante ans, et l'on a adopté cette dernière fois le style du quinzième siècle. Elle porte dans ses replis ajourés les statues des douze Apôtres et celles de huit Anges chargés des attributs de la Passion.


UN DES DOUZE APÔTRES DE LA SAINTE CHAPELLE

Le Palais de justice actuel, autrefois le Palais des rois, a été reconstruit presque tout entier; la seule façade ancienne est celle du nord. Elle a bien, elle aussi, été habillée à la moderne; mais lorsque la nuit lui apporte l'incertitude de ses ombres et que la lumière argentée de la lune en éclaire les sommets, on se croirait devant un château moyen âge. Le calme habituel du quai de l'Horloge favorise encore l'illusion, et l'on se reporte au temps où la Seine venait baigner le pied des murailles, consolidées par de puissantes tours, celles de l'Horloge, de César, d'Argent et de Saint-Louis.

La première emprunte son nom à une horloge dont l'avait jadis ornée Philippe le Bel[1].

La tour de César, qui vient après, doit probablement son appellation aux assises gallo-romaines sur lesquelles elle a été bâtie; elle formait primitivement une salle unique; actuellement elle est divisée dans sa hauteur en deux parties par un plancher; au rez-de-chaussée est installé le greffe; en haut, le cabinet du directeur de la Conciergerie.

Les directeurs d'autrefois, qu'on appelait *concierges du Palais*, étaient des personnages de qualité, et même parfois de condition royale. Une reine de France, Isabeau de Bavière, se fit attribuer cette charge productive; le médecin de Louis XI, Coytier, reçut le même titre du roi, son obligé. Le concierge avait droit de basse et moyenne justice sur tout le quartier; il louait aux merciers et aux libraires les échoppes du palais; il se faisait largement payer par les prisonniers leur misérable mobilier et leur maigre pitance; il pouvait retenir les malheureux à leur libération, s'ils ne parvenaient à solder cette dette involontairement contractée.

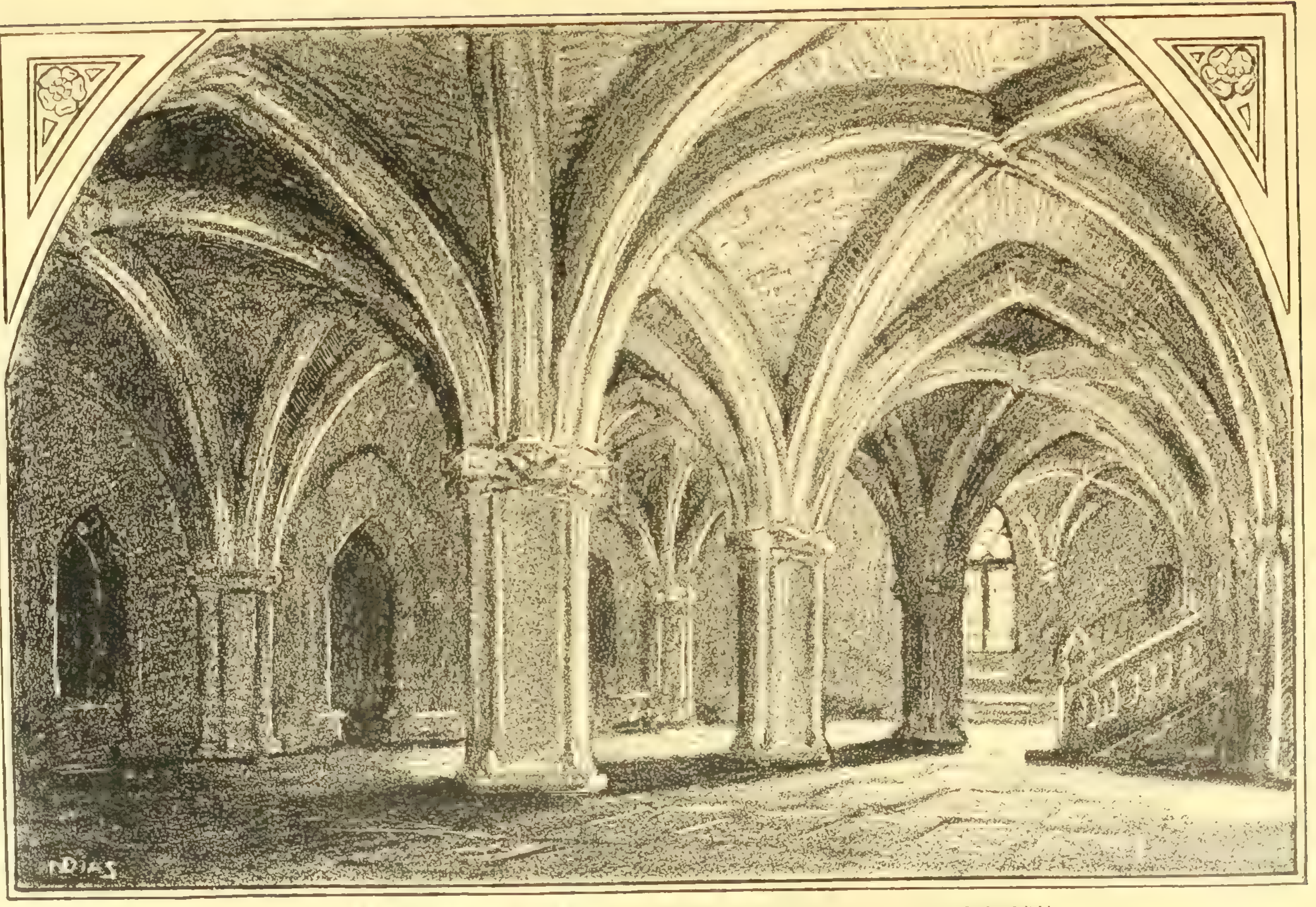
La tour d'Argent renfermait le trésor de Philippe le Bel et de son

1. Est-il besoin de dire que l'horloge qui existe aujourd'hui est moderne?

intendant Enguerrand de Marigny. On sait combien importante fut, à cette époque, la question de la monnaie. La différence entre la valeur vraie de chaque pièce et la valeur qui lui était attribuée, constituait le droit de *seigneuriage*. Pour faire face aux dépenses considérables nécessitées par les guerres extérieures, par l'administration de son royaume et par le train de sa maison, Philippe le Bel usa de ce droit plus largement qu'aucun autre roi. Tantôt il décidait qu'une pièce d'argent ayant cours pour un certain nombre de sous ou deniers, aurait dorénavant une valeur plus forte; tantôt il diminuait la quantité de métal fin des pièces nouvellement frappées, sans pour cela abaisser la valeur nominale. Par exemple, la livre tournois, qui avait sous Louis IX le poids d'argent fin de vingt francs de notre monnaie actuelle, n'en renfermait plus, à un moment donné, que pour six francs soixante-quinze centimes. On comprend la perturbation que de pareils procédés financiers devaient amener dans les transactions commerciales, et les réclamations, timides d'abord, puis violentes, qu'elles suscitèrent. Le roi restait sourd aux rumeurs populaires et continuait, à l'aide de ces moyens, à remplir les coffres de sa tour d'Argent. Il était secondé dans ses opérations fiscales par un homme dont le nom éveille encore dans l'esprit, après tant de siècles écoulés, le souvenir de la plus haute fortune et de l'extrême misère, Enguerrand de Marigny.

C'était un gentilhomme normand de grand air et de bel esprit, qui sut gagner la confiance du roi, au point de se faire conférer les plus hautes dignités et d'obtenir, par le titre de coadjuteur au gouvernement du royaume, une considération supérieure à celle même dont jouissaient les princes du sang. Tant que son maître vécut, il put triompher de l'envie. Mais sous le jeune et faible Louis X le Hutin, la haine des seigneurs, et surtout celle de l'oncle du roi, Charles de Valois, le poursuivirent avec une âpreté que son supplice seul put satisfaire. Au sein du conseil, Charles de Valois, se faisant accusateur, reprochait au ministre des malversations que celui-ci, fier de son innocence, repoussait avec hauteur. L'intrigue n'en accomplissant pas moins son œuvre, Marigny fut arrêté, enfermé dans la tour du Louvre, dont il était gouverneur, puis au Temple, enfin à Vincennes, où furent formulées contre lui des charges qu'il n'eut pas le droit de réfuter. Malgré les services rendus, Enguerrand de Marigny fut condamné au gibet et pendu à ces mêmes fourches de Montfaucon qu'il avait fait dresser.

Un revirement tardif se produisit dans l'esprit public, on plaignit celui qui avait été frappé si brutalement au sein de la plus haute prospérité; le roi eut regret de sa faiblesse, et Charles de Valois lui-même, en proie à une maladie de langueur causée par les remords, distribua aux indigents



L'ANCIEN RÉFECTOIRE DES GARDES. — SALLE GOTHIQUE DE LA CONCIERGERIE.

d'abondantes aumônes, demandant pardon pour lui et des prières pour monseigneur Enguerrand de Marigny. On éleva à l'ancien conseiller de Philippe le Bel, enfin réhabilité, un magnifique tombeau, qui porta à la postérité la mémoire de son innocence et flétrit l'injustice de ses accusateurs.

La quatrième et dernière tour, dite de Saint-Louis, exhaussée d'un étage depuis 1871, marque la limite de l'ancienne façade gothique. Elle s'appelait aussi la *Tournelle,* nom qui servait à désigner une ancienne juridiction. Enfin, comme les prévenus dont on voulait obtenir des aveux y subissaient la torture de l'eau, elle fut encore ironiquement baptisée tour *Bonbec.*

Pénètre-t-on à l'intérieur de cette façade septentrionale du Palais de justice par une porte moderne percée entre la tour de l'Horloge et la tour de César, on rencontre une vaste salle qui ne rappellerait en rien une prison, si, de tous les côtés, ne se voyaient portes à verrous et fenêtres solidement grillées. C'est l'antichambre de la Conciergerie, riche en souvenirs révolutionnaires, dont il sera question dans un chapitre suivant; on ne s'occupera ici que de la partie moyen âge. La voûte est ogivale; quelques-uns des piliers engagés sur lesquels elle repose montrent à leur partie saillante les crochets caractéristiques du treizième siècle; mais les feuilles dentelées et plissées des hauts de colonne du milieu, et les sujets de genre, d'une liberté satirique qui étonne nos habitudes modernes, dénotent qu'elle a été en partie refaite au quatorzième siècle, peut-être au temps où Philippe le Bel fit placer une horloge dans la tour Carrée.

A la même époque appartient une autre salle, plus grande encore, aux voûtes en arcs brisés, divisée en quatre rangées d'arcades et soutenue dans la partie centrale par une ligne de gros piliers formés de quatre colonnes engagées. Cette pièce ne comprend pas moins de neuf travées; à l'est, de hautes fenêtres à plein cintre lui fournissent une lumière insuffisante; mais la pénombre ne lui messied pas. C'était autrefois, selon toute vraisemblance, un réfectoire des gardes; c'est aujourd'hui une prison de réserve. Les étudiants y ont parfois, à leurs jours de protestation et de tapage, été conduits par centaines. Cette turbulente jeunesse a pu trouver un adoucissement à ses quelques heures de captivité à être ainsi enfermée dans cette salle si pleine de souvenirs.

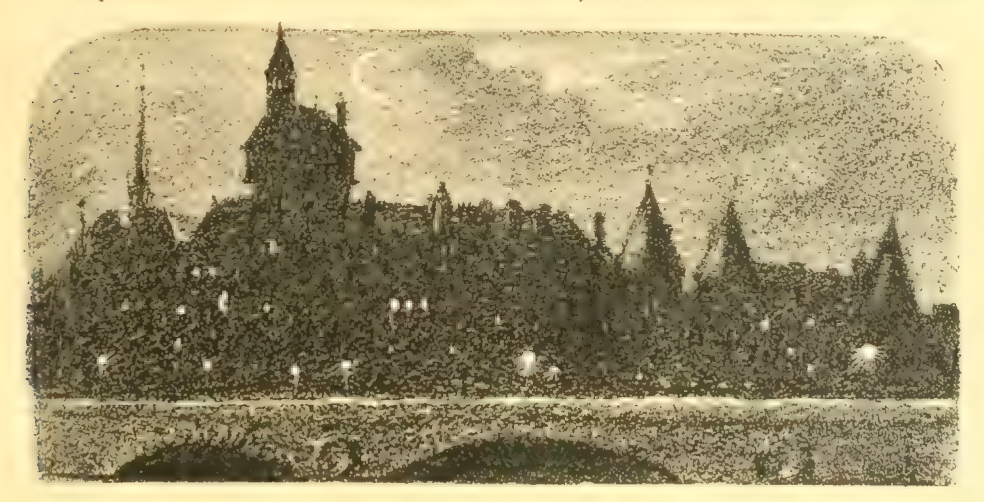
Une cuisine lui est contiguë; elle est partagée en deux par une suite de colonnes supportant les retombées des voûtes; ses quatre cheminées, aux larges manteaux, font songer aux quartiers de bœufs, aux moutons entiers, aux enfilades de volailles que l'on y pouvait faire rôtir à la

flamme vive des troncs d'arbres apportés des forêts environnantes. Quand tous les foyers étaient en activité, ils devaient suffire à la cuisson des aliments nécessaires aux convives nombreux et de bon appétit, attablés dans le réfectoire voisin, convives probablement de condition moyenne, soldats et gardes du corps. Cependant, là-haut, dans la salle des pas perdus actuelle, le roi prenait son repas officiel, assis à la table de marbre, dans l'assemblée brillante des gens de la cour. Cette dernière salle a été reconstruite après l'incendie de 1871, mais elle n'avait déjà plus alors l'architecture du temps de Philippe le Bel, les murs lambrissés et dorés, les colonnes de bois sculptées, les plafonds aux solives apparentes. En 1618, à la suite d'un premier incendie, Jacques de Brosse l'avait, en effet, rebâtie dans un style simple, mais élégant. La tradition donne aux grandes pièces ogivales du rez-de-chaussée les noms de salle Saint-Louis. Elle ont, en tout cas, été l'objet d'une importante restauration au quatorzième siècle par Philippe le Bel, dont l'action s'est exercée, ici comme partout, avec une puissante énergie.

Ce puissant roi fit plus que de remanier les constructions; il fit subir au Conseil demeurant avec lui dans le Palais des modifications si profondes, qu'on a pu avec raison lui attribuer la création du Parlement. Celui-ci a été rattaché par les historiens à la *curia regis* des premiers Capétiens, assemblée primitivement composée de seigneurs chargés d'éclairer le prince sur les questions délicates et de rendre la justice en son nom, dans son domaine. Peu à peu, les barons ignorants cédèrent la place aux légistes de profession, et on voit saint Louis se servir de ces auxiliaires dévoués dans sa lutte contre la féodalité. Philippe le Bel fit plus encore. Il créa les *chevaliers ès lois;* il laïcisa en quelque sorte son conseil en en écartant les prélats, pour les laisser, disait-il, s'occuper de leurs affaires spirituelles. L'assemblée fut scindée en conseil étroit ou secret, pour les affaires politiques; en cour des comptes, pour les questions financières; et en Parlement proprement dit, ou conseil judiciaire. Ce dernier, le seul dont nous ayons à parler ici, prit dès lors une périodicité régulière; le choix de ses membres restait, à chaque session, à la nomination du roi. Ce n'était pas encore ce corps fermé et puissant de la période suivante. Déjà, pourtant, avait été promulguée l'ordonnance royale, sur laquelle s'appuya plus tard le Parlement pour résister au souverain lui-même. Elle disait textuellement : « S'il advient que, par erreur ou oubliance, si comme aucunes fois advient, nous passissions ou octroissions aucune chose contre l'entente de nos ordonnances dessus dictes, nous voulons qu'il ne soit mis à exécution, mais délayé et retardé

jusques à temps qu'on nous ait avisé pour en dire et éclaircir notre finale entente. » C'est cet article qui fut cause de l'ingérence du grand corps judiciaire dans les affaires de l'État, par suite d'une interprétation erronée, puisque, dans la pensée de Philippe le Bel, il s'agissait uniquement d'assurer l'exécution exacte des diverses clauses de son ordonnance; il n'était, par conséquent, nullement question de créer une opposition quelconque à son pouvoir absolu.

En possession de cette arme, si faible qu'elle fût au début, le Parle-



LA CONCIERGERIE — FAÇADE NORD

ment, avec une énergie persévérante, affirma son intention d'exercer un contrôle sur les actes du gouvernement. Il s'attribua le droit de validation non seulement des ordonnances royales, mais aussi des bulles pontificales; il s'immisça par suite dans les affaires publiques et religieuses du pays. Défenseur des droits de l'Église gallicane, il tint tête à François Ier pendant plusieurs années, et s'opposa au concordat qui mettait le clergé dans la main du roi. Celui-ci l'en punit en lui défendant « de s'entremettre en quelque chose dans l'État, ni d'autre chose que la justice ». Cette même défense fut renouvelée, sous des formes différentes, mais avec non moins de fermeté, par Louis XIII inspiré par Richelieu, par Louis XIV, qui se montra hautain dans son langage, par Louis XV, qui substitua à la grande assemblée, des chambres que l'opinion publique flétrit du nom de Parlement Maupeou, par Louis XVI enfin, à la veille de la Révolution.

Le Parlement avait pour résidence, depuis un très long temps, l'ancienne demeure de Philippe-Auguste et de Philippe le Bel; il la conserva le jour où il prit une indépendance propre, car le Palais de la Cité devint disponible par l'abandon qu'en fit Charles V, qui l'avait en horreur : ces

vieux bâtiments lui rappelaient trop vivement les scènes sanglantes dont il y avait été témoin, alors qu'il n'était que Dauphin de France.

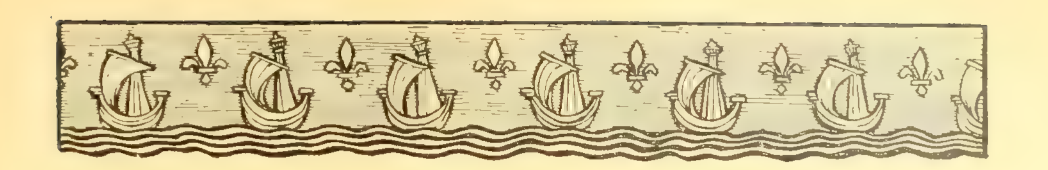
La puissance du Parlement grandit encore lorsque le recrutement de ses membres, d'abord laissé au choix du roi, chose naturelle, puisqu'il s'agissait de son conseil, fut assuré par la vénalité, puis par l'hérédité des charges. La noblesse de robe forma ainsi une classe exclusive, non moins que la noblesse d'épée, et avec une cohésion que cette dernière n'avait pas.

Cette entente se manifesta hautement à l'époque où les différentes cours, celle de Paris et celles des provinces, se mirent en rapports suivis et s'unirent intimement : l'opposition tenace, unanime, des magistrats eut raison de la volonté royale par la seule menace de suspendre l'exercice de la justice sur toute l'étendue du territoire.

Cette organisation, quelquefois salutaire pour contre-balancer les erreurs d'un pouvoir absolu, mais parfois aussi tracassière et mesquine, était d'autant plus dangereuse qu'elle exerçait l'autorité sans en avoir la responsabilité.

Parmi les actes du Parlement, il en est, au cours de l'histoire, qui sont dignes de toute louange; il en est d'autres sur lesquels on serait heureux de jeter le voile de l'oubli. Cependant, si, en tant que corps, le Parlement mérita parfois des critiques, il est juste de rendre hommage au caractère élevé, à l'honorabilité de vie, à l'austérité de mœurs d'un très grand nombre de ses membres. Aux époques de corruption, la vertu s'est souvent réfugiée au sein de ces familles de magistrats, qui occupaient entre la cour et la bourgeoisie une place intermédiaire, et qui, conscientes de leur valeur morale et sociale, tenaient à pratiquer le bien, non pas seulement au point de vue individuel, mais aussi au point de vue corporatif, stimulant puissant et fécond.

Tels sont les souvenirs qu'évoque le Palais de justice, demeure des rois jusqu'au quatorzième siècle, puis siège du Parlement qui compta parmi ses membres les Michel de l'Hôpital, les Achille de Harlay, les Mathieu Molé, les président Lamoignon, et cent autres, éternels exemples des magistrats qui leur ont succédé.



CHAPITRE CINQUIÈME

SAINT-JULIEN-LE-PAUVRE ET L'UNIVERSITÉ

SOMMAIRE

Le quartier latin — Intérêt architectural de l'église Saint-Julien-le-Pauvre — Organisation de l'Université de Paris. — Institution des collèges. — Les moines écoliers et le couvent des Bernardins. — Rôle politique de l'Université de Paris. — La lutte avec les jésuites. — L'Université de France.



E quartier latin a aujourd'hui un air de jeunesse qui pourrait faire illusion sur son antique origine. La plupart des établissements universitaires ont été rebâtis ou complètement transformés : tels la célèbre Sorbonne, centre de l'actuelle Université de Paris ; la Faculté de droit; l'École de médecine, si vaste qu'elle est traversée par une rue; l'École polytechnique, qui a successivement modifié, démoli et remplacé les anciens bâtiments du Collège de Navarre; le Collège de France, très agrandi et encore insuffisant; l'École des mines; tels encore les lycées comme Saint-Louis, à la façade de belle apparence, Louis-le-Grand, reconstruit d'hier, Henri IV, qui a utilisé en les améliorant les anciens bâtiments des chanoines de Sainte-Geneviève, le petit lycée Montaigne, qui émerge des jardins du Luxembourg comme d'un berceau de verdure.

Si l'on veut se faire une idée du quartier latin d'autrefois, on n'a plus que la ressource de visiter l'étroite bande de terrain resserrée entre le boulevard Saint-Germain et la Seine, dans ces rues qui portent les vieux noms de la Bûcherie, de la Parcheminerie, des Prêtres-Saint-Séverin. On se croirait ici bien loin de ce Paris où la corne sonore des tramways alterne avec l'appel saccadé de l'automobile; les pavés pointus primitifs sont rarement foulés par de fines bottines; ignorants sans doute des

ordonnances de police, les boutiquiers envahissent les trottoirs de leurs devantures; et, comme au village, les poules picorent sans façon dans le ruisseau.

C'est là qu'il faut aller chercher, dans une rue étroite, encombrée de charrettes à bras en location, au fond d'une cour entourée d'ateliers d'ouvriers et d'échoppes, l'église Saint-Julien-le-Pauvre, qui non seulement rappelle, dans celles de ses parties qui n'ont pas été modifiées, les commencements de l'art ogival, mais encore renferme dans ses murs le souvenir de l'Université de Paris, qui pendant longtemps y tint les assemblées de ses maîtres. Dans sa nudité et son abandon, elle reçoit, à l'égal de monuments beaucoup plus opulents, la visite des artistes. En effet, bien que son antique façade, abattue au dix-septième siècle, ait été remplacée par un ridicule fronton accoté de pilastres corinthiens, bien que, dans la grande nef, on ait substitué aux voûtes à nervures d'autres voûtes sans style aucun, bien que des remaniements malheureux aient été opérés çà et là, des ouvertures bouchées, d'autres ajoutées, quoique le clocher ait été rasé à la hauteur de la toiture, l'on ne tarde pas à reconnaître, au soin et à la variété des sculptures, le caractère propre aux véritables œuvres d'art.

Placée sous le vocable d'un grand évêque que ses ruineuses aumônes firent surnommer le Pauvre, l'église Saint-Julien pourrait aujourd'hui mériter elle-même cette appellation par son état de délabrement et son aspect misérable. Les couleurs vives et les ors de la clôture du sanctuaire (l'édifice a récemment été affecté au rite grec catholique) rendent plus frappant l'air de désolation de ce temple, qui jusqu'à ces dernières années servait de magasin et d'entrepôt à l'Hôtel-Dieu.

Le mobilier en est des plus rudimentaires : la chaire est en bois blanc, et une échelle à vulgaire main courante y donne accès; deux poêles à ailettes dressent de chaque côté de la nef leurs noirs tuyaux de tôle. Le vieux gardien qui gagne sa vie à débiter un boniment monotone a sans doute bien peu de loisir à consacrer au nettoyage du sol et à l'époussetage des murs.

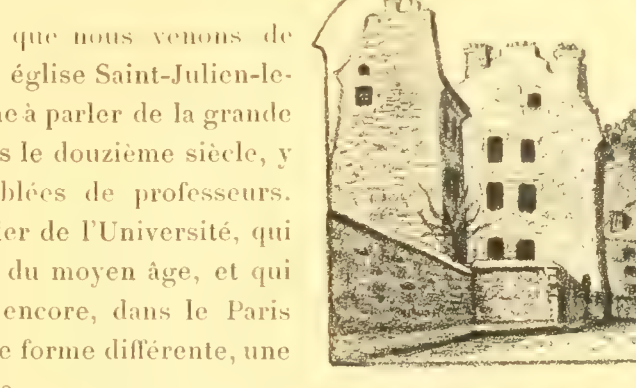
Mais que de remarques n'est-on pas appelé à faire tant sur l'architecture d'un monument qui, dans sa partie la plus ancienne, remonte au douzième siècle, que sur la finesse et la diversité des sculptures décorant les nombreux chapiteaux.

Rien, bien entendu, ici des grandioses proportions de Notre-Dame, dont l'église est contemporaine; mais il est intéressant d'observer combien, avec des moyens limités, l'architecte est parvenu à un bel et imposant

effet. Dans les lignes encore sévères du roman, il a mis de ce charme et de cette harmonie que le nouveau style ira en développant de plus en plus.

L'abside principale et les deux absidioles ont une gracieuse courbure; bien que disposées inégalement, les fenêtres d'éclairage ne nuisent pas à l'unité; les colonnes, tantôt monostyles, tantôt réunies en faisceaux, sont heureusement distribuées. Mais c'est surtout dans la décoration des chapiteaux qu'il faut admirer la riche imagination de l'artiste. Par des procédés très simples, par la disposition des feuilles d'eau, en présentant les unes de face, les autres de profil, en variant leurs points de départ, en les courbant plus ou moins, en se laissant aller aux caprices d'une fantaisie toujours guidée par le goût le plus pur, il fournit une collection précieuse entre toutes de la sculpture ogivale naissante.

L'église du douzième siècle, construite par les moines de l'abbaye de Longpont, succédait à une autre plus ancienne, que signale Grégoire de Tours, et dont le puits, aux vertus miraculeuses, se voit encore en dehors de l'absidiole de gauche, réduite de dimensions à son intention. Longtemps l'abbaye fut prospère; lorsque la mauvaise administration des abbés commendataires l'eut fait tomber si bas que les quelques moines qui restaient durent se disperser, les bâtiments furent affectés à l'Hôtel-Dieu. C'est à ce titre que Saint-Julien possède, avec un curieux bas-relief funéraire du quinzième siècle, la statue du grand philanthrope Montyon, le généreux donateur des prix de vertu distribués chaque année par l'Académie française; on ne pouvait, en effet, trouver pour son tombeau un meilleur endroit que dans la chapelle de l'Hôtel-Dieu, cet asile des malheureux.



RUE SAINT-JULIEN-LE-PAUVRE

Le coup d'œil que nous venons de donner à la vieille église Saint-Julien-le-Pauvre nous amène à parler de la grande institution qui, dès le douzième siècle, y réunit ses assemblées de professeurs. Nous voulons parler de l'Université, qui tint, dans le Paris du moyen âge, et qui tient aujourd'hui encore, dans le Paris moderne, sous une forme différente, une place si importante.

Son origine ne peut être fixée exactement; d'aucuns la font remonter aux écoles de Charlemagne, d'autres lui attribuent comme fondateur Philippe-Auguste. Il est plus admissible

de la considérer comme l'ensemble des diverses écoles qui, dès les premières années du moyen âge, étaient déjà fort nombreuses à Paris. Parmi les plus célèbres on doit citer celles de l'abbaye de Saint-Victor, de Sainte-Geneviève, de Saint-Germain-l'Auxerrois et du Cloître Notre-Dame.

Sur les pentes de la montagne Sainte-Geneviève se pressaient les écoliers accourus de tous les points de l'Europe, pour écouter la parole de professeurs renommés ; maîtres et disciples, formant ce que nous appellerions aujourd'hui un syndicat, se réunirent en corporation sous le nom d'*Universitas magistrorum et auditorum :* l'Université était fondée. Philippe-Auguste lui attribua en 1200 de très grands privilèges.

Les facultés furent d'abord au nombre de quatre; leurs débuts avaient été des plus modestes. Dans la rue du Fouarre étaient d'abord groupés les étudiants de la faculté des arts; de là, après avoir reçu l'enseignement grammatical et littéraire, ils passaient dans les facultés de théologie, de droit ou de médecine. On sait combien furent célèbres les maîtres en théologie de la Sorbonne. Le droit s'enseignait au Clos-Bruneau, rue Jean-de-Beauvais; non pas le *droit romain,* réservé aux facultés d'Orléans et de Poitiers, mais simplement le *droit canon* ou *décret.* La médecine fut longtemps à chercher un local en rapport avec les besoins de son enseignement; les chirurgiens trouvèrent enfin un lieu de réunion convenable aux abords de l'église Saint-Côme-et-Saint-Damien, dédiée à leurs patrons. Quant aux assemblées corporatives des professeurs, elles eurent lieu pendant longtemps dans cette église Saint-Julien-le-Pauvre que nous venons de visiter. C'est là que, tous les deux ans, le prévôt de Paris prêtait serment de respect pour les privilèges universitaires et que, chaque trimestre, les délégués procédaient à la nomination du recteur. L'élection ne se faisait pas toujours sans tumulte : à la suite d'une séance particulièrement orageuse, au cours de laquelle portes et clôtures avaient été brisées, les religieux de Longpont obtinrent du Parlement, en 1534, que les assemblées fussent tenues ailleurs que chez eux; elles se réunirent, à dater de ce moment, au Cloître des Mathurins. Les moines de cet ordre, fondé au treizième siècle par Jean de Matha, avaient pour mission d'aller en Orient accomplir l'œuvre charitable de la rédemption des captifs; ils vivaient en bonne intelligence avec le recteur et les clercs, et, même au temps où les réunions ordinaires des professeurs se tenaient à Saint-Julien, leur cloître avait servi aux assemblées solennelles de l'Université, qui, en 1317, y prononça l'arrêt reconnaissant comme héritier du trône le second fils de Philippe le Bel, Philippe V le Long; dans la suite des siècles, d'autres arrêts célèbres de

l'Université furent édictés dans ce même couvent, tel l'appel au concile formé au dix-huitième siècle contre la bulle *Unigenitus*, telle encore la révocation de cet appel et la soumission à l'autorité pontificale.

L'Université était loin d'être en aussi bons termes avec tous les ordres monastiques, dont quelques-uns faisaient, ainsi qu'on va le voir, à son enseignement une concurrence redoutable ; mais il est indispensable de dire auparavant quelques mots de l'organisation des collèges.

Les écoliers de la rue du Fouarre étaient partagés en quatre *nations* : France, Picardie, Normandie et Allemagne, subdivisées elles-mêmes en *tribus*. De généreux donateurs avaient songé à assurer l'entretien des jeunes gens pauvres que le désir de s'instruire attirait à Paris, et avaient fondé à leur intention les collèges avec des bourses dont l'attribution était nettement spécifiée. Les seigneurs, et notamment les évêques, firent une large place, dans leurs préoccupations charitables, à ce mode de bienfaisance.

Les étrangers avaient aussi leurs collèges. Pour les gens de Florence, Modène, Plaisance et Pistoie avait été créé le collège des Lombards ; pour les Danois, celui de Dace ; pour les Suédois, ceux de Skara et de Licoping ; les Écossais avaient le leur, ainsi que les habitants de Tournai. Mais ce sont naturellement les provinces de France qui étaient le plus largement représentées. La Bretagne avait pour sa part le collège de Tréguier et celui des Cornouailles ; à la Normandie se rattachaient les collèges de Maître-Gervais, du Trésorier, d'Harcourt, de Séez, de Lisieux, de Bayeux ; puis venaient les collèges d'Arras, de Cambrai ou des Trois-Évêchés ; celui de Boncourt pour les écoliers du diocèse de Thérouanne ; ceux de Dormans, de Beauvais, des Cholets, pour l'Amiénois ; de Reims, de Rethel, des marches de Lorraine ; les étudiants pauvres de Bourgogne trouvaient asile dans les collèges de Bourgogne, des Grassins et de Cluny ; les jeunes gens du Centre allaient aux collèges de Tours, de Huban ou de l'*Ave-Maria*, d'Autun, de Chanac ou de Pompadour ; il n'est pas jusqu'à Narbonne qui ne fournît des bourses à ses enfants dans le collège qui portait son nom.

De leur côté, les couvents avaient fait des fondations à l'usage de leurs jeunes moines, qu'ils avaient tout d'abord envoyés s'instruire auprès de l'Université de Paris. Lorsque les collèges cessèrent d'être de simples hôtelleries et eurent des maîtres particuliers, les religieux donnèrent à leur tour l'enseignement, non sans que l'Université en conçût quelque ombrage et quelque jalousie. Leurs collèges étaient, en effet, devenus rapidement prospères. Sans parler des abbayes de Saint-Victor, de

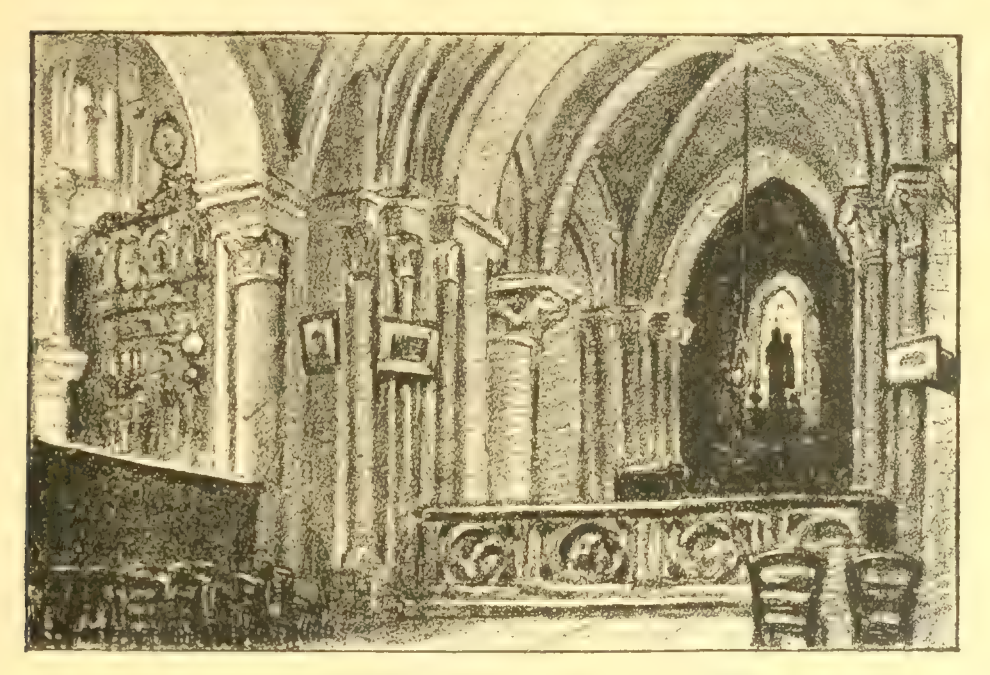
Sainte-Geneviève et de Saint-Germain des Prés, qui, nous l'avons vu, étaient antérieures comme origine à l'Université elle-même, des centres d'enseignement se formèrent chez les Cordeliers, les Jacobins, les Carmes, les Augustins, les Prémontrés et jusque chez les Bernardins, les seuls dont le temps ait en partie respecté les constructions conventuelles. On a une haute idée de la puissance des ordres monastiques qui élevaient pour leurs jeunes frères des bâtiments dans les proportions de ce réfectoire qui va retenir quelques instants notre attention.

Dans la rue de Poissy, à peu de distance du boulevard Saint-Germain, dont la percée a fait disparaître la chapelle des Bernardins, construite au quatorzième siècle, se trouve, derrière une haute muraille que couronnent les cimes d'arbres feuillus, une construction de vastes dimensions, aux grandes fenêtres ogivales séparées par d'énormes contreforts. Ne pénètre pas qui veut dans cette enceinte : c'est une caserne de pompiers, et pour y être introduit il faut la permission du colonel. L'a-t-on obtenue, on est guidé avec beaucoup de bonne grâce dans les diverses parties de cette caserne, habitée par de jeunes hommes à l'allure vigoureuse et dégagée. Bien peu d'entre eux songent sans doute, au cours de leurs trois années de service, à se rendre compte du caractère de l'immeuble, que des transformations successives n'ont pas réussi à moderniser. La cuisine de la troupe et la cantine occupent, à l'une des extrémités, toute la largeur du bâtiment. Deux rangées de seize colonnes monostyles soutenant les retombées des ogives, apparaissent dans leur effet à la fois élégant et grandiose, malgré les nécessités des aménagements modernes qui ont ramené l'exhaussement du sol et l'établissement de cloisons qui nuisent à l'ensemble. Néanmoins, cette salle de soixante-quatorze mètres de longueur offre un des spécimens les plus typiques de l'architecture ogivale du quatorzième siècle, en même temps qu'elle manifeste la vitalité de l'ordre monastique qui l'avait édifié.

Il n'entre pas dans le plan de ce travail de faire, si intéressante puisse-t-elle paraître, l'étude des collèges qui ont une place importante dans l'histoire de l'Université de Paris. Nous préférons indiquer le rôle politique que celle-ci a joué, et raconter quelques traits de son éternelle lutte contre les jésuites.

Après avoir commencé par défendre ses droits, l'Université ne tarda pas à devenir agressive, à prétendre imposer sa volonté. Au quatorzième siècle elle se proclamait déjà le « concile perpétuel des Gaules » et prenait position dans le schisme qui partageait la chrétienté. Plus tard, se disant « la très chère fille, la conseillère, la fille aînée du roi », elle vou-

lut diriger le gouvernement selon ses vues; sous Charles VI elle encouragea les Cabochiens, et, chose triste à dire, elle fut pour les Anglais; aussi Charles VII, à son retour à Paris, la traita-t-il avec une juste rigueur, et la réforme du cardinal d'Estouteville rétablit l'ordre là où la licence avait trop longtemps régné. L'enseignement reçut alors une direction plus large; des *réformateurs perpétuels* furent nommés; de plus, le roi, plaçant sous la juridiction du Parlement les maîtres et les écoliers, put tenir ceux-ci plus facilement en tutelle. Louis XI fit davantage encore : il défendit à l'Université de fermer arbitrairement ses cours. Mais, comme



SAINT-JULIEN-LE-PAUVRE — VUE INTÉRIEURE

le désir d'être remise en possession de ses privilèges amenait périodiquement l'Université à entrer en conflit même avec le pouvoir royal, Louis XII dut employer la rigueur pour la forcer à l'observation des édits. François I[er], enfin, lui donna un coup indirect, mais sérieux, par la création du Collège royal, plus tard Collège de France, dont les lecteurs apportèrent, avec des sciences nouvelles, un esprit nouveau.

Cependant, les temps troublés de la Ligue devaient fournir à l'Université l'occasion de jouer encore un rôle politique. En 1587, les maîtres en théologie de la Sorbonne allèrent jusqu'à proclamer qu'on pouvait enlever au prince le gouvernement du royaume, comme on retire à un tuteur suspect la gestion des biens de son pupille. Henri III prit en plaisanterie ce décret, manda auprès de lui les théologiens et leur pardonna, à

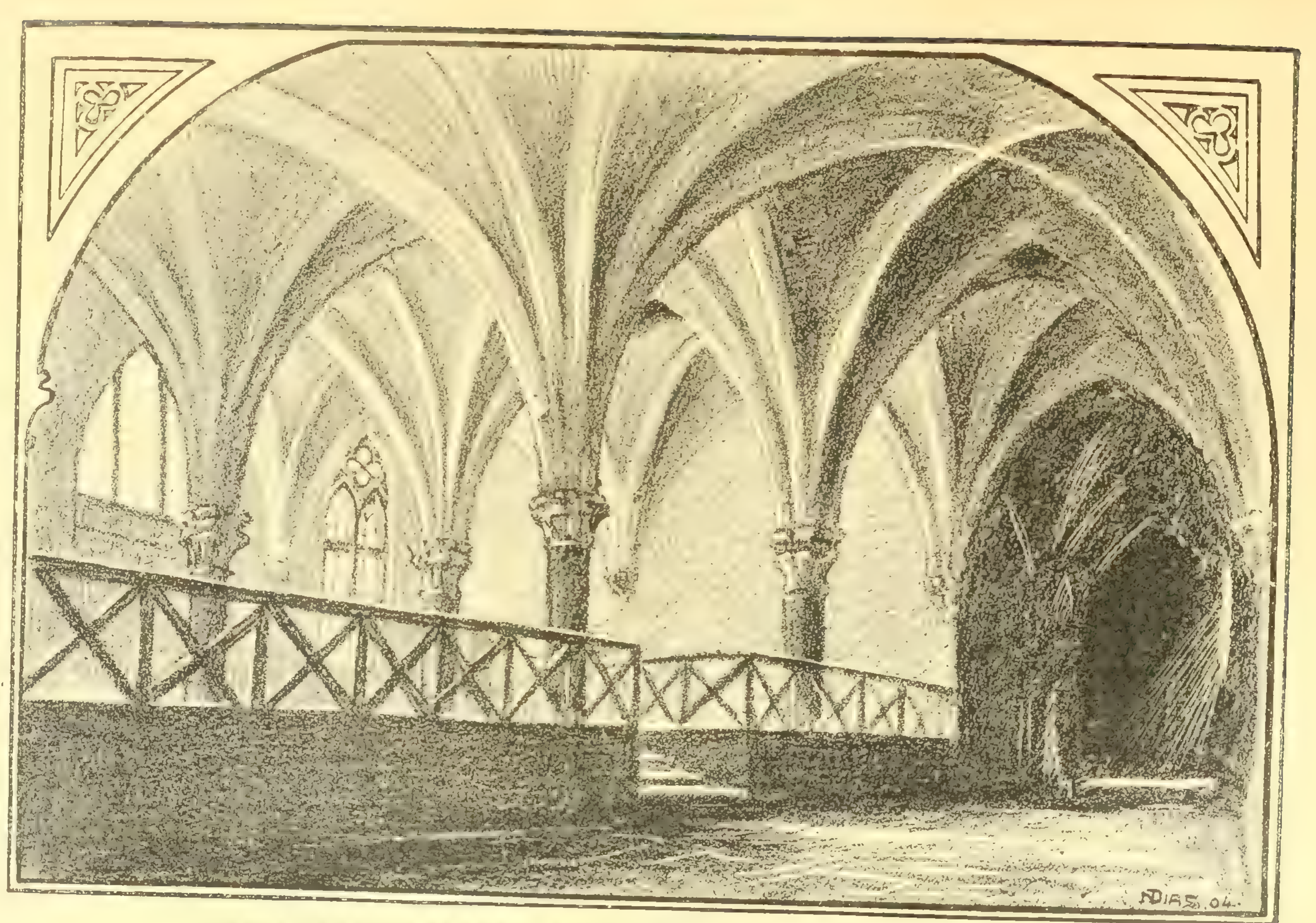
condition qu'ils n'y reviendraient plus. Cette clémence augmenta leur audace, et, quelques mois après, les mêmes sorbonnistes, zélés partisans des Guises, rendirent un arrêt qui déliait le peuple du serment de fidélité envers Henri III et permettait à tous « de s'unir, s'armer et contribuer deniers pour faire la guerre au roi, comme à un tyran exécrable, violateur de la foi publique, au notoire préjudice de la sainte foy catholique romaine et de l'assemblée des états du royaume ».

Si l'Université était contre le dernier des Valois, elle n'était pas davantage pour le Béarnais. Cela n'empêcha pas les maîtres et les suppôts de venir, le 2 avril 1594, recteur en tête, se prosterner aux pieds de Henri IV vainqueur, et de le supplier de les considérer comme de très fidèles et très obéissants sujets.

Le temps que les professeurs avaient prodigué à la politique avait été perdu pour la bonne direction des cours, et les jésuites en avaient profité pour se développer. Défenseurs inlassables de leurs idées, redoutables par leur cohésion, ils avaient, eux aussi, pris part aux actes de la Ligue avec une ardeur extrême, et les libelles les plus violents avaient été publiés par eux contre le roi hérétique. Henri IV, dans sa largeur de vues, se montrait indifférent à leurs attaques, mais la tentative d'assassinat faite sur sa personne par un jeune homme de dix-neuf ans, Jean Châtel, ancien élève des jésuites, souleva l'opinion contre ces derniers. Jean Châtel fut exécuté; un de ses maîtres, le père Guignard, dans la cellule duquel on trouva des écrits injurieux pour le roi, fut pendu; d'autres religieux subirent la torture, et toute la communauté fut bannie de France, exil de courte durée d'ailleurs.

L'Université fut mise à même de supporter le poids de l'enseignement qui lui incombait tout entier. Les ordonnances de 1600, suivies des statuts additionnels de 1620, lui ont donné l'organisation qu'elle conserva jusqu'à la Révolution.

Le recteur était élu pour trois ans, par ses collègues des quatre facultés; comblé d'honneurs, il était même, dans certaines circonstances, assimilé aux princes du sang. Il devait surveiller la bonne marche des collèges et les visiter tous au début de son administration; quatre censeurs, choisis parmi les régents les plus distingués, étaient chargés d'assurer la discipline, tant dans le corps enseignant que parmi les écoliers : leur tâche fut très laborieuse. La direction de chaque collège était confiée à un principal; les maîtres vivaient en commun. L'enseignement avait pour base le latin, étudié dans les textes originaux; une place fut faite au grec, qui primitivement n'était étudié qu'au Collège royal. Ces réformes,



CASERNE DE LA RUE DE POISSY. ANCIEN RÉFECTOIRE DU COLLÈGE DES BERNARDINS

soigneusement élaborées par l'Université, profitèrent en même temps aux jésuites, qui n'avaient pas tardé à rentrer en France, Henri IV disant plaisamment qu'il préférait les avoir sous la main que hors de son atteinte. Ils étaient donc réinstallés dans le collège qu'ils devaient à la libéralité du cardinal Guillaume Duprat, évêque de Clermont. Tout d'abord, en effet, ils n'avaient pas eu pour leurs écoliers de maison leur appartenant, et ils s'étaient servis des collèges du Trésorier et des Lombards. Quand ils s'établirent sur l'emplacement où s'est depuis élevé le nouveau lycée Louis-le-Grand, ils rencontrèrent, de la part des autorités municipales, un accueil qui contrastait singulièrement avec l'hostilité qu'on leur avait témoignée si peu de temps auparavant : c'est le prévôt des marchands lui-même, entouré de quatre échevins, qui posa la première pierre du nouvel édifice. Le succès des jésuites fut considérable; les enfants des plus nobles familles de France vinrent à eux; aussi durent-ils s'agrandir; ils s'adjoignirent le collège des Marmousets, puis portèrent leurs vues sur celui du Mans.

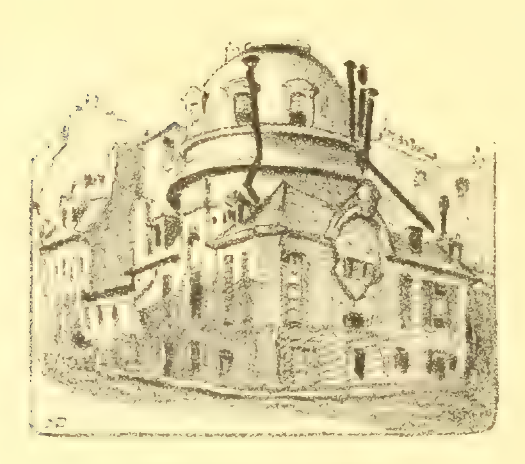
L'Université s'opposa de tout son pouvoir à cet empiétement; mais les disciples de Loyola avaient su se concilier les bonnes grâces du roi tout-puissant, et c'est de la main même de Louis XIV qu'ils reçurent le collège du Mans. Par reconnaissance, et non sans habileté, ils changèrent le nom de leur maison, qui désormais s'appela Louis-le-Grand.

La roue de la Fortune allait cependant tourner bientôt dans un autre sens. Un arrêt du Parlement, en 1763, chassa de nouveau les jésuites de France et donna leur immeuble à l'Université. On se souvient que celle-ci avait, sans grands inconvénients du reste, transporté d'un endroit à l'autre, suivant les temps, ce qu'on pourrait appeler son chef-lieu : elle avait tenu tout d'abord ses assemblées dans l'église Saint-Julien-le-Pauvre, puis au couvent des Mathurins; ses archives et son fonds de réserve avaient été déposés primitivement dans l'abbaye Sainte-Geneviève, puis au Collège de Navarre. Désormais, les locaux spacieux, les vastes salles de réunion des jésuites, étaient à sa disposition, lui offrant ainsi un siège en rapport avec son importance.

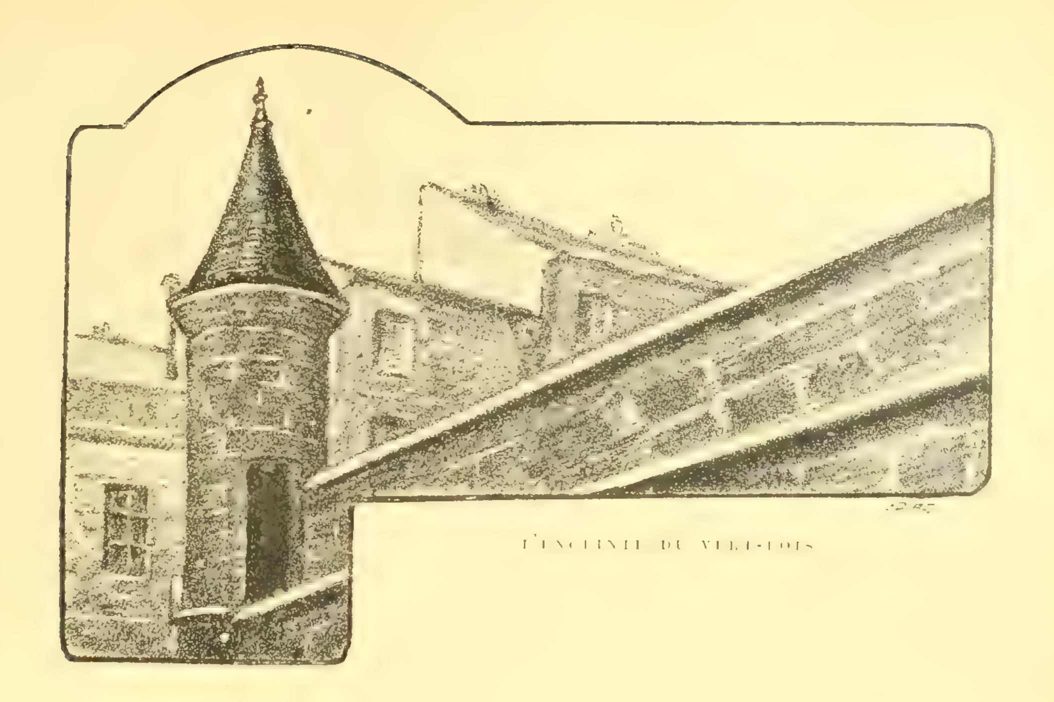
Cette concession avait entraîné pour elle certaines charges. La plupart des anciens collèges tombaient en ruine, faute de ressources, et les boursiers étaient loin de jouir dans ces maisons mal tenues du bien-être matériel et moral qu'avaient voulu leur assurer les fondateurs. Il fut alors décidé qu'à l'exception de dix, particulièrement florissants, tous les collèges seraient supprimés et que leurs dotations et leurs boursiers passeraient au collège Louis-le-Grand.

Les établissements qui subsistèrent furent soumis à l'unité de pro-

grammes. La réforme était profonde; d'aucuns protestèrent avec véhémence contre ce qu'ils qualifiaient de violation de la volonté et des dispositions des testateurs; les discussions étaient ardentes encore lorsque éclata la Révolution. Quand, après la tourmente, l'enseignement public fut réorganisé et que Napoléon Ier établit sur des bases nouvelles l'ancienne Université, quelques-uns des vieux collèges devinrent des lycées. En succédant à l'Université de Paris et aux Universités provinciales, l'Université de France leur a emprunté leurs antiques traditions. Si le tronc primitif a dû être rajeuni, il a dans le sol de la patrie des racines profondes et vivaces, et sur la tige nouvelle s'épanouit maintenant la fleur rare de l'esprit de tolérance et de liberté.



RUE DE LA BÛCHERIE



L'ENCEINTE DU VIEL-LOIS

CHAPITRE SIXIÈME

LE PRIEURÉ DE SAINT-MARTIN DES CHAMPS ET L'ABBAYE DE SAINTE-GENEVIÈVE

SOMMAIRE

Le Conservatoire des arts et métiers, prieuré de Saint-Martin des Champs — L'église Saint-Nicolas des Champs — Les menus du prieur de Saint-Martin. — Le lycée Henri IV, abbaye de Sainte-Geneviève. — Le réfectoire et la bibliothèque des moines.

Paris avait, au moyen âge, un grand nombre de couvents d'hommes : les Cordeliers, dans la rue actuelle de l'École-de-Médecine ; les Dominicains ou Jacobins, dont la maison se trouvait sur la rue Saint-Jacques ; les Chartreux, dans l'espace occupé aujourd'hui par les quartiers de l'Observatoire et du Petit-Luxembourg ; les Carmes, dont la maison fut remplacée par un marché couvert, à l'intersection de la rue Monge et du boulevard Saint-Germain ; leurs frères, les Carmes déchaussés, étaient rue de Vaugirard, à l'endroit où s'élèvent les bâtiments de l'Université catholique. Un quai a conservé le nom des Célestins ; un autre, celui des Grands Augustins. L'Ecole des beaux-arts actuelle est installée dans l'ancienne maison des Petits Augustins. Nous n'en finirions pas à vouloir les énumérer tous ;

nous préférons nous étendre un peu plus longuement sur deux d'entre eux, aux souvenirs particulièrement intéressants : le prieuré de Saint-Martin des Champs et l'abbaye de Sainte-Geneviève.

Dans la rue Saint-Martin, en face d'un square élégamment dessiné, se voit, en arrière d'une grille de fer, le Conservatoire des arts et métiers. La façade de fond, avec escalier monumental, est encadrée, à droite par un édifice gothique, la bibliothèque, à gauche par une aile de style moderne, mais que l'on a su harmoniser dans ses proportions avec le bâtiment qui lui fait vis-à-vis, en sorte que cet immeuble hétérogène offre un aspect agréable à l'œil. Un décret de la Convention a réuni là, pour l'instruction du public, et surtout des ouvriers, les principaux types de machines, modèles tantôt de grandeur naturelle, tantôt réduits à une échelle scrupuleusement exacte. On trouve dans ce musée rétrospectif, à côté des appareils de physique qui ont servi aux expériences des savants et qui, souvent, ont été construits par eux, la première locomotive routière, de huit mètres de long, aux roues immenses et boulonnées, à la cheminée vomissant une âcre fumée noire; le foyer est placé à l'arrière, et l'on ne pouvait le charger sans descendre du lourd véhicule. C'est le point de départ des légères automobiles qui sillonnent, d'une allure souvent trop rapide pour les passants distraits, les rues de nos grandes villes. Dans les salles largement éclairées des deux étages du vaste parallélogramme dont les galeries ont un développement de plusieurs kilomètres, sont exposés, dans un ordre méthodique, dans une synthèse instructive, les produits du travail sous toutes ses formes. On a l'impression d'une œuvre vivante et féconde, correspondant au merveilleux mouvement des créations scientifiques du siècle.

Ce n'est cependant pas à la visite du musée que nous convions le lecteur, mais à une promenade archéologique qui, laissant de côté les manifestations de l'activité moderne, aura pour objet de rechercher, à travers les constructions neuves, les parties anciennes qui appartenaient au prieuré de Saint-Martin des Champs.

Celui-ci fut fondé en 1060 par le roi Henri Ier sur les ruines d'un oratoire où, d'après la légende, saint Martin, non plus soldat et catéchumène, mais évêque, pressa dans ses bras un malheureux atteint de la lèpre et le guérit par ce charitable attouchement. Philippe Ier consacra l'église et appela, pour la desservir, les moines de Cluny; mais, comme les monastères affiliés à Cluny ne pouvaient être élevés à la dignité d'abbaye, réservée à la seule maison mère, Saint-Martin ne fut jamais qu'un prieuré, malgré sa puissance et sa richesse.

Si étendu que soit le Conservatoire des arts et métiers, dont le carré

est limité par les rues Saint-Martin, du Vertbois, Vaucanson et Réaumur, les dépendances du couvent se prolongeaient bien au delà, ainsi que l'on peut s'en rendre compte si l'on suit les traces des remparts çà et là encore apparents.

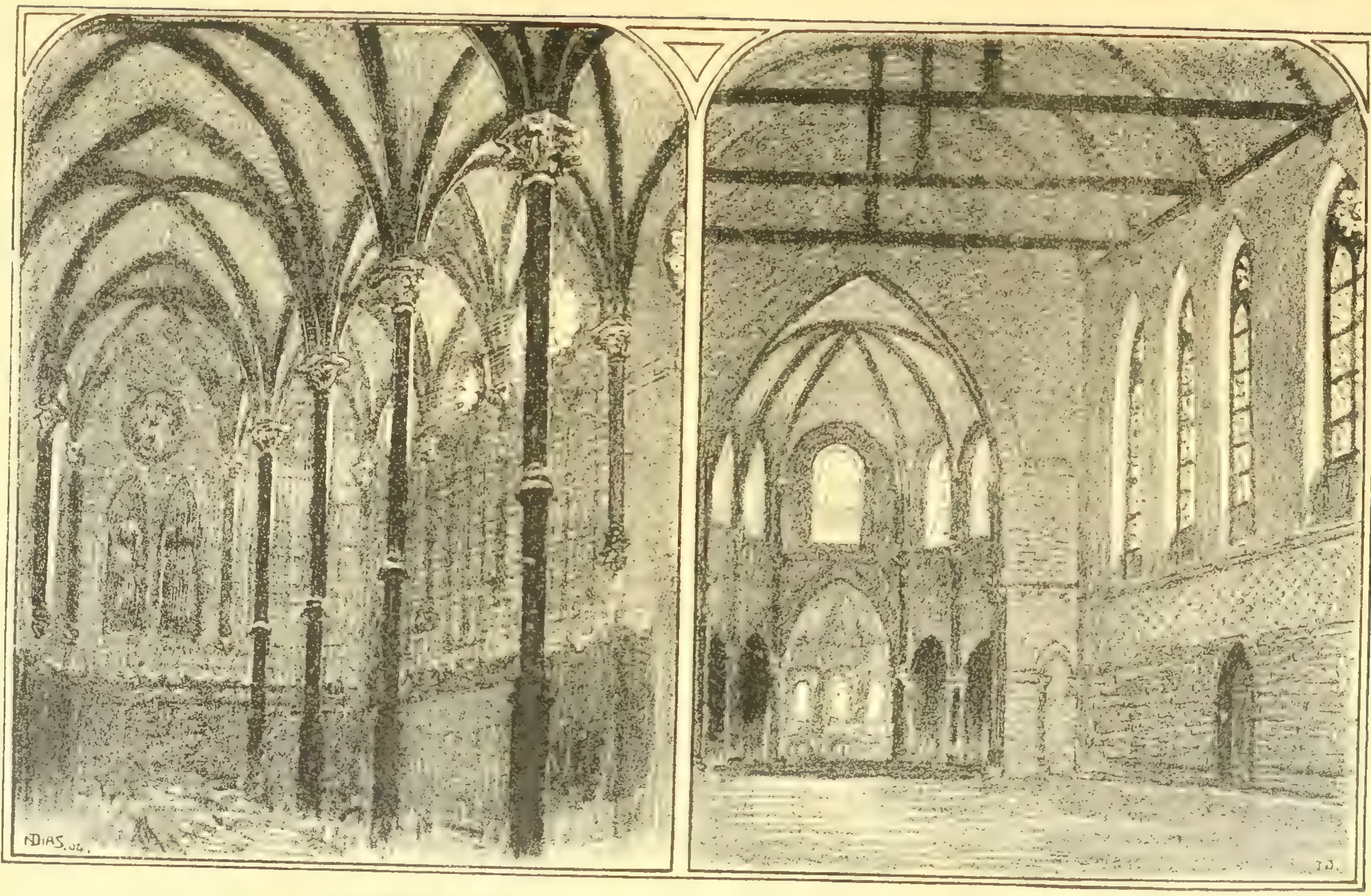
Situé en pleine campagne, en dehors de la ville, le prieuré de Saint-Martin, s'il n'eût pas été fortifié, aurait été exposé, non moins que Saint-Germain des Prés, aux violences des bandes pillardes qui, au cours des guerres ou pendant les luttes civiles si fréquentes en France, parcouraient les abords de la capitale. L'enceinte embrassait un quadrilatère dont les limites sont les rues actuelles de Saint-Martin, Cunin-Gridaine, Bailly, Montgolfier et du Vertbois. Les murs crénelés étaient appuyés de dix-huit tourelles et de quatre fortes tours d'angle. Deux de ces dernières existent, l'une entre les rues Bailly et Turbigo, dans un massif de maisons particulières qui la masquent presque complètement, l'autre au coin des rues Saint-Martin et du Vertbois ; celle-ci a été restaurée, non pas inexactement, mais si à fond qu'elle a pris un air de trop grande jeunesse. A son pied coule une fontaine, établie au dix-huitième siècle ; les gens du quartier ont grande confiance en son eau, bien qu'elle provienne de la canalisation générale de distribution parisienne. Il existe encore, cachée par des immeubles, mais visible de l'intérieur du Conservatoire, une portion de rempart d'une vingtaine de mètres. A son sommet, derrière les créneaux, le chemin de ronde était coupé de distance en distance par les tourelles ou échauguettes, sortes de guérites qui n'interrompaient pas la circulation et permettaient au moine de faction de s'abriter en cas de mauvais temps ou d'échapper aux regards de l'ennemi. Une tourelle subsiste ; elle a conservé sa toiture aiguë, faite de briques vernissées, rouges et vertes, curieux et rare spécimen de ces couvertures si pittoresques du moyen âge.

Dans l'enceinte ainsi circonscrite s'élevaient, au milieu d'immenses jardins, les bâtiments conventuels. L'entrée, aujourd'hui sur la face occidentale du quadrilatère, s'ouvrait sur la face méridionale, à côté de l'oratoire réservé aux habitants du quartier et qui, considérablement agrandi au quinzième siècle, forma la paroisse de Saint-Nicolas des Champs. De l'autre côté de la porte étaient la geôle et les bois de justice pour les délinquants qui se trouvaient sous la juridiction du prieuré. Il ne serait pas impossible de donner, à l'aide de vieux plans, la topographie du couvent, mais il suffira ici d'examiner avec quelques détails la chapelle de Saint-Martin et le réfectoire des moines.

La première est devenue salle de musée ; des courroies de transmission

mues par l'électricité garnissent ses murs; de la voûte pend le fil du pendule qui servit à constater la rotation de la terre ; ici et là sont exposés de curieux appareils. Et cependant l'église, dans cette transformation tout utilitaire, n'a pas perdu beaucoup de son grand et beau caractère. Les lignes architecturales sont restées, et elles impressionnent par leur gravité et par leur étrangeté même. Elles ressortent d'autant plus nettement que des teintes variées, sobres et harmonieuses, en soulignent les contours, et la polychromie ainsi employée paraît être moins une nouveauté qu'une résurrection. Que si l'on passe à un examen plus attentif de l'église, on est frappé de la dissemblance qui existe entre la nef et le chœur. La première, dans son élévation, avec sa légèreté, ses chapiteaux à feuillages et à crochets, a tous les caractères de la seconde moitié du treizième siècle. Le chœur et l'abside sont d'un aspect tout autre, et leur disposition aussi bien que leurs ornements leur assignent comme date, au plus tôt, la première moitié du douzième siècle. On y sent les tâtonnements de l'architecture hésitant entre les anciens procédés romans et la nouvelle mode ogivale; l'arc brisé s'entremêle dans les ouvertures avec le plein cintre. Comme à Saint-Denis, qui est de la même époque, on trouve ici un déambulaloire, mais il est irrégulier; les espacements des colonnes ne sont pas les mêmes du côté nord et du côté sud; les chapelles aussi ne sont pas d'égales dimensions : les unes ont deux baies d'éclairage, et les autres une seulement; celle du fond est en forme de trèfle, et les fenêtres y sont au nombre de trois; de hauteur inégale sont encore l'abside et le chœur, et celui-ci est moins élevé que la nef; l'effet de contraste est augmenté par la différence de niveau du sol, le chœur, chose bizarre, étant plus bas que la nef de trois degrés, ce qui confirme ce que les détails de la sculpture avaient déjà signalé, qu'il y a eu plusieurs époques dans la construction de ce monument.

Le réfectoire des moines, aménagé en bibliothèque, a une beauté d'un autre genre. Sa double voûte est soutenue dans la partie médiane par huit colonnes légères et effilées; des flots de lumière pénètrent à travers les grandes fenêtres, coupées par un meneau et surmontées d'une rosace. L'architecte, qui ne serait autre que Pierre de Montreuil, le constructeur de la sainte Chapelle, a muni extérieurement l'édifice de contreforts qui supportent à eux seuls le poids et la poussée des voûtes; ceci explique la sveltesse des colonnes; elles servent plutôt encore à la décoration qu'à la solidité de la nef. L'ornementation sculpturale est d'une richesse et d'une élégance conformes aux plus belles productions de l'art du treizième siècle. Les colonnes engagées dans les murs reposent, à six pieds du sol,



LE PRIEURÉ DE SAINT-MARTIN-DES-CHAMPS : BIBLIOTHÈQUE ET CHAPELLE

sur des consoles artistement fouillées; les chapiteaux sont d'une variété qui déconcerte l'analyse; les deux rosaces placées en haut, entre les deux branches du pignon, sur chacun des deux petits côtés, ont des contours souples et délicats; les clefs de voûte, toutes différentes les unes des autres, entremêlent les fruits aux feuillages, représentation bien à sa place dans un réfectoire. La chaire en pierre du lecteur — les moines étaient tenus d'écouter pendant le repas une lecture pieuse — porte sur un encorbellement merveilleusement ouvragé.

La polychromie, dont on a déjà indiqué l'heureux emploi dans la chapelle, multiplie ici ses tons et ses dessins; les fresques allégoriques modernes de l'Art et de la Science, qu'il pouvait paraître téméraire de placer dans ce décor moyen âge, ne détonnent pas, grâce au génial talent de leurs auteurs.

Sur le flanc méridional de la bibliothèque est percée une porte qui communique avec le cloître, lui-même vestibule de la chapelle; cette porte n'a pas la simplicité du reste de l'édifice; elle est marquée à l'empreinte du gothique fleuri du quinzième siècle, date probable d'une reconstruction partielle de l'édifice. Une nouvelle transformation fut opérée au dix-huitième siècle, et c'est alors que s'élevèrent le cloître, tel que nous l'avons sous les yeux, et les bâtiments de la façade principale dont le Conservatoire a fait des salles de musée. Au moment de cette utilisation, une difficulté se présenta : on voulait placer l'entrée sur la rue Saint-Martin; or, les religieux avaient établi leur escalier d'honneur exactement sur la façade opposée. De là l'ingénieuse combinaison de l'architecte Vaudoyer : son grand escalier extérieur à perron débouche sur le palier auquel accède, de l'autre côté, l'escalier du dix-huitième siècle.

Nous ne saurions quitter le prieuré sans parler de l'église Saint-Nicolas des Champs, nous l'avons dit, devenue paroisse indépendante à partir du quinzième siècle.

Avec sa façade à pignon pointu, sa grande rose, ses niches qui abritent des statues modernes, Saint-Nicolas, serré à droite et à gauche par de hautes maisons particulières, ne donne pas l'idée d'un édifice considérable. Mais, une fois à l'intérieur, on est surpris de ses grandes proportions. La nef principale, une des plus longues de Paris, est encadrée d'un double collatéral, ce qui, avec les nombreuses chapelles, et vu l'absence des bras de transept, donne à l'ensemble la forme d'un vaste parallélogramme. L'impression que l'église produit est toute de grandeur et de

sévérité. Elle avait, cependant, autrefois ses cérémonies joyeuses, aux jours où les enfants de chœur de Notre-Dame venaient en procession turbulente y célébrer la fête des Fous.

L'édifice se divise en deux parties de dates distinctes : ici, du côté du portail, jusqu'au milieu de la septième travée, c'est le gothique fleuri avec ses faisceaux de colonnes sans chapiteaux s'élançant d'un seul jet jusqu'à la naissance des voûtes, et d'où partent les nervures qui se rencontrent en arc brisé; là, c'est la construction imitée des ordres grecs, telle que l'exécutait le dix-septième siècle : voûtes en plein cintre, colonnes à chapiteaux doriques. Cependant si grande est la nef, si lointaine la perspective, que l'œil ne s'arrête pas à cette dissemblance.

La porte latérale débouchant dans la rue Aumaire est une des plus belles œuvres de la Renaissance. Elle est en plein cintre, avec quatre pilastres cannelés d'ordre composite soutenant un fronton. L'artiste a accumulé sur cette façade, qui porte la date de 1576, sous le règne de Henri III, roi de France et de Pologne, les sculptures au goût du temps : rinceaux, guirlandes, figures d'anges et incrustations de marbre. Ses vantaux de bois ont été, eux aussi, ciselés avec une finesse charmante.

La visite à Saint-Nicolas des Champs termine notre étude archéologique du prieuré de Saint-Martin. Semblable au naturaliste qui suit et détermine les stratifications du sol, nous avons recherché la marque imprimée à la construction par les différents âges : le douzième siècle dans l'abside et le chœur de la chapelle de Saint-Martin, le treizième siècle dans sa nef ainsi que dans le réfectoire des moines, le quinzième siècle dans la porte latérale de ce même réfectoire et dans la partie inférieure de Saint-Nicolas des Champs; le seizième siècle dans le portail de la rue Aumaire; enfin les dix-septième et dix-huitième dans la seconde moitié de l'église et dans les bâtiments claustraux.

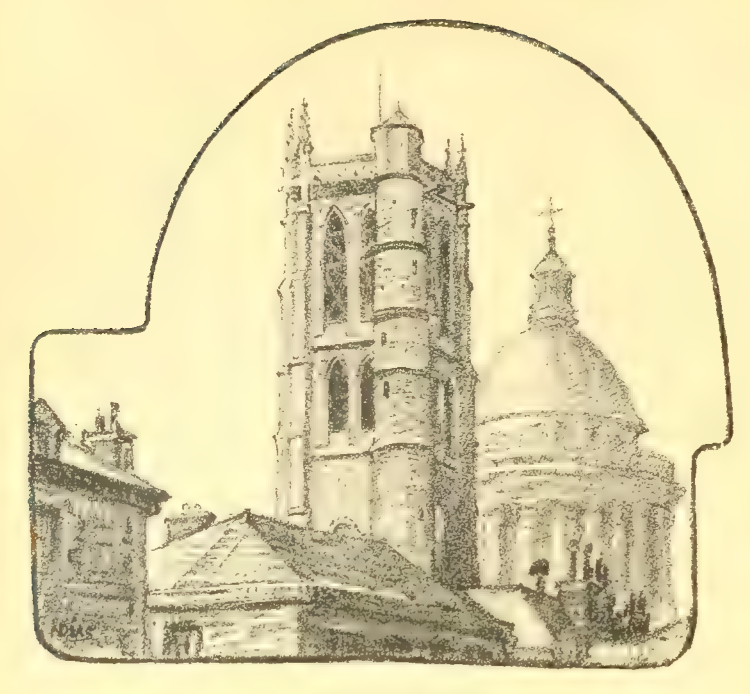
A ce corps ainsi reconstitué, essayons de rendre la vie et repeuplons-le, par l'imagination, de ces moines nombreux que Cluny, la puissante maison mère, envoyait à Paris pour leur formation intellectuelle ou la pratique des règles monastiques. Cette résurrection sera possible, grâce à une série de documents poussiéreux que la patience des savants a déchiffrés, et qui fournissent sur les habitudes de vie intime des religieux des détails généralement ignorés. Tel est le cahier de Bertrand de Pibrac, prieur de Saint-Martin des Champs, en 1346, où est tracée une sorte de code des droits et devoirs des divers dignitaires et officiers du couvent.

Un autre registre, tenu du 10 août 1438 au 21 juin 1439, apporte, entre autres témoignages, la preuve de l'indépendance des moines, dans la limite de leurs attributions, même à l'égard de leurs supérieurs. En voici un exemple.

Jacques Séguin avait été nommé prieur en 1425. Il avait pour *hôtelier* le frère Louis de Coulon; croyant, à tort ou à raison, avoir à s'en plaindre, il se décida à le remplacer, en 1432, non d'ailleurs sans avoir recueilli l'avis du sous-prieur, du tiers prieur, du quart prieur, du sacristain, du pitancier et du chantre. L'hôtelier ainsi évincé ne se tint pas pour battu, porta sa cause devant le Parlement et fit signifier par huissier à son prieur défense d'attenter aux prérogatives de l'office dont il se prétendait toujours le seul et légitime titulaire, et ce sous peine de cent marcs d'argent d'amende. La menace était sérieuse, puisque le prieur n'osa pas passer outre et prit le parti de se procurer en dehors du monastère les provisions dont il avait besoin pour sa table particulière, et de les payer de ses deniers. Son receveur, Gilles de Damery, fut chargé de tenir le relevé exact des dépenses, dans l'intention probable d'en obtenir plus tard le remboursement. On voit que le prieur n'exerçait pas un pouvoir sans contrôle et qu'il devait compter avec les revendications de ses subordonnés.

Si nous passons à l'examen des menus consignés sur cette sorte de livre journal, nous constatons qu'ils sont généralement modestes. Qu'on ne se hâte pas cependant d'en attribuer tout le mérite à la frugalité du prieur. Si les faisans et les daims n'y figurent que deux fois, si les conils ou lapins n'y paraissent qu'aux jours de fête, s'il n'y est point fait mention d'huîtres et de poissons de mer, cela vient plutôt de ce que les Anglais tenaient la campagne, pillaient les fermes et bloquaient Paris, qui, pendant cette période de la guerre de Cent ans, se trouva plongé dans une profonde misère. Il y avait donc pour le moine nécessité à se priver de mets délicats. Cela ne l'empêchait pas d'inviter à sa table ses amis et ses voisins, le prieur de Saint-Leu, le curé de Saint-Nicolas des Champs, les procureurs et les officiers de Parlement qui s'occupaient de ses intérêts, et d'autres encore.

Peu fier, le prieur ne faisait pas peser son joug trop lourdement sur ses subordonnés et, en l'absence d'une rigoureuse austérité monastique, pratiquait, comme le fera bientôt Rabelais, un doux épicurisme. « En lisant ces détails, écrit M. Siméon Luce, à qui nous avons fait de larges emprunts, on verra que le passé de notre pays, tel qu'on le saisit dans les documents les moins suspects et les plus authentiques, n'a rien de commun, même aux pires époques, avec ce moyen âge de fantaisie, fabriqué



LA TOUR CLOVIS

de toutes pièces, pendant longtemps, par des écrivains dont le parti pris malveillant égalait l'ignorance[1]. »

Passons maintenant sur la rive gauche du fleuve, sur le plateau où s'étendait jadis l'abbaye de Sainte-Geneviève. L'aspect des lieux a bien changé depuis : le lycée Henri IV a approprié à ses besoins la plus grande partie des bâtiments, et la rue Clovis passe sur le point où était érigée l'ancienne église abbatiale, dont le clocher subsiste sous le nom de tour Clovis.

On se souvient que le mari de Clotilde avait, à la suite de ses victoires sur les Visigoths et sur les Burgondes, édifié un sanctuaire sur le mont Leucotitius. Il y fut enterré avec sa femme, son fils et ses deux petits-fils, les enfants de Clodomir assassinés par leur oncle Clotaire. L'église que fonda le roi des Francs fut saccagée par les Normands, comme tous les édifices parisiens. Mais, lors de sa reconstruction au douzième siècle, on plaça au milieu du chœur une statue en pierre du roi couché, représenté avec sa grande barbe, ses longs cheveux, le corps enveloppé d'une robe descendant jusqu'aux pieds. En 1793, cette statue fut portée au musée des monuments français; elle est actuellement à Saint-Denis, où elle commence la série des rois. Les artistes du douzième siècle ne faisaient pas de portraits; l'image de Clovis n'était donc pas ressemblante, mais, à l'endroit qu'elle occupait dans la partie centrale du chœur, elle pouvait marquer le lieu de sépulture du roi franc. On eut, en 1807, la preuve de l'exactitude de cette supposition, lorsque, après la démolition de l'église, au cours des travaux de nivellement nécessaires pour la percée de la rue, on mit à jour cinq cercueils de pierre, dont deux d'enfants : ces deux derniers étaient ceux des fils de Clodomir, et les trois autres renfermaient les restes de Clovis, de Clotilde et de leur fils. Sur les parois

1. Siméon Luce, *la France pendant la guerre de Cent ans.*

étaient creusées des croix semblables à celles qui décorent les tombeaux des cinquième et sixième siècles; deux des squelettes portaient encore des lambeaux de l'étoffe qui avait servi de linceul. Ces sarcophages, de grande valeur historique, furent déposés à l'École des beaux-arts. On ignore ce qu'ils sont devenus depuis.

La sépulture du premier roi chrétien et de sa famille n'est pas le souvenir le plus important qui s'attache à ces lieux.

Dès le douzième siècle, la basilique où était inhumé Clovis avait perdu son vocable des saints Apôtres, pour prendre celui de sainte Geneviève, la bergère inspirée et vénérée de tous, qui ranima le courage des Parisiens à l'approche des hordes d'Attila. Lorsque ses restes mortels, devenus de précieuses reliques, furent, pour être placés sur les autels, extraits de leur cercueil de pierre, celui-ci fut conservé. Tombeau et reliques furent confiés à la garde d'une abbaye qui essaima du monastère voisin de Saint-Victor; les moines prirent le nom de Génovéfains. C'est le clocher de leur église qui existe sous le nom de tour Clovis.

Elle émerge des toitures environnantes et détache sur le bleu du ciel sa silhouette carrée; elle est fort curieuse, avec ses fenêtres à plein cintre à la partie inférieure et à grandes ogives au-dessus, avec les balustrades ouvragées de ses deux balcons et sa plate-forme supérieure; quatre contreforts couronnés de clochetons l'enserrent; un escalier à vis conduit jusqu'à la terrasse du sommet, en donnant accès dans les salles des étages intermédiaires. Le visiteur qui se hasarde à faire une ascension que l'usure des marches rend pénible, reconnaît l'architecture du douzième siècle au pied, et celles des quatorzième et quinzième siècles dans les parties moyenne et supérieure.

L'église était de la même date que la base de la tour, ainsi qu'en témoignent les chapiteaux de caractère roman très accusé, conservés à l'École des beaux-arts et sur lesquels étaient représentés la création de l'homme et les signes du zodiaque. Le treizième siècle avait apporté à l'église sa part contributive, et à cette époque appartient la grande statue en pierre de sainte Geneviève, maintenant au Louvre, et jadis au trumeau du portail occidental. La patronne de Paris, la tête recouverte d'un voile qui retombe sur les plis de sa longue robe, a une figure d'une idéale beauté; elle tient d'une main un livre, de l'autre un cierge qu'un diable, au visage grimaçant, s'efforce d'éteindre alors que, du côté droit, un ange, portant lui aussi un cierge allumé, protège la flamme contre le souffle impur du démon et s'apprête à la rallumer au besoin: symbolisme expressif et gracieux.

La châsse était placée derrière le maître-autel, soutenue par quatre

grandes statues de bois, actuellement au musée du Louvre. Lorsque, aux jours de calamité publique, on décidait de porter processionnellement les reliques à travers les rues de Paris, les moines descendaient la châsse à l'aide d'une corde passant dans une poulie scellée dans la voûte.

Sous l'église s'étendait une crypte, plus ancienne que le reste de l'édifice, et dans laquelle était exposé à la vénération des fidèles le tombeau de pierre dont nous avons parlé, et que l'on peut voir aujourd'hui dans une chapelle latérale de Saint-Étienne du Mont.

De l'abbaye du moyen âge, il reste peu de traces, les moines ayant, au dix-huitième siècle, reconstruit en grande partie leur couvent. Ils n'avaient conservé que les cuisines voûtées du sous-sol, qui ont aujourd'hui, dans le lycée Henri IV, la même destination, et le réfectoire, devenu chapelle.

Dans la reconstruction du dix-huitième siècle, la partie la plus remarquée pour ses belles proportions est un escalier monumental, établi dans des conditions d'ampleur peu en rapport avec nos habitudes modernes : c'est l'œuvre du moine du Teul. Il mène au cercle des professeurs, l'ancienne bibliothèque des moines. Celle-ci était non seulement très riche en volumes, elle avait encore un mobilier de vitrines en chêne sculptées en plein bois, dont les rayons dégarnis ont maintenant un air de morne tristesse. Lorsque la Révolution chassa les religieux, elle conserva leur collection de livres, qui fut mise à la disposition du public, et pendant plusieurs années la bibliothèque Sainte-Geneviève et le lycée Henri IV vécurent dans une pénétration gênante.

En 1843, on construisit un nouveau local, aux lignes sévères, de disposition plus commode, mais qui, malgré tout, parut pendant longtemps maussade aux vieux habitués de la salle de travail des Génovéfains.

Il sera question plus loin de l'église de Saint-Étienne du Mont, église paroissiale des tenanciers de l'abbaye, un des plus curieux spécimens de l'architecture religieuse de la Renaissance, ainsi que de l'église Sainte-Geneviève, œuvre de Soufflot, aujourd'hui le Panthéon. Il nous a suffi de rappeler la puissance du monastère qui, sur la rive gauche, abrita pendant des siècles les restes vénérés de la patronne de Paris.



CHAPITRE SEPTIÈME

LES CONSTRUCTIONS DU QUATORZIÈME SIÈCLE

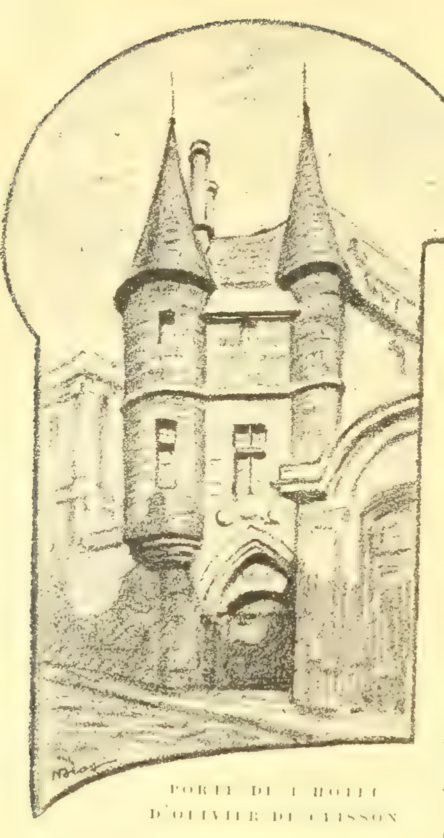
SOMMAIRE

Charles V et l'hôtel Saint-Pol. — L'hôtel du connétable Olivier de Clisson. — Le donjon de Jean sans Peur.



Nous n'aurons pas, au cours de ce chapitre, à montrer au lecteur des monuments d'une grande importance artistique. De l'hôtel Saint-Pol et de l'hôtel des Tournelles nous ne pouvons que désigner l'emplacement; de même l'hôtel du connétable de Clisson n'est plus représenté que par une porte gothique conservée d'abord par les ducs de Guise, puis par les ducs de Soubise, dans la reconstruction de leur demeure princière. Le donjon de Jean sans Peur, si curieux soit-il comme spécimen des palais fortifiés du moyen âge, n'est qu'une très faible partie de l'ensemble auquel il appartenait. Mais cette pauvreté monumentale ne doit pas faire illusion sur l'intérêt de notre récit. Si le décor laisse à désirer, les personnages en scène ont joué un grand rôle dans notre histoire, et l'époque où ils ont vécu est une de celles qui font le plus palpiter notre cœur de Français, à cause des dangers que coururent alors l'indépendance et l'intégrité du territoire.

Charles V fut un grand bâtisseur. Le Palais de la Cité, où il avait vu l'émeute féroce massacrer sous ses yeux les maréchaux de Champagne et de Normandie, et où il n'avait eu la vie sauve que grâce à l'intervention d'Etienne Marcel, lui rappelait des souvenirs trop pénibles pour qu'il l'habitât. Aussi, secondé par Jacques Aubriot, prévôt de Paris, magistrat royal


PORTE DE L'HOTEL D'OLIVIER DE CLISSON

qu'il faut se garder de confondre avec le prévôt des marchands, magistrat municipal, il aménagea le Louvre et en augmenta les moyens de défense, cette forteresse pouvant, comme dernière ressource contre les violences populaires, lui ouvrir une issue sur la campagne.

C'est dans cette même intention qu'il fit un véritable château fort de la Bastille Saint-Antoine, déjà pourvue cependant de solides retranchements par les soins d'Étienne Marcel. A l'ombre de ses hautes murailles, il put, sans courir aucun risque, se faire bâtir le palais des « royaux esbatements ». Celui-ci embrassa tout l'espace limité au sud et au nord par la rue Saint-Antoine et la Seine, à l'est et à l'ouest par les rues Petit-Muse et Saint-Paul; il n'avait pas les grandes lignes architecturales que l'on est accoutumé à rencontrer dans les demeures princières, mais il était formé d'une série de corps de bâtiments indépendants, et attribués les uns au roi, les autres à la reine, aux princes du sang et à certains dignitaires de la cour. Les appartements avaient cette somptueuse élégance qu'affectionnait le quatorzième siècle : plafonds lambrissés et sculptés, hautes cheminées, tentures de cuirs et de riches étoffes. Mais le charme de cette résidence était surtout dans les dépendances, dans les immenses jardins; on y trouvait à la fois l'utile et l'agréable. Au lieu d'arbres exclusivement décoratifs, on y voyait abondance d'arbres fruitiers : les noms des rues de la Ceriseraie et de Beau-Treillis perpétuent le souvenir de cette particularité. Une autre rue, celle des Lions-Saint-Paul, rappelle aussi que Charles V s'offrait le plaisir, alors universellement répandu chez les grands seigneurs, d'une ménagerie. C'est à Saint-Paul que Charles VI, nouvellement marié à Isabeau de Bavière, donna des fêtes splendides et étranges, dont l'une faillit lui être fatale; c'est là enfin que plus tard il promena sa tristesse, la raison affaiblie par la maladie et par la crainte que faisaient naître en lui les attaques dont ses amis les plus dévoués étaient l'objet.

Parmi ceux qui lui étaient les plus chers, se trouvait le connétable Olivier de Clisson; nous en connaissons la demeure.

La porte de son hôtel est enclavée sur une des faces latérales du dépôt des archives nationales, installé dans la résidence princière des Rohan-Soubise. Par son aspect sévère, cette porte ogivale contraste singulièrement avec l'élégance des constructions du dix-huitième siècle, et elle nous reporte au temps où chacun était obligé de veiller à sa propre sécurité. Placée de biais et fermée maintenant par une grille, elle ne sert plus d'entrée dans l'immeuble ; veut-on l'examiner de l'intérieur, il faut, avant d'y arriver, circuler longtemps à travers les grandes salles, les longues galeries où sont classés dans des cartons, dans des albums à onglets, les textes et les documents qui constituent la source la plus précieuse de notre histoire nationale. La porte ogivale, dont les pierres sont noircies par le temps, est encadrée de deux tourelles. Une seule est visible du dehors : son toit est pointu, sa base est à encorbellement, ses fenêtres sont étroites et semblables à des meurtrières d'où l'on pouvait au besoin défendre l'accès de l'hôtel; la seconde se trouve engagée dans des constructions qui en masquent la vue. Ni l'une ni l'autre n'offrent à l'intérieur rien d'intéressant au point de vue architectural; elles ont été transformées, sectionnées en plusieurs étages et garnies de rayons qui épousent leur forme cylindrique. Mais si l'artiste a ici peu de détails à observer, le portail gothique dit beaucoup à l'historien.

Olivier de Clisson, le possesseur du premier hôtel élevé sur cet emplacement, était issu d'une noble et riche famille de Bretagne. Ami et compagnon de Duguesclin, dont il partagea les dangers et les succès, il hérita de l'épée de connétable à la mort de son compagnon d'armes. Dès l'avènement du nouveau roi, il montra à son souverain un dévouement que celui-ci lui rendit en affection. Il était aux côtés de Charles VI à Reims, à la cérémonie du sacre, puis à Rouen; il contribua puissamment à la victoire de Rosbecque, et lorsque la cour revint à Paris et se trouva en présence de vingt mille bourgeois armés, ce fut son sang-froid et son courage calme qui évita l'effusion du sang. « Le connétable s'avança au milieu d'eux (des bourgeois) : « Eh bien! gens de Paris, qui vous a donc fait sortir ainsi de la ville? Il semble que vous vouliez combattre le Roy, votre seigneur! — Monseigneur, dirent-ils, nous n'en avons nulle volonté, nous désirons seulement que le Roy voie la puissance de sa bonne ville de Paris. Il est bien jeune et ne sait pas ce qu'il pourrait faire de nous, si jamais il en avait besoin. — C'est bon, c'est bon, répliqua le connétable; mais le Roy, pour cette fois, ne veut pas vous voir ainsi. Si vous voulez qu'il vienne, rentrez chacun paisiblement dans votre hostel et quittez vos armures. » On obéit; Charles reconnaissant s'attacha de plus en plus Olivier de Clisson. Il se plaisait à l'avoir auprès de lui et l'invitait à toutes

les réjouissances. Ces grandes faveurs excitaient chez plusieurs courtisans envie et dépit, notamment chez Pierre de Craon, qui, seigneur breton lui-même, de Sablé, supportait d'autant moins la haute fortune de son compatriote. Sa colère ne connut plus de bornes lorsqu'il eut été chassé honteusement de la cour, pour avoir volé le duc d'Anjou. Il attribua sa disgrâce à Olivier de Clisson et jura de se venger.

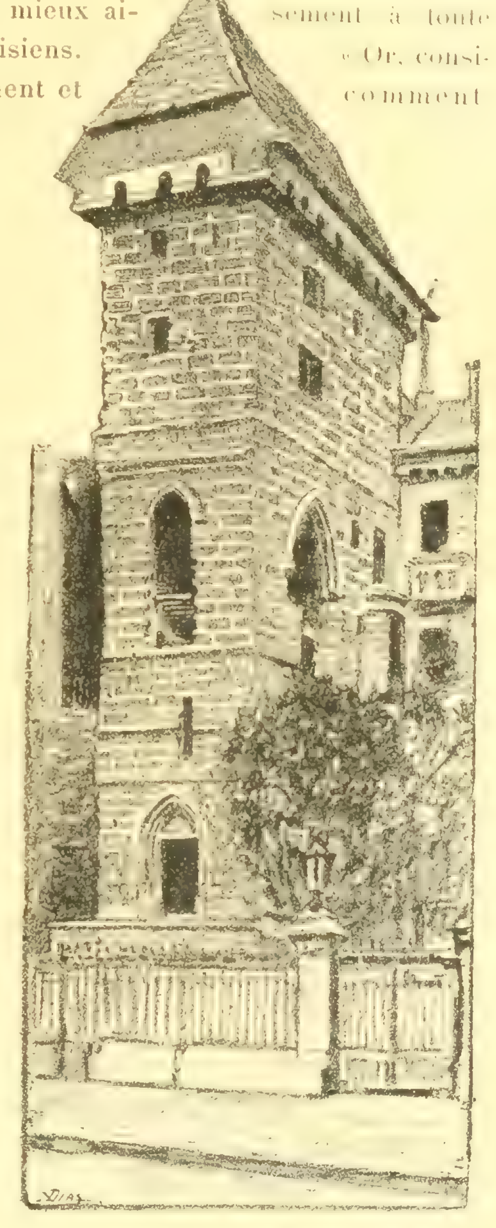
Pierre de Craon habitait un hôtel à l'extrémité de la rue Saint-Antoine, à l'endroit où est aujourd'hui la mairie du quatrième arrondissement, non loin de la rue des Mauvais-Garçons, ainsi nommée peut-être en souvenir des méchantes gens, soudards à tout faire, qu'il y entretenait à gages. Or, le 19 juin, jour du Saint-Sacrement, Pierre de Craon fut informé que le roi tenait cour plénière à l'hôtel Saint-Pol; qu'il y aurait joute, souper et bal, et que le connétable y serait; Craon se prépara en conséquence. Olivier de Clisson quitta la fête après une heure du matin, accompagné seulement de huit varlets à cheval, dont deux portaient des torches. A l'instant où il traversait la rue Saint-Antoine pour entrer dans la rue Culture-Sainte-Catherine, Craon et sa bande, embusqués à l'angle des deux rues, tous à cheval et armés jusqu'aux dents, fondirent sur lui, éteignirent les torches et dispersèrent les varlets. « A mort! à mort! Clisson! cria le sire de Craon, ici vous faut mourir! — Qui es-tu, toi qui dis de telles paroles? — Je suis Pierre de Craon, votre ennemi, que vous avez tant de fois courroucé! Ici vous le faut amender! » Toutes les épées se tournèrent à la fois contre le connétable; Clisson, qui n'avait pour arme qu'un coutelas, se défendit vaillamment jusqu'à ce qu'un coup sur la tête le renversa de son palefroi. Il tomba contre « l'huis d'un fournier »; l'huis céda au choc, et le connétable roula dans la maison[1]. »

Le roi fut immédiatement prévenu de l'assassinat de son fidèle serviteur. « Aux torches! aux torches! s'écria-t-il, je le veuil aller voir! » L'entrevue fut poignante. « Connétable, écrit l'historien de Paris[2] qui a fait, à l'aide des chroniques de Froissart, un récit imagé de cet événement, connétable, comment vous sentez-vous? — Cher sire, petitement et faiblement! — Et qui vous a mis en ce parti? — Pierre de Craon et ses complices, traîtreusement et sans nulle défiance. — Connétable, ne vous souciez de rien; oncques délit n'aura été si cher amendé sur les traiteurs, comme cil sera, car la chose est mienne! »

Le roi prit congé de Clisson, rentra à Saint-Pol, manda le prévôt de Paris, Jean de Folleville, et lui ordonna de poursuivre immédiatement, « par clos et par chemins, ce traître de Pierre de Craon, qui traîtreuse-

1. Henri Martin, *Histoire de France*, tome V.
2. E. de Ménorval, tome II, page 22.

ment avait navré, blessé et mis en péril de mort son connétable ». Le traître était déjà loin. Depuis Rosbecque, les quatre « souveraines » portes de Paris étaient ouvertes jour et nuit, ôtées hors des gonds et couchées. C'était Clisson lui-même qui avait donné ce conseil d'enlever les chaînes et les portes, « pour mieux aisément à toute heure châtier et seigneurir » les Parisiens. « Or, considérez comment les choses adviennent et comment les saisons payent. Le connétable avait cueilli la verge dont il fut battu, car, si les portes de Paris eussent été closes et les chaînes levées, jamais messire Pierre de Craon n'aurait osé faire ce délit et outrage, et il n'aurait pu issir de Paris. »


LE DONJON DE JEAN SANS PEUR

Il s'échappa par la porte Saint-Antoine, fit le tour de la ville pour gagner Chartres, puis sa seigneurie de Sablé, et ne se crut enfin en sûreté qu'en Bretagne. « Vous êtes un chétif, dit le duc, quand vous n'avez pu occire un homme dessus lequel vous étiez. — Monseigneur, répondit messire Pierre, c'est bien diabolique chose, et il faut que tous les diables d'enfer l'aient bien gardé de moi et de mes gens, car il y eut sur lui lancé et jeté plus de soixante coups d'épées et de grands couteaux, et, en vérité, je cuidais qu'il fût mort[1]. »

Pierre de Craon en parlait librement, on le voit, avec le duc de Bretagne, à l'instigation duquel, d'aucuns le prétendent, il avait commis son crime. Charles VI somma le duc de lui livrer le coupable et, sur son refus, il se mit en route pour l'aller chercher lui-même. C'est à cette occasion, en traversant la forêt

1. E. de Ménorval, tome II, page 23.

du Mans, que le pauvre roi, l'esprit déjà malade, perdit complètement la raison à la vue du fantôme qui lui annonça qu'il était trahi. Olivier de Clisson avait cependant reçu un commencement de satisfaction : on avait rasé l'hôtel de son meurtrier, pendu ce dernier en effigie et confisqué ses biens. Singulier retour, cependant, des faveurs royales : quelques années après, Pierre de Craon revenait à la cour, et Olivier de Clisson, disgracié, était banni et allait mourir dans un de ses châteaux de Bretagne.

Tous ces souvenirs nous reviennent à l'esprit devant ce portail, dernier vestige de la résidence d'un honnête et bon soldat, victime des inévitables intrigues de cour.

Après lui, le meurtre par vengeance allait devenir, même pour les princes, le moyen ordinaire de se défaire d'un rival embarrassant : nous voulons parler de l'assassinat du duc d'Orléans par Jean sans Peur, le redoutable duc de Bourgogne.

Si la fin du quatorzième siècle avait été malheureuse pour la France, les débuts du quinzième siècle ne se présentaient pas sous de meilleurs auspices. Charles VI, fou, avait des moments de lucidité; aussi ne pouvait-on pas le laisser complètement de côté. Ses oncles avaient disparu; mais deux de ses parents se disputaient le pouvoir : Louis d'Orléans, son frère, et Jean sans Peur, duc de Bourgogne, qui avait hérité en 1404 de son père Philippe le Hardi.

Louis était insouciant et volage; son cousin l'épiait, et n'ignorait pas qu'il se rendait volontiers le soir, pour y souper joyeusement, chez la reine, qui habitait l'hôtel Barbette. Cette ancienne demeure du prévôt des marchands de Philippe le Bel était devenue la somptueuse résidence d'Isabeau; elle y logeait seule, laissant le pauvre Charles errer, sous la garde de quelques serviteurs, dans la solitude de l'hôtel Saint-Pol. Ce palais de la reine a été démoli au seizième siècle; la rue qui lui doit son nom coupe à peu près par le milieu le vaste terrain sur lequel il était construit. On a cru pendant longtemps que la tourelle de la maison formant l'angle des rues Vieille-du-Temple et des Francs-Bourgeois lui avait appartenu; elle est postérieure de cent ans au moins à cette date, et n'a jamais fait partie de l'hôtel, dont plusieurs maisons la séparaient.

Le 22 novembre 1407, un peu après huit heures du soir, le duc d'Orléans venait de quitter la reine Isabeau. Il était à cheval, accompagné seulement de six valets, dont quatre portaient des torches. Tout à coup, une troupe armée fond sur lui, éteint les flambeaux, disperse l'escorte. Le malheureux prince tombe percé de coups; une de ses mains fut tranchée, sa cervelle répandue dans la boue. A ce moment, un homme porteur

d'une lanterne, la tête cachée dans un capuchon, apparait, s'approche du cadavre, l'examine; puis, certain qu'il ne remuait plus : « Il est bien mort, dit-il, allons-nous-en. » Puis il se retire par la rue des Blancs-Manteaux dans la direction de la rue Mauconseil. On a reconnu le duc de Bourgogne.

On sait comme, le lendemain, il paya d'audace, s'apitoyant sur le sort de son malheureux cousin, tenant aux funérailles un des cordons du poêle, en disant que « jamais plus traître meurtre n'avait été commis dans le royaume ». Il osa se présenter au conseil; mais, devant l'attitude du duc de Berry, il s'enfuit promptement dans ses possessions des Flandres.

Allait-il abandonner la partie? Allait-il se laisser émouvoir par la douleur de la belle Valentine de Milan, la veuve inconsolable de l'époux infidèle, demandant justice à Charles VI qui ne l'entendait pas et faisant solennellement jurer à son fils de punir le meurtrier? Jean sans Peur n'était pas homme à reculer. Il revint quelques semaines après, à la tête de mille hommes d'armes déterminés, au milieu de la population amie des Halles, dans son hôtel de la rue Mauconseil, et sur son passage les enfants du peuple crièrent : « Noel! »

Dans la rue Etienne-Marcel, en retrait, au fond d'une petite cour, derrière la grille de fer d'une maison d'école, s'élève, parmi les maigres branches d'une touffe d'arbres rabougris, une haute tour quadrangulaire aux ouvertures ogivales, seule et comme abandonnée. Pour la visiter il faut une carte délivrée par un chef de bureau de l'hôtel de ville, et l'on est conduit par un vieux concierge, valétudinaire et bavard, qui agrémente son récit de détails étranges et déroutants. Point n'est besoin pourtant d'appeler à son secours la fantaisie, les chausse-trapes et les oubliettes! Le donjon a une histoire d'une authenticité incontestable, et il est intimement lié à de tragiques événements. Jean sans Peur le fit construire peu de semaines après l'assassinat du duc Louis, au moment où il revint à Paris, avec ses soudards, se placer sous la protection de ses bons amis les bouchers dans son hôtel de la rue Tiquetonne. Les jardins attenant au palais offraient cette particularité qu'ils étaient enclos par le mur de Philippe-Auguste. Lorsque Étienne Marcel recula les limites de la ville, l'ancienne muraille fut démolie en plusieurs endroits, mais Jean sans Peur conserva chez lui ce solide rempart, estimant que nul moyen de défense ne devait être négligé : la précaution était bonne. Craignant, dans la circonstance que nous rapportons, que son hôtel ne fût à un moment donné forcé par des ennemis résolus, il fit commencer sans tarder le donjon y attenant que nous avons sous les yeux, et lui donna pour assise la plate-forme du rempart. Il y a quelques années, le mur fut dérasé,

et l'on commit l'imprudence d'enlever les pierres qui bordaient le terre-plein sur lequel est le donjon; celui-ci ne tarda pas à menacer ruine, et, pour le consolider, on ne trouva pas de moyen plus efficace que de lui rendre sa ceinture de pierre. C'est la raison pour laquelle l'assise de la tour a un air de jeunesse qui peut tromper sur sa destination première; mais quand on connaît cette particularité, on est moins surpris de voir, au-dessus de cette muraille qu'on croirait d'hier, une porte incontestablement antique et qui, dans le champ de son tympan, montre sculptés en relief le rabot et le fil à plomb, armes parlantes de Jean sans Peur, adoptées par lui par opposition aux bâtons noueux des Armagnacs, ses rivaux.

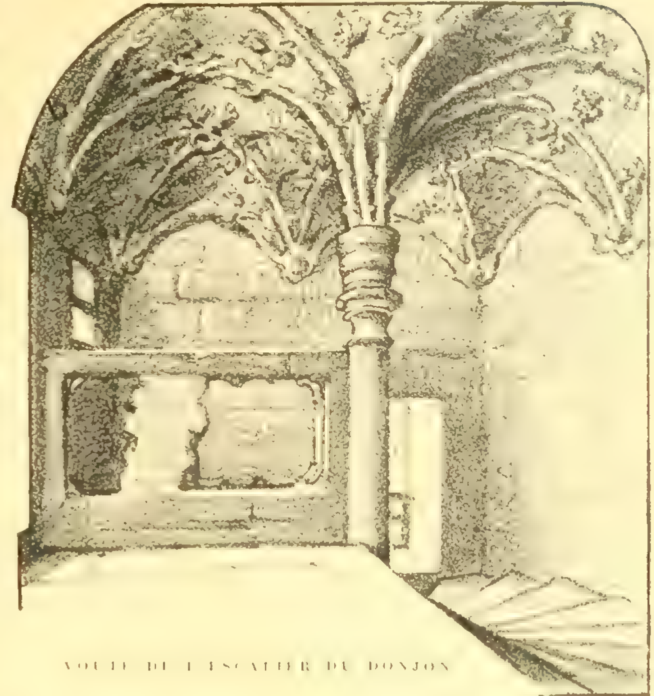
Le donjon avait une autre entrée au ras de la rue; il faut aujourd'hui, pour y arriver, descendre quelques degrés qui marquent la différence entre le niveau de l'ancien sol et le niveau actuel. La salle dans laquelle cette porte donne accès est insuffisamment éclairée par de très étroites fenêtres pratiquées à la partie supérieure. On y trouve les restes d'une cheminée et l'ouverture d'une cave qui s'étendait peut-être au loin par des galeries souterraines. L'étage au-dessus, en communication avec la crête du rempart par la première porte dont nous avons parlé, n'offre rien de particulier : ce devait être une sorte de vestibule; par contre, l'étage supérieur est intéressant. Il était relié avec l'hôtel voisin et éclairé par de hautes baies ogivales. C'est ici que montaient la garde les routiers à la solde de Jean sans Peur.

L'escalier qui dessert ces étages est relativement large, et le jour y pénètre par des ouvertures percées de distance en distance; il se termine tout en haut par une voûte sculptée d'une richesse et d'un pittoresque qui excitent l'admiration; elle est soutenue au milieu par une colonne figurant le tronc rugueux d'un figuier et d'un chêne dont les branches, chargées de feuilles et de glands, forment les croisées d'ogives. Cette décoration, d'un travail très délicat, est malheureusement dégradée.

Cette partie supérieure du donjon témoigne des inquiétudes qui tourmentaient le duc de Bourgogne. L'escalier qui y monte est si étroit qu'un homme eût arrêté dans ses spirales une troupe d'assaillants; il aboutissait dans la chambre à coucher du duc. Un cabinet de toilette y était attenant; on y voit le tuyau d'écoulement des eaux, pratiqué dans l'épaisseur du mur. Dans cet inviolable réduit, Jean sans Peur pouvait dormir sans crainte, sinon sans remords : ses gardes veillaient dans la grande salle ogivale de l'étage inférieur, tandis qu'au-dessus de sa tête le guet était établi dans la charpente qui soutient le toit en pavillon. Des jours, actuellement bouchés pour la plupart, mais bien reconnaissables sous leur moderne crépi, donnaient vue sur toute la ville; par surcroît de précau-

tions, la cage de l'escalier se terminait par une sorte de guérite où se blottissait la sentinelle.

Qu'y a-t-il d'étonnant que, si bien défendu, Jean sans Peur ait pu braver la cour pendant plusieurs années et, à l'occasion, s'élancer de son repaire pour terrifier ses ennemis?



VOÛTE DE L'ESCALIER DU DONJON

On voit que, même dans son délabrement, avec ses crevasses que retiennent des barres de fer, avec l'entremêlement des poutres et des poutrelles qui consolident à l'intérieur les parties branlantes, et malgré l'érosion de toutes les surfaces et la disparition de la sculpture en maints endroits, ce donjon a une valeur archéologique et historique qui en font vivement souhaiter la restauration intelligente et discrète.

On sait ce qu'il advint de Jean sans Peur, dont l'outrecuidance alla jusqu'à faire glorifier par un moine augustin de ses partisans, en plein hôtel Saint-Pol, l'assassinat de son malheureux cousin.

Sa puissance demeura considérable jusqu'en 1413. Cette année-là, l'écorcheur Caboche, le bourreau Capeluche, à la tête des mécontents, s'emparèrent de la Bastille, pénétrèrent jusqu'au roi lui-même et organisèrent un gouvernement populaire : le duc de Bourgogne était trop bien servi. En vain essaya-t-il de modérer le zèle de ses amis : la populace excitée ne connut pas de frein, et il ne fut pas écouté. Mais la bourgeoisie était lasse des massacres; une réaction se produisit; les bouchers se dispersèrent, et Jean s'enfuit. Après une dernière et vaine tentative pour ressaisir le pouvoir en enlevant le Dauphin, il subit, au pont de Montereau, le sort de Louis d'Orléans. Son assassinat fut une grande faute politique. Le fils de Jean, Philippe le Bon, négocia avec les Anglais le traité honteux qui amena Henri V dans la capitale. Heureusement pour la France que tout fut remis en état par la miraculeuse intervention de Jeanne d'Arc.

HÔTEL DE SENS — FRISE DE SAINT-MERRY

CHAPITRE HUITIÈME

MONUMENTS CIVILS ET RELIGIEUX DES QUINZIÈME ET SEIZIÈME SIÈCLES

SOMMAIRE

L'hôtel de Cluny et Jacques d'Amboise. — L'hôtel de Sens et ses hôtes. — Saint-Séverin. — Saint-Merry et Saint-Gervais. — La tour Saint-Jacques et Saint-Germain l'Auxerrois.



Le chapitre précédent a fait une large part à l'histoire; l'art tiendra dans celui-ci une place prépondérante, car la période qui suivit la guerre de Cent ans fut heureuse et brillante, et elle a été marquée par la construction de nombreux édifices civils et religieux. Si le temps en a emporté beaucoup, ceux qui demeurent debout suffisent à montrer la vitalité artistique des années qui précédèrent la Renaissance, et qui sont comme le dernier épanouissement de cet art du moyen âge, que l'on a si justement qualifié du nom de *français*.

On chercherait vainement ici, en vérité, la majesté et la noble simplicité du treizième siècle : le désir de surenchérir sur les qualités de grâce et de vérité des âges précédents a amené une exagération de légèreté et d'élégance; mais, malgré ce défaut, l'art du quinzième siècle a

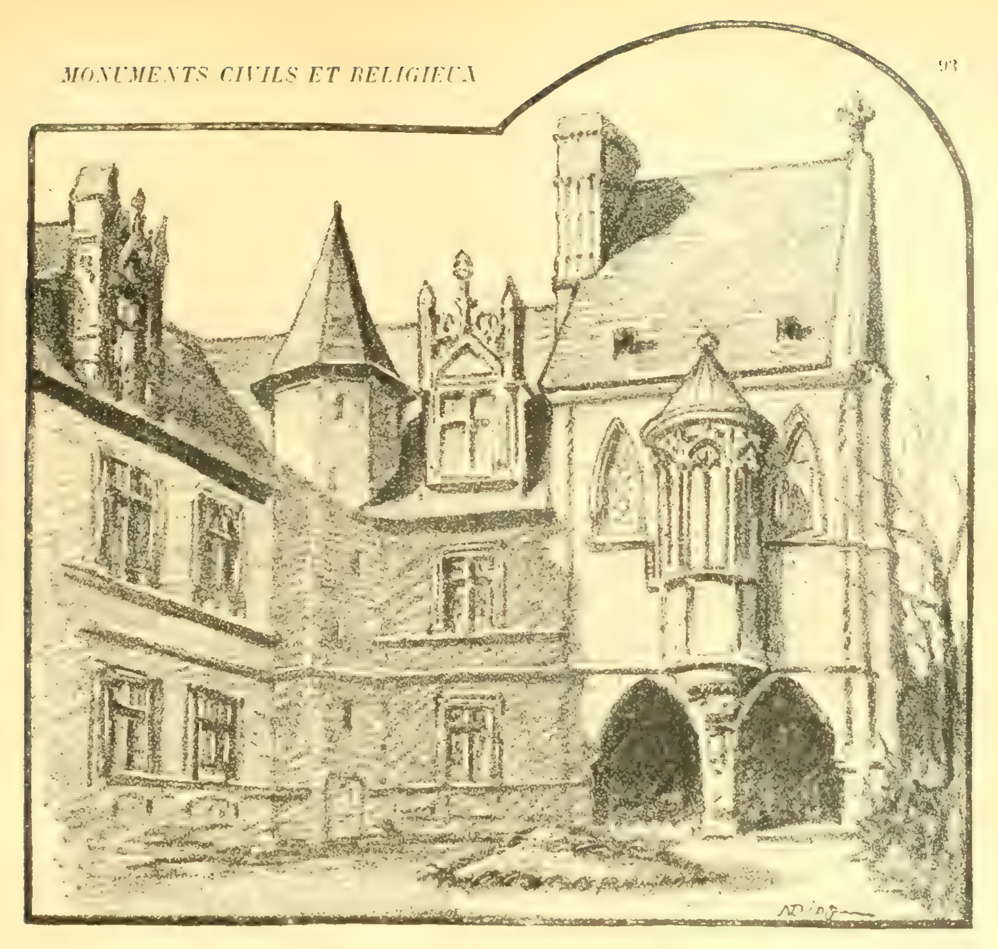
une originalité séduisante, que fait ressortir davantage la banalité de la ville moderne.

Si Paris n'a rien qui puisse être comparé à la maison de Jacques Cœur à Bourges, au palais de justice de Rouen, à la cour intérieure du cloître de Beaune, à la charmante église de Notre-Dame de l'Épine, près Châlons, et au bijou de ciselure qu'est Notre-Dame de Brou, près Bourg, on s'arrête cependant avec plaisir devant l'hôtel de Cluny, celui de Sens, les églises Saint-Séverin, Saint-Merry, Saint-Gervais, la populaire tour Saint-Jacques, Saint-Germain-l'Auxerrois, portant la marque caractéristique du style flamboyant, avec sa richesse de décoration poussée à l'extrême, parfois au détriment de la pureté des lignes, avec son réalisme développé par l'influence de l'école flamande, puis de l'école bourguignonne, avec sa tendance au comique dans les représentations iconographiques.

L'hôtel de Cluny se dessine, svelte et coquet, au milieu des jardins, dans le contraste des imposantes ruines qui l'entourent; le square, nouvellement créé, qui le sépare de la Sorbonne, le met encore en valeur et l'enchâsse comme dans un écrin naturel.

Il n'a pas toujours eu la bonne fortune d'être ainsi facilement admiré sur toutes ses faces. Lorsqu'il fut commencé, en 1485, sur les terrains achetés par l'abbaye de Cluny, on dut tenir compte, pour le tracé du plan, de la forme du terrain disponible, et le mur crénelé de façade suivit la ligne oblique que la rue des Mathurins faisait à cet endroit. Ce n'était d'ailleurs pas une gêne, bien au contraire, puisque l'on ne craignait alors rien tant que l'uniformité.

L'hôtel est orienté du nord au sud; deux ailes en retour encadrent irrégulièrement sa façade principale du côté du midi; sur la face nord, une aile regarde les jardins. Autrefois il existait plusieurs entrées extérieures; la principale s'ouvrait dans une tourelle polygonale, en saillie du corps de logis central; son escalier tournant, qui mène aujourd'hui dans des appartements particuliers, se rétrécit à la partie supérieure et passe dans une tourelle à encorbellement, avant d'aboutir dans la galerie des combles; un autre escalier était ménagé dans l'angle de l'aile orientale, un autre encore dans une tourelle de l'aile occidentale; un quatrième desservait les pièces de la façade nord, sans parler de celui qui montait dans la chapelle. On voit, à ce développement donné aux voies d'accès, que les préoccupations défensives du quatorzième siècle n'étaient plus dans les mœurs du quinzième; le mur crénelé lui-même qui clôture la cour était élevé plutôt en vue du pittoresque que comme une protection devenue inutile contre une attaque improbable.



HÔTEL DE CLUNY : LA CHAPELLE

D'autre part, le système des corridors mettant en communication plusieurs pièces n'était pas connu encore, il était donc nécessaire de construire de nombreux escaliers, si l'on voulait rendre les appartements indépendants les uns des autres.

Toutes les tours à poivrières, cages d'escaliers du temps, contribuaient à l'effet architectural, au même titre que les contreforts à pinacles, les faisceaux de cheminées, les unes en briques, les autres en pierre, et les avancées des gargouilles aux sujets fantaisistes.

La décoration extérieure est complétée par les lignes de corniches correspondant à la ligne des poutres et des solives supportant les plafonds, par les encadrements ouvragés des fenêtres aux élégantes accolades, par les consoles, les dés et les niches semés çà et là, par le dessin caractéristique de la rampe de la grande galerie qui contourne les combles, par les frontons fleuronnés des hautes lucarnes, par la multiplicité enfin des ornements répandus avec profusion sur toutes les parties planes.

Le rez-de-chaussée de l'aile gauche est formé par une galerie de quatre

arceaux à arc brisé. La chapelle, à l'extrémité de l'aile postérieure et de plain-pied avec le premier étage, est soutenue par les murs en partie évidés d'une salle basse dont la voussure est supportée, dans la partie médiane, par un palmier de pierre du tronc duquel partent, comme des branches, de nombreuses nervures qui vont se reposer sur des consoles si légères qu'on les prendrait pour des fruits étranges. L'abside, semi-circulaire, est comme suspendue en dehors de la chapelle.

Il fallut, lors de l'installation du musée et pour donner aux salles une lumière très abondante, augmenter le nombre des fenêtres du premier étage de l'hôtel et, par suite, celui des lucarnes correspondantes. On l'a fait en copiant celles que l'on avait sous les yeux.

La sculpture décorative de l'hôtel de Cluny échapperait à une analyse qui voudrait être complète. Ce ne sont partout que guirlandes de feuillages se déroulant dans les creux de toutes les moulures et abritant une foule de petits animaux : chiens en chasse, lièvres bondissants ou cachés sous des touffes d'herbes, écureuils grignotant des noisettes, oiseaux voletant, serpents rampant, escargots glissant; la luxuriante végétation de pierre entraîne en ses replis tout ce monde d'êtres qui paraissent avoir été saisis en pleine vie. Sur un des arceaux de la galerie méridionale, on voit un singe qui semble adresser au visiteur une malicieuse grimace; l'une des gargouilles, devant laquelle s'arrête volontiers le passant, montre le groupe grotesque de deux enfants enlacés.

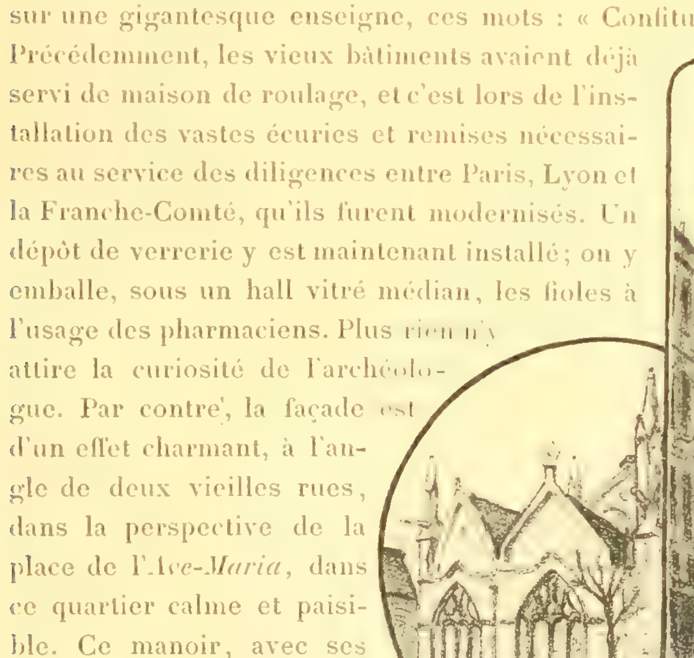
Le blason de l'abbé de Cluny, constructeur de l'hôtel, Jacques d'Amboise, se distingue à plusieurs endroits, bien que la Révolution ait soigneusement martelé, ici comme ailleurs, les emblèmes « séditieux ». La porte principale d'entrée, dans la tourelle polygonale, était ornée de coquilles et de bâtons de pèlerin, par allusion au prénom, Jacques, du fondateur; sur des envolées de banderoles se lisaient des sentences pieuses.

La famille d'Amboise était de haute noblesse ; un de ses représentants, le cardinal Georges, fut pendant vingt-sept ans le ministre écouté de Louis XII. Administrateur intègre, dévoué au bien public, il n'exerça pas le pouvoir au profit de ses intérêts personnels, car il se contentait d'une partie des revenus de l'archevêché de Rouen : le reste allait aux pauvres. Sa modestie était grande; sur son lit de mort, considérant le néant des grandeurs, il manifesta le regret de n'avoir pas vécu humble et ignoré, comme le modeste frère Jean, l'infirmier qui le soignait. Georges d'Amboise n'avait jamais demeuré à l'hôtel de Cluny, malgré son étroite parenté avec l'abbé de cet ordre. L'hôtel abbatial fut cependant plusieurs fois résidence princière. Il fut habité, à la mort de Louis XII, par Jeanne

d'Angleterre, reine de France, qu'on appelait la *Dame blanche* à cause des vêtements blancs de deuil qu'elle portait constamment, puis, plus tard, au temps de la Ligue, par les princes de Guise.

L'hôtel était luxueusement aménagé ; mais rien n'a subsisté de sa décoration intérieure. Devenu musée, on y a rassemblé de nombreux et rares objets, tant ceux qui composaient la collection de M. de Sommerard que ceux qui proviennent de dons et d'achats ultérieurs ; méthodiquement classés dans une longue suite de vitrines, ils forment, pour l'étude du moyen âge, une source de documents des plus précieux. Mais rien ne vaut, à ce point de vue, l'hôtel lui-même ; sa charmante structure et sa riche ornementation donnent une haute idée de cet art du quinzième siècle, dont les qualités brillantes se remarquent ici, avec une grande abondance et une étonnante variété.

L'hôtel de Sens offre un intérêt architectural bien moindre, car la façade en reste seule, semblable à un placage et à un beau décor. Il a, pendant plusieurs années, servi de réclame à un industriel qui, profitant de la faveur dont jouissaient les œuvres du moyen âge, et dans l'arrière-pensée peut-être de laisser attribuer à son commerce une ancienneté qu'il n'avait pas, avait fait répandre à profusion sur les murs des villes et des villages une affiche illustrée représentant la façade de l'hôtel, avec, sur une gigantesque enseigne, ces mots : « Confiturerie Saint-James. » Précédemment, les vieux bâtiments avaient déjà servi de maison de roulage, et c'est lors de l'installation des vastes écuries et remises nécessaires au service des diligences entre Paris, Lyon et la Franche-Comté, qu'ils furent modernisés. Un dépôt de verrerie y est maintenant installé ; on y emballe, sous un hall vitré médian, les fioles à l'usage des pharmaciens. Plus rien n'y attire la curiosité de l'archéologue. Par contre, la façade est d'un effet charmant, à l'angle de deux vieilles rues, dans la perspective de la place de l'*Ave-Maria*, dans ce quartier calme et paisible. Ce manoir, avec ses tourelles à poivrières, avec l'arc surbaissé de sa porte



ÉGLISE SAINT-SÉVERIN

d'entrée, ses fenêtres ogivales fortement moulurées, sa haute toiture, ses lucarnes à pignon, nous ramène à cinq siècles en arrière, date à laquelle il fut construit, aux frais et pour l'usage des archevêques de Sens.

La puissance de ces prélats était considérable, et même, jusqu'à Louis XIV, l'évêque de Paris resta leur suffragant. Cette prééminence sur le représentant de la religion dans la capitale leur donnait à la cour une grande autorité.

L'archevêque constructeur de l'hôtel était Tristan de Salazar, ami de Georges d'Amboise, avec lequel il était intimement lié : le jour où le ministre de Louis XII vint, pendant l'absence de son maître, prendre solennellement possession de la régence, il reçut l'hospitalité dans cette demeure, alors que les portes de maints autres palais se fussent grandes ouvertes devant le confident du roi. Descendant d'une noble famille de Biscaye, Tristan de Salazar, nommé à vingt-cinq ans à l'archevêché de Sens, est un des types les plus curieux des hauts dignitaires du clergé de ce temps où les grands seigneurs, en prenant l'habit ecclésiastique, ne perdaient rien de leurs habitudes et, le plus souvent, s'occupaient de tout autre chose que de l'administration de leur diocèse. Diplomate habile, il fut employé dans diverses négociations délicates avec les Suisses, avec Henri VII, avec les Milanais et les Génois. Il avait hérité de l'humeur batailleuse de son père, lequel avait, au service de Charles VII, mérité le surnom de *grand chevalier;* aussi, lorsque, devant le mauvais vouloir et le parti pris de ses contradicteurs, l'ambassadeur dut se retirer, et non sans précipitation, il rejoignit Louis XII à Lyon, changea sa mule sacerdotale contre un cheval de bataille, revêtit l'armure et, l'épée à la main, se mêla au cortège des cavaliers de la suite du roi.

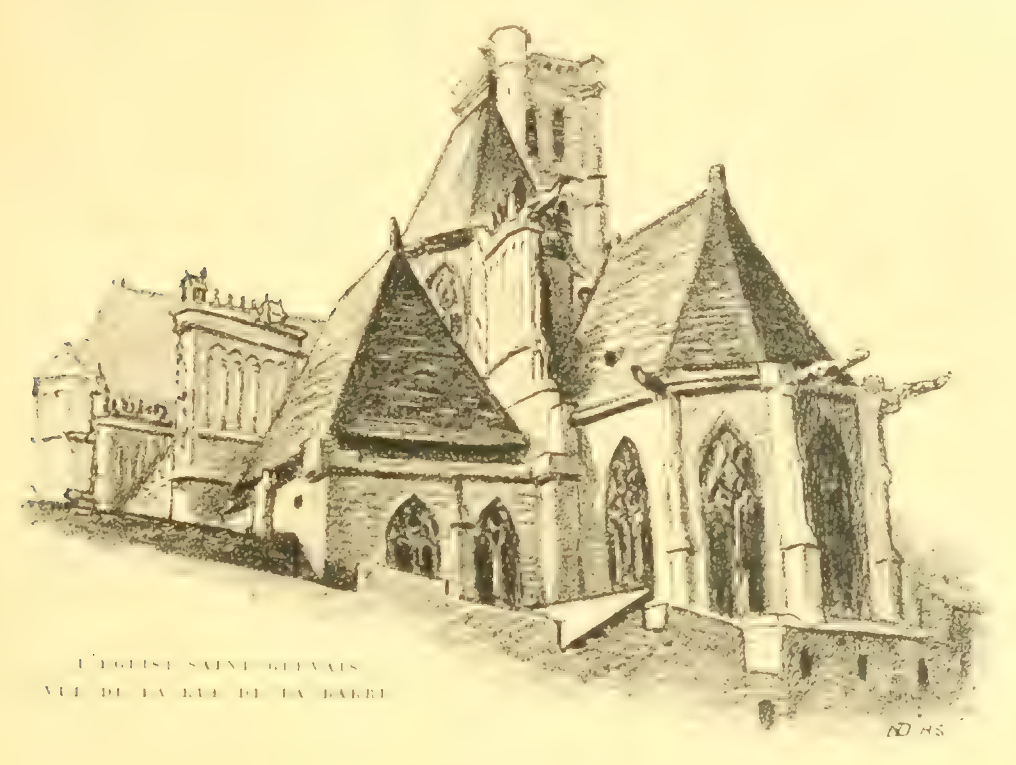
Son successeur à l'archevêché de Sens, comme aussi dans l'hôtel qui nous occupe, fut un autre diplomate de plus de célébrité encore, mais de caractère bien moins sympathique, Antoine Duprat, le ministre de confiance de François Ier. Ambitieux, sans scrupules, sceptique et dirigeant sa vie et ses apparentes convictions suivant les circonstances, indifférent à l'opinion, d'un dévouement intéressé, il conserva jusqu'à sa mort, dans une des plus hautes dignités de l'Église, des habitudes licencieuses que la fougue de la jeunesse eût à peine excusées.

Sous Henri IV, l'hôtel de Sens servit de joyeuse retraite à Marguerite de Valois, l'épouse répudiée, mais pour laquelle le roi exigeait les égards dus à une ancienne reine de France.

Les deux hôtels de Cluny et de Sens représentent à eux seuls l'archi-

tecture civile parisienne du quinzième siècle; bien plus nombreux sont les édifices religieux de la même date.

Nous commencerons par Saint-Séverin. Sa flèche s'aperçoit de loin, au-dessus du pâté de maisons qui l'environnent. Depuis peu, il est vrai, la base de l'église a été dégagée d'un côté; elle ouvre sur la rue Saint-Jacques, élargie et rajeunie, les larges fenêtres de son abside; mais échoppes et masures se pressent sur son flanc nord; une cour d'école et



L'ÉGLISE SAINT-GERVAIS
VUE DE LA RUE DE LA BARRE

le presbytère moderne bordent son flanc méridional, là où était autrefois le charnier paroissial.

La façade occidentale offre cette particularité qu'on y a adapté, comme une sorte de placage, le portail d'une église du treizième siècle, Saint-Pierre aux Bœufs, jadis dans l'île de la Cité. Le portail primitif, sous la tour du clocher, était de la même époque, mais de décoration beaucoup plus simple.

A l'intérieur de l'église on reconnaît aisément les différentes dates de la construction : dans les deux premières travées, les chapiteaux des colonnes et les arcades du triforium ont le caractère de l'architecture du treizième siècle; mais voici que les fûts s'amincissent, les nervures deviennent prismatiques et rejoignent directement les arêtes des voûtes; les clefs se dentellent, les ouvertures s'agrandissent : tous signes indubitables de l'art du quinzième siècle.

L'abside est particulièrement originale, avec ses enfilades semi-circulaires de colonnes et de piliers. Les fûts affectent les formes les plus variées, les uns ronds, les autres taillés en polygones. L'un d'eux est curieusement contourné en spirale. A leur extrémité supérieure, ils se divisent pour former les nervures de soutènement des voûtes, qui ressemblent à l'entrelacement des branches dans la forêt.

La partie du triforium voisine du chœur a les caractères de l'architecture anglaise; elle a été construite au temps où l'étranger était maître de Paris; par contre, à ce même endroit, la clef de voûte est, par une sorte de mystérieuse protestation, marquée aux fleurs de lis du roi de France.

L'église Saint-Merry est un des types les meilleurs du gothique flamboyant. Ce n'est pas qu'elle ait conservé dans toute sa pureté son style architectural d'autrefois. Elle a malheureusement subi d'importantes restaurations. Le chœur a particulièrement été atteint par les travaux exécutés vers 1755, sous la direction de l'architecte Boffrand; les arcades ont été recouvertes par les frères Slodtz d'un placage qui, de leur temps, fut très admiré et que nous trouvons aujourd'hui disgracieux. C'est aux mêmes sculpteurs, d'ailleurs de grand mérite, que l'on est redevable de la chapelle de la Communion, de la chaire à prêcher, et du buffet d'orgues. Le portail occidental a été restauré et garni de statues modernes en 1842. Mais, ces apports hétérogènes mis à part, l'église, avec sa nef flanquée d'un double bas-côté à droite, d'un bas-côté unique et d'une série de chapelles à gauche, donne bien, dans sa légèreté, l'idée des constructions religieuses des quinzième et seizième siècles. Les sculptures, à l'intérieur, sont très délicates; celles de la frise sont particulièrement remarquables; tout autour de la nef se déroulent des feuillages tourmentés où se cache un monde de petits animaux; les clefs de voûte sont de véritables stalactites.

L'église, commencée entre 1520 et 1530, n'a été terminée qu'en 1612; mais au cours de cette période de près de cent années l'architecture n'a pas éprouvé de changements brusques. On est demeuré fidèle au plan primitif, sauf pour quelques détails de l'abside, ainsi que pour la partie haute du clocher.

Saint-Merry possède une crypte voûtée dont les nervures, partant d'une colonne médiane, vont s'appuyer sur des consoles ornées de feuilles de vigne.

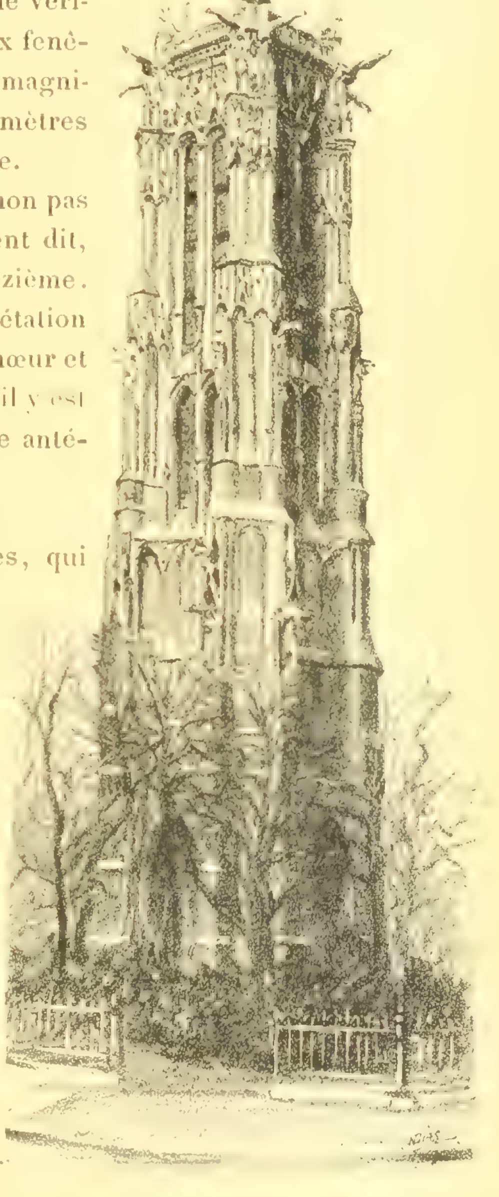
Le portail occidental de Saint-Gervais est du dix-septième siècle. Il faut reconnaître une réelle grandeur à cette œuvre de de Brosses, avec trois ordres superposés surmontés d'un fronton triangulaire. Mais ce qui,

en ce moment, attire notre attention, c'est tout le reste de l'église. Les maisons qui l'enserrent cachent en partie les détails de son architecture extérieure. On aperçoit néanmoins, par intervalles, la ligne des pieds-droits ornés d'arcatures qui entourent sa nef et qui, à la chapelle de la Vierge, à l'abside, sont encadrés de gracieux obélisques.

La chapelle absidale forme à elle seule une véritable petite église, avec ses sept travées aux fenêtres barrées de meneaux flamboyants, et sa magnifique clef pendante en couronne de cinq mètres seize de saillie sur deux mètres de diamètre.

Saint-Gervais, dans sa partie ogivale, est non pas du quinzième siècle, comme on l'a souvent dit, mais bien plutôt du commencement du seizième. Cette erreur de date provenait de l'interprétation d'une inscription appliquée à un mur du chœur et remontant à l'année 1420. La dédicace dont il y est question se réfère évidemment à un édifice antérieur.

De même style est la tour Saint-Jacques, qui dresse sa silhouette quadrangulaire et les fines découpures de ses pierres ajourées, ses crochets et ses gargouilles, au centre d'un joli square, au milieu de la verdure des arbres, dans la mosaïque des corbeilles de fleurs, sur le fond jaune des allées soigneusement sablées.



LA TOUR SAINT-JACQUES

Cet endroit, si coquet, si gai avec le grand courant de la foule qui parcourt le boulevard Sébastopol et la rue de Rivoii, était, il n'y a pas bien longtemps, un des coins les plus maussades et les plus sales de Paris. Sans remonter au temps où les bouchers avaient leurs étaux dans le voisinage immédiat de leur paroisse de Saint-Jacques-la-Boucherie, il y avait encore dans ce bas-fond, vers 1850, des ruelles étroites, cloaques d'immondices que les larges percées entreprises avec tant de bonheur dans Paris ont un peu partout fait disparaître. Quant à la tour

elle-même, elle était occupée par un fabricant de grenailles de plomb; du haut de la plate-forme, on jetait les gouttelettes de métal fondu, et dans leur long parcours elles avaient le temps de se solidifier avant de toucher le sol.

Dans sa destination première, cette tour servait de clocher à l'église, édifiée au douzième siècle, et dont la nef principale occupait l'emplacement actuel de la rue de Rivoli. Lors des travaux de nivellement nécessités par l'ouverture de cette grande voie, on a retrouvé des bases de colonnes et des sculptures de la première période de l'art gothique; la tour, au contraire, est de la dernière période. On a la date exacte de son édification : commencée en 1510, elle fut terminée en 1522. La statue colossale de saint Jacques qui occupe un des angles de la plate-forme supérieure est moderne, mais le bœuf, l'aigle et le lion des trois autres angles sont du temps. La tour, d'ailleurs, a été entièrement consolidée; on lui a donné une base monumentale, sous le porche de laquelle est élevée la statue de Blaise Pascal, qui y renouvela ses expériences tentées déjà au sommet du puy de Dôme.

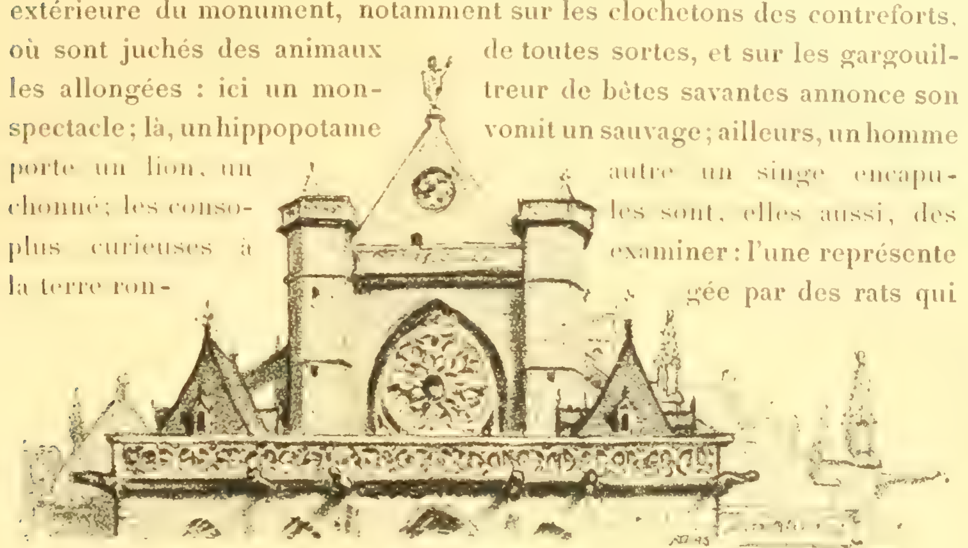
A Saint-Jacques-la-Boucherie s'associe le nom de Nicolas Flamel, écrivain et libraire, bienfaiteur de la paroisse, ce qui lui valut d'être représenté, en compagnie de dame Pernelle, son épouse, dans le tympan septentrional de l'église. Son commerce, conduit avec intelligence, l'avait enrichi; mais ses contemporains attribuaient sa fortune au secret qu'avait, croyaient-ils, trouvé Flamel, de la transmutation des métaux; aussi, après sa mort, et pendant longtemps, les alchimistes fouillèrent-ils sa curieuse maison, à la recherche de la pierre philosophale, ou essayèrent-ils laborieusement de trouver un sens conforme à leurs désirs dans les signes mystérieux gravés sur la tombe du vieux libraire.

De la place Saint-Jacques, et en suivant la rue de Rivoli, on arrive devant le Louvre, et l'on aperçoit à gauche la façade de Saint-Germain-l'Auxerrois.

L'église est précédée d'un large espace découvert. Elle n'a pas, à beaucoup près, l'unité de caractère de Saint-Merry ou de l'intérieur de Saint-Gervais. La tour du clocher, du douzième siècle, garde, malgré une restauration maladroite, les traits distinctifs de l'architecture romane. Le portail et le chœur sont les seuls restes de la construction du treizième siècle. Bien que les statues de l'entrée aient, pour la plupart, disparu, bien que les colonnes et les chapiteaux du chœur aient été martelés pour faire place aux malheureux ajouts de 1747, on n'éprouve aucune hésitation à reconnaître dans cette partie du monument l'art français dans son

énergique jeunesse. Au quinzième siècle, l'église, en grande partie reconstruite, fut dotée d'un porche dont on peut voir encore les sept baies ogivales et le comble fleuronné.

La fantaisie des artistes s'est donné libre cours dans la décoration extérieure du monument, notamment sur les clochetons des contreforts, où sont juchés des animaux de toutes sortes, et sur les gargouilles allongées : ici un montreur de bêtes savantes annonce son spectacle ; là, un hippopotame vomit un sauvage ; ailleurs, un homme porte un lion, un autre un singe encapuchonné ; les consoles sont, elles aussi, des plus curieuses à examiner : l'une représente la terre rongée par des rats qui



L'ÉGLISE SAINT-GERMAIN-L'AUXERROIS : FAÇADE

s'échappent par une crevasse de la boule, tandis qu'un chat, le diable, les guette au passage. Les pignons, en saillie un peu partout, donnent l'illusion d'une ville moyen âge avec ses toits pointus et sa pittoresque diversité ; tout autour du toit, l'architecte a placé des balustrades sculptées.

Saint-Germain-l'Auxerrois était la paroisse du Louvre ; les princes y étaient baptisés ; le roi et la reine y venaient solennellement chaque année remplir leur devoir pascal.

A peine est-il bon de rappeler qu'à Saint-Germain-l'Auxerrois se rattache le souvenir de la Saint-Barthélemy.

Les monuments, tant civils que religieux, que nous venons de visiter, sont le fruit de la dernière floraison de l'art gothique : tiges plus frêles, plus délicates que celles poussées aux âges précédents, mais encore dignes d'intérêt.

Quand on a vu la magnifique éclosion de l'art parisien aux douzième et treizième siècles, la naissance du gothique à Saint-Denis et à Notre-Dame, son épanouissement dans la sainte Chapelle et dans le réfectoire du prieuré de Saint-Martin, quand on a admiré les œuvres encore grandioses du quatorzième siècle dans le réfectoire du collège des Bernardins et dans la salle des gardes du Palais de justice, on considère avec moins

de faveur les productions du quinzième siècle dans leurs dimensions réduites et leur richesse excessive, qui dissimule mal leur manque relatif de solidité.

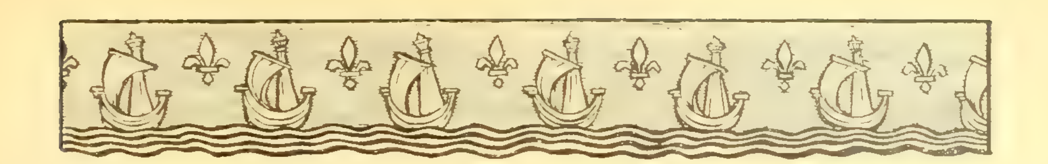
Il est à remarquer en effet que, pendant cette période, — est-ce la conséquence des malheurs du temps, de la misère provoquée par la guerre de Cent ans, ou encore est-ce le résultat de l'affaiblissement de la foi chrétienne? — on ne trouve plus de ces conceptions magnifiques d'autrefois; on complète, on répare d'anciennes églises, comme cela a lieu pour Saint-Séverin, Saint-Jacques-la-Boucherie, Saint-Germain-l'Auxerrois; et si Saint-Merry et Saint-Gervais furent entièrement reconstruits, ils l'ont été dans des conditions d'étroitesse sans rapport avec les créations larges de la période précédente.



L'ÉGLISE SAINT-GERMAIN-L'AUXERROIS : VUE LATÉRALE

La Renaissance



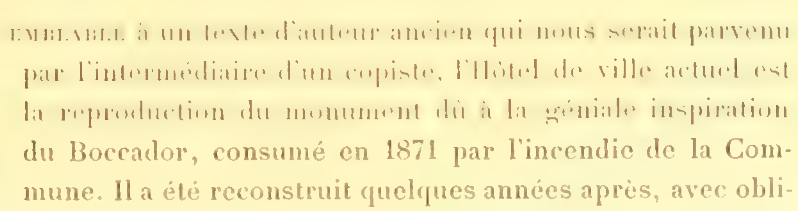


CHAPITRE NEUVIÈME

L'HOTEL DE VILLE

SOMMAIRE

L'Hôtel de ville actuel. — Lointaines origines de la municipalité de Paris. — Étienne Marcel, prévôt des marchands. — François I[er] et le Boccador. — Henri IV et l'Hôtel de ville. L'arrestation de Broussel. — Louis XVI sous la voûte de fer.



Semblable à un texte d'auteur ancien qui nous serait parvenu par l'intermédiaire d'un copiste, l'Hôtel de ville actuel est la reproduction du monument dû à la géniale inspiration du Boccador, consumé en 1871 par l'incendie de la Commune. Il a été reconstruit quelques années après, avec obligation pour l'architecte de reproduire exactement les belles proportions de la façade de François I[er], tout en apportant dans les aménagements intérieurs et sur les autres façades de l'édifice les modifications en rapport avec les besoins nouveaux créés pour le fonctionnement d'une administration de plus en plus compliquée.

Il n'est donc pas illégitime, en présence du nouvel Hôtel de ville, de rappeler le souvenir des idées qu'il symbolise, en s'arrêtant toutefois moins longuement qu'on ne l'a fait à propos de monuments originaux, sur la partie artistique.

Quels ont été l'origine et le développement de la municipalité parisienne? Qu'était cet Étienne Marcel, le plus illustre des prévôts des marchands, à la physionomie demeurée malgré tout mystérieuse? Dans quelles conditions François I[er] a-t-il été appelé à s'occuper de la reconstruction de l'Hôtel de ville, et pourquoi Henri IV se trouve-t-il représenté sur le tympan de la porte principale? Telles sont les questions qui se présen-

tent à l'esprit en face de ce monument qui de tout temps a exercé, non seulement au sein de la capitale, mais dans toute la France, un prestige tel que la consécration officielle n'était en quelque sorte donnée à un gouvernement nouveau qu'après sa conquête violente ou pacifique.

Des quatre façades de l'Hôtel de ville, celle du nord, sur la rue de Rivoli, est celle qui retient le moins le regard : rien ne la signale à l'attention. A l'est, sur la place Lobau, l'édifice est d'aspect sévère; les grandes portes sont gardées par deux lions de bronze, la tête haute, l'œil menaçant. La façade du bord de l'eau est plus pittoresque, avec sa mince ceinture de verdure, son saut de loup et, sur un piédestal très élevé, la statue équestre d'Étienne Marcel, le glaive et les ordonnances à la main, dans la fière attitude du conquérant des libertés municipales. La façade occidentale reproduit l'œuvre du Boccador. Elle montre à qui arrive par l'avenue Victoria, percée pour la mettre en valeur, les élégantes proportions de son pavillon central, aux hautes fenêtres, aux niches garnies de statues, avec son comble sur le faîte duquel se détachent de colossales figures en bronze doré de chevaliers et de hérauts d'armes.

Le vaste parallélogramme dont nous venons d'indiquer les limites avait besoin de cours intérieures. Elles sont au nombre de trois. Celle du milieu, dite de Louis XIV, parce que la statue du grand roi y était élevée, est de beaucoup au-dessus du niveau du sol; les deux autres sont de plain-pied avec la rue; elles ont leurs entrées à chaque extrémité du bâtiment; les soirs de réception elles sont traversées par les équipages qui viennent s'arrêter au pied du grand escalier conduisant à la salle des fêtes.

Celle-ci occupe toute la longueur du premier étage sur la place Lobau. Les appartements du préfet de la Seine lui font suite dans l'aile méridionale, alors que toute l'aile opposée est consacrée aux nombreux bureaux. La salle des séances du conseil est installée au premier étage de la façade occidentale. Les élus de la Cité y prennent place, assis en demi-cercle, devant le président et les assesseurs qu'ils ont eux-mêmes nommés. Ils admettent, de par la loi, au milieu d'eux le préfet de la Seine et le préfet de police, souvent appelés à tenir tête à l'orage que déchaînent contre eux les conseillers mécontents. Au rez-de-chaussée est la salle des Prévôts, imposante dans ses belles lignes; elle a été reconstruite sur le modèle exact de celles que le Boccador avait établies pour les grandes réunions municipales.

Partout dans l'intérieur de l'édifice, l'or et les couleurs ont été prodigués avec une extraordinaire profusion : plafonds, lambris, écoinçons

en sont couverts; pas une place qui n'ait été utilisée et où les plus grands artistes de notre temps n'aient fixé un spécimen de leur talent : tantôt une vue pittoresque d'un paysage ou d'un monument parisien, tantôt une scène historique, ou bien une vaste composition allégorique symbolisant l'effort littéraire ou artistique du pays. Lorsque, aux soirées de gala, les immenses appartements resplendissent de l'éclat des lustres électriques, quand la foule s'y presse joyeuse, cette décoration splendide n'a rien qui paraisse excessif; elle est, au contraire, bien en harmonie avec la gaieté, la générosité et le goût du peuple parisien.

Les origines de la municipalité de Paris remontent loin dans l'histoire; elles se rattachent aux *nautæ Parisiaci,* dont il a déjà été parlé et qui étaient, on s'en souvient, réunis en corporation. Ils eurent pour successeurs, au moyen âge, les *marchands de l'eau*, c'est-à-dire les entrepreneurs de la navigation fluviale, exerçant le monopole des transports sur la Seine. Leur influence allait grandissant à mesure que Paris se développait; ils formaient une hanse d'où étaient exclus tous ceux qui n'étaient pas nés dans la capitale ou qui n'avaient pas obtenu une agrégation difficile à acquérir. Ils faisaient en même temps le négoce. Lorsque les *marchands terriens,* qui avaient leur lieu de réunion dans la *Vallée de Misère,* au Grand Châtelet, se joignirent à eux, ils choisirent pour leurs assemblées le *Parloir aux Bourgeois.* Leur force s'accrut de cette union, et ils ne tardèrent pas à exercer une action considérable sur la marche des affaires publiques; peu à peu même, ils en vinrent à personnifier les intérêts communs de la Cité. Les autres corporations les considéraient comme jouissant d'une prééminence incontestée et s'effaçaient devant eux. Les rois, de leur côté, pour se mettre en rapport avec le peuple de Paris, prirent l'habitude de s'adresser au prévôt des marchands. Il est difficile d'assigner, cependant, une date précise à la naissance de la municipalité, qui paraît d'abord sous une forme indécise avant de s'affirmer nettement. Sous Philippe-Auguste, la commune de Paris était cependant déjà si bien reconnue, que le roi la chargea d'opérer le pavement des rues, dont la boue profonde laissait dégager de pestilentielles odeurs. Au temps de saint Louis, qui apporta — le livre d'Étienne Boileau en fait foi — un soin attentif à tout ce qui touchait sa bonne ville, la municipalité comprenait quarante-cinq échevins et vingt-quatre conseillers; à leur tête était le prévôt des marchands, qui, aidé par des quarteniers, des cinquanteniers et des dizeniers, exerçait son autorité sur tous les points de la capitale de plus en plus étendue. En effet, aux quatre quartiers qui la composaient au douzième siècle,

L'île du Palais,
L'Université,
La Grève
et Saint-Jacques-la-Boucherie,

quatre autres avaient été adjoints au treizième siècle :

Sainte-Opportune,
Saint-Germain-l'Auxerrois,
Saint-André-des-Arts
et la place Maubert,

et huit sous Charles V, en 1383 :

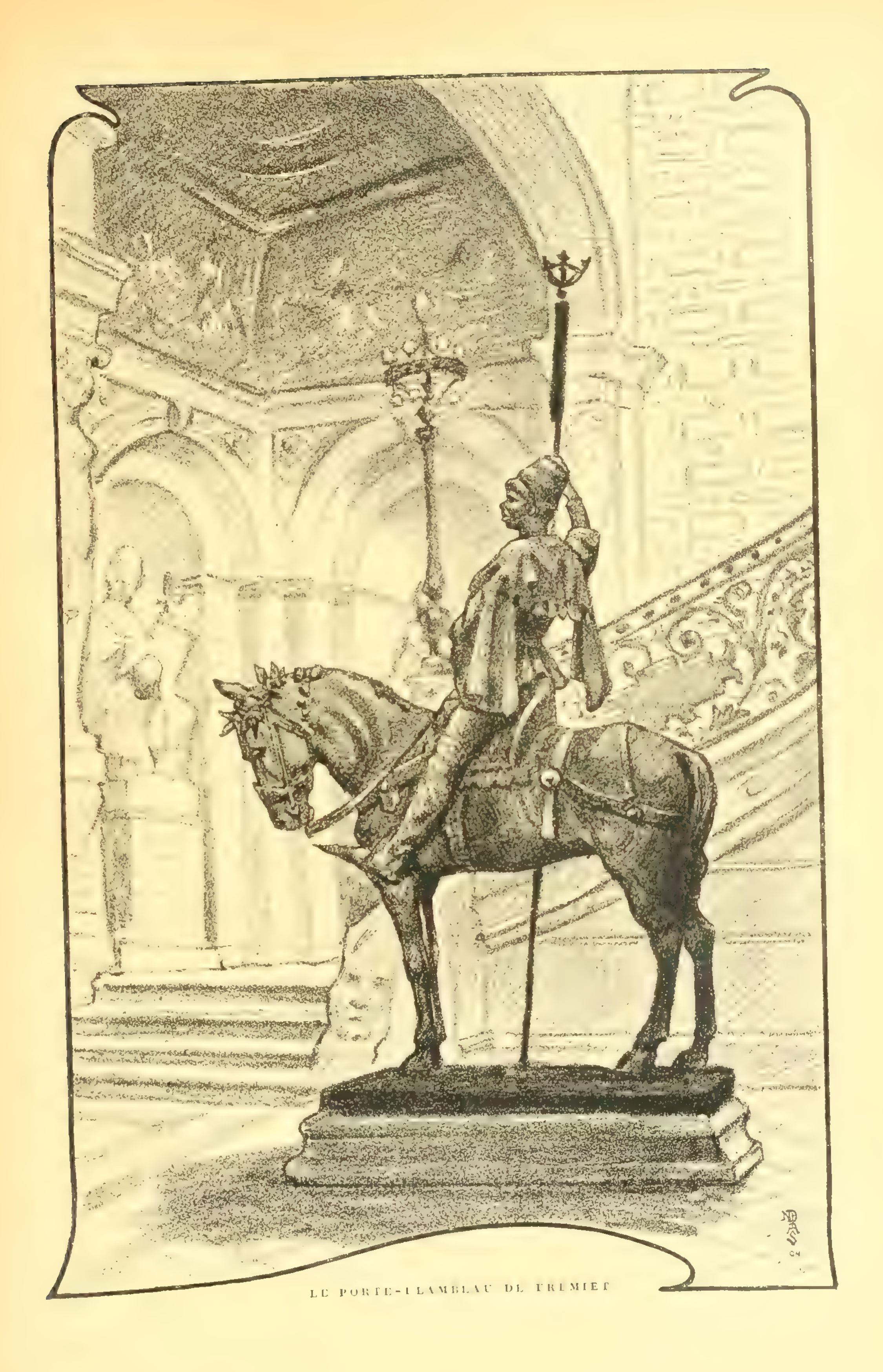
Saint-Antoine,
Saint-Gervais,
Saint-Avoye,
Saint-Martin,
Saint-Denis,
Les Halles,
Saint-Eustache
et Saint-Honoré.

Paris conserva ces seize divisions jusqu'en 1789, époque à laquelle elles furent remplacées par soixante districts.

Des érudits ont établi le livre d'or de l'édilité parisienne et étudié, depuis Evreux de Valenciennes, qui vivait en 1263, jusqu'à Flesselles, tué le 14 juillet 1789, la vie de tous les prévôts des marchands. Pour nous, il nous suffira d'esquisser le portrait du plus célèbre d'entre eux.

Quel que soit le jugement que l'on porte sur Étienne Marcel, il faut lui reconnaître une singulière et mâle énergie. Il fut l'interprète passionné des vues de la bourgeoisie. Réformateur d'une irréprochable sagesse et d'une grande modération à ses débuts, il se trouva entraîné par les circonstances et par les périls auxquels il était personnellement exposé, plus loin certainement qu'il n'y comptait et jusqu'à faire douter de son patriotisme.

Un de ses premiers actes, comme prévôt des marchands, fut de donner au conseil de ville une demeure en rapport avec son importance. Il acheta, sur la place de Grève, la Maison aux Piliers. Ce nouveau Parloir aux Bourgeois, avec ses proportions modestes, ne ressemblait en rien au somptueux édifice par lequel François Ier le remplaça, mais il fut le berceau des libertés municipales, et c'est déjà un titre de gloire pour Étienne Marcel que d'avoir pensé à l'établir. Il en est pour lui un autre plus grand : c'est d'avoir travaillé à la limitation du pouvoir royal et à l'émancipation de la bourgeoisie.



LE PORTE-FLAMBEAU DE FREMIET

Cette dernière avait été, on le sait, favorisée à maintes reprises par les rois de France. Philippe le Bel lui avait assigné une place importante dans la composition des États, sur lesquels il s'appuya non seulement pour se créer des ressources, mais pour affirmer l'union intime du roi avec son peuple, dans la lutte contre les empiétements du pouvoir pontifical. Ce sont ces états généraux, dont nous avons rappelé la première réunion solennelle sous les voûtes de Notre-Dame, qui vont revendiquer d'abord leur droit à l'administration financière, puis au gouvernement politique du royaume, et Étienne Marcel, chef de la bourgeoisie parisienne, a entrevu, par une intuition de génie, les règles du gouvernement représentatif, dont l'application ne sera faite, avec d'importantes modifications, il est vrai, et avec une modération nécessaire, que quatre siècles plus tard.

Depuis le désastre de Crécy, où la noblesse avait donné la triste preuve de son insuffisance à remplir le glorieux rôle, à elle seule jusqu'alors réservé, d'assurer la défense du pays, la France était dans une situation des plus malheureuses. Les armées anglaises dévastaient la campagne, les paysans étaient ruinés; l'impôt rentrait difficilement et, faute de fermeté de la part du pouvoir central, l'argent, péniblement recouvré, s'éparpillait en grande partie avant d'arriver dans les caisses du roi.

Les états généraux, en exerçant d'abord un contrôle financier, jouèrent bientôt un rôle politique important.

Étienne Marcel eut sur eux une grande influence. Ce n'est pas lui qui a créé le mouvement de la bourgeoisie au quatorzième siècle, mais il en a dirigé la marche vers l'autonomie communale; il rêvait de constituer en France une fédération analogue à celle des cités de Flandre, autour de Paris comme centre, et qui n'eût laissé au roi qu'un pouvoir contrôlé et limité. Il établit l'égalité de tous devant l'impôt, l'armement de la bourgeoisie et du peuple contre l'ennemi envahisseur.

C'était au lendemain de la bataille de Poitiers; la noblesse s'était enfuie lâchement; le roi, malgré son courage chevaleresque, avait été fait prisonnier; son fils, le Dauphin Charles, l'avait abandonné sur le champ de bataille, qu'il quittait précipitamment sous bonne escorte. La consternation, le désarroi, régnaient partout. La France semblait perdue. Un homme espéra contre toute espérance : ce fut Étienne Marcel.

Avec un esprit de décision que commandait la gravité des circonstances, il organisa la défense de la capitale, fit creuser des fossés, relever les murailles ; il arma les milices urbaines. Grâce à lui, les citoyens démoralisés reprirent courage et s'opposèrent aux progrès des Anglais, qui, sans ce déploiement de forces inattendu, eussent marché directement

sur Paris. Mais la lutte contre l'envahisseur n'était pas la seule préoccupation du prévôt des marchands, qui, en aucun temps, ne perdait de vue la réalisation de ses projets politiques et y travaillait avec une ardeur d'autant plus grande que les récents événements lui montraient le but plus rapproché que jamais.

Pendant la captivité du roi Jean, le pouvoir était aux mains débiles d'un tout jeune homme, presque un enfant, le futur Charles V. Malingre, timide, en apparence irrésolu, mais en réalité demandant au temps ce qu'il ne pouvait obtenir de la violence et tournant les difficultés qu'il ne pouvait surmonter directement, il fut un adversaire redoutable pour Étienne Marcel, qui usa contre lui l'énergie de sa volonté.

Quand le Dauphin, accompagné de ses huit cents gardes, fuyant le champ de bataille de Poitiers, arriva devant Paris, les habitants le saluèrent avec affection, Étienne Marcel ayant pris soin d'exciter en sa faveur l'enthousiasme populaire. Le prévôt des marchands acceptait en effet le principe de la royauté, mais il ne la voulait pas trop puissante et prétendait la tenir dans sa main. Il saisit l'occasion que lui offrait la captivité du roi, pour demander l'établissement d'un conseil de régence placé auprès du Dauphin et chargé de lui désigner les hommes en qui il lui était permis de mettre sa confiance. En vain Charles résista-t-il. Les officiers de sa maison furent décrétés d'accusation, et ceux qu'il affectionnait le plus furent tués sous ses yeux. On connaît la scène tragique reproduite par un tableau de J.-P. Laurens dans une des salles de l'Hôtel de ville actuel, le meurtre des maréchaux de Champagne et de Normandie. Le prévôt avait pris lui-même la direction du mouvement et donné le signal de l'assassinat. Il voulait en finir avec la résistance froide, mais tenace, de son indocile protégé. L'attitude d'Étienne Marcel coiffant le régent des couleurs communales et plaçant sur sa propre tête le chaperon royal, c'est bien la traduction expressive et symbolique de la situation : l'abaissement du pouvoir du roi devant l'autorité de la bourgeoisie grandissante. Terrifié par cette scène sanglante, le Dauphin céda : il devenait le prisonnier de Marcel. Mais, bien que le prévôt fît bonne garde, le prince réussit à quitter Paris nuitamment et à se rendre au milieu de ses troupes, décidé à reconquérir le pouvoir. Étienne Marcel avait déjà songé, dès la mort des maréchaux de Champagne et de Normandie, à renverser Charles et Jean et à établir un autre roi.

Ses vues s'étaient portées sur un prince qui, sans revendiquer ouvertement ses droits prétendus à la couronne de France, en raison de sa descendance de Louis le Hutin par les femmes, contestait la validité de la loi salique.

Charles de Navarre était astucieux et fourbe, mais de dehors séduisant; habile orateur, il avait une grande action sur les foules. C'est ainsi que sous le roi Jean, son beau-père, il avait poussé les Normands à refuser d'acquitter les taxes. Jean l'avait fait saisir à Rouen et jeter dans une prison. Le dauphin Charles, nommé régent, devinant en lui un dangereux rival, mit peu d'empressement à répondre aux désirs de ceux qui le pressaient de délivrer son beau-frère. Celui-ci quitta cependant la prison de Rouen, et c'est à lui qu'Étienne Marcel songea pour remplacer Jean le Bon. Il espérait trouver en Charles de Navarre plus de docilité. Mais il avait compté sans la duplicité du prince, qui, tout en acceptant ses avances, se ménageait d'autres appuis et pactisait avec les Anglais. Étienne connaissait-il cette trahison ? Nous espérons que non pour l'honneur de sa mémoire. Toujours est-il qu'il allait ouvrir au roi de Navarre une des portes de la ville, lorsque la mort l'empêcha de commettre cette lourde faute. Étienne Marcel tomba avec ses compagnons : aucun d'eux n'échappa au massacre. Leurs corps furent traînés ignominieusement par les rues de la ville, exposés « sur les carreaux de la voie », puis sur les marches de l'église Sainte-Catherine du Val des Écoliers, à l'endroit précis où les maréchaux de Champagne et de Normandie avaient subi la même insulte.

Telle est l'histoire de cet homme qui avait eu la grande idée d'établir le contrôle du pouvoir royal par les états et surtout par les « bonnes villes », qui non seulement avait fait tentative d'alliance avec les communes de Flandre, mais était allé jusqu'à faire appel à la Jacquerie en lui adressant Jean Vaillant, prévôt des Monnaies, avec trois cents hommes d'armes. Pour arriver à son but, tous les moyens lui étaient bons.

Nous avons dit que la Maison aux Piliers était l'œuvre d'Etienne Marcel. C'est à François Ier que revient l'idée de la charmante et majestueuse construction Renaissance, dont la copie nous a été conservée par le goût éclairé des édiles de 1875.

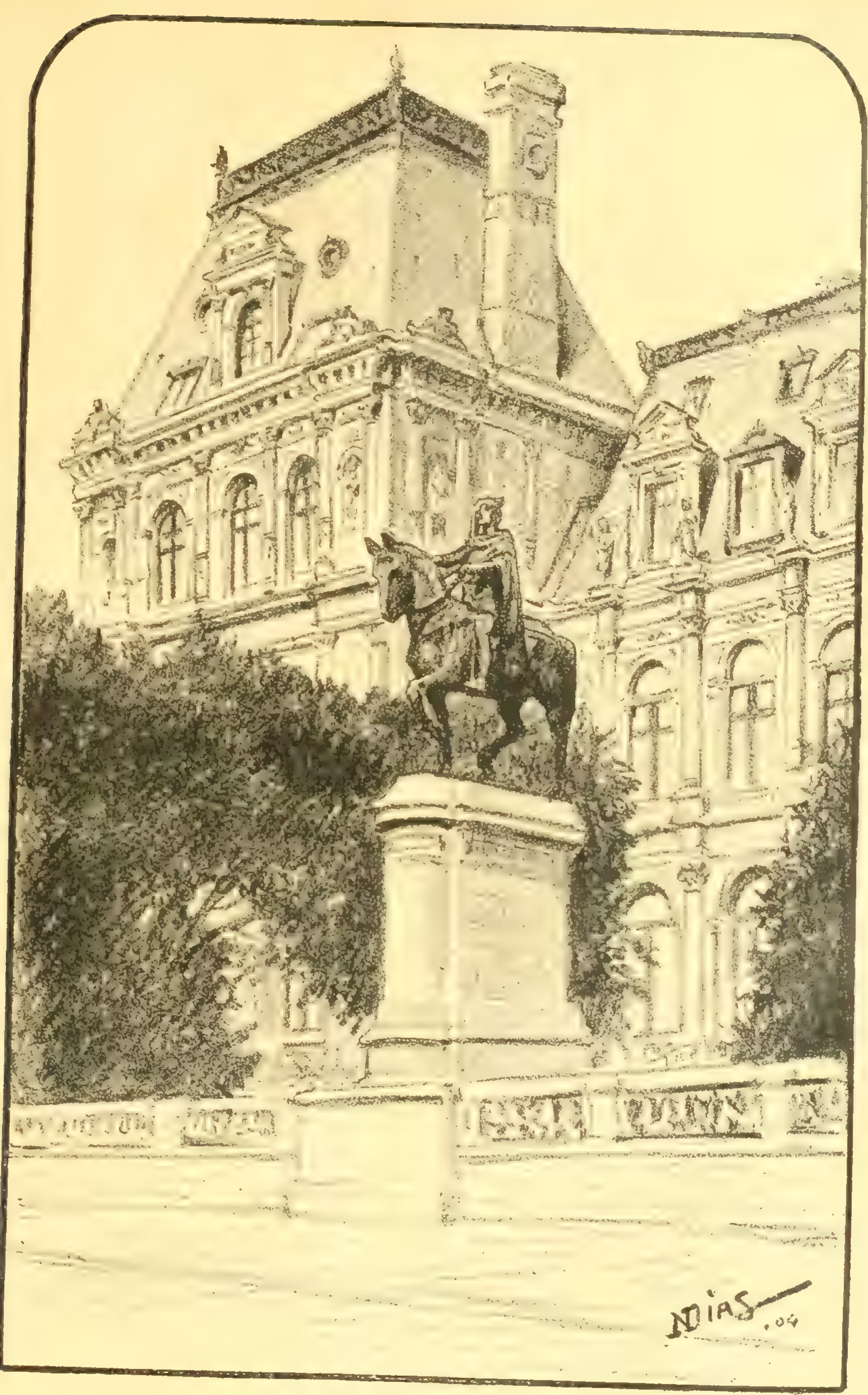
Ce prince, qui avait toujours aimé le luxe, à qui le roi d'Angleterre en avait toujours voulu pour la fastueuse réception du Camp du drap d'or, qui avait offert à Charles-Quint, un moment son allié, une splendide hospitalité, a exercé autour de lui, au cours de son règne, une heureuse influence.

Il s'est trouvé à un de ces tournants de l'histoire de l'art qui font époque. Déjà, sous Charles VIII et Louis XII, à la suite des guerres d'Italie, la mode étrangère avait pénétré en France, mais pour les parties ornementales seulement; les formes architecturales étaient demeurées françaises. Si les moulures prismatiques, les tiges contournées de la flore gothique avaient été remplacées par les lignes droites empruntées à l'an-

tiquité et les fines arabesques, rien ne faisait prévoir la révolution profonde qui se produisit sous François Ier, beaucoup à cause de son prestige personnel et du luxe de sa cour.

Charles VIII avait bâti le château d'Amboise; Louis XII avait commencé celui de Blois; de nombreux châteaux avaient été élevés, dès la première moitié du seizième siècle, en Normandie, en Touraine et dans le Berry; tous portent, avec l'empreinte d'une décoration italienne, la marque indiscutable des traditions de l'art français. De ces deux éléments, il était résulté des ensembles d'un charme original et exquis. Sous François Ier, les procédés de l'art antique, passant à travers l'interprétation italienne, se constatent avec netteté dans les parties ajoutées aux châteaux de Blois et de Fontainebleau et surtout dans celui de Madrid. Dans toutes ces constructions les pilastres chargés d'arabesques contribuent à la décoration, et on y voit apparaître les colonnes et les ordres qui iront plus tard en se multipliant, non sans porter un grave préjudice à la grâce délicate de l'architecture française. Pour faire exécuter ces travaux, François Ier avait besoin d'immenses ressources; il mit de l'habileté à se les procurer. Il aliéna les anciens domaines royaux; ceux-ci furent morcelés et vendus aux enchères à des bourgeois.

Le roi se préoccupait, en outre, activement de l'embellissement de Paris. L'idée de la reconstruction de l'Hôtel de ville devait naturellement se présenter à son esprit. On raconte que c'est au Louvre même que le prévôt des marchands, Pierre Vialle, et le procureur de la ville, Jean Benoise, reçurent du gouverneur de Paris, Jean de la Barre, communication du « pourtraict du bastiment nouvel », dessiné par l'architecte royal Dominique de Cortone, dit le Boccador : les plans reçus, on commença les travaux. L'édifice témoignait d'une grande originalité de conception, avec ses deux pavillons d'angle enjambant, l'un, au nord, par une longue arcade, sur l'hôpital du Saint-Esprit, l'autre, au sud, de la même façon par-dessus la rue alors si fréquentée du Martroi. Le corps de bâtiment principal, celui que reproduit à peu près l'Hôtel de ville actuel, n'appartenait au règne de François Ier que dans sa partie inférieure. L'entreprenant monarque achevait rarement ce qu'il avait commencé. Henri II marqua de son chiffre et de celui de Catherine de Médicis l'entablement du pavillon méridional, et Henri IV termina le monument. La façade occidentale avait bien, dans son ensemble, le caractère de l'architecture de la première moitié du seizième siècle, alors qu'elle ne s'était pas encore dégagée de l'influence gothique; les fenêtres, les unes carrées et les autres cintrées, étaient surmontées de frontons et coupées par des croix de pierre; quant à la décoration, elle était Renaissance, avec des Génies et des têtes d'Anges



LA STATUE D'ÉTIENNE MARCEL

sculptés dans les culs-de-lampe, au-dessous des niches, avec des figures de femmes tenant des palmes qui encadraient les lucarnes des combles. On reconnaissait sans peine les tâtonnements d'un art qui n'était pas encore bien sûr de lui-même, à ces colonnes cannelées d'ordre composite plaquées contre le rez-de-chaussée, et auxquelles on ne pouvait trouver de destination logique.

Malgré ses disparates et ses défauts, la façade de François Ier constituait pour l'histoire de l'art une page précieuse entre toutes. Hélas! l'incendie de 1871 a fait disparaître cet intéressant document, et, dans la copie qu'on en a faite, il ne saurait venir à l'idée de personne de chercher autre chose qu'une vue d'ensemble.

Au-dessus du tympan de la porte d'entrée, Pierre Biard a sculpté en relief la statue de Henri IV. Le Béarnais est représenté à cheval, la tête nue, tenant un rameau d'olivier. Il avait présidé à l'achèvement de l'édifice : c'était une raison suffisante pour qu'il fût mis à la place d'honneur. Mais nous allons chercher l'explication du symbole de paix que le sculpteur lui a placé dans la main. Personne n'ignore le caractère essentiellement politique des guerres de religion. Le faible Henri III, préoccupé par-dessus tout de ses plaisirs, n'avait ni la volonté ni la fermeté nécessaires pour se diriger à travers tant d'écueils. Sous son règne, l'astucieuse Catherine de Médicis continuait à exercer en réalité le pouvoir et ne songeait qu'à affaiblir les partis en les opposant les uns aux autres. Les protestants avaient rêvé une république fédérative; à leur tour, les Guises songèrent à exploiter à leur profit les aspirations populaires pour l'autonomie communale. Les idées d'indépendance qui avaient pris, au temps d'Étienne Marcel, un si rapide développement et que Charles V n'avait arrêtées qu'à grand'peine, se manifestèrent avec une intensité nouvelle. Dans les villes de province, des ligues se formèrent, et le peuple, se rangeant sous la bannière du catholicisme, acquit par l'union une force irrésistible. Le roi, toujours hésitant, avait, après de longues tergiversations, quitté la capitale, fuyant la puissance des Guises comme autrefois le Dauphin Charles s'était soustrait à la tyrannique tutelle d'Étienne Marcel. Des descendants du grand prévôt vivaient encore et occupaient des fonctions d'échevinage sous le nom de Marceau, Martel ou Lachapelle-Marteau; et même ce dernier était, comme son ancêtre, prévôt des marchands aux états de Blois et à la journée des Barricades. Homme de confiance du duc de Guise, il organisa le gouvernement municipal catholique avec une vigoureuse énergie; les conseillers suspects d'attachement au roi ou soupçonnés d'hérésie furent rem-



HENRI IV : TYMPAN DE LA PORTE D'ENTRÉE PRINCIPALE

placés, les milices plus solidement organisées, la garde des portes assurée avec vigilance. Des missives furent adressées aux villes de province pour leur annoncer ce qui s'était passé et solliciter leur concours. Un projet de fédération des cités, jouissant d'une autonomie plus large, autour de la capitale s'administrant elle-même plus librement, fut tracé. Si l'on conservait encore pour Henri III, réfugié à Chartres, des formules de respect conventionnelles, son autorité n'était plus que nominale, et déjà on se préparait à lui donner un successeur choisi dans la catholique famille de Lorraine. On ne craignait rien tant, en effet, que de voir monter sur le trône de France, à la mort de Henri III, qui n'avait pas d'enfants, le roi de Navarre, son plus proche parent, un huguenot déclaré, qui devait, pensait-on, une fois devenu le maître, limiter ses faveurs à ses coreligionnaires, ses soldats d'aujourd'hui.

Or, Henri de Navarre, au lieu d'être le protestant fanatique que l'on croyait, était sceptique par tempérament, et sa bonhomie gasconne se pliait aux circonstances avec la plus grande facilité. Certes, il était téméraire sur le champ de bataille, mais il était, dans le conseil, d'une prudence extrême. Connaissant les hommes et sachant tirer à propos profit des événements, il eut le génie de dénouer les difficultés du moment, qui pour un autre eussent été inextricables. Sans abandonner complètement ses anciens amis après son abjuration, il sut faire aux catholiques des avances telles, leur donner en maintes circonstances des gages si évidents de son affection, qu'il désarma la colère de ceux qui mettaient en doute la sincérité de sa conversion. Il déploya la même habileté dans la réorganisation du pouvoir municipal, dont les prérogatives excessives faisaient courir à l'unité du pays un danger sérieux. Il parvint, sans violence, à ramener les conseils de la cité dans les limites d'attributions moins étendues et à les circonscrire dans l'administration des affaires locales. Désireux, en outre, de donner aux élus de Paris un lieu de réunion somptueux, il fit achever l'Hôtel de ville, auquel on n'avait pas travaillé depuis le règne de Henri II. Sa statue, qui le montre, pacifique conquérant, à la place d'honneur sur la façade occidentale, traduit son action bienfaisante et le rôle historique qu'il a rempli pour le plus grand bien de Paris et de la France.

Moins de quarante ans après la mort de Henri IV, l'Hôtel de ville voyait se renouveler les scènes violentes dont il avait été témoin au temps de la Ligue : non plus qu'il fût question alors de libertés municipales, mais parce que, dans la période troublée de la Fronde, où grands seigneurs et parlementaires abusaient de la faiblesse de la régente et du jeune roi, les partis en présence cherchaient à s'assurer, avec l'appui du peuple parisien, la possession de la maison communale. Le Parlement faisait alors une vigoureuse opposition aux étrangers qui avaient le maniement sans contrôle des finances de la France. Parmi les membres les plus acharnés à combattre Mazarin était le conseiller Broussel, qui, malgré ses soixante-treize ans, apportait dans ses revendications une ardeur toute juvénile. Le cardinal crut pouvoir le faire jeter en prison. Un des panneaux de la salle historique de l'Hôtel de ville reproduit la scène mouvementée de son arrestation. Aux cris poussés par la vieille servante du conseiller, le peuple s'émeut; des barricades s'élèvent; le Parlement, son président en tête, va réclamer la liberté de Broussel; la reine refuse et congédie brusquement les magistrats. Ceux-ci, devant les clameurs et les menaces des Parisiens, retournent sur leurs pas, et obtiennent enfin la liberté de Broussel.

Le panneau voisin de celui-ci, dans la salle des fêtes de l'Hôtel de ville, emprunte son sujet aux scènes tragiques de la Révolution. Il représente le passage de Louis XVI sous la voûte de fer.

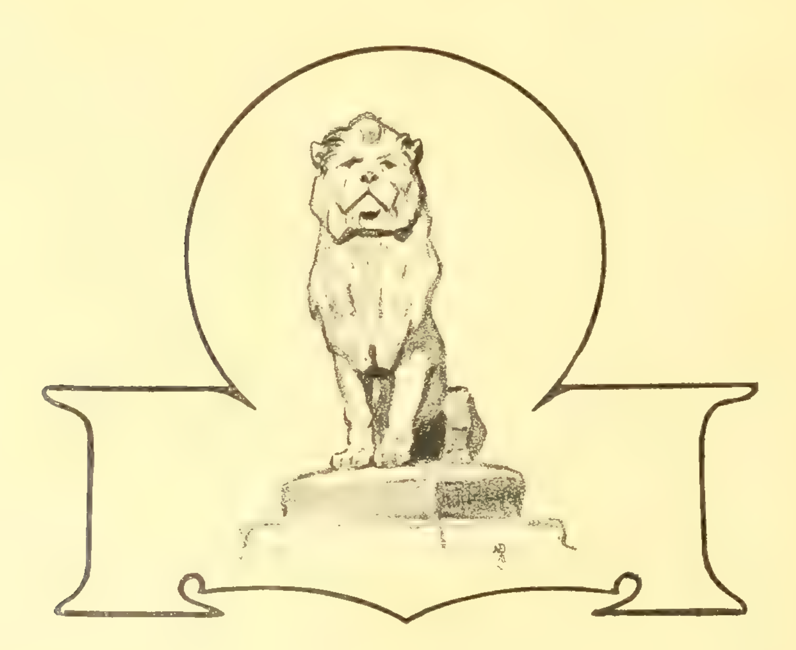
C'était trois jours après la prise de la Bastille. Le roi était avec sa famille au château de Versailles. Paris le demandait à grands cris. Louis XVI, pensant que sa présence pourrait calmer les esprits, se décida à revenir dans la capitale. Il n'ignorait pas le danger auquel il s'exposait : avant de partir il communia, désigna Monsieur comme lieutenant général du royaume et fit ses adieux à la reine et à ses enfants, qui s'arrachèrent avec peine de ses bras. Dès qu'il approcha de Paris, son carrosse dut passer entre la double haie d'une foule armée de fusils, de piques et de faux. Sur la place Louis XV était massé le bataillon de l'escorte, qui laissa voir, en s'ouvrant, les canons de la Bastille couverts de fleurs.

Le cortège se mit en marche; le roi était entouré d'un groupe de trois cents députés précédés du marquis de Lafayette, en habits bourgeois, à cheval, l'épée à la main. Le peuple gardait un silence de mort, sauf que par moments des vivats éclataient à l'adresse de Lafayette et du maire Bailly, qui, en présentant à Louis XVI les clefs de la ville, lui avait dit : « Sire, ce sont les mêmes qui furent offertes à Henri IV; il avait recon-

quis son peuple, le peuple vient de reconquérir son roi. » Ce défilé lugubre, cet accueil glacial, manifestaient la désaffection des sujets pour leur prince. Louis XVI, avec un courage calme, marchait vers l'inconnu. Sur le seuil de l'Hôtel de ville, sur les marches de l'escalier, se tenaient deux rangées d'hommes ; leurs épées hautes et croisées formaient une sorte de berceau sous lequel le roi dut passer, en courbant la tête, pour entrer dans la maison du peuple bientôt souverain.

Après avoir franchi cette voûte de fer, Louis XVI pénétra dans la salle des cérémonies, si bondée de spectateurs que les premiers étaient à genoux pour permettre à ceux placés derrière d'apercevoir le maire remettant la cocarde tricolore au roi ; celui-ci la fixa à son chapeau et alla se montrer au balcon donnant sur la place de Grève noire de monde. Une immense acclamation s'éleva, s'étendit de proche en proche à mesure que le cortège royal regagnait Versailles. Un moment on put croire que la paix était faite. Paix éphémère, hélas ! et suivie d'un terrible lendemain.

On voit par ce récit, pâle commentaire du tableau de J.-P. Laurens, que l'Hôtel de ville fut associé aux débuts mêmes de la Révolution française.





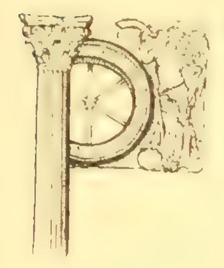
FRISE DE JEAN GOUJON. — COUR DU LOUVRE

CHAPITRE DIXIÈME

LE LOUVRE

SOMMAIRE

Aujourd'hui et autrefois ; les constructions successives. — Le pavillon du Roi et la galerie de Catherine de Médicis. — Le Louvre sous les Valois et sous les Bourbons. — Le musée.

ARMI les monuments de Paris, il n'en est pas de proportions plus vastes, d'aspect plus grandiose que le Louvre. Il étonne l'étranger; quant au Parisien, c'est souvent d'une allure rapide qu'il en traverse les cours, préoccupé de ses affaires, les yeux fixés sur un journal, sans un regard pour les créations de Pierre Lescot et de Lemercier. Il est, cependant, des rêveurs qui se plaisent à contempler de la rive gauche de la Seine, par-dessus les caisses des bouquinistes scellées sur les parapets de la berge, la merveilleuse perspective du palais aux lignes calmes et tranquilles, en harmonie si parfaite avec le cours majestueux du fleuve qu'on les croirait nécessairement liés entre eux par une mystérieuse destinée. Cette façade est au midi. A l'est s'étend la colonnade de Perrault, si imposante, en dépit des sévères critiques dont elle a été l'objet; la face nord, sur la rue de Rivoli, est d'une interminable longueur.

Les Tuileries, qui formaient à l'ouest le quatrième côté, n'existent plus; elles ont été incendiées en 1871. Les arbres, les pelouses, les larges avenues, ont remplacé les constructions que Philibert Delorme avait élevées pour Catherine de Médicis; le jardin a vue sur l'immense quadrila-

tère de la cour du Carrousel, débordement d'espace libre en plein cœur de Paris, fermé sur ses grands côtés par une ligne ininterrompue de bâtiments uniformes; sur un des petits côtés se dresse l'arc de triomphe, aux dimensions réduites intentionnellement pour servir comme d'unité de mesure. Il est surmonté d'un char qui symbolise nos victoires. A l'autre extrémité s'élève le monument de la Défense nationale, dont les figures tourmentées rappellent la lutte contre toute espérance et l'effort surhumain accompli pour sauver au moins l'honneur. La statue de Gambetta a été érigée sur la ligne d'intersection de la place du Carrousel et du jardin intérieur du Louvre, square dont la verdure tranche sur le gris des façades qui l'entourent. Ces constructions, grâce aux pavillons qui en rompent la monotonie, sont bien supérieures à celles de la place du Carrousel, dont les détails architecturaux se perdent dans un éloignement considérable.

La Cour Carrée qui vient ensuite est la partie essentielle du Louvre; les autres n'en sont que le prolongement et l'ajout. Nous nous y arrêterons donc avec quelque insistance, et, pour mieux pénétrer le mystère de cet ensemble architectural, d'une unité apparente, mais en réalité d'une étrange complexité, nous appellerons l'histoire à notre secours.

Le Louvre ancien était de limites très restreintes. Ce n'était, au moyen âge, qu'une simple forteresse destinée à arrêter les envahisseurs venant du Nord. Il avait été construit par Philippe-Auguste, qui en avait fait comme le symbole de sa suzeraineté et y recevait les hommages de ses vassaux; les limites de sa grande tour centrale, construite en 1202, et de ses fossés sont marqués sur le sol de la cour du Louvre par des lignes de pierres blanches qui en suivent les contours. Charles V fit reconstruire magnifiquement les bâtiments d'habitation du château fort, et aujourd'hui encore on peut voir, à côté de la salle des cariatides, une salle basse, une citerne, des blocs réemployés par les architectes de la Renaissance, et portant, encore apparentes, les marques des tâcherons du moyen âge, enfin et surtout un curieux escalier à vis qui, partant du rez-de-chaussée, monte dans l'épaisseur de la muraille jusqu'au dernier étage. Charles V l'avait considérablement embelli en faisant appel au talent de l'architecte Raymond du Temple et du sculpteur Jean de Saint-Romain; mais François I[er] ne le trouvait plus à la mode, et il voulait, sinon la démolir complètement, du moins se bâtir dans l'enceinte un corps de logis en rapport avec les habitudes de luxe de sa cour brillante. Il choisit Pierre Lescot comme architecte; celui-ci abattit le donjon central et l'aile occidentale. Henri II fit élever à l'angle sud-ouest l'élégante construction qui demeure

un des types les plus parfaits de l'architecture française. Charles IX et Henri III continuèrent du côté sud la démolition de la cour de l'ancien Louvre, et le bâtiment perpendiculaire à celui de Henri II et de Lescot est leur œuvre jusqu'au guichet du pont des Arts.

Entre temps, Catherine de Médicis, leur mère, la puissante et trop célèbre régente du royaume, s'était fait bâtir, à la mode italienne, pour son usage personnel et par des artistes italiens qu'elle attirait nombreux auprès d'elle, une suite d'appartements en rez-de-chaussée, avec terrasse au premier étage, mais en dehors de la cour du Louvre et perpendiculairement à la rivière. Cette aile extérieure a, par rapport aux corps de bâtiment de Henri II, un désaxement qui surprend au premier abord, mais qui s'explique, d'après nous, par l'affectation que mettait la reine à paraître avoir un palais indépendant.

Henri IV ne s'occupa pas de la cour du Louvre, qui demeura sous son règne avec ses constructions nouvelles, de style Renaissance, sur deux de ses faces, et son aspect moyen âge sur les deux autres. Son activité se proposa pour objet de réunir le palais du Louvre à celui des Tuileries. Il prit comme point de départ l'extrémité de la petite galerie de Catherine de Médicis et établit, le long de la Seine, la grande galerie qui devait lui permettre, raconte-t-on, en cas d'émeute, de gagner la campagne. En outre, il éleva d'un étage, bientôt détruit par un incendie, la galerie de Catherine de Médicis, pour la mettre au niveau de celle du bord de l'eau.

Après lui, et sous l'action énergique de son ministre Richelieu, Louis XIII décida d'augmenter considérablement l'étendue de l'ancien Louvre et eut l'idée première de la cour telle qu'elle est maintenant. La face ouest des bâtiments fut prolongée au delà du pavillon de l'Horloge, œuvre de Lemercier, d'une longueur égale à celle de l'aile de Pierre Lescot, et l'aile nord, sur la rue de Rivoli, fut commencée.

Mazarin continua l'entreprise et fit appel à son architecte préféré Levau, celui-là même à qui il confia la construction du collège des Quatre-Nations. L'artiste se mit à l'ouvrage, et, sous son habile direction, la cour du Louvre fut fermée par des bâtiments auxquels il n'eut cependant pas le temps de donner leur décoration sculpturale. En effet, Louis XIV, désireux d'avoir pour son palais une entrée en rapport avec la conception qu'il avait de sa propre gloire, sacrifia Levau et s'adressa au Bernin, avant d'en arriver à la colonnade de Perrault. Ce dernier, un médecin on le sait, partageait, en l'exagérant. l'engouement de son temps pour l'antiquité classique; traducteur de Vitruve et confiant dans la valeur de la loi des modules, qui lui paraissait réaliser toute la perfection architecturale, il combina sur le papier les dimensions relatives qu'il devait donner au

stylobate, aux colonnes et au fronton, et, sans se laisser arrêter par aucune autre considération, il dressa devant la façade septentrionale de Levau le colossal placage tel qu'il l'avait tracé sur son plan. Mais comme la hauteur des colonnes dépassait de beaucoup celle de la façade primitive, le gigantesque fronton se fût découpé d'une façon disgracieuse au-dessus du toit. On décida alors que tout le pourtour de la cour serait intérieurement exhaussé d'un étage. L'harmonie de proportion des constructions de Pierre Lescot en fut altérée; cependant, l'ensemble du monument devait plutôt y gagner, car le palais, tel que l'avaient voulu François Ier et Henri II, était, il faut se le rappeler, de dimensions relativement restreintes, et lorsque Louis XIII songea à quadrupler la surface de la cour, il ne s'était pas suffisamment rendu compte que les bâtiments anciens et ceux ajoutés à leur suite n'étaient plus à l'échelle prévue par les premiers architectes.

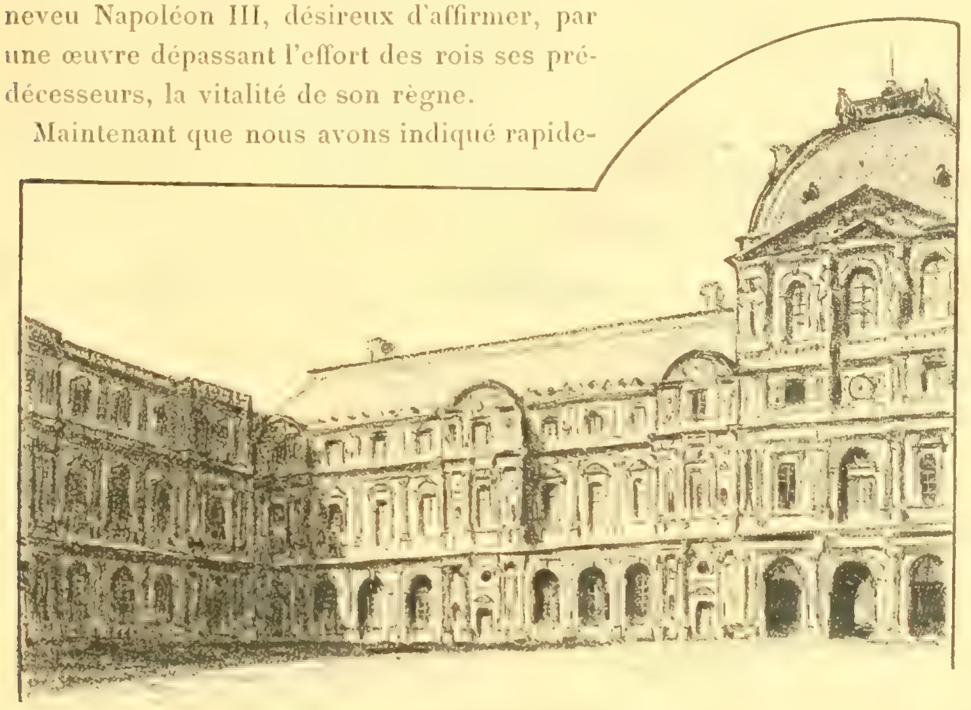
La colonnade de Perrault présentait encore un inconvénient grave, celui de trop s'étendre en longueur et de dépasser, du côté de l'eau, la façade terminée de Levau. Mais si grande était l'admiration que l'on éprouvait pour l'œuvre du médecin-architecte et si inflexible était la volonté du grand roi, que l'on résolut, afin de ne modifier en rien le plan de Perrault, d'ajouter à la façade du bord de l'eau un placage qui la fît affleurer exactement l'extrémité de la gigantesque colonnade. Et ainsi disparut la gracieuse façade de Levau, comme, à partir du guichet, celle non moins intéressante de Charles IX et de Henri III. On s'en rend compte si l'on monte dans la partie haute du Louvre; on constate que la terrasse que l'on s'attendait à y trouver n'existe pas, et l'on s'étonne même de voir les ajouts de Perrault couverts avec une misérable économie. La pente de leurs toitures rejoignant celle des constructions de Levau, forme un large chenal intérieur où se rassemblent les eaux de pluie, et l'on frémit à la pensée du danger que courraient les richesses picturales accumulées dans les salles, le jour où, faute d'écoulement, la masse des eaux crèverait les plafonds et se déverserait en trombe dans le précieux musée. Cette négligence vient de ce que, Perrault ayant beaucoup dépensé et le caprice de Louis XIV ayant changé de direction, on ne songeait plus guère à Paris, mais à Versailles; et, les crédits ayant été réduits, l'architecte avait dû terminer son œuvre dans les conditions désavantageuses que nous venons d'indiquer et que le public ignore généralement.

Louis XV n'habita pas le Louvre, qui fut laissé dans l'abandon. Des baraques et des bicoques s'installèrent dans la cour, s'appuyèrent sur les entre-colonnements, se juchèrent jusque sur les terrasses dans un désordre qui a fait comparer ce campement de pauvres gens, logés dans le

palais du plus somptueux des rois, à la ville qui s'était formée, dès le moyen âge, à l'intérieur des arènes de Nîmes et d'Arles. Le monument souffrait cruellement de cette lèpre. Le frère de Mme de Pompadour, le marquis de Marigny, surintendant des bâtiments royaux, ayant obtenu du roi que le Louvre fût remis en état, on procéda aux travaux les plus urgents, à des réparations nécessaires, mais ce fut tout.

La construction fut reprise par Napoléon Ier, dont l'intention était de relier le Louvre aux Tuileries. Mais ce plan ne fut exécuté que par son neveu Napoléon III, désireux d'affirmer, par une œuvre dépassant l'effort des rois ses prédécesseurs, la vitalité de son règne.

Maintenant que nous avons indiqué rapide-



COUR DU LOUVRE

ment les différentes étapes de l'accroissement du gigantesque édifice, nous allons en reprendre quelques points particulièrement importants comme art ou comme histoire.

François Ier avait fait restaurer le Louvre du moyen âge, lors de la visite de Charles-Quint. Mais, malgré les ors et les couleurs partout renouvelés, malgré les tapisseries accrochées aux noires murailles, les lampadaires en cuivre ciselé prodigués dans les longs corridors et les appartements, le fastueux roi dut souffrir certainement de ne pouvoir montrer à son hôte impérial qu'une installation aussi surannée. Il résolut, dès cet instant, de se faire construire une demeure grandiose.

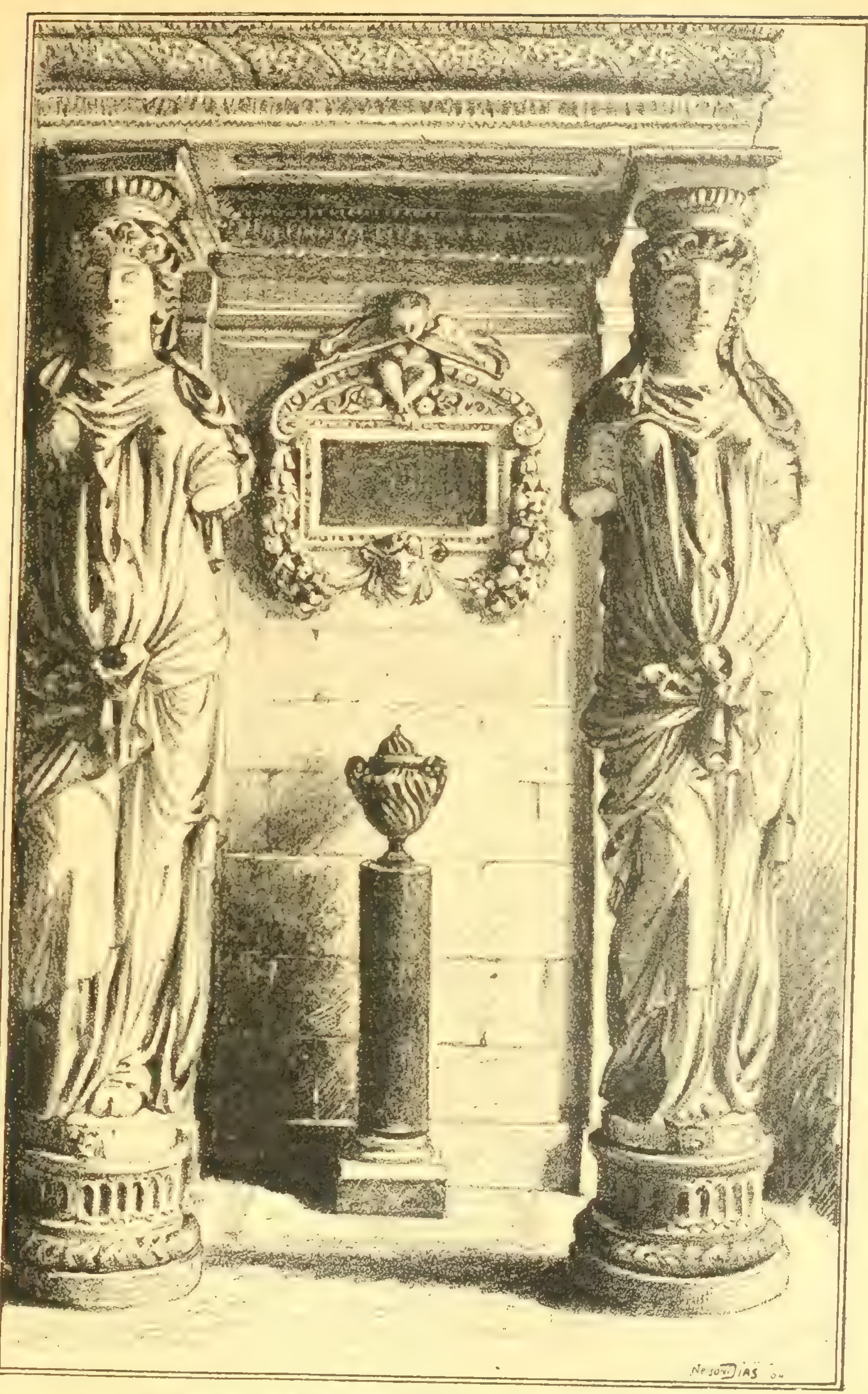
L'architecte à qui il commanda d'édifier un palais digne du plus grand seigneur du plus beau royaume du monde fut Pierre Lescot, un Parisien de race, fils d'un procureur du roi, et lui-même chanoine de Notre-Dame.

On sait que les prébendes étaient la récompense de services rendus; cependant, bien qu'il ne fût pas prêtre, Pierre Lescot n'obtint pas sans peine l'autorisation de porter la barbe. Il avait trente ans lorsqu'il fut choisi par François Ier. François II, Charles IX et Henri III lui continuèrent leur confiance. Il travailla, nous l'avons dit, à la construction de la partie du Louvre qui a servi de point de départ et de modèle à tout le reste de l'immense monument, c'est-à-dire l'aile occidentale, depuis, et non compris, le pavillon de l'Horloge, puis deux travées de l'aile méridionale, avec le pavillon royal à l'angle. L'architecture en a été justement considérée comme le type le plus accompli du génie français à l'époque de la Renaissance.

L'uniformité des lignes est rompue par de gracieux avant-corps, et la blancheur de la pierre est rehaussée, ici et là, par des marbres qui lui donnent des irisations polychromes. Les œils-de-bœuf du rez-de-chaussée sont encadrés de motifs de décoration que l'on retrouve également dans le plat des murailles, dans le champ des frontons arrondis et dans le développement des frises. Les fenêtres ont perdu leurs meneaux, mais les sculptures de Jean Goujon et de ses élèves subsistent pour la plupart et sont un sujet de constante admiration pour les gens de goût : figures symboliques de grand style, riches trophées, génies et satyres, lions et lévriers, branches d'arbres d'une délicatesse exquise, sont jetés avec une telle profusion que l'œil ébloui croit à un dessin de guipure. Pour apprécier à sa valeur cette merveille, il faut, par la pensée, détacher l'œuvre de Pierre Lescot des constructions des siècles suivants et voir le Louvre comme il était du temps des Valois, en forme d'équerre.

A la pointe de l'angle extérieur, s'étendait la galerie à terrasse de Catherine de Médicis, dont l'architecture italienne était d'un caractère plus brillant que celui de l'œuvre toute française de Pierre Lescot. Les remaniements profonds apportés dans ces parties du Louvre ne permettent plus aujourd'hui cette constatation qu'à l'œil exercé des spécialistes.

Il faut de même un effort d'imagination assez grand pour rendre aux appartements d'autrefois, transformés en salles de musées, leur aspect primitif. On y montait, comme actuellement encore, par le grand escalier dit de Henri II, à côté du pavillon de l'Horloge. Ses paliers successifs sont enserrés entre deux murs unis, jadis certainement garnis de tapisseries. Le plafond, en forme de voûte en berceau, est une véritable broderie de pierre : guirlandes de feuillages, têtes de faunes et d'enfants, attributs de chasse et figures allégoriques s'entremêlent avec une extrême prodigalité.



LES CARIATIDES DE JEAN GOUJON. — MUSÉE DU LOUVRE

Au pied de l'escalier s'ouvrait la salle dite des Cariatides. Elle a été remaniée, sous prétexte d'embellissement, par les architectes du premier Empire. Les faisceaux de colonnes qui en garnissent les parois et le portique du fond sont leur œuvre, ainsi que la monumentale cheminée faite de précieux fragments. La tribune est demeurée intacte; on y plaçait les musiciens, comme dans la *Cène* de Paul Véronèse. Les quatre statues de femmes sur lesquelles elle s'appuie sont les fameuses cariatides de Jean Goujon; elles soutiennent la comparaison avec leurs sœurs de l'Acropole d'Athènes, qui ont porté jusqu'à nous la gloire de l'école de Phidias.

De cette salle de fêtes, on passait dans une pièce de moindres dimensions, dite du Tribunal, pour arriver dans les appartements particuliers du roi, là où se dresse aujourd'hui, dans sa grâce pudique et dans sa perfection, une des plus belles statues qui soient au monde, la Vénus de Milo.

Dans l'épaisseur de la muraille que Pierre Lescot avait conservée telle quelle de l'ancien Louvre, est dissimulé un petit escalier à vis, réservé à l'usage des seuls familiers; il commençait dans les sous-sols gothiques, où sont maintenant les calorifères, pour finir au premier étage; il débouche dans les chambres royales. L'une de celles-ci a gardé son magnifique plafond sculpté par Jean Goujon ou par ses élèves; l'autre, dite salle des Sept-Cheminées, reçoit le jour d'en haut par des vitres dépolies. Toutes deux étaient précédées d'une longue salle, située exactement au-dessus de la salle des Cariatides et servant, elle aussi, aux fêtes.

Les constructions de Catherine de Médicis ne comprenaient, on s'en souvient, qu'un rez-de-chaussée surmonté d'une terrasse, charmante promenade pour la reine, qui y venait, en été, respirer l'air frais apporté par la Seine. La décoration d'alors n'existe plus, remaniée qu'elle fut pour l'installation d'une autre reine, Anne d'Autriche. Cette aile avait été prolongée de trois travées du côté du fleuve par Henri IV, au moment où il avait élevé un étage sur les appartements de Catherine de Médicis, et créé ce qui est devenu la galerie d'Apollon. Celle-ci, détruite par un incendie et rebâtie par Louis XIV, reçut de Lebrun la magnifique décoration picturale que de nos jours Delacroix termina par le célèbre motif du *Dieu de la lumière vainqueur du serpent Python*. Elle est aujourd'hui réunie à la galerie du bord de l'eau par le Salon Carré, où sont groupées les productions les plus belles des grands artistes de tous les temps.

Les parties historiques du Louvre dont il vient d'être parlé furent successivement occupées par Henri II, François II, Charles IX, Henri III et le Béarnais.

Le successeur de François Ier avait trente-huit ans lorsqu'il succéda à son père. Il était noir de poil et de peau, « quelque peu moricaud », comme dit Brantôme, d'esprit assez épais et plutôt fait pour être conduit que pour commander. Il fut, en effet, l'esclave des volontés de la belle Diane de Poitiers. Celle-ci, mariée à treize ans, veuve à trente et un, était de dix-neuf ans plus âgée que son royal amant; mais sa beauté était si parfaite et elle en assurait si soigneusement la conservation, que jamais empire ne fut exercé avec plus d'absolutisme. Elle avait eu fort à souffrir, à la cour de François Ier, des hauteurs de la duchesse d'Étampes; mais elle prit une éclatante revanche à l'avènement de Henri II, et son monogramme, ses armes, ses devises, représentés sur la façade du Louvre et nettement exposés à tous les regards, en sont une preuve irréfragable. Bien qu'elle se plût surtout dans sa magnifique résidence d'Anet, elle habita assez souvent près de son amant, voisinage humiliant pour la reine Catherine de Médicis.

Un jour devait cependant bientôt venir où l'épouse délaissée allait recouvrer ses droits méconnus et jouir d'une autorité sans limites. A la mort de Henri II, le trône échut à son fils aîné, François II, et le Louvre fut alors témoin des tendres et discrètes amours du pauvre prince, âgé de seize ans et qui devait régner à peine dix-sept mois, et de la toute jeune et toute gracieuse Marie Stuart, nièce des Guises. Elle inspirait à son époux une vive passion, et le roi, dont l'existence était menacée par un mal qui ne pardonne pas, passait auprès d'elle, dans l'intimité d'une vie ignorante des ténébreuses menées de la politique, des heures d'un bonheur trop court. Peu importait à François II que le duc de Guise et le cardinal de Lorraine exerçassent le pouvoir? Il eut cependant un douloureux réveil au moment de la conjuration d'Amboise, lorsqu'il vit se lever contre lui, avec des sentiments de haine, nombre de ses sujets à qui il croyait n'avoir jamais fait de mal.

Son frère Charles IX n'avait que dix ans lorsqu'il fut appelé à régner, et Catherine de Médicis gouverna en son nom. La devise de l'Italienne était : « Diviser pour régner, » et jamais ligne de conduite ne fut plus fidèlement suivie.

On était en pleines luttes politiques et religieuses; les protestants, nombreux dans les provinces, y levaient des armées, attaquaient et prenaient des villes. Ils étaient moins puissants à Paris, où les Guises se proclamaient défenseurs de la foi. Catherine opposait les uns aux autres et, indifférente aux coups qui n'étaient pas dirigés directement contre elle, voyait sans déplaisir l'affaiblissement des deux partis, dût la France perdre le plus précieux de son sang par ces fréquentes blessures.

Charles IX se laissait docilement guider; même à l'âge d'homme, il conservait l'humeur capricieuse et changeante de l'enfance. C'est ce qu'exploita habilement sa mère pour lui faire donner l'ordre du massacre de la Saint-Barthélemy. Est-il vrai que, du haut d'un balcon, marqué plus tard par la Révolution d'une inscription célèbre, Charles IX ait tué à coups d'arquebuse ceux des malheureux protestants qui tentaient de passer la Seine à la nage pour se soustraire à la fureur des assassins? Dans l'aveugle férocité de la passion qui l'animait, il n'est pas impossible que le roi ait commis cet acte de barbarie. Ce n'était pas, en tous cas, du haut du balcon que désignait l'inscription, la travée où est percée cette fenêtre ayant été construite sous Henri IV.

Le souvenir du sang versé ne tarda pas à hanter l'esprit affaibli du malheureux Charles IX, qui, atteint d'une maladie de langueur, s'éteignait au château de Vincennes, dans les bras de sa vieille nourrice, une paysanne huguenote.

Quelques années après, sa mère mourait à son tour, sans avoir pu assouvir sa soif de puissance, remplie de terreur à la pensée du compte qu'elle allait avoir à rendre à la justice divine.

Henri III, dès qu'il fut roi, prit possession du Louvre, et le palais témoin des brutales distractions de Charles IX assista au spectacle des mœurs efféminées du prince qui aimait à s'entourer de mignons, et alliait à un genre de vie dont le plaisir était la loi, des pratiques d'une dévotion superstitieuse. D'un esprit faible et hésitant, incapable de dominer une situation, il se laissa reléguer, lui roi de France, à l'arrière-plan, par ses cousins les Guises ou par son beau-frère le roi de Béarn, et il ne sut prendre une résolution énergique que pour commander un assassinat. Il fut lui-même victime du poignard de Jacques Clément et mourut à Dreux, loin de ce palais du Louvre qu'il avait continué à embellir.

La France, déchirée par les factions, avait besoin de repos, pour guérir ses blessures. Ce fut la tâche à laquelle Henri IV s'employa dès qu'il fut solidement établi sur le trône.

L'activité du Béarnais s'exerça avec non moins de vigueur dans les loisirs de la paix que sur les champs de bataille, et l'on ne tient pas toujours suffisamment compte de son génie de constructeur. C'est lui cependant qui avait rêvé la création de la *Place de France,* où seraient venues aboutir des rues portant les noms des différentes provinces : c'eût été l'image de la fusion entreprise par lui de toutes les parties, de toutes les forces du royaume. Son projet ne put être réalisé. Il acheva le Pont Neuf, que l'on désespérait de voir jamais terminé; il perça, sans qu'il en coûtât un seul denier à la ville, la rue Dauphine à travers les dépendances de

certains couvents; il eut l'idée de l'établissement de la place Dauphine, d'après un plan arrêté d'avance et accepté par les acquéreurs des terrains. On comprend que son attention se soit portée du côté du Louvre et qu'il ait voulu l'agrandir encore en faisant exécuter, le long de la Seine, la grande galerie qu'il montrait avec orgueil à l'ambassadeur d'Espagne. En rejoignant le palais des Valois aux Tuileries, il ne voulait pas seulement faire une œuvre architecturale qui portât sa gloire à la postérité, il avait également la pensée d'offrir une honorable hospitalité aux artistes plus riches de talent que de fortune. Henri IV, lâchement assassiné par Ravaillac, fut rapporté sanglant dans son palais, et son lit funèbre fut dressé dans cette salle des Cariatides où avaient eu lieu les scènes joyeuses de ses noces avec Marguerite de Valois.

Louis XIII habita le Louvre, et le fit, on s'en souvient, agrandir par son architecte Lemercier. A sa mort, la reine Anne d'Autriche alla loger au Palais-Royal avec son fils, le futur Louis XIV. Les appartements devenus disponibles furent donnés à la veuve du malheureux Charles Ier, Henriette d'Angleterre, qui y demeura avec sa fille, mariée plus tard à Monsieur, duc d'Orléans. On sait combien elles eurent à y souffrir des privations et du froid.

A sa majorité, Louis XIV, continuant la tradition de généreuse hospitalité inaugurée par son grand-père, logea dans le palais les différentes Académies et l'Imprimerie royale; plus tard même, la Monnaie y fut installée, et lorsque le tzar Pierre Ier vint en visiter les ateliers, il vit avec étonnement tomber à ses pieds une médaille à son effigie avec cette devise : *Vires acquirit eundo,* que l'on prit soin, du reste, de lui traduire. Le Louvre allait recevoir bientôt un hôte tout différent, une petite enfant âgée de six ans, celle-là même qui a donné son nom au jardin de l'Infante. Les combinaisons de la politique l'avaient destinée à devenir l'épouse de Louis XV. On alla officiellement la chercher en Espagne, on fit en son honneur de grandes réjouissances, notamment de magnifiques feux d'artifice qui lui plaisaient par-dessus tout; on la logea dans l'appartement des reines mères, et, pour charmer son ennui, on lui acheta une belle poupée de vingt mille livres. Mais ce que la politique avait fait, la politique le défit : le mariage fut rompu avant d'avoir eu lieu, et la petite infante fut cérémonieusement ramenée à Madrid.

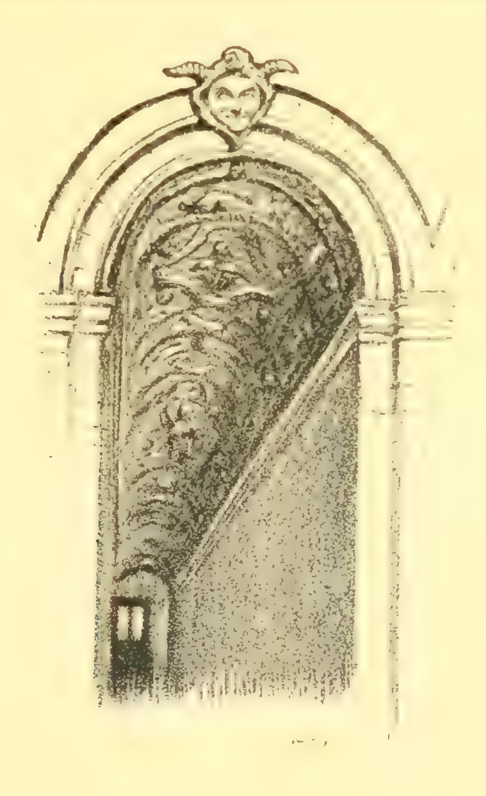
A dater de ce moment, le Louvre cessa de servir d'habitation aux princes, et il était depuis longtemps inoccupé lorsque, le 16 septembre 1792, un décret de l'Assemblée législative y installa un musée et y fit transporter, pour le plaisir et l'instruction du peuple, les tableaux et les sta-

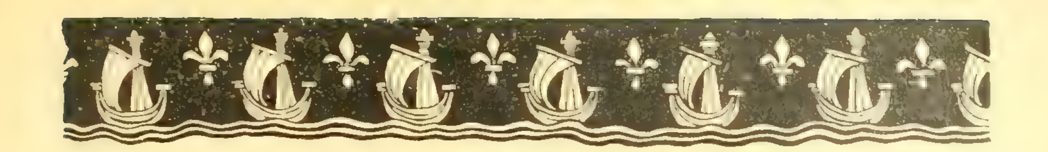
tues qui, depuis François Ier, avaient formé ce que l'on appelait le *Cabinet du roi*. Ce musée dut beaucoup aux victoires de Napoléon; mais les alliés le dépouillèrent en 1815. Heureusement que de généreux donateurs lui ont légué d'importantes collections et en ont fait le plus beau musée de l'Europe.

En 1871, il faillit être victime des criminels incendies allumés par la Commune sur différents points de Paris. Les Tuileries étaient consumées; le feu s'avançait avec lenteur, mais sans arrêt, à travers les toitures de la Grande Galerie jusque dans les bâtiments où se trouvaient réunis les chefs-d'œuvre de la peinture. La courageuse ténacité du doyen des conservateurs, M. Barbet de Jouy, qui déjà avait pu préserver la cour du Louvre contre l'envahissement des fédérés, put amener l'opportune intervention de M. Sigoyer; celui-ci, avec son bataillon de chasseurs, opéra dans les combles une large tranchée.

Ainsi furent préservés, en même temps que le précieux trésor qu'ils renferment, les bâtiments du Louvre, dont nous avons essayé d'indiquer le développement successif et le caractère historique.

Forcément écourtée, notre étude donnera une idée sinon complète, du moins assez exacte de l'intérêt puissant qui s'attache à ces murs que l'art a marqués de son empreinte et qui ont abrité tant de rois.





CHAPITRE ONZIÈME

L'ÉGLISE SAINT-EUSTACHE, SAINT-ÉTIENNE DU MONT, ET LA FONTAINE DES INNOCENTS

SOMMAIRE

Architecture de Saint-Eustache. — Les chapelles. — Les curés. — Saint-Étienne du Mont, construit en partie au seizième, en partie au dix-septième siècle. — La fontaine des Innocents aujourd'hui et autrefois.



Le palais du Louvre a, dans son ensemble, reçu les apports des siècles, au point que l'œuvre de la Renaissance doit y être cherchée au milieu des constructions de date postérieure.

Le style du seizième siècle apparaît avec une homogénéité plus grande dans l'église Saint-Eustache, à Saint-Étienne du Mont et dans la fontaine des Innocents. Bien que les deux premières aient été altérées en quelques parties au dix-septième et au dix-huitième siècle, et la dernière modifiée, sinon dans sa décoration, du moins dans sa forme, toutes laissent place à de très intéressantes observations. Nous les examinerons successivement.

Saint-Eustache, que d'aucuns ont appelée la Notre-Dame des Halles, est l'expression de l'effort accompli par la Renaissance pour construire un édifice religieux capable de soutenir avantageusement, croyait-on, la comparaison avec les productions analogues du moyen âge.

L'église actuelle a succédé à une autre consacrée à sainte Agnès.

Le souvenir de la douce martyre des persécutions avait été conservé dans le nouveau temple par une crypte qui, aujourd'hui abandonnée, sert de dépôt à un commissionnaire des Halles; des monceaux de pommes et

d'oranges se voient dans cette chapelle souterraine aux voûtes cintrées, aux piliers de pierre, restée telle que l'avait rétablie la piété du dix-septième siècle.

La proximité du Louvre avait fait donner à l'église, dès le quinzième siècle, le titre de paroisse royale. Cette situation privilégiée, et aussi l'affluence de grands seigneurs venus s'établir autour de la demeure des rois, explique les grandioses proportions qui furent données, en 1532, à son plan de reconstruction. La bienveillance royale ne fut pas assez puissante cependant pour passer outre aux droits des propriétaires du quartier, puisque, pour ne pas déplacer la rue alors existante, l'église dut, au sud, suivre l'alignement des maisons et affecter une forme biaise assez disgracieuse.

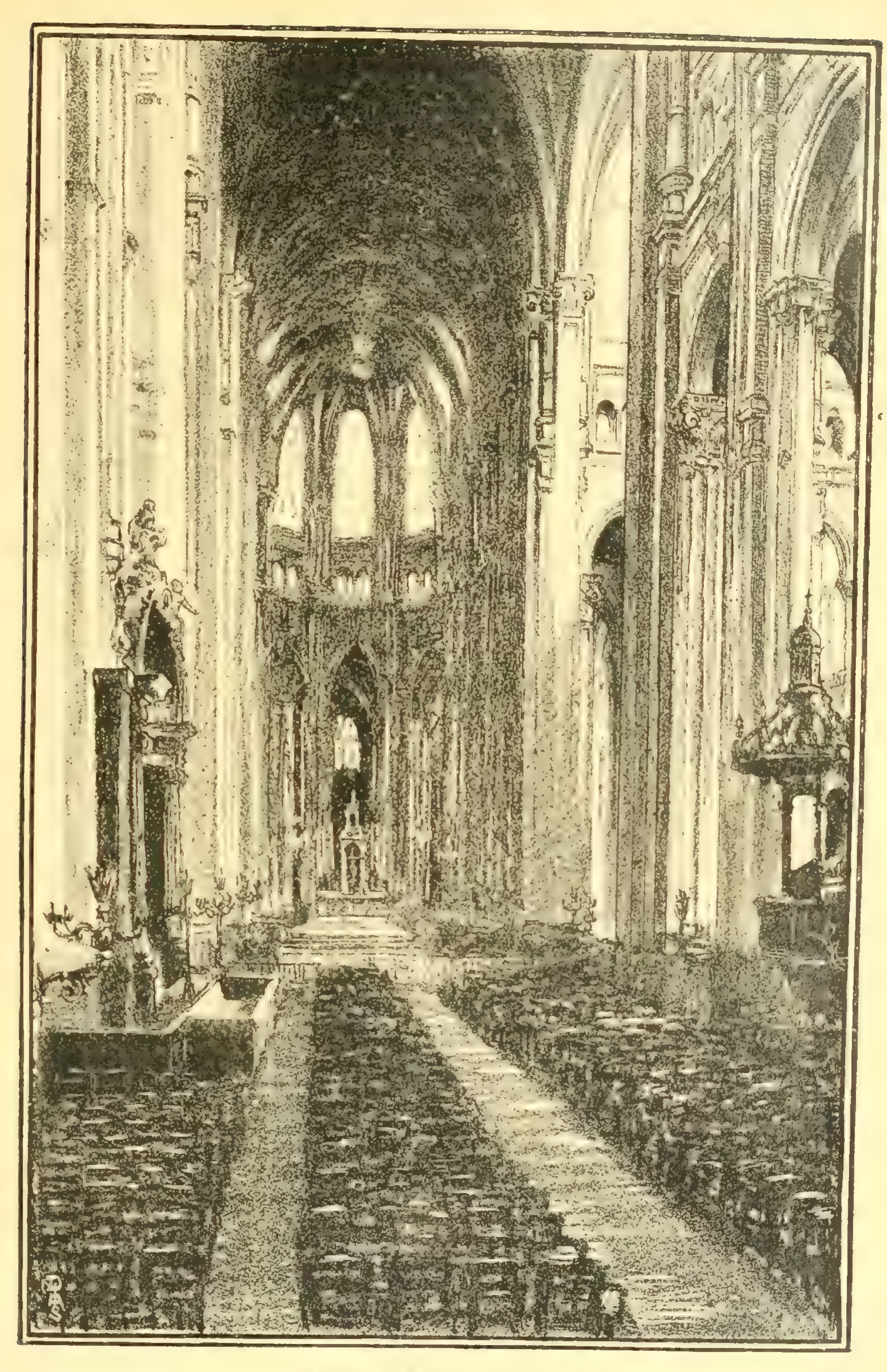
L'œuvre fut menée tout d'abord avec célérité, et quatre années ne s'étaient pas écoulées qu'une première consécration, celle du chœur, put être faite. Mais le zèle de l'architecte allait forcément se ralentir avec les malheurs qui attristèrent les dernières années de François Ier et les guerres civiles qui ensanglantèrent les règnes de ses successeurs. Ce fut seulement plus de cent ans après, en 1642, que l'église fut complètement achevée; les gravures du temps la représentent avec son portail occidental dans le joli style du reste de l'édifice. Celui que l'on voit aujourd'hui, si massif et si disgracieux, date du milieu du dix-huitième siècle et est dû, en grande partie, aux libéralités du duc d'Orléans, Philippe-Égalité.

Cet ajout mis à part, l'église de Saint-Eustache offre une intéressante unité. Ce n'est pas qu'elle soit irréprochable au point de vue architectural : les proportions de ses piliers par rapport à la hauteur des nefs, leur division en pilastres superposés de différents ordres, la dimension excessive des clefs de voûtes découpées, peuvent prêter à la critique. Mais l'effet de grandeur si laborieusement cherché a été atteint. La voûte est parmi les plus élevées qui existent. Les deux nefs latérales, avec, par surcroît, leur ceinture de chapelles, donnent l'impression de l'étendue, et quatre rangs de fenêtres cintrées et à meneaux dans la nef, ogivales et simples dans l'abside, laissent pénétrer à flots le jour nécessaire à l'éclairage des délicates sculptures et de la décoration picturale.

Nous ne saurions entrer dans le détail des mille motifs que le génie inventif des artistes a reproduits sur les stylobates, sur les surfaces des pilastres, dans les corbeilles des chapiteaux.

Le portail méridional date de François Ier; il est d'une finesse de sculpture que n'a pas celui du nord, construit sous Louis XIII.

La hauteur des murs de l'église a nécessité l'emploi d'un très grand



L'ÉGLISE SAINT-EUSTACHE

nombre de contreforts et d'arcs-boutants surmontés de pinacles, avec des gargouilles non plus monstrueuses comme à Notre-Dame, mais taillées en corps d'hommes ou de femmes avec des enroulements de feuilles d'acanthe à la partie inférieure.

Les savants ont fait d'inutiles recherches pour découvrir l'auteur des plans primitifs de Saint-Eustache. L'exécution porte la marque indiscutable des habitudes d'une époque où le culte de l'art, faisant place à l'inspiration religieuse, arrivait à des productions d'une forme exquise, mais où la pensée fait trop souvent défaut.

Les personnes riches s'associaient volontiers jadis à la construction des églises en faisant les frais d'une chapelle et en y assurant, par une rente, la célébration du culte; l'autel était le plus souvent dédié au patron du donateur. Malheureusement, à Saint-Eustache, les anciens vocables ont rarement été maintenus, et tel saint d'autrefois a dû céder la place à un nouveau venu, au profit peut-être de la dévotion des fidèles, mais au détriment de la tradition, qui devrait pouvoir demeurer immuable.

Le hasard a fait découvrir en 1849 une précieuse source de renseignements. Un jeune architecte, chargé de relever un dessin pour les travaux de l'église, aperçut, sous un éclat du badigeon, des traces de couleur; il pratiqua un lavage et fit part à ses maîtres de sa curieuse trouvaille. Avec soin on enleva les couches épaisses de chaux qui recouvraient la surface primitive du mur, et on eut la grande joie de mettre à nu des fresques du dix-septième siècle : feuillages fantaisistes aux tons vifs et harmonieux, gracieuses figures d'hommes, de femmes ou de génies. Des crédits furent votés par le conseil municipal, et alors commença la restauration méthodique des peintures de Saint-Eustache, aujourd'hui à peu près complètement achevée. Ces œuvres se doublaient d'un intérêt historique. Sur le devant des chapelles ou au milieu de l'arc triomphal se voyaient, indications précieuses, les blasons des donateurs. Ainsi furent retrouvées les armes de paroissiens appartenant à la cour, à la haute noblesse ou à la riche bourgeoisie.

Jehan Brice, marchand en gros, avait fait construire la chapelle de Sainte-Geneviève, remarquable par ses originales sculptures datées de 1634. Une autre chapelle, jadis du « Saint-Sépulcre », aujourd'hui des « Ames du Purgatoire », était celle de la famille Gentian, dont un des membres avait été prévôt des marchands; les Bourlon, dont quelques-uns furent échevins, possédaient celle de « Sainte-Anne », maintenant de « Saint-Vincent-de-Paul ». La chapelle de « Sainte-Cécile », autrefois

de « Saint-Claude », avait été achetée par Claude de Montescot, trésorier des parties casuelles ; une autre appartenait aux comtes de Castille.

On trouve ailleurs le souvenir de riches corporations, celles des *passeurs de peaux*, des *jurés porteurs de blé*, des *confrères marchands fruitiers et orangers*. Quelques chapelles avaient été fondées par des familles de sang royal et antérieurement à la nouvelle église du seizième siècle. Celle qui sert aujourd'hui d'entrée à la salle des catéchismes est marquée au blason de Louis d'Orléans, frère de Charles VI ; une autre, à l'écusson barré de France, était celle de Charles de Valois, duc d'Angoulême, un des fils naturels de Charles IX. La chapelle de « Saint-Pierre-l'Exorciste », auparavant de « Sainte-Catherine », porte trois blasons ; l'un d'eux est celui des Nogarets, dont le représentant le plus illustre est Jean-Louis de Nogaret de la Valette, duc d'Épernon. Le favori de Henri III ne fut pas inhumé à Saint-Eustache, qui renferme cependant le tombeau de son frère aîné Bernard, amiral de France. La chapelle de « Saint-Joseph », anciennement de « Saint-François », de « Saint-Barthélemy », puis de « Sainte-Monique », est marquée aux chiffres des Fiesque et des Strozzi. Elle avait été concédée en 1586 à une femme d'honneur de Marie de Médicis, de la famille des Strozzi, mariée à un Fiesque.

Une porte latérale donnant aujourd'hui dans l'abside de l'église occupe la place de la chapelle que Richelieu avait fait bâtir. Le grand cardinal était en effet paroissien de Saint-Eustache. La chapelle voisine était celle de l'Académie de sculpture et de peinture. L'illustre société devait son origine à l'initiative du peintre Lebrun, et Louis XIV, pour honorer l'Académie et son recteur Coysevox, lui avait donné un blason qui n'était autre que celui du célèbre sculpteur, avec le supplément recherché de la fleur de lis royale ; on a pu le rétablir. La chapelle a conservé son ancien vocable de « Saint-André ». Le chancelier Séguier, qui avait prêté le concours de son autorité à l'Académie de peinture et avait présidé l'Académie française sitôt après la mort de Richelieu, est un des personnages qui ont le plus généreusement contribué à l'achèvement de Saint-Eustache ; aussi ses armoiries, avec le manteau, le mortier et les deux masses, étaient-elles sculptées en très haut relief sur la troisième travée de la nef médiane ; de plus, il possédait dans l'église une chapelle de famille, la première à droite en entrant, la moins profonde de toutes à cause de la forme oblique que l'architecte avait été contraint de donner à l'édifice. Elle renferme l'inscription commémorative de la première dédicace de Saint-Eustache. Le nom de Pierre Séguier y est rappelé comme membre de la fabrique. Il ne fut cependant pas enseveli à Saint-Eustache, mais à Saint-André des Arts.

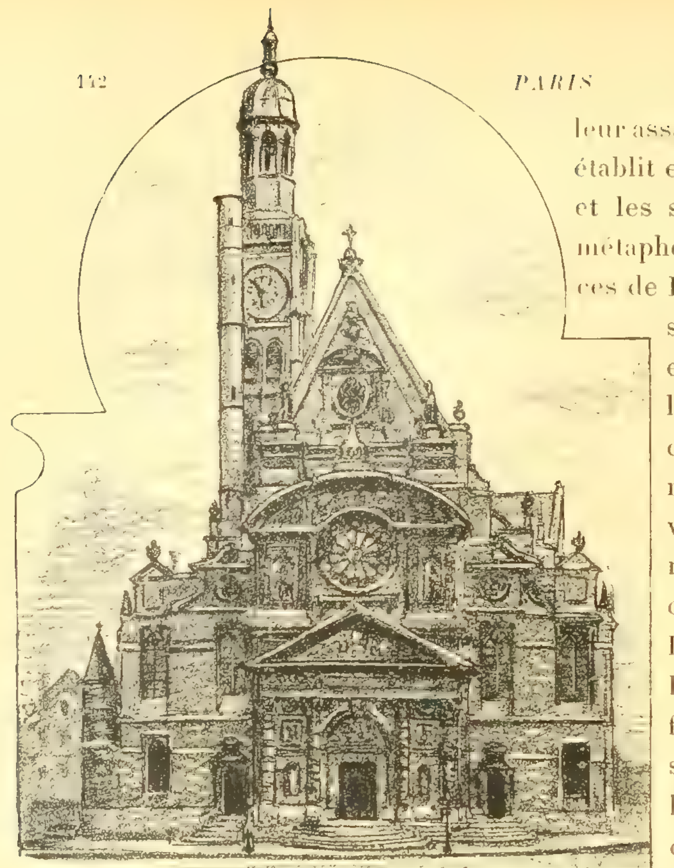
Colbert, au contraire, repose dans la chapelle qui porte ses armes parlantes : une couleuvre, *coluber*. Le mausolée du ministre a été sculpté par Coysevox et Tuby, sur les dessins de Lebrun. Colbert, avec le grand manteau de l'ordre du Saint-Esprit, est à genoux, les mains jointes, les yeux fixés sur un livre que soutient un ange. A ses pieds sont deux figures de femmes, la Religion et l'Abondance. La postérité a rendu hommage à l'honnêteté, à la hauteur de vues du successeur de Mazarin ; ses contemporains furent injustes envers lui, et son cortège funèbre dut, par crainte de manifestations hostiles, traverser de nuit les rues de Paris sous l'escorte d'une compagnie du guet. Colbert s'était beaucoup intéressé à la construction de Saint-Eustache, et, outre sa chapelle particulière, il en avait fait décorer deux autres, détruites au dix-huitième siècle, lorsque fut érigé le massif portail de Philippe-Égalité. Elles servaient, celle de droite de fonts baptismaux, celle de gauche de salle de mariage ; les peintures de la première étaient de Mignard, et Molière les a célébrées à l'égal des fresques du dôme du Val-de-Grâce ; la seconde eut pour décorateur Charles de Lafosse, le même qui peignit plus tard l'intérieur de la coupole des Invalides.

Telles sont les principales chapelles de Saint-Eustache ; par leurs fresques anciennes ou modernes et les tableaux de maîtres qu'elles renferment, elles méritent de retenir l'attention du visiteur.

Les curés de cette paroisse ont souvent exercé sur la population des Halles une influence considérable. Nous esquisserons le portrait de deux d'entre eux : René Benoist, qui vivait à l'époque troublée de la Ligue, et Marlin, qui exerça son ministère dans la période également agitée de la minorité de Louis XIV.

René Benoist était un homme du monde ; il avait vécu à la cour de Marie Stuart, avant qu'elle ne vînt en France épouser François II, et était retourné en Écosse avec la reine devenue veuve. Son titre de confesseur de la belle-sœur du roi lui créait des privilèges. Après quelque temps passé à la cure de Saint-Pierre des Arcis, il fut nommé à celle de Saint-Eustache. René Benoist exerça bientôt sur la populace une autorité telle qu'on le surnomma le *roi des Halles*.

On connaît le caractère démocratique de la Ligue, livrant le pouvoir aux gens de métier au détriment de la bourgeoisie, cherchant à développer les franchises municipales et à créer une fédération des villes au lieu et place de la centralisation royale. L'éloquence des prédicateurs avait une puissance incalculable, et René Benoist comptait parmi les plus écoutés. Il faut lire l'éloge enflammé des Guises qu'il prononça lors de



L'ÉGLISE SAINT-ÉTIENNE DU MONT

leur assassinat, la comparaison qu'il établit entre la blessure du Balafré et les stigmates du Sauveur, les métaphores bibliques où les princes de Lorraine sont appelés Samson et David. Les citations empruntées aux classiques latins, l'étalage d'une érudition qui tirait du sens des mots une interprétation souvent étrange, impressionnaient vivement en ce temps où la mode était à l'antiquité. Le genre d'éloquence de René Benoist est l'image fidèle des mœurs et des passions de ce temps; on y voit la violence des haines, l'ardeur de la lutte et l'audace avec laquelle les mystères sacrés étaient mis au service de l'esprit de parti.

D'abord ligueur convaincu, le curé de Saint-Eustache était trop intelligent pour ne pas voir le danger que faisait courir à la France, en s'appuyant sur l'astucieux roi d'Espagne, le parti catholique intransigeant. Aussi, avec l'ardeur qu'il avait mise à défendre les Guises, il se tourna, Henri III mort, du côté du roi de Navarre. Celui-ci résolut de tirer profit du crédit du roi des Halles, et René Benoist est un des prêtres qui, avec l'évêque de Bourges et quelques autres prélats, furent appelés par lui à Saint-Denis pour parachever son instruction religieuse et assister à son abjuration solennelle. Grande fut la colère des Ligueurs, qui accusèrent de trahison leur ancien partisan. Leurs prédicateurs tonnaient du haut de la chaire. D'autre part, il courait dans la foule des vers satiriques, dans le goût de ceux-ci :

Des trois BBB garder se doit-on,
De Bourges, Benoist et Bourbon.
Bourges croit Dieu piteusement,
Benoist le prêche finement,
Mais Dieu nous gard' de la finesse
Et de Bourbon et de sa messe.

L'évêque de Bourges, ainsi pris à partie, était celui-là même qui, devant la porte de la basilique de Saint-Denis, reçut de la bouche du roi la promesse de fidélité envers l'Église catholique, et célébra la messe d'abjuration. Le Benoist du malicieux sixain, à qui est adressé le reproche de parler trop finement, était notre curé, appelé irrévérencieusement le *Diable des Halles.* Henri de Bourbon, le troisième B du pamphlet, lui en témoignait une affection d'autant plus vive. Il essaya de le faire nommer évêque de Troyes, mais la colère des ligueurs n'avait pas désarmé, et l'opposition fut assez forte pour que le pape lui refusât les bulles d'investiture. Benoist mourut à quatre-vingt-sept ans, toujours curé de Saint-Eustache.

Autrement populaire fut Marlin, un des successeurs de René Benoist. Ce Marlin, à la mort de son oncle, curé de Saint-Eustache, qui l'avait, paraît-il, désigné pour lui succéder dans cette charge lucrative, était venu sans autorisation aucune s'installer à la cure et, sommé d'en sortir, avait catégoriquement refusé. Colère de l'évêque, qui parle de recourir à la violence; obstination du curé, qui se met sous la protection du peuple des Halles, de tous temps fort enclin à prendre vigoureusement fait et cause pour qui lui plaît. Déjà les chaînes se tendent en travers des rues, des barricades s'élèvent; une délégation des dames du quartier se rend devant la régente Anne d'Autriche ; une jeune fille, rougissante, mais décidée, lui adresse d'une voix ferme la harangue que voici : « Notre curé qui est mort était si bon, si humain, que nous l'avons tous pleuré. En mourant il a désigné son neveu pour son successeur, et l'on a voulu nous en donner un autre. Ce n'est pas juste, n'est-ce pas, madame la reine? Les Marlin, voyez-vous, depuis bien longtemps sont curés de Saint-Eustache *de père en fils,* et les paroissiens n'en souffriront pas d'autre. »

La reine sourit, loua fort le zèle des paroissiennes, les complimenta sur la générosité de leurs sentiments, mais ne promit rien. Le peuple allait en venir aux mains avec les gens du guet chargés de rétablir l'ordre, lorsque sagement l'évêque céda. Marlin demeurait vainqueur. C'est lui qui, quelques années plus tard, donna à Saint-Eustache la première communion à Louis XIV.

On trouverait encore bien d'autres souvenirs historiques à rappeler à propos de Saint-Eustache : la présence de Mlle d'Aubigné avant qu'elle devînt Mme Scarron et plus tard Mme de Maintenon, l'oraison funèbre d'Anne d'Autriche par le père Senault, celle de Turenne par Fléchier et le sermon sur le *Petit Nombre des élus* par Massillon.

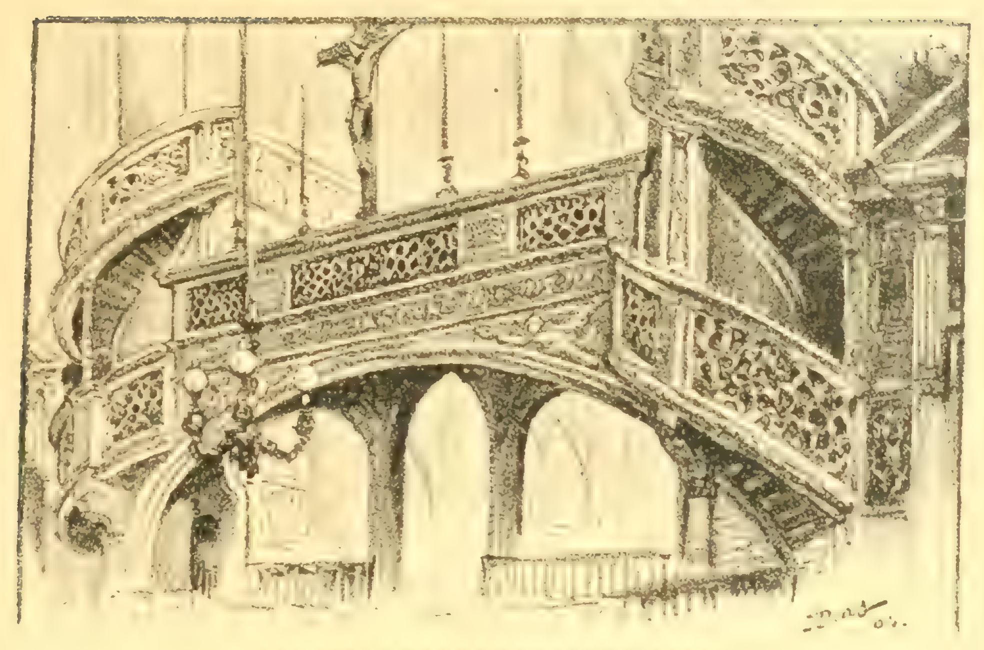
On voit que si, au point de vue artistique, l'église Saint-Eustache symbolise l'effort accompli par la Renaissance dans le sens de l'architecture religieuse, elle rappelle, dans le centre populeux où elle a été bâtie, les mouvements tumultueux provoqués par la religion mise au service de la politique. Si ses voûtes ont vibré aux paroles de combat des prêtres ligueurs, elle a entendu aussi les discours des maîtres de l'éloquence sacrée, et ses dalles recouvrent les cendres de Français illustres.

Saint-Etienne du Mont est un autre type, moins imposant peut-être, mais non moins curieux de l'architecture du dix-septième siècle, avec son clocher mince et effilé, la ligne de ses contreforts, dont les grands bras arc-boutent la nef centrale; avec ses gargouilles sculptées, ses ouvertures tantôt en tiers-point, tantôt en plein cintre, avec son portail, mélange heureux de l'art de la Renaissance et de l'architecture classique du dix-septième siècle.

On a mis plus de cent ans à la parfaire : commencée en 1517 par l'abside et le chœur, elle fut continuée avec lenteur et porte l'empreinte des variations de la mode, à laquelle n'échappe pas l'art de bâtir; la première pierre de son portail fut posée en 1610 par Marguerite de Valois, femme divorcée de Henri IV.

Au temps où Saint-Étienne n'était qu'une chapelle fréquentée par la population dépendant de l'abbaye de Sainte-Geneviève, elle n'avait pas d'entrée spéciale ; on y pénétrait par l'église même en longeant le collatéral nord jusqu'à la neuvième travée; une ouverture arquée à sculptures romanes indique probablement le point de contact des deux sanctuaires. La chapelle de Saint-Étienne ayant eu besoin de grosses réparations, on préféra la reconstruire, et les plans furent établis en 1590. Il est aisé de suivre les étapes successives de sa construction. Dans l'abside et dans le chœur on reconnaît la persistance de l'inspiration gothique à côté de la fraîcheur d'éclosion de la Renaissance; les ouvertures y sont en tiers-point, tandis que dans la nef elles sont en plein cintre, sauf toutefois au troisième étage, où l'on a maintenu la forme brisée pour une raison d'harmonie. Le portail appartient à l'art classique sans en avoir la froideur.

L'intérieur de l'église est d'un aspect très original. Trois rangs de fenêtres déversent un jour puissant dans les trois vaisseaux d'élévation à peu près égale; les colonnes, à base carrée, sont coupées au tiers de leur hauteur par une étroite galerie qui les contourne en encorbellement; elle s'harmonise admirablement avec le magnifique jubé hardiment jeté en travers du chœur. L'architecte paraît s'être joué de la difficulté qu'il y



LE JUBÉ DE SAINT-ÉTIENNE DU MONT

avait à suspendre ainsi cette masse de pierres dans un arc surbaissé d'une si grande portée; les balustrades, au lieu de reposer sur la galerie même, sont comme suspendues en l'air sur de légers points d'appui; elles sont ajourées au point de ressembler à une frêle vannerie. Le double escalier qui s'enroule autour des piliers du chœur est également d'un travail exquis.

Les voûtes de l'église sont soutenues par un réseau de nervures aboutissant à des clefs de voûte de si fortes dimensions et si profondément fouillées qu'on a dû les maintenir par une solide armature.

Malgré ces critiques de détail, d'ailleurs inhérentes à ce genre de style, Saint-Étienne du Mont mérite tout particulièrement la curieuse attention de ceux qui s'intéressent à l'art de la Renaissance.

Revenons aux abords de Saint-Eustache. De l'autre côté des Halles, la fontaine des Innocents, œuvre de Pierre Lescot et de Jean Goujon, se dresse au centre d'un jardin public, à l'ombre de grands arbres. Ce cadre de verdure met en valeur sa silhouette charmante, mais offre l'inconvénient d'en défendre l'approche et d'empêcher l'œil d'apercevoir avec assez de netteté la finesse et la délicatesse des sculptures. La disposition actuelle n'est pas celle qu'avait imaginée l'architecte. La fontaine, telle qu'elle est dans sa forme quadrangulaire, avec ses quatre arcades, ses eaux tombant en cascade dans de larges vasques, a été établie sur l'em-

placement actuel, avec les pièces soigneusement détachées de l'ancienne loge triangulaire, autrefois au coin des rues Saint-Denis et Aux-Fers, où on l'avait élevée lors de l'entrée à Paris de Henri II; c'était, en effet, un hommage de la capitale à son souverain.

Dans son irrégularité voulue, avec ses deux arcades d'un côté et son arcade unique de l'autre, dans la pureté et la simplicité de ses belles lignes architecturales, elle offrait sur les surfaces de ses trumeaux un champ favorable à l'habileté du ciseau expressif de Jean Goujon. Les panneaux étroits laissés entre les arcades à la disposition de l'artiste appelaient la représentation svelte de ces nymphes célèbres. Leur idéale beauté, la grâce de leur pose, le naturel des draperies, dessinant avec une légèreté exquise leur corps délicat, tout cela forme un délicieux ensemble, les a fait comparer aux bas-reliefs du Parthénon. Plus jolies encore, s'il est possible, sont les frises où de petits génies conduisent sur les flots des déesses dont les voiles se gonflent au souffle du vent; quelques-unes, qui eussent été trop exposées au contact dangereux des eaux, ont été transportées au musée du Louvre, où l'on peut en admirer les détails.

Pour donner à la *loggia* toute la valeur qu'elle avait autrefois, il faut la replacer là où l'avaient voulue ses auteurs, contre la vieille église gothique des Saints-Innocents, sur le fond sombre de laquelle ses pierres découpées ressortaient en blanc, près du cimetière dont la disposition pittoresque nous a été conservée par les gravures du temps.

Il faut aussi et surtout voir s'agiter la foule brillante des seigneurs aux toques emplumées, aux pourpoints de velours multicolores, aux épées ciselées; des dames aux larges collerettes, aux robes de brocart garnies de pierreries et dont la mode diversifiait la forme suivant les grâces coquettes de celles qui s'en paraient.

C'était un événement considérable et depuis longtemps attendu que cette entrée solennelle du roi. Ceux qui ne faisaient pas partie du cortège se montraient aux tribunes, loges improvisées recouvertes de tapisseries et d'étoffes précieuses. Sans parure d'emprunt, sans aucun ajout extérieur, la loge de Jean Goujon était de beaucoup la plus belle de toutes; ce n'était pas un monument destiné à disparaître dès le lendemain; il était construit pour l'éternité.

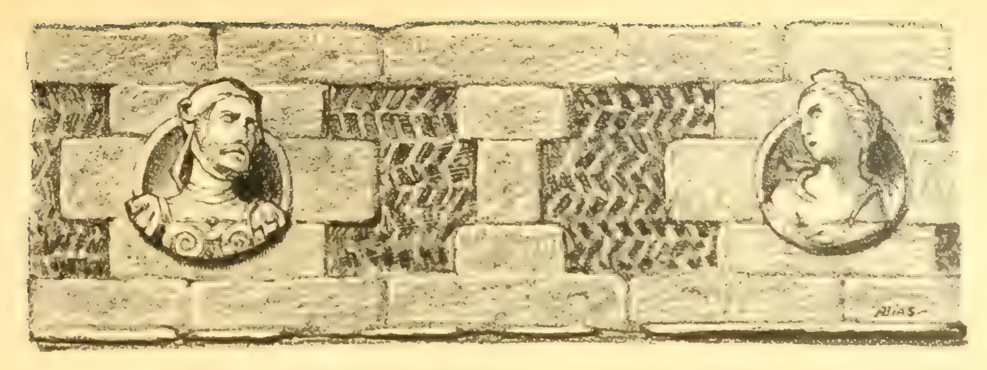
Quant au cortège lui-même, les récits de l'époque nous en ont conservé la pittoresque et magnifique description : les pompes païennes furent requises pour apporter le concours de leur imaginative invention, et l'on montra aux yeux de la foule, moins étonnée que charmée, des groupes de jeunes filles nues, portant des vases d'or, des attributs symboliques et des guirlandes de fleurs.

Telles sont les conditions dans lesquelles prit naissance le bijou de ciselure que nous appelons aujourd'hui la fontaine des Innocents. Ce joyau méritait, pour être vu dans toute sa valeur, d'être replacé dans le précieux écrin sans lequel l'indifférence du regard pourrait en partie le méconnaître.

Cet édicule vit — étranges vicissitudes des choses humaines — passer, à soixante-trois années de distance, le triste cortège qui ramenait au Louvre le corps inanimé de Henri IV, assassiné à quelques pas de là, dans la rue de la Ferronnerie. Les hommes passent, les monuments demeurent. La fontaine des Innocents offrira pendant longtemps encore aux générations futures, à côté d'intéressants et d'émouvants souvenirs historiques, le spécimen d'un art dont la préoccupation première paraît avoir été de réaliser l'élégance.



LA FONTAINE DES INNOCENTS



MÉDAILLONS DE L'HÔTEL DE SCIPION SARDINI

CHAPITRE DOUZIÈME

TROIS HOTELS DU SEIZIÈME SIÈCLE

SOMMAIRE

Les vestiges de l'hôtel de Scipion Sardini, banquier de la cour des Valois. — L'hôtel de Diane de France, puis du président de Lamoignon. — L'hôtel Carnavalet, habité ensuite par Mme de Sévigné.



Si les grands monuments de l'époque de la Renaissance ne subsistent qu'en très petit nombre, il en est de même, à plus forte raison, des hôtels particuliers; les uns ont été détruits, les autres ont été modifiés au point d'en être méconnaissables, et cette transformation ne s'est pas seulement opérée au cours de ces dernières années, dans les remaniements profonds qui ont fait de Paris comme une ville nouvelle, mais dès le dix-septième siècle il fut de mode — nous en montrerons quelques exemples — de rajeunir, de mettre au goût du jour, les habitations qui n'étaient pas disposées dans les conditions d'étendue et de confort en rapport avec les usages d'une société chez laquelle la vie de salon tenait une place importante.

L'hôtel de Scipion Sardini, dont il va être question tout d'abord, nous est parvenu tout mutilé; mais très originale et très caractéristique est la physionomie de son propriétaire. L'hôtel de Diane de France est d'une belle et imposante architecture; néanmoins, au siècle suivant, le prési-

dont Lamoignon crut bon de le moderniser en l'ornant d'un portail comme on les faisait de son temps. Bien plus considérables furent les modifications apportées dans l'ensemble comme dans les détails de l'hôtel Carnavalet, imparfaitement préservé par le nom de son architecte Pierre Lescot et les sculptures de Jean Goujon.

Ainsi s'explique la disparition de tant d'œuvres gracieuses, qui fussent parvenues jusqu'à nous en plus grand nombre si le marteau des démolisseurs n'était venu en aide aux morsures du temps.

Dans le quartier Mouffetard, à l'extrémité de la rue de la Clef, à l'angle des deux rues Scipion et du Fer-aux-Moulins, s'élève, entouré de hautes murailles, le bâtiment de la Manutention des hospices civils de la Seine. On y fabrique journellement les seize mille cinq cents kilos de pain nécessaires au service de l'Assistance publique. Le grain y arrive par convois; il est criblé, trié, écrasé par des procédés mécaniques et réduit en une blanche farine que l'on garde en magasin jusqu'au moment où, par un ingénieux système de conduits, elle est amenée dans les pétrins, battue par des bras de fer et convertie en un beau pain doré. Les bâtiments s'étendent, uniformes en leur banalité, autour d'une cour quadrangulaire. Sur l'une des faces, cependant, se découvre sous le crépi une ancienne construction, aux matériaux caractéristiques. Une suite de six arcades en pierre de taille, dont quatre sont aujourd'hui fermées par une cloison, portent, dans l'espace compris entre la retombée des voûtes, des médaillons de terre cuite représentant des bustes de personnages : hommes à la barbe pointue, dames à la large collerette, gracieuses et souriantes. Tous les médaillons sont loin d'être de même bonne conservation; ils rappellent du moins le mode de décoration italienne du seizième siècle, tel qu'il fut amené de Toscane à Paris, par un des nombreux immigrés accourus en France à la suite de Catherine de Médicis.

C'est précisément un de ces nouveaux venus, Scipion Sardini, qui fit construire l'hôtel dont nous avons sous les yeux quelques vestiges. Ses contemporains disaient de lui que, « petit poisson en son pays, il s'était fait baleine en France ». Sa fortune avait, grâce à la faveur royale, grossi avec une stupéfiante rapidité. Devenu puissamment riche, il lui manquait, pour avoir à la cour ses grandes entrées, d'être allié à une noble famille. Peu scrupuleux sur la question d'honneur, il épousa Isabelle de Limeuil, une des reines de beauté de l'*escadron volant* de Catherine, une de celles qui faisaient dire qu'elles étaient « toutes bastantes pour mettre le feu par tout le monde ». Isabelle avait, quelques années auparavant, enflammé le cœur du prince de Condé, dont elle eut un fils, inconvénient auquel Sci-

pion Sardini ne s'arrêta pas. Voici ce que raconte à ce propos le joyeux Brantôme : « Cette demoiselle, pour être l'une des belles et des agréables de son temps, nonobstant l'abandon qu'elle avait fait de son corps à ce prince, ne laissa à trouver un parti d'un très riche homme, mais non de semblable maison; si bien que, se venant à reprocher l'un à l'autre les honneurs qu'ils s'étaient faits de s'être entremariés, elle qui estoit d'un si grand lieu de l'avoir espousé, il luy fit réponse : « Et moy j'ai fait plus « pour vous que vous pour moy, car je me suis déshonoré pour vous « remettre votre honneur; » voulant inférer par là que, puisqu'elle l'avait perdu estant jeune fille, il le luy avoit remis l'ayant prise pour femme. »

Scipion Sardini tira d'ailleurs profit, pour sa fortune, de son union avec Isabelle de Limeuil, et il obtint de la reine mère le titre de baron de Chaumont-sur-Loire. Le financier était ingénieux comme pas un pour inventer des taxes nouvelles et les affermer à son avantage; aussi Henri III, quand il était à court d'argent, — et cela était fréquent, — avait-il recours aux services de l'Italien. Celui-ci, banquier du roi pour sa cassette personnelle, des seigneurs et des membres du clergé, faisait, sur gages, des avances dont l'énormité nous étonne. Le Parlement et la bourgeoisie le détestaient, et, n'était la protection particulière dont le couvrait le roi, les gens de justice lui eussent fait mauvais parti. L'Estoile nous apprend que « le roy fit venir par-devers lui, au Louvre, le président Le Faure et d'Augueschin, procureur en la cour des aides, les blâma aigrement de ce qu'ils avoient envoyé Sardini prisonnier à la Conciergerie, à cause que de son autorité il avoit fait imprimer l'édit du Parlement de Paris, publié peu de jours auparavant en ladite cour, et fait mettre en l'arrest de publicature qu'il avoit été publié et registré... Et envoya Sa Majesté ledit président entouré du grand prévost et de ses archers retirer Sardini de la Conciergerie et le lui ramener par la main au Louvre, et puis ordonna au pauvre président d'aller en sa maison, qu'il lui donna pour prison et où il demeura quinze jours. » Qu'y a-t-il d'étonnant, avec de pareilles mœurs gouvernementales, que la journée des Barricades ait, moins d'un an après, obligé le dernier des Valois à prendre la fuite. Scipion Sardini ne demeura naturellement pas, au cours de l'émeute, dans son hôtel de Paris. Prudemment, il avait expédié dans la maison qu'il possédait à Blois ses caisses d'or; il les mit à la disposition de son maître. Les Guises s'en vengèrent en le faisant arrêter par une troupe

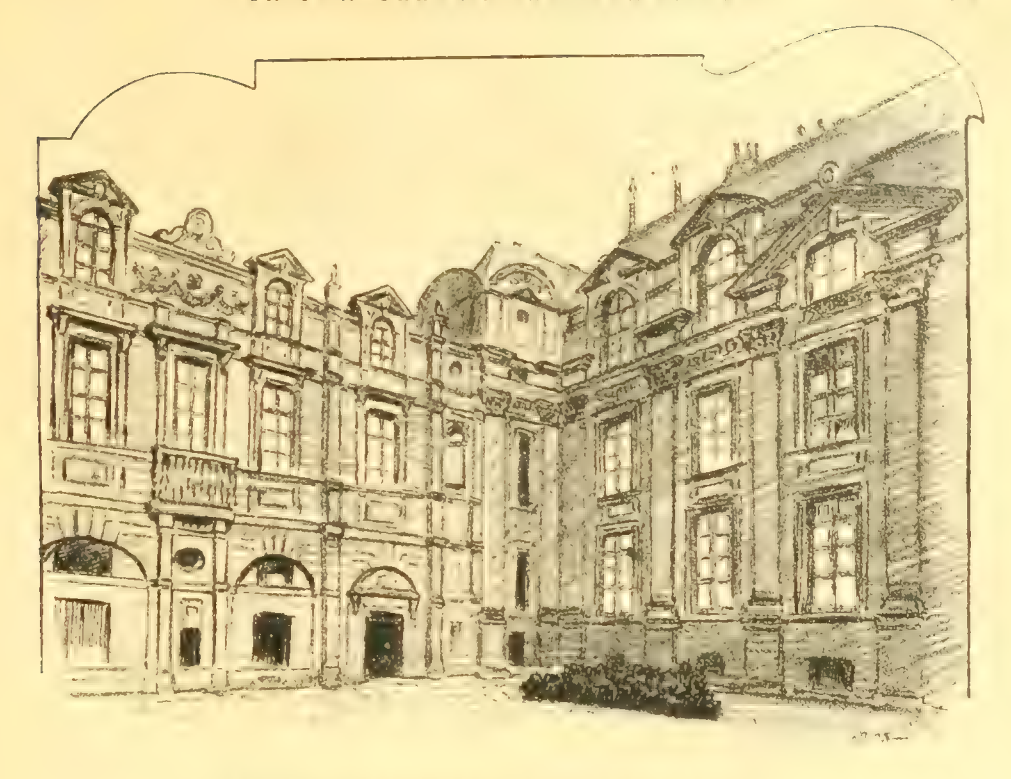


d'affidés, un jour qu'il descendait la Loire en bateau; ils ne le relâchèrent qu'après le payement d'une forte rançon. Cette aventure avait refroidi l'ardeur du financier pour l'action politique; il profita des dispositions pacifiques de Henri IV pour retourner à Paris. Il ne recouvra jamais son crédit, car le Béarnais se passait volontiers d'intermédiaires quand il avait besoin d'argent, et Sully remplissait les coffres royaux. D'un autre côté, l'âge arrivait pour le traitant, qui avait tourné son activité du côté des belles-lettres et se piquait de les protéger. Il mourut vers 1611. Ses héritiers ne tardèrent pas à se défaire du somptueux hôtel, qui devint un hospice à l'usage des vagabonds, jusqu'à l'époque de sa prise de possession par la boulangerie de l'Assistance publique. Étrange destinée de cette demeure bâtie avec le produit des bénéfices réalisés en pressurant le peuple, et où maintenant se fabrique le pain des pauvres!

De grandes dimensions, puisqu'il occupe tout l'espace compris entre la rue Pavée et la rue des Francs-Bourgeois, l'hôtel de Diane de France est aujourd'hui partagé entre plusieurs industriels, et sa cour est encombrée d'un matériel de peintre en bâtiments. Sa destination nouvelle, son morcellement, n'ont rien fait perdre à sa façade de sa noble majesté. Des pilastres aux chapiteaux corinthiens encadrent les fenêtres à bandeaux avec frontons triangulaires, et sur les frises sont sculptés, entre autres ornements, le croissant de la déesse des nuits, des cors de chasse et des têtes de chiens.

L'hôtel avait été construit en effet par Diane, fille naturelle de Henri II, alors qu'il était Dauphin. Son père l'avait fait élever avec soin, et il l'affectionnait d'autant plus que, de tous ses enfants, elle seule lui ressemblait, chose que les ennemis de Catherine de Médicis ne manquaient pas de faire malicieusement remarquer. Diane aimait la chasse et était excellente amazone. « Je pense, écrivait Brantôme, qu'il n'est pas possible que jamais dame ait été mieux à cheval. »

Veuve en secondes noces du fils aîné du connétable de Montmorency, elle fit, en 1579, commencer l'hôtel qui nous occupe. Par sa magnificence, il était en rapport avec le rang que la princesse tenait à la cour, où elle aimait à se prévaloir de sa qualité de fille et sœur légitimée de rois. Elle avait une vive affection pour Henri III, qui la payait de retour, et elle ne l'abandonna jamais dans ses malheurs. Ce fut elle qui négocia, après la mort des Guises, un rapprochement, fécond en résultats, entre le roi de France et le roi de Navarre. Quand celui-ci monta sur le trône, il entoura Diane d'une grande considération, car il avait en elle toute



HÔTEL DE DIANE DE FRANCE, PUIS DE LAMOIGNON

confiance. Il lui dit un jour : « Madame, si vous me donnez votre parole que je ne dois avoir aucun sujet de défiance et qu'on veut agir sincèrement avec moi, toutes stipulations sont inutiles : j'en crois plus à votre parole qu'à mille pages d'écriture. » Elle mourut en 1619, âgée de plus de quatre-vingts ans, après avoir vu passer sept rois sur le trône de France.

Son hôtel, auquel on travaillait depuis trente-neuf ans, fut achevé par Charles de Valois, duc d'Angoulême, ce fils naturel de Charles IX et de Marie Touchet, qui, ayant pris part à la conspiration de Biron contre Henri IV, avait dû son salut à l'intervention de Diane de France.

Celle-ci avait démontré au roi qu'à faire ainsi périr le fils d'un de ses prédécesseurs, cela pourrait servir un jour de titre contre ses propres enfants naturels. L'argument ne pouvait manquer de toucher Henri, qui se rendit.

Le troisième propriétaire de l'hôtel fut le président de Lamoignon. On est avec lui en plein dix-septième siècle ; et nous avons dit combien la mode était alors aux nouveautés architecturales.

Splendide était la demeure de Diane de France, construite d'ailleurs à cheval sur les deux siècles, et par conséquent dans des conditions en

partie conformes aux usages récemment adoptés pour la disposition des appartements. Le président conserva donc l'hôtel comme il était, en lui donnant toutefois, pour le rajeunir, un portail selon le style en faveur. C'est celui que nous voyons, à fronton cintré, avec, dans la partie centrale, entre deux figures d'enfants, un cartouche aux armes du magistrat.

Cet ajout, en somme insignifiant, n'a pas altéré le caractère des façades. Beaucoup plus profondes ont été les transformations apportées par le dix-septième siècle à la maison que nous allons maintenant visiter.

La rue de Sévigné, où se trouve l'hôtel Carnavalet, s'appelait autrefois de la Culture-Sainte-Catherine, en souvenir des terrains de rapport appartenant à l'abbaye de Sainte-Catherine du Val des Écoliers. C'est dans cet espace libre que Jacques des Ligneris se fit, en 1544, édifier une demeure.

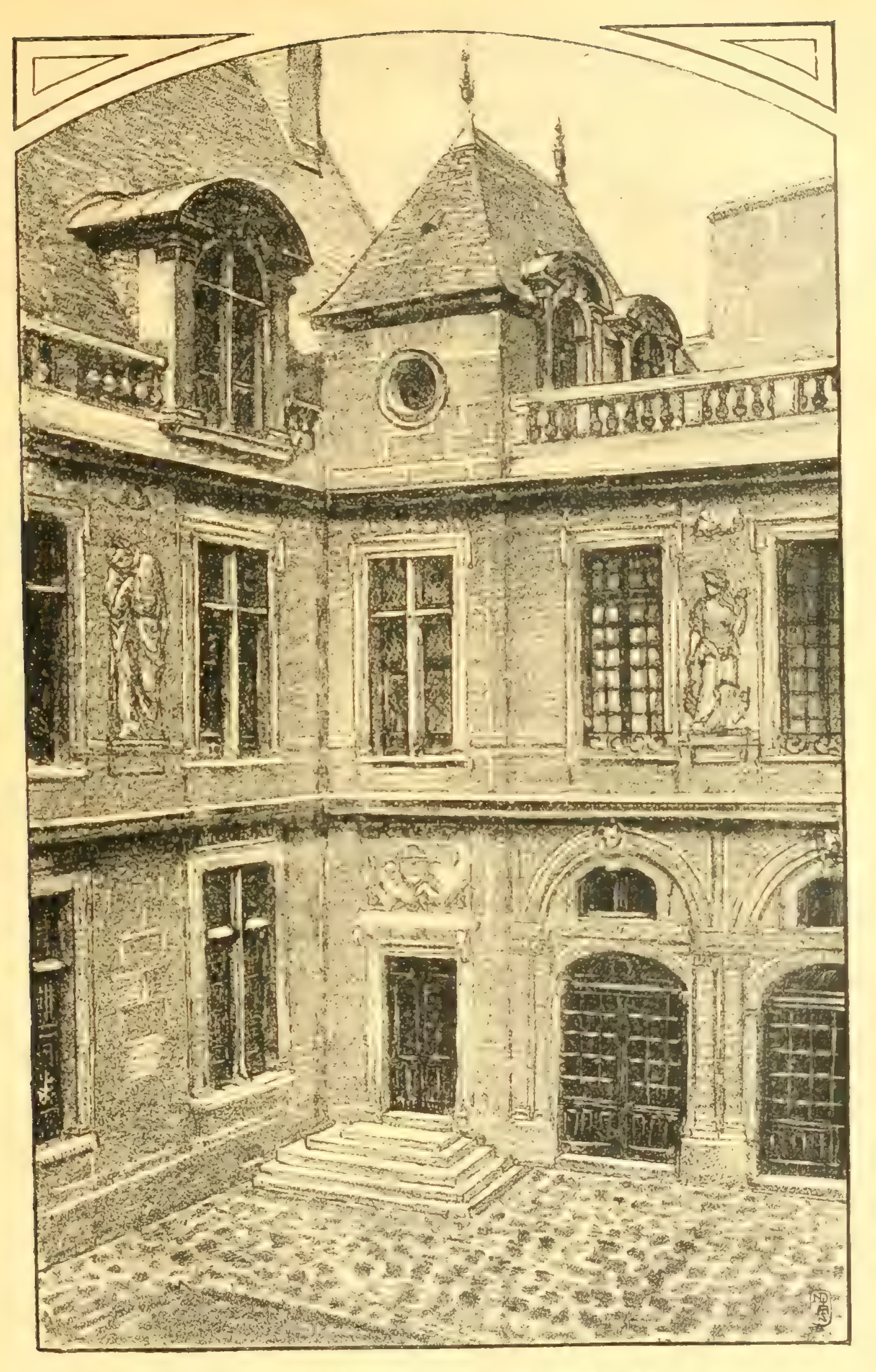
Magistrat fort riche, ami des arts, il jouissait d'une grande considération, à laquelle il avait dû d'être désigné pour représenter la France au concile de Trente. Lorsque Henri II mourut, tout à côté, dans l'hôtel des Tournelles, là où a été établie la place des Vosges, les fils du roi défunt descendirent chez des Ligneris pour revêtir, au moment de la cérémonie funèbre, l'officiel costume de deuil. Sa maison était donc une des plus importantes du quartier. Essayons de nous la représenter dans son aspect primitif.

L'hôtel, situé entre cour et jardin, se composait d'un corps de logis principal, avec deux toutes petites ailes en retour. Ce corps de logis, de la hauteur d'un étage, avait des combles élevés et un toit pointu, encadrés d'une balustrade à la partie inférieure.

La cour était limitée à droite et à gauche par deux galeries à rez-de-chaussée; la première, fermée, contenait les remises ou communs; la seconde, sorte de *loggia* à arcades ouvertes, servait de promenoir. Sur la partie antérieure, le carré était bordé par une galerie de même hauteur que les ailes, avec, au centre, le portail d'entrée.

Les lignes architecturales de l'hôtel étaient fort belles : Pierre Lescot en avait donné le plan, et la décoration était des plus soignées. Jean Goujon y avait travaillé, et après lui ses élèves. On admire justement les délicieuses sculptures tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du portail, avec ce choix de sujets tout personnel qu'affectionnait la Renaissance. Pour rappeler les hautes fonctions dont était chargé le président des Ligneris, l'artiste avait représenté le triomphe de la Loi, personnifiée par une femme avec un joug pour attribut, sur la Violence figurée par deux lions domptés.

La porte d'entrée des appartements, sur le perron de gauche, était



HOTEL CARNAVALET — FAÇADE INTÉRIEURE

surmontée d'un bas-relief montrant des enfants endormis porteurs de flambeaux allumés, pour signifier que la Justice veille toujours, même alors qu'elle paraît sommeiller. Entre les fenêtres de la façade, on voit les Quatre Saisons si connues : l'*Été*, symbolisé par une femme aux formes puissantes ; le *Printemps*, par une gracieuse jeune fille ; l'*Automne*, par un homme dans la pleine maturité de l'âge ; l'*Hiver*, par un vieillard.

Les clefs de voûte des arcades de la galerie sont ornées de têtes grotesques, d'un réalisme saisissant, taillées par Paul Ponce. Un escalier à vis, pratiqué dans l'avant-corps de gauche, conduisait dans les appartements décorés de peintures de genre galant. Dans le salon on pouvait admirer une monumentale et majestueuse cheminée ; nous aurons à en reparler à propos de la marquise de Sévigné.

Tel était l'hôtel que M. des Ligneris s'était fait bâtir, avec le goût éclairé d'un connaisseur, par des artistes dont les rois sollicitèrent ensuite le concours pour l'édification de leurs palais et de leurs châteaux.

La maison passa après lui aux mains de la veuve de François de Kernevenoy, par corruption Carnavalet, Breton d'origine, grand écuyer de Henri II et gouverneur du duc d'Anjou.

[illegible]
DE JEAN GOUJON
(CARNAVALET)

Mme de Kernevenoy, belle, riche et fort bien en cour, se consolait de son veuvage, et l'hôtel fut témoin de joyeuses équipées, fréquentes en ce temps dont Brantôme nous a dépeint les mœurs faciles. Après trente années de possession, elle vendit sa coquette demeure à Florent d'Argouges, trésorier de Médicis, qui, amateur des modes italiennes, fit remanier l'aile droite pour y établir un escalier à double rampant, aujourd'hui disparu.

Claude Boislève, propriétaire après lui, était une des créatures de Mazarin et intendant de Fouquet de 1655 à 1661 ; il fit opérer les remaniements très importants qui ont donné à l'hôtel Carnavalet sa physionomie actuelle.

Riche et fastueux, le traitant ne s'accommodait pas des appartements d'aspect déjà suranné et de dimensions restreintes. Il résolut de modifier sa demeure selon son goût, et il s'adressa à François Mansard. Celui-ci, respectueux de l'œuvre de son prédécesseur, la conserva dans ses parties essentielles et, pour gagner de l'espace, éleva d'un étage les trois côtés du carré, jusqu'alors simple rez-de-chaussée. L'escalier à vis de l'avant-corps de gauche fut supprimé et remplacé par l'escalier à rampe de fer qui subsiste encore.

La décoration des façades nouvelles fut mise en harmonie, autant que faire se pouvait, avec celle de Jean Goujon. Par analogie avec les quatre *Saisons,* les quatre *Éléments* furent sculptés sur la façade de l'aile gauche, tandis que quatre déesses symboliques, de valeur artistique inférieure, étaient représentées en bas-relief sur la façade de l'aile droite. Claude Boislève ne devait pas profiter de son hôtel modernisé : il allait l'inaugurer, lorsque Fouquet fut disgracié. Lui-même, jeté en prison, eut tous ses biens confisqués. L'hôtel fut vendu, et son nouveau maître le mit en location.

Il pourra paraître que nous avons beaucoup insisté sur les modifications successives apportées à l'hôtel primitif. Cela nous a servi à expliquer par un exemple la cause de la disparition de tant d'œuvres de la Renaissance française. Comment, d'ailleurs, résister au plaisir de parler, à propos de l'hôtel Carnavalet, de la spirituelle marquise de Sévigné? On nous eût justement reproché de la passer sous silence.

Marie de Rabutin-Chantal, marquise de Sévigné, n'était pas précisément jolie, mais sa figure souriante réfléchissait la bonhomie et l'intelligence, et ses traits s'éclairaient dans la conversation au point que, suivant l'expression d'un de ses amis, chez elle l'esprit éblouissait les yeux. Veuve à vingt-six ans, elle avait, par le fait de cette situation, une liberté d'allures qui ajoutait encore au piquant de sa physionomie. L'assurance, la vivacité des reparties, l'à-propos d'un bon mot qui monte aux lèvres et qu'une jeune femme peut ne pas retenir, donnait à son entretien un charme inexprimable, et son salon ne désemplissait pas d'hommes qui avaient nom le prince de Conti, Turenne, le surintendant Fouquet, le duc de Rohan, le comte de Lude et tant d'autres qui lui faisaient une cour assidue, sans résultat d'ailleurs, mais aussi sans qu'elle les décourageât complètement. Elle était coquette assurément, mais n'allait pas plus loin, et Bussy-Rabutin, son cousin, se vengeait de ses dédains en disant d'elle que sa vertu était question de tempérament.

Insensible à l'amour, elle donnait tout à l'amitié et était foncièrement bonne, aimable et bienveillante. C'est une des raisons pour lesquelles elle avait toujours autour d'elle nombre d'excellents amis.

Ses habitudes mondaines lui avaient fait attacher grande importance au choix de son appartement.

Quand elle quitta la rue Court-aux-Vilains pour venir s'installer dans l'ancien hôtel des Ligneris, elle laissa éclater sa joie dans une lettre adressée à sa fille : « Ah! quel bon air nous avons dans cette Carnavalette, au prix de la Courtaude! » écrivait-elle le 4 octobre 1677; et dans une lettre du 7 du même mois elle ajoutait : « Dieu merci, nous avons l'hôtel

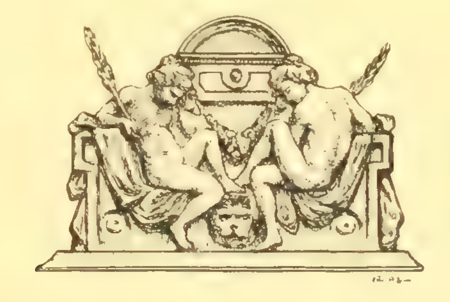
Carnavalet! C'est une affaire admirable; nous aurons le bel air, une belle cour, un beau jardin, un beau quartier! » Le bel air dont il s'agit a rapport aux gens de haute qualité qui demeuraient dans le voisinage, notamment place des Vosges.

Le montant de la location était assez élevé : de cinq à six mille livres.

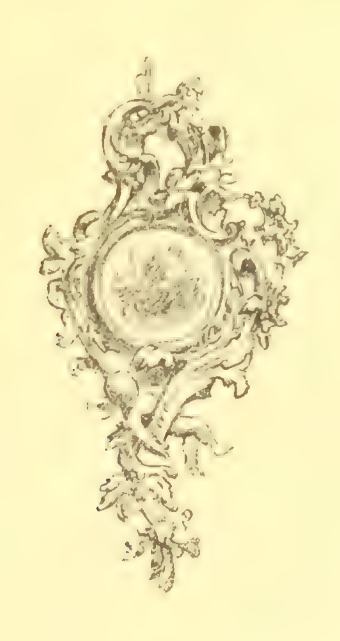
Mais la famille en partageait les frais. Mme de Sévigné habitait le premier étage du corps de logis du fond, ayant auprès d'elle Mme de Grignan, sa fille, qu'elle aimait au point de ne la vouloir pas quitter. Mais celle-ci, se trouvant « trop cousue », emprunta, dans l'aile droite, une partie de l'appartement « du bon abbé de Coulanges ». M. de Grignan, gouverneur de Provence, n'avait besoin que d'un pied-à-terre, il occupait le rez-de-chaussée du bâtiment central, quand il venait à Paris. Le fils de la marquise logeait sur la rue. Dans cette cohabitation, Mme de Sévigné s'était réservé le soin de la direction.

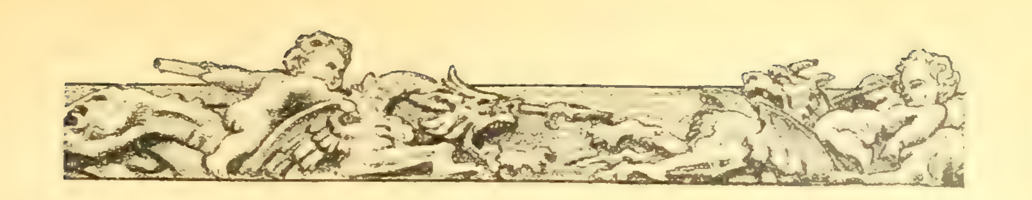
Un jour, — c'était trois ans après la prise de possession du logis, — le premier terme du bail renouvelable étant écoulé, peu s'en fallut qu'elle ne le résiliât. Que s'était-il donc passé? Mme de Sévigné souffrait de voir dans son salon, fréquenté par de si grands seigneurs et de si nobles dames, au lieu des petites cheminées à la mode, le large manteau sculpté des cheminées Henri II que Mansard avait eu soin de respecter. Dans un accès de naïf vandalisme, elle en décida la démolition, et, plutôt que de céder, elle eût quitté l'hôtel. Usant de diplomatie, elle profita de l'absence du propriétaire, s'adressa à une tierce personne plus accommodante et eut enfin la joie d'arriver à ses fins. « Il est survenu tout à propos, écrit-elle, un fort honnête homme à qui nous avons affaire en l'absence de M. d'Agaurry; il demande seulement le temps d'écrire pour avoir la permission d'attaquer la *vieille antiquaille de cheminée,* dont il ne doute point; et, cela étant, il n'y aura rien de mieux ni de plus tôt fait. »

On voit par ce trait — et il s'agit ici, remarquons-le, d'une femme de goût et d'esprit entre toutes — dans quel profond dédain furent tenues, dès le dix-septième siècle, les productions de la Renaissance : il n'y a par conséquent pas lieu, comme nous le disions en débutant, d'être surpris de leur rareté.



L'Art Moderne





CHAPITRE TREIZIÈME

LES PREMIÈRES COUPOLES

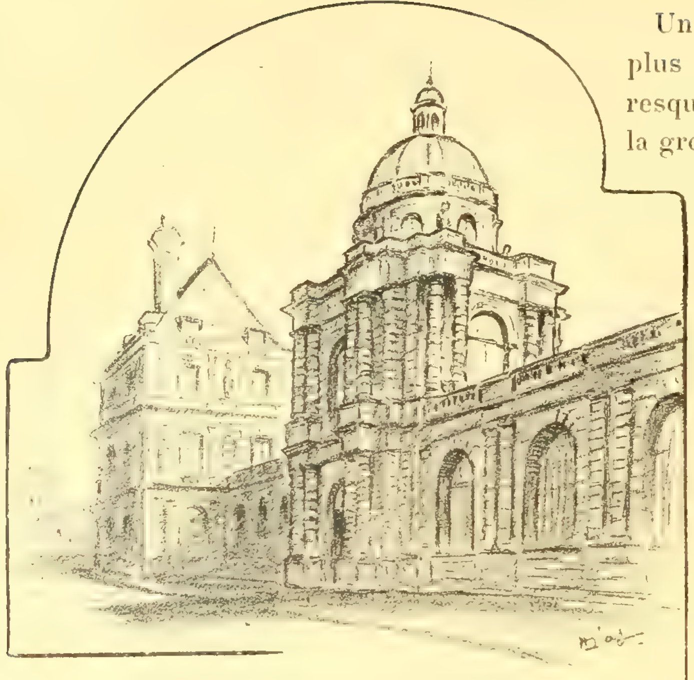
SOMMAIRE

Le palais du Luxembourg et Marie de Médicis. — La Sorbonne de Richelieu. — Le Val-de-Grâce d'Anne d'Autriche. — L'Institut de France, ancien Collège des Quatre-Nations, fondé par Mazarin.

L'art du dix-septième siècle procède naturellement de celui du seizième; mais les modifications profondes que la succession nécessaire des événements a portées dans la société, y a ajouté des éléments qui lui constituent une originalité propre.

C'est cet art de la première moitié du dix-septième siècle que nous allons étudier, avec ses parties communes et ses variétés bien caractéristiques, dans le palais du Luxembourg de Marie de Médicis, dans la Sorbonne de Richelieu, dans le Val-de-Grâce d'Anne d'Autriche, et enfin dans le Palais des Quatre-Nations de Mazarin.

Le jardin du Luxembourg est sans contredit un des plus beaux de Paris, avec ses arbres séculaires, ses immenses pelouses, ses terrasses étagées bordées de balustres, son monde de statues, son grand bassin, autour duquel s'ébat la foule joyeuse des enfants. Il a ses habitués : jeunes mères surveillant leurs enfants, groupes de gais étudiants, oisifs employant leur temps à apprivoiser des bandes de moineaux criards et affamés.



LE PALAIS DU LUXEMBOURG

Un des coins du jardin est plus particulièrement pittoresque : c'est celui où se trouve la grotte de Marie de Médicis. Au milieu d'une allée d'arbres géants, reliés l'un à l'autre par de légères guirlandes de lierre, s'étend une pièce d'eau entourée d'une ceinture de pierres surmontée de vases ornementaux; elle prend naissance au bas d'un édicule à fronton triangulaire servant de fond à un groupe mythologique : le cyclope géant Polyphème, dans un accès de jalousie, se prépare à écraser, sous le rocher qu'il soulève de ses mains puissantes, son rival Acis et la nymphe Galatée, tendrement enlacés. L'eau jaillit sous les pieds du couple amoureux et descend en large et mince nappe, d'un mouvement tranquille, avec un bruit argentin.

La nature fait ici à l'art un décor merveilleux, et sous les frais ombrages, dans le contre-bas qui isole cette fontaine monumentale, le rêveur se plaît à une promenade solitaire, tandis qu'à deux pas de lui les longues files de gens affairés traversent l'allée longeant le flanc du palais.

Depuis le jour où Marie de Médicis se fit construire, sur des terrains achetés en partie au prince de Luxembourg, une somptueuse demeure, celle-ci a considérablement été agrandie : les ailes latérales ont été prolongées d'un tiers environ dans le sens du midi, la salle des séances du Sénat, en forme de rotonde, a été établie dans le carré formé par les bâtiments neufs. Mais ces ajouts sont sans intérêt pour nous, et notre attention va se porter sur la partie du palais qui, remontant à Marie de Médicis, a par suite une valeur d'art et d'histoire.

Quand, du fond de la rue de Tournon, on aperçoit la porte du palais du Luxembourg, surmontée d'une haute coupole et rattachée aux pavillons d'angle par une terrasse de dimensions moyennes qui met les uns et les autres en valeur, on ne sait ce qu'il convient d'admirer le plus, des heureuses proportions ou de l'ornementation.

Franchit-on la grande porte de fer gardée par une sentinelle et un concierge chamarré, on voit se développer les lignes de l'architecture que Marie de Médicis avait voulu emprunter au palais Pitti de Florence, mais que le génie français de Salomon de Brosse avait transformée suivant sa propre inspiration.

Bien que certaines parties aient été modifiées, des terrasses supprimées, la montée de l'escalier déplacée, que des statues allégoriques aient disparu, la vue d'ensemble est impressionnante.

Quant aux dispositions intérieures, elles ont été changées. Des appartements de la reine, il ne demeure plus que les boiseries peintes de la chambre à coucher, transportées du premier étage dans une salle du rez-de-chaussée. Ces restes mutilés, et encore remarquables dans leurs chaudes couleurs adoucies par le temps, font regretter que l'on n'ait pas conservé intégralement la décoration surveillée par Marie de Médicis avec un soin jaloux, dans le désir de surpasser en magnificence le palais des Tuileries. Elle habita le Luxembourg quelques années seulement. En butte à des malheurs qu'elle s'était préparés elle-même, jouet inconscient entre les mains de favoris sans scrupules, faible, capricieuse, hautaine, et en somme cependant déjà digne de pitié, à cause de l'acharnement avec lequel la poursuivit jusqu'à son heure dernière un homme dont elle avait fait la fortune et qui, dans l'intérêt du bien public, se montra son irréconciliable ennemi, le grand ministre de Louis XIII, elle dut quitter Paris, puis la France.

Fille d'un grand-duc de Toscane et d'une princesse d'Autriche, elle avait vingt-sept ans lorsqu'elle fut mariée à Henri IV, qui en avait alors quarante-sept et avec lequel elle vécut neuf ans à peine. Le but de ce mariage avait été de fournir un héritier à la couronne de France, le roi n'ayant pas eu d'enfants de sa première femme, Marguerite de Valois, qu'il avait dû répudier. Quelle différence entre les deux épouses du Béarnais : l'une spirituelle, séduisante d'aspect, vive, gracieuse, aimable; l'autre lourde, épaisse, avide de pouvoir, à vues étroites et bornées, entêtée, acariâtre. Elle fut épouse honnête; mais quel ménage bourgeois, quelles scènes intimes de jalousie, souvent justifiées, il faut le dire, entre un mari entreprenant et une jeune femme fière de sa royale fécondité.

A la mort de Henri IV, elle se trouva avoir, en qualité de régente, une tâche au-dessus de ses forces. Elle laissa en réalité le pouvoir aux Italiens Concini et Léonora Galigaï et sembla tourner son activité dans le sens des embellissements de la capitale. On lui doit le Cours-la-Reine, tracé sur un plan d'une étendue inconnue jusqu'alors, dans des conditions d'un

pittoresque que l'on admire encore aujourd'hui. Mais son œuvre préférée fut le palais du Luxembourg.

Il avait fallu acquérir des terrains immenses à différents propriétaires, puis tracer des jardins, les planter d'arbres, construire des terrasses, les orner de balustres et de vases décoratifs; enfin et surtout faire venir à grands frais l'eau destinée à arroser les pelouses, et à les agrémenter de sources jaillissantes. Ensuite, Salomon de Brosse avait reçu mission d'aller en Italie étudier l'architecture à la mode, de dresser ses plans et de les présenter à la reine, après les avoir soumis à l'examen des architectes les plus célèbres de l'Europe.

L'œuvre, nous pouvons en juger, était de haute valeur; elle paraissait plus belle encore dans la fraîcheur de son éclosion, avec ses dorures, ses colonnes de bronze, ses marbres multicolores, ses statues empruntant leurs sujets aussi bien au symbolisme chrétien qu'aux allégories mythologiques.

Marie de Médicis dépensait sans compter, et cependant elle n'eut pas la joie de mener elle-même les travaux à leur fin. Commencés en 1615, ils ne furent terminés qu'en 1620; or, en 1617 eut lieu, sur le pont du Louvre, l'assassinat du maréchal d'Ancre, meurtre dont les conséquences furent terribles pour la reine. Désemparée, hésitante, elle quitta Paris et se retira à Blois, dans une sorte de prison dorée. Elle y resta deux ans, puis s'échappa, avec le concours du duc d'Épernon. Elle négocia alors avec son fils, se fit donner le gouvernement d'une province, et obtint de reparaître à la cour. Le Louvre vit cohabiter Marie de Médicis et Anne d'Autriche.

Cependant la construction du palais du Luxembourg s'était continuée, et en 1620, l'année de la réconciliation, on mettait la dernière main à la décoration. Heureuse et fière de l'influence qu'elle s'imaginait avoir recouvrée, la reine mère fit venir d'Anvers le célèbre Rubens et lui confia le soin de peindre vingt-quatre panneaux dans la grande galerie qui occupait, à côté de sa chambre à coucher, située dans un pavillon, toute l'aile occidentale du palais.

C'était une puissante allégorie, riche d'invention et riche de coloris, telles que savait les concevoir le maître renommé de l'école réaliste, et les épisodes de la vie de la reine, depuis sa naissance jusqu'à sa brouille avec son fils et sa réconciliation, furent retracés dans la magnifique série de toiles qui remplissent aujourd'hui une des plus belles salles du Louvre.

Marie de Médicis s'était abusée en croyant que le pouvoir allait lui revenir. Elle avait espéré trouver un appui pour sa faiblesse dans un homme dont le génie avait été distingué par Léonora Galigaï et qui, en

différentes circonstances, avait, dans des emplois de second rang, montré des qualités tout à fait de premier ordre. Richelieu, évêque de Luçon, d'abord aumônier à la cour, avait été revêtu de la pourpre cardinalice grâce à la protection de Marie de Médicis, et enfin était entré, non sans beaucoup de résistance de la part du roi, dans le Conseil, où il allait bientôt parler en maître. Sa bienfaitrice comptait dominer par son entremise. Quelle fut sa colère de voir tous ses projets contrecarrés! Il la fit exiler et s'acharna à la tenir éloignée de France, la laissant mourir, sans ressources, dans un appartement privé, à Cologne.

Au palais du Luxembourg demeurent encore attachés bien d'autres souvenirs. Mais la reine qui l'a fait édifier, qui l'a décoré avec complaisance et lui a imprimé la marque de ses joies et de ses tristesses, y tient, aux yeux de l'historien, une place si importante, que devant elle tous les autres personnages se mettent à l'arrière-plan et doivent comme disparaître. Ils auraient d'ailleurs l'inconvénient de séparer dans notre récit deux monuments qui, sans être intimement liés l'un à l'autre, sont l'œuvre de deux contemporains.

Le nom de la Sorbonne, siège de l'Université et de l'Académie de Paris, évoque l'idée de l'enseignement le plus élevé et le plus complet qui soit au monde. Reconstruite d'hier, elle forme un vaste quadrilatère, et sur chaque côté elle prolonge à perte de vue ses façades blanches, aux fenêtres régulières. Tout a été prévu pour le fonctionnement d'un puissant organisme littéraire et scientifique. La salle des pas perdus, où se presse, aux périodes de concours, la foule des candidats anxieux, a des proportions grandioses; l'escalier d'accès de l'étage supérieur a du caractère; il aboutit à un gracieux portique sur les murs duquel sont peintes les scènes de la vie universitaire à travers les âges. Son amphithéâtre offre un spectale pittoresque, aux jours de séances solennelles, lorsque les auditeurs s'étagent sur les gradins et remplissent les loges, et que les professeurs, dans leur traditionnel costume, se groupent sur l'estrade dominée par la célèbre fresque de Puvis de Chavannes. Les salles de cours sont confortablement installées; les laboratoires ont un développement en rapport avec l'importance de l'enseignement qui y est donné. Certains locaux sont décorés avec somptuosité, comme, par exemple, la salle de soutenance des thèses de doctorat. L'effet d'ensemble, en un mot, ne manque pas de majesté; et cependant lorsque, de l'autre extrémité de la cour, on aperçoit en arrière de deux statues modernes qui paraissent lui servir de repoussoir, dressé sur un perron élevé de plusieurs marches, le portique grec du transept nord de la chapelle de Richelieu, on est pris

d'un sentiment de reconnaissance envers ceux qui ont sauvé ce précieux spécimen de l'art de la première moitié du dix-septième siècle.

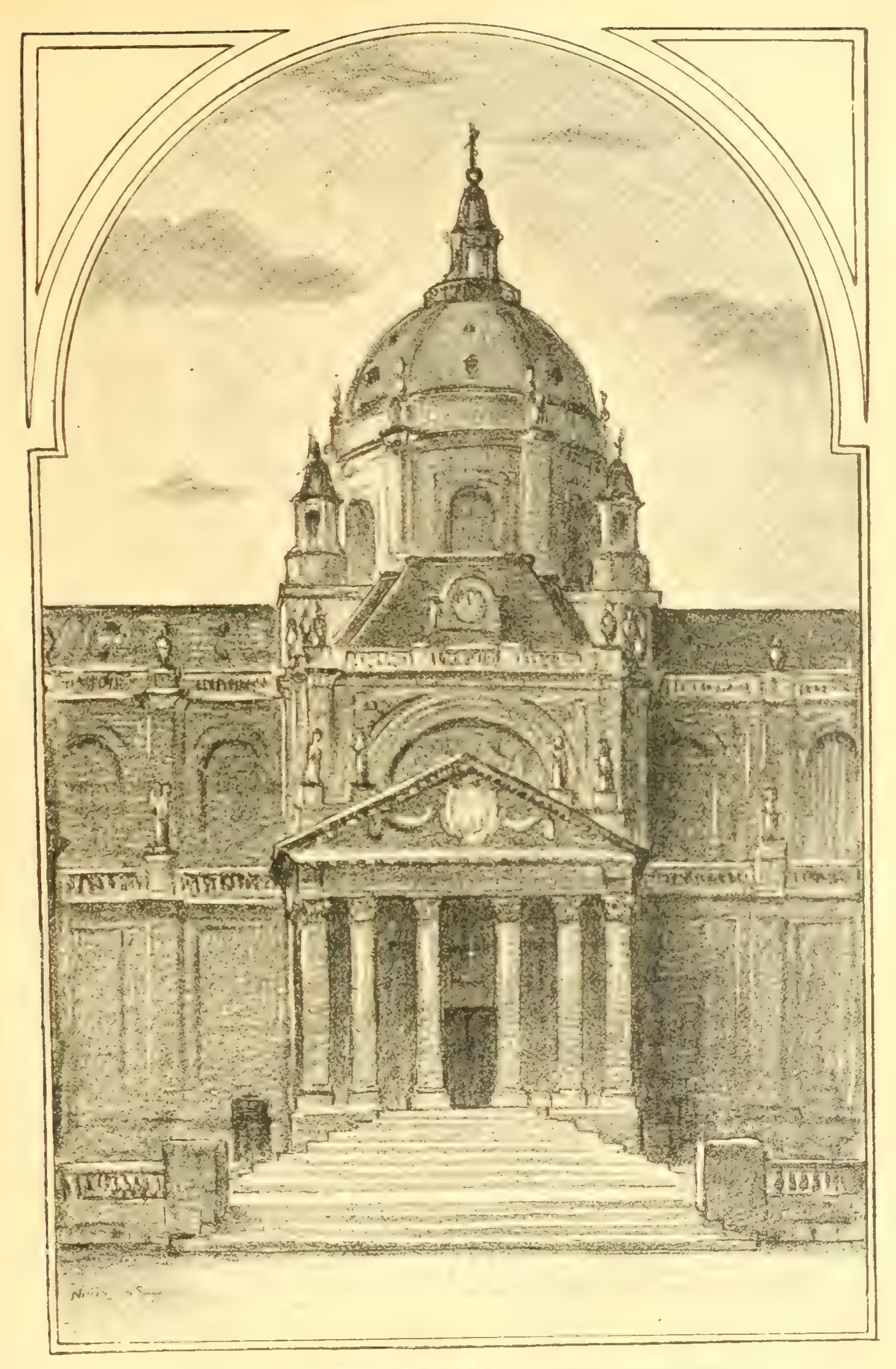
Jacques Lemercier y a fait, non sans succès, un des premiers essais de cette architecture classique qui est caractérisée par les façades à colonnes surmontées d'un fronton triangulaire avec dôme à l'intersection du transept et de la nef. C'était, en ce temps-là, à Paris, une nouveauté, une imitation des églises de l'Italie, et l'art de l'architecte consistait surtout dans le choix heureux des proportions.

Ici, elles sont particulièrement belles. La coupole n'a pas la hauteur ambitieuse de certaines autres églises construites plus tard, mais elle correspond à la destination de l'édifice qui recevait les savants docteurs et leurs studieux élèves; elle était à l'unisson avec les bâtiments que le cardinal avait fait élever pour les pauvres écoliers de Sorbonne.

Les débuts de cette institution avaient été très modestes, et volontiers on mettait en parallèle, au moyen âge, l'humble installation des sorbonnistes avec l'opulent Collège de Navarre, qui avait pour élèves des fils de rois. Louis IX avait cependant agrandi leur établissement trop précaire; les papes étaient, eux aussi, intervenus en recommandant les écoliers à la générosité des fidèles, qui leur fournirent d'importantes dotations. Une organisation à la fois très libérale et très ferme assurait la persistance de la société, qui n'admettait dans son sein que par cooptation. On discutait dans des assemblées fréquemment réunies toutes les questions intéressant la marche de la maison. On y comptait les différentes catégories de maîtres, d'associés, d'hôtes et de disciples. Toutes les causes d'affaiblissement et de dissolution ayant été sagement écartées, la société avait progressé d'âge en âge. Si les docteurs de la Sorbonne n'étaient pas les seuls à donner l'enseignement à la faculté de théologie, puisque l'Université demandait des maîtres aux Cordeliers, aux Carmes, aux Jacobins, aux Prémontrés, du moins la solidité et la profondeur de leurs doctrines étaient telles qu'ils exerçaient une influence prépondérante. Dans les luttes politiques et religieuses qui divisèrent la France, les sorbonnistes firent entendre, à diverses reprises, une voix écoutée.

Richelieu avait été leur protecteur, avant même qu'il ne devînt premier ministre; il leur continua ses faveurs lorsqu'il fut arrivé au comble de la puissance, et s'employa généreusement à doter la Sorbonne d'une installation confortable. « Nous avons été habitués de nos jours, écrit M. Gréard[1], à voir les quartiers tomber et se relever comme par un coup de baguette. Je ne crois pas que l'ancien Paris ait assisté à une

1. O. Gréard, *Nos Adieux à la vieille Sorbonne.*



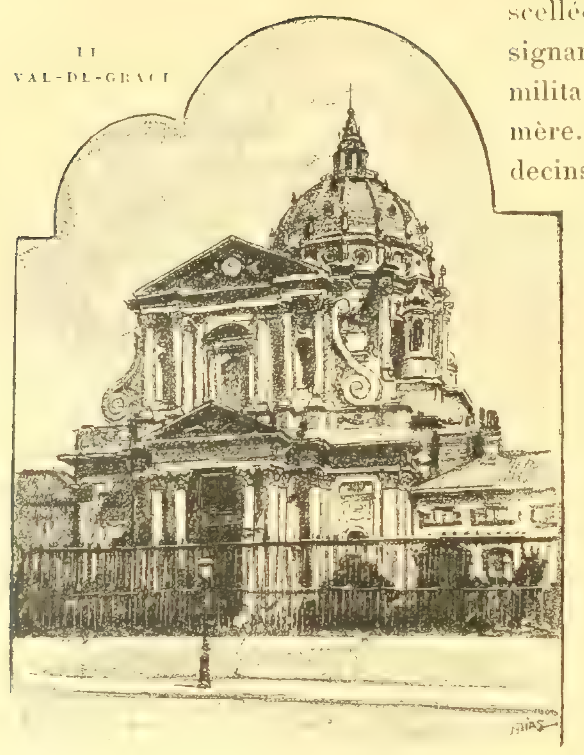
ÉGLISE DE LA SORBONNE VUE DE LA COUR INTÉRIEURE

transformation comparable à celle que la volonté de Richelieu accomplit à la Sorbonne en moins de deux ans : les masures de Robert et de ses successeurs rasées, aux alentours plus de vingt maisons, hôtels et collèges expropriés ou achetés et abattus, une large place ouverte, une rue nouvelle — la rue Neuve-de-Richelieu — percée pour mettre le collège en communication avec le collège d'Harcourt, comme elle communiquait déjà par la rue des Poirées avec le collège de Clermont, sur tous les points les constructions nouvelles, conduites avec autant de méthode que de décision. Les plans de Lemercier avaient été présentés au cardinal le 28 juin 1626 et approuvés le 30 juillet suivant; le 18 mars 1627, le gros œuvre était commencé. Dans le langage mythologique du temps, on invoquait les miracles de la Fable et le souvenir d'Amphion. »

Richelieu, d'ailleurs, se plaisait à considérer la reconstruction de la Sorbonne comme l'un de ses plus beaux titres de gloire. Vingt ans avant sa mort, il s'y était choisi une place pour son tombeau. La légitime reconnaissance des sorbonnistes lui en assura la possession, malgré l'hostilité de la foule aveugle. Son mausolée, dû au ciseau de Girardon, qui l'exécuta sur les dessins de Lebrun, ne fut achevé, il est vrai, que cinquante-deux ans après la mort du ministre. C'est une œuvre géniale, en tout digne de celui à la mémoire de qui elle était destinée. Le cardinal, à demi soulevé sur son lit de mort, lève les yeux au ciel, une main sur le cœur, tandis que l'autre s'appuie sur un livre ouvert, probablement sur celui qu'il consacra à la gloire de la religion.

La coupole de la Sorbonne est d'une gravité voulue, bien en rapport avec le caractère des savants qu'elle abritait. Beaucoup plus riche est celle du Val-de-Grâce, élevée par la munificence d'une reine pour couronner la chapelle d'un couvent qu'elle entourait de toute son affection.

Derrière une grille monumentale, au fond d'une cour, sur un stylobate élevé, auquel on parvient par une série de seize degrés, l'église du Val-de-Grâce offre aux regards son portique classique, à double rangée de colonnes superposées. Le dôme, autrefois doré en partie, est surmonté d'une lanterne et supporté par quatre tourelles évidées. C'est le plus élevé de Paris après ceux du Panthéon et de l'hôtel des Invalides. Les ornements décoratifs et les statues ont été multipliés avec une heureuse prodigalité. La chapelle est aujourd'hui le plus souvent fermée; les bâtiments claustraux qu'elle domine ont été désaffectés à la Révolution et servent maintenant à la fois d'hôpital et de siège à l'école du service de santé militaire. Dans l'ancien cloître circulent les jeunes docteurs venus pour se perfectionner dans l'art opératoire, et les convalescents à la capote grise, coiffés du traditionnel bonnet de coton. Sur les murs sont


LE
VAL-DE-GRACE

scellées des plaques de marbre consignant les fastes de la chirurgie militaire, en remontant jusqu'à Homère. Çà et là, des bustes de médecins célèbres, des palmes et des trophées. Les salles de cours et celles des malades donnent, dans leurs vastes proportions, l'idée de la conception grandiose qui avait présidé au plan de ce monastère d'origine royale.

Anne d'Autriche, fille de Philippe III, avait treize ans lorsque Marie de Médicis, sans égard pour la politique de Henri IV constamment dirigée contre l'Espagne, avait demandé sa main pour son fils Louis XIII. La situation de la jeune reine devint bientôt pénible : elle se brouilla avec sa belle-mère, si jalouse du pouvoir, et s'attira la méfiance de Richelieu, qui craignait de voir entravés par elle ses projets politiques contre les maisons d'Espagne et d'Autriche ; d'un autre côté, son mari, le silencieux et morose Louis XIII, l'abandonnait à peu près complètement pour passer son temps aux pieds de certaines dames d'honneur, Mlle de Hautefort ou Mlle de La Fayette, dont il respectait la sagesse, mais à qui il aimait à parler des blessures de son âme et à raconter ses aventures de chasse et de bataille.

Anne d'Autriche, délaissée et persécutée, chercha dans la religion une consolation à ses peines et résolut de se ménager un asile pour le cas où la vie à la cour lui deviendrait par trop insupportable. C'est alors qu'elle installa les religieuses du Val-Profond dans une ancienne maison historique autrefois confisquée au connétable de Bourbon et qu'elle fit aménager pour sa destination nouvelle.

Les choses en étaient là lorsque la situation de la reine se modifia tout d'un coup. La stérilité de sa femme était pour le roi à la fois un sujet de tristesse et de reproches; l'infortunée Anne allait de pèlerinage en pèlerinage demander à Dieu un héritier. Son désir fut enfin exaucé : au retour de Notre-Dame-de-Liesse, elle put annoncer au roi la prochaine

naissance d'un enfant. Ce fut à la cour une allégresse générale : Richelieu lui-même désarma; il devait du reste bientôt disparaître, suivi de près dans la tombe par son maître.

La reine avait fait vœu d'élever à Dieu, si elle devenait mère, un temple somptueux : c'est là l'origine de l'église du Val-de-Grâce, dont elle confia la construction à Mansard et, après lui, à Lemercier, Lemuet et Leduc.

Le fronton portait en latin l'inscription : *A Jésus naissant et à la Vierge mère.* La décoration intérieure soulignait, par ses nombreuses sculptures confiées à Michel Anguier, le sens de cette dédicace. L'autel, œuvre de Gabriel Leduc à son retour d'Italie, était une réminiscence du baldaquin de bronze de Saint-Pierre de Rome. Les six colonnes torses en marbre brabançon soutenant le globe du monde entouraient l'autel ovale qui servait de piédestal au groupe de Michel Anguier représentant la Vierge et saint Joseph en contemplation devant le nouveau-né; des anges étaient rangés autour et portaient, sur des listels, les versets du *Gloria.* Tout était à l'unisson dans le reste de l'ornementation de l'église, et de toutes parts brillaient les ors de divers tons. Le pavé, de marbres multicolores, reproduisait, dans ses dessins variés, les caissons de la voûte, et Mignard avait peint dans l'intérieur de la coupole la scène grandiose de la Gloire des élus, chantée, on s'en souvient, par Molière.

Bien que le temps ait terni les couleurs de la fresque, bien que la Révolution ait brisé les ornements et les statues, l'église conserve l'air de magnificence et de majesté que lui avait donné sa royale fondatrice.

Dans la maison entièrement reconstruite par ses soins, Anne d'Autriche s'était réservé un appartement que l'on montre encore aujourd'hui et où elle aimait à se retirer. Les registres tenus par la communauté mentionnent que pendant sa régence elle y vint cinq cent trente-sept fois et y passa cent quarante-six nuits.

Elle aimait à venir s'y reposer des fatigues du pouvoir. Elle s'y installa presque complètement lorsqu'elle eut remis à Louis XIV majeur les rênes du gouvernement. Sa santé s'était d'ailleurs altérée. Elle désirait mourir au Val-de-Grâce, et ce n'est que sur les instances de son fils qu'elle se décida à retourner au Louvre, peu de jours avant la crise finale qui l'emporta. Elle voulut du moins donner un dernier gage de sa tendresse à la maison qu'elle avait tant aimée, et elle ordonna que son cœur y fut déposé.

Après l'examen de la coupole du Val-de-Grâce, l'ordre chronologique appelle celui du collège des Quatre-Nations, aujourd'hui l'Institut de

France, sous la coupole duquel un public privilégié vient goûter le plaisir délicat des harangues académiques.

Le même motif qui avait poussé Richelieu à faire reconstruire la Sorbonne, engagea Mazarin à créer le collège des Quatre-Nations.

C'était un habile homme que cet Italien, d'abord soldat et donnant comme tel des preuves de sang-froid et de courage, puis, sans aller jusqu'à la prêtrise, se faisant abbé, condition plus favorable que toute autre aux fonctions diplomatiques. Choisi par Richelieu pour s'occuper des affaires du royaume, il se montra digne de sa confiance et aima sincèrement la France, mettant à son service tout son dévouement et son talent. Il ne négligea pas non plus le soin de sa propre fortune, que d'aucuns ont évaluée à cent soixante millions. Quelque temps avant sa mort, pris de doutes, dit-on, sur la régularité des moyens employés par lui pour se procurer tant de richesses, et désireux de tranquilliser sa conscience, il en fit au roi une donation générale. Louis XIV refusa, et, désormais justifié à ses propres yeux, Mazarin fixa par testament la répartition de tous ses biens, dont il destina une part à la création d'un établissement d'instruction.

Les étudiants de l'Université de Paris trouvaient, on s'en souvient, dans des collèges fondés par de généreux donateurs, avec le logement et la subsistance, la direction intellectuelle et morale. Ces institutions portaient souvent le nom des provinces qui leur envoyaient des boursiers. Or, par le traité de Westphalie, le génie de Mazarin avait rattaché l'Alsace et Pignerol à la France, et, par celui des Pyrénées, l'Artois et le Roussillon, soit quatre nations, comme on disait alors. Les jeunes gens de ces pays n'avaient pas de maison auprès de l'Université de Paris, et c'est pour eux que fut fondé le collège des Quatre-Nations.

Assurer aux enfants des pays annexés la possibilité de profiter de l'instruction si largement répandue dans la capitale du royaume, c'était établir l'équilibre entre les anciens et les nouveaux venus dans la grande famille française. C'était en même temps d'une politique habile, car ainsi était assurée l'assimilation progressive des provinces conquises. Il n'est pas impossible, non plus, qu'en créant le collège des Quatre-Nations, Mazarin ait voulu rappeler à jamais le magnifique accroissement de territoire dont la France lui était redevable.

Sa bibliothèque comptait parmi les plus belles de son temps. Elle faillit plus d'une fois être dispersée. Un jour, pendant l'exil du cardinal, le Parlement en ordonna la mise en vente. Mais Mazarin était à peine de retour au pouvoir que les détenteurs des précieux ouvrages s'empressèrent de les rapporter à leur ancien maître. Cette bibliothèque, devenue



L'INSTITUT DE FRANCE, ANCIEN COLLÈGE DES QUATRE-NATIONS

celle du collège, est maintenant la bibliothèque Mazarine, complètement indépendante de celle de l'Institut. En outre de sa valeur littéraire, elle offre un intérêt artistique, car son mobilier est celui-là même que le cardinal possédait dans son palais de la rue des Petits-Champs.

Les dispositions intérieures des locaux du collège des Quatre-Nations ont été profondément modifiées lorsque l'Institut s'y établit. Quant à l'extérieur, y compris les cours de récréation, il est resté, à peu de chose près, tel qu'il était autrefois. L'emplacement choisi était favorable au développement d'une façade d'aspect décoratif, les hôtels de Nesles et de Nevers démolis laissant sur le bord de la Seine un espace suffisant.

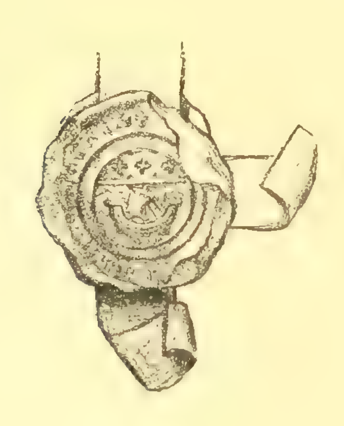
Le voisinage du Louvre, de l'autre côté de la rivière, pouvait, il est vrai, nuire, dans sa magnificence royale, à ce qui ne devait être qu'une maison d'instruction. Levau le comprit, et aux lignes droites de l'aile immense bordant l'autre rive du fleuve, il opposa les lignes courbes qui sont le caractère distinctif du palais de l'Institut.

Au centre s'élève la chapelle avec sa colonnade, son fronton triangulaire et sa coupole. Son aspect est resté le même. La seule différence est que les statues des évangélistes qui encadraient le dôme ont disparu ; par contre, on a ajouté, à gauche et à droite de la montée d'escalier, quatre lions dormants, assez insignifiants comme style. De chaque côté du corps central partent les ailes à courbe gracieuse qui viennent aboutir aux pavillons d'angle.

Autrefois, le tombeau de Mazarin se voyait dans un des bras du transept de la chapelle : il est maintenant au Louvre. Le cardinal est repré-

senté en prière; il se détache, taillé dans un bloc de marbre blanc, sur le noir du sarcophage qui lui sert de piédestal. A côté de lui, un Ange tient un faisceau de verges prêtes à se détacher : symbole ingénieux de l'œuvre réalisée par le grand ministre qui sut maintenir sous la main du roi les forces du pays. Au pied du tombeau, le statuaire Coysevox a placé trois figures de femmes, représentant les Vertus chrétiennes.

S'il y a eu de la part de Mazarin, pendant sa vie, la noble émulation d'égaler en gloire le cardinal de Richelieu, son prédécesseur, on peut dire que les artistes auxquels a été confié le soin de sculpter les mausolées des deux ministres se sont piqués du désir de se surpasser l'un l'autre, et l'on ne sait à qui, de Coysevox ou de Girardon, attribuer la palme, de même que les suffrages se partagent entre Lemercier et Levau pour la Sorbonne et le collège des Quatre-Nations.





CHAPITRE QUATORZIÈME

L'HOTEL DES INVALIDES, LES PORTES SAINT-DENIS ET SAINT-MARTIN, ET LE CARMEL DE LA RUE D'ENFER

SOMMAIRE

L'ostentation, un des traits essentiels du caractère de Louis XIV. — Il est magnifique et généreux dans la fondation de l'hôtel des Invalides ; — fastueux et impudent dans l'érection des portes Saint-Denis et Saint-Martin ; — froidement égoïste envers Mlle de La Vallière, recluse volontaire au Carmel de la rue d'Enfer. — Ses malheurs mérités.



e qui établit un lien entre les parties en apparence disparates de ce chapitre, c'est Louis XIV, dont la personnalité se retrouve à chaque pas, avec des traits qui vont en accusant de plus en plus les caractères saillants de sa physionomie. Le créateur des splendeurs de Versailles est grand et magnifique dans la conception comme dans l'exécution des Invalides ; il se place comme au-dessus des conditions de l'humaine nature dans les portes de Saint-Denis et de Saint-Martin, véritables arcs de triomphe imités de ceux que dressait le faste des empereurs romains victorieux ; enfin il se montre dans toute la laideur de son égoïsme quand il laisse sans émotion Mlle de La Vallière expier dans le cloître du Carmel, pendant trente-six ans, la faute de l'avoir aimé.

La constante préoccupation du Grand Roi était d'imposer l'admiration et de réussir dans les desseins les plus difficiles. Pour le Louvre, il n'avait été satisfait par aucun des projets proposés par les architectes français et étrangers, et il avait fallu qu'un médecin imaginât la colonnade,

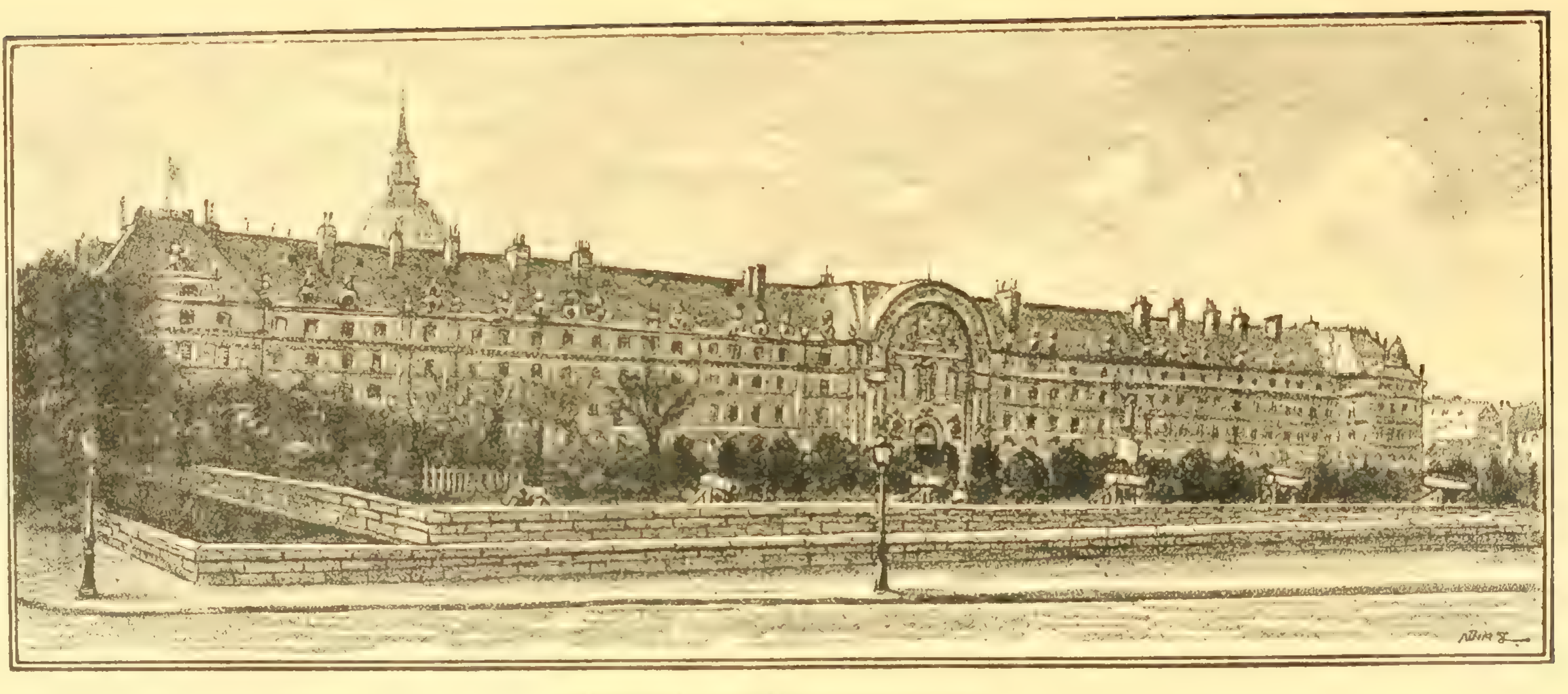
contre toutes les règles admises. Ce fut bien autre chose pour Versailles, où les difficultés d'installation furent vaincues avec une ostentation toute personnelle.

Dans la construction de cet immense palais, il n'avait songé qu'à lui et à sa cour brillante. Un jour, cependant, il daigna se préoccuper du sort des soldats nombreux blessés à son service sur les champs de bataille. L'asile qu'il leur assura fut à la fois digne d'eux et de lui.

Déjà Charles V avait songé à faire du château de Vincennes une maison de retraite pour les chevaliers; Henri III avait eu l'idée de recueillir dans un hospice les blessés de la guerre, jusque-là voués à la misère; Henri IV avait continué l'œuvre de son prédécesseur; mais l'insouciant Louis XIII avait changé la destination de l'immeuble, d'ailleurs très insuffisant, qui leur était réservé, et les invalides étaient, dès ce moment, admis à titre de pensionnaires, de situation assez mal définie, dans des couvents d'hommes, où ils apportaient des habitudes de vie des camps, et recevaient des religieux, qu'ils scandalisaient par la liberté de leurs propos, un accueil plus souvent froid que chaleureux. Aussi, plusieurs recoururent-ils à la mendicité plutôt que de renoncer à leur liberté et d'adopter une régularité d'existence pour laquelle ils n'étaient pas faits. Louis XIV resta trente ans de son règne à supporter la vue de ces vieux soldats quêtant un morceau de pain; il se décida enfin, secondé par Louvois, ministre de la guerre, à donner l'ordre de construire un hôtel des Invalides.

En dehors de la ville, dans la direction de Grenelle, il existait un vaste espace découvert propre à l'établissement de cet asile de la vieillesse guerrière, que le roi voulait construire dans des conditions exceptionnelles de salubrité, de confort et même de luxe. Destiné à d'anciens soldats, il devait avoir un aspect militaire, et il fut, comme une place forte de Vauban, entouré de fossés. Il ne subsiste plus aujourd'hui que ceux de la façade principale, protégés par les canons, muets déjà depuis de longues années, mais qui, batterie triomphale, — c'est ainsi qu'on les appelait, — tonnaient aux jours de victoire.

Un jardin à la française place dans une perspective favorable les bâtiments du premier plan, à quatre étages, avec leurs longues lignes de fenêtres. L'avant-corps médian a une décoration de caractère classique, avec ses deux ordres de colonnes superposées. On y voit au premier étage, sous une sorte de voûte, la statue de Louis XIV entre les deux gigantesques figures de la *Justice* et de la *Prudence,* auxquelles correspondent, au rez-de-chaussée, *Mars* et *Minerve* qui encadrent la porte d'entrée.



FAÇADE DE L'HÔTEL DES INVALIDES

Celle-ci donne accès dans la cour d'honneur entourée de portiques formant terrasses. L'impression produite résulte tout entière de la simplicité et de l'harmonie.

La cour d'honneur est vide aujourd'hui, et le tambour d'appel, tour à tour battu par un des six pupilles, en fait résonner tristement les échos. Jadis, à son roulement, arrivaient de toutes parts au rassemblement pour le rapport ou pour la soupe, avec un bruit de cannes et de béquilles frappant le sol, les groupes animés des vieux invalides, qui ensuite se répandaient dans les cinq autres cours intérieures, les unes sablées, les autres bordées d'arbres ou garnies de bosquets; désertes aussi maintenant, elles ont un aspect lugubre.

Les mansardes ont, cependant, une ornementation sculpturale parfois très originale. Louvois, ministre de la guerre, avait pris une part importante à la construction de l'hôtel; il avait voulu que le souvenir de son nom y demeurât matériellement attaché, et plusieurs des lucarnes dont nous venons de parler portent en relief de curieuses figures : ici, un loup, sortant à moitié corps, les yeux ardents, fixés sur le sol, et caché cependant par une touffe de palmes, traduit en une sorte de rébus sculptural le nom de Louvois; là, un barillet de poudre qui fait explosion est une allusion non moins intelligible à ses fonctions militaires; les plumes d'autruche d'une autre lucarne sont les attributs du haut et puissant seigneur qu'il prétendait être; ailleurs encore les représentations d'un hibou et d'une chauve-souris sont le symbole de sa vigilance bien connue.

L'église est double : la paroisse de Saint-Louis des Invalides a son entrée sur la cour d'honneur; les gens du quartier y viennent à la messe, et les officiers aiment à y faire célébrer leur mariage. Elle est de style classique, avec tribunes soutenues par des arcades; à la voûte sont suspendus les drapeaux conquis sur les ennemis pendant les guerres du second Empire.

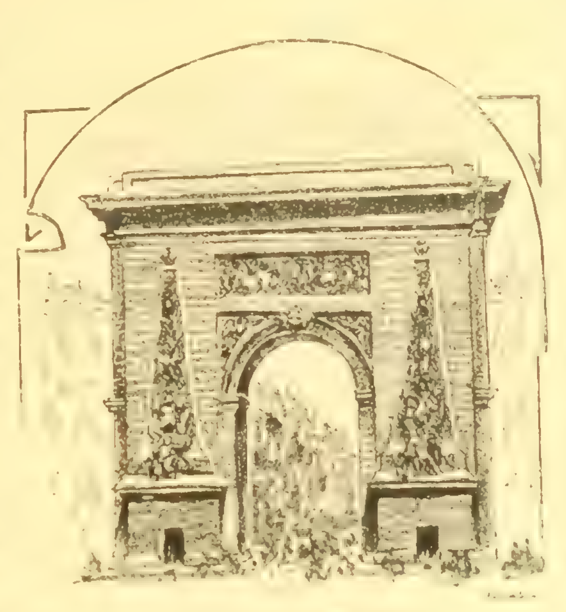
La deuxième église, qui fait suite à la première, le même maître-autel servant à toutes les deux, est en forme de croix grecque, avec petites chapelles à chaque extrémité des bras de croix.

Au centre, s'élève la magnifique coupole, un des chefs-d'œuvre de l'architecture française, à l'intérieur de laquelle les peintres Jouvenet et de Lafosse ont représenté saint Louis offrant au Christ l'épée avec laquelle il a vaincu les infidèles, ainsi que les grandes figures des Apôtres et des Évangélistes.

C'est sous ce dais grandiose que Louis XIV se plaçait avec toute la cour pour assister à l'office divin, alors que les invalides et le public se pressaient de l'autre côté de l'autel, dans l'église paroissiale de Saint-

Louis. Le temps modifie tout : il a changé la destination de la chapelle royale, qui est devenue crypte funéraire.

En 1843, la frégate *la Belle-Poule,* commandée par le prince de Joinville, l'un des fils du roi des Français, ramenait de Sainte-Hélène, dans un triple cercueil de plomb, d'ébène et de vermeil, la dépouille mortelle de celui que les Anglais consentaient enfin à rendre à la terre de France. Beaucoup des compagnons du grand empereur vivaient encore, fidèles à son souvenir. Magnifiques furent les cérémonies de la translation de ces restes, qui trouvèrent un abri provisoire dans une des quatre petites chapelles des Invalides. L'empereur revenait au milieu des siens, ces vieux grognards qu'il avait conduits à la victoire dans toutes les capitales de l'Europe, dans cet hôtel qu'il avait contribué à peupler plus que personne, et auquel il avait d'ailleurs apporté d'importantes améliorations. Il avait décoré l'église de dix-huit cents drapeaux, ses trophées de guerre, qui furent, hélas ! brûlés en 1814 par les invalides eux-mêmes, la veille de l'entrée des Alliés dans Paris.



LA PORTE SAINT-DENIS

La France fut heureuse de rentrer en possession de celui qui lui avait imposé les plus durs sacrifices, mais lui avait procuré une gloire telle que n'en a jamais acquise aucune autre nation du monde. Aussi, lui voulut-elle donner une sépulture plus honorée encore que celle des Turenne et des Vauban. On fit de la chapelle des Invalides une sorte de temple de Napoléon, avec la coupole pour couronne.

Telle est l'idée inspiratrice de la crypte ouverte, au milieu de laquelle se voit, ressortant en rouge sur le marbre blanc de l'entourage, le mausolée de porphyre de Napoléon. L'art a réuni toutes ses ressources pour embellir ce sanctuaire. Dans les pilastres du pourtour, Pradier a sculpté des figures de victoires ; des bas-reliefs de bronze rappellent les diverses institutions de l'Empire ; enfin les drapeaux d'Austerlitz s'inclinent devant celui qui les avait conquis. La porte de bronze de la crypte, surmontée de l'inscription bien connue, est gardée par un invalide, la pique à la main,

fier de monter sa funèbre faction ; et auprès de leur empereur reposent les généraux, ses compagnons de victoire et de captivité, ses frères dont il avait fait des rois, les maréchaux et amiraux dont le pays reconnaissant a voulu tout particulièrement honorer la mémoire. Napoléon a définitivement pris possession de l'hôtel des Invalides. Couvert de neige, le dôme évoque le souvenir des coupoles de Moscou; resplendissant sous les rayons du soleil, il fait songer à ces pays d'Orient dont l'empereur avait rêvé la conquête.

Il ne faut cependant pas que la magie de l'épopée napoléonienne fasse oublier Louis XIV, qui a réalisé avec sa magnificence ordinaire la grande pensée de subvenir aux besoins des anciens soldats sans ressources et de leur créer, dans leurs vieux jours, une existence large et honorée.

Il est possible que le souci de sa propre gloire n'ait pas été étranger à cette fondation de Louis XIV. Mais l'utilité de l'institution fait passer sur la vanité du roi. Celle-ci apparaît, au contraire, tout entière et sans excuse, dans les portes triomphales de Saint-Denis et de Saint-Martin.

Par leur activité bruyante, les grands boulevards contrastent singulièrement avec la solennelle tristesse, le ton grisâtre, l'aspect antique des portes Saint-Denis et Saint-Martin, vieilles cependant de deux siècles à peine. Coupant par le travers deux grandes rues parallèles qui, de la Seine, au sud, s'en vont jusqu'aux extrémités nord de Paris, elles sont aujourd'hui isolées en pleine cité, alors que jadis c'étaient pour la capitale de véritables portes d'entrée.

Paris a dû, à diverses reprises, agrandir son enceinte et faire déborder ses maisons par-dessus ses anciennes murailles. Aux murs de Philippe-Auguste succédèrent ceux de Charles V, sur l'emplacement même des grands boulevards. Lorsqu'il eut réalisé l'unité territoriale du pays et que Paris n'eut plus à craindre l'attaque de quelque puissant vassal, Louis XIV transforma la ligne des remparts en terrasses semblables à celles de Saint-Germain, avec des quinconces aux bastions, et remplaça par des sortes d'arcs de triomphe les portes fortifiées. C'est ce qui arriva pour celles de Saint-Martin et de Saint-Denis.

Leur édification eut lieu entre les années 1670 et 1674; elle est intimement liée aux événements politiques de l'époque. Faire connaître rapidement ces faits, c'est fournir la traduction des bas-reliefs et des motifs de sculpture qui décorent ces monuments.

Louis XIV avait, on le sait, des raisons d'État et de graves motifs personnels d'en vouloir aux Pays-Bas. Une forte armée d'invasion fut préparée par Louvois; grâce à un habile stratagème, le Rhin fut facilement

traversé, plusieurs villes fortes furent successivement emportées : la Hollande effrayée sollicita la paix. Mais Louis XIV, dans sa haine, voulut lui imposer des conditions si dures qu'elle sacrifia son territoire dans un élan de patriotique désespoir : elle brisa ses digues et obligea ainsi l'envahisseur à reculer. L'armée française put du moins s'emparer de Maëstricht.

La prise de cette ville, le passage du Rhin, tels sont les sujets des deux bas-reliefs de la porte Saint-Denis, qu'accompagnent, sur les pieds-droits taillés en avant, en forme de pyramides, des faisceaux d'armes, ornements aussi parfaits d'exécution que ceux de la colonne Trajane. Là se trouvent encore les statues du Rhin vaincu et de la Hollande suppliante. Sur l'attique, Louis XIV était proclamé grand.

Quand les Pays-Bas réalisèrent le sublime effort de s'abîmer sous les flots plutôt que de subir les inacceptables conditions du roi de France, quand le Grand Pensionnaire de Witt eut vu son pouvoir remplacé par la dictature du prince d'Orange et quand celui-ci, menant vigoureusement la campagne, eut appelé l'Empire et l'Europe à son secours, Louis XIV se trouva en face d'une coalition redoutable. Heureusement qu'avec Condé et Turenne il était à même de lui tenir tête. Victorieux, il punit l'Espagne en lui prenant la Franche-Comté.

L'un des bas-reliefs de la porte Saint-Martin représente la prise de Besançon, obligée de se rendre quand Vauban eut fait hisser des canons sur les crêtes environnant la ville. Un autre bas-relief montre l'armée française s'emparant d'une place forte sur les Hollandais; un troisième reproduit une victoire remportée sur les Allemands, peut-être dans cette campagne d'Alsace que Turenne conduisit avec tant de génie. Enfin, dans un quatrième panneau, le roi, nu à la manière des dieux antiques, perce de ses traits, nouvel Apollon, l'aigle monstrueux de l'Empire. Ne semblait-il pas avoir perdu jusqu'au sentiment de sa condition humaine? On n'en doute plus si l'on considère la statue colossale qu'un courtisan lui éleva dans le cadre de la place des Victoires et qui le représentait à pied, dans le costume du sacre, avec, au-dessus de la tête, une couronne soutenue par le génie de l'Immortalité.

Les angles du piédestal, hauts de huit mètres, étaient ornés de quatre lampadaires, qui projetaient une éclatante lumière sur la statue de bronze doré, de même que dans les temples où brûlent des cierges au pied des images saintes. Ces marques d'adulation qui nous font sourire, étaient prises au sérieux dans l'entourage d'un prince qui se croyait tout permis.

Ce sont là des traits de la vie publique de Louis XIV. L'égoïsme de son caractère, corollaire de son orgueil, apparaît avec une poignante

vérité dans sa conduite envers M[lle] de La Vallière, qui racheta si dignement, en s'enfermant pendant près de quarante ans au Carmel de la rue d'Enfer, la faute d'avoir cédé aux entraînements de son cœur.

Dans la rue qui porte aujourd'hui le nom du glorieux défenseur de Belfort et qui s'appelait autrefois rue d'Enfer, dans le calme d'un quartier où les couvents et les hospices tiennent une large place et où aiment à se retirer les artistes, le monastère des Carmélites développait jusqu'à hier le long rectangle de ses murs brunis par le temps. La porte cochère qui servait d'entrée principale est d'aspect banal et n'attire pas l'attention; elle donne accès dans une cour aux murs blanchis à la chaux et dans un des angles de laquelle est une image de la Vierge. La chapelle et les parloirs étaient seuls accessibles au public, et c'est à travers une triple grille de fer extérieurement hérissée de clous, intérieurement garnie d'un rideau, que l'on pouvait, pour des motifs graves, échanger quelques paroles avec les pieuses recluses.

La chapelle a subi d'importantes modifications. Le jour pénètre maintenant librement à travers de larges ouvertures; sans la clôture du chœur, derrière laquelle se faisaient entendre les chants monotones des religieuses; sans le mausolée de marbre, simple mais imposant, du cardinal de Bérulle, l'introducteur en France de l'ordre des Carmélites, elle ne présenterait plus aucun caractère particulier. Il y a seulement quelques années, l'église était demeurée telle que l'avait faite le dix-septième siècle avec ses fenêtres étroites, sa tonalité sombre, cette froideur humide d'un lieu où l'austérité de la règle défend de jamais allumer du feu. Elle produisait sur l'âme une impression profonde; on se sentait enveloppé d'une atmosphère de vie idéale.

C'est dans ce monastère que Louise de La Vallière entra en 1674 et qu'elle mourut en 1710, précédant de cinq ans Louis XIV dans la tombe.

Le roi avait vingt et un ans; depuis deux ans il avait épousé l'infante d'Espagne, Marie-Thérèse, et l'ardente tendresse des premiers jours commençait à se refroidir. Celui à qui une mère vigilante avait épargné les égarements de la jeunesse, qui avait échappé aux coquetteries de Marie Mancini, n'avait pas résisté aux avances de sa belle-sœur, Henriette d'Angleterre. Leur intimité ayant excité une curiosité maligne, ils songèrent à la détourner et convinrent, paraît-il, de faire planer les soupçons sur une des filles d'honneur, sur M[lle] de La Vallière.

C'était une enfant de dix-sept ans, frêle, de taille élancée, avec une tête charmante, des yeux bleus d'une inexprimable douceur, une chevelure d'un blond argenté et une voix si douce qu'on ne pouvait l'oublier, une

fois qu'on l'avait entendue. Si sa beauté n'était pas parfaite, elle avait, comme a dit La Fontaine, « la grâce, plus belle encore que la beauté ».

Douce, timide, modeste, on la comparait à l'humble violette. De son côté, Louis XIV était assez grand, bien fait, naturellement majestueux; son regard était pénétrant, sa lèvre un peu dédaigneuse. Sa réserve, à laquelle la timidité n'était pas étrangère dans ses années de jeunesse, ajoutait encore à l'impression qu'il produisait, et son élégance de beau cavalier exerçait sur le cœur des femmes une séduction à laquelle un bien petit nombre échappaient.

Quand, pour jouer le rôle convenu, il adressa des compliments flatteurs à l'innocente Louise, celle-ci en fut profondément troublée, et son cœur de jeune fille battit avec violence. La sympathie est communicative : le roi, qui d'abord jouait la comédie, se sentit ému à son tour par cet amour virginal qui s'adressait à l'homme et non au prince. Et alors commença cette charmante idylle dissimulée tout d'abord jalousement. Louise n'était pas de celles qui aiment à faire parade de leur bonheur; tout au contraire, elle le cachait, n'étant déjà pas sans remords; Louis XIV, qui avait encore la pudeur de ne pas vouloir attrister son aimante épouse, mettait une sage prudence à couvrir sa liaison. Mais, chez celui qui reportait tout à lui-même, cette délicatesse ne devait pas être de longue durée, et bientôt la cour désigna, d'abord à voix basse, puis ouvertement, la maîtresse du roi. Marie-Thérèse ignora ces relations pendant deux années. Quand une indiscrétion les lui fit connaître, elle en souffrit d'autant plus profondément que le roi en arriva bientôt à agir sans ménagement, présentant au public sa maîtresse, bien malgré elle d'ailleurs.



MADEMOISELLE DE LA VALLIÈRE

Cinq ans s'étaient à peine écoulés que la Montespan s'emparait de l'esprit du roi. La nouvelle favorite, que guida toujours une ambition immodérée, sans l'excuse de la passion, sans bonté d'âme, était en pouvoir de mari, et le marquis, d'humeur rageuse, n'était pas disposé à céder ses droits : du fond de la prison où on l'enfermait ou de l'exil où on le reléguait, il faisait entendre d'inquiétantes menaces. Sa femme redoutait l'éclat de sa colère, et Louis, dans sa prudence, désirant prendre des précautions contre les conséquences possibles de sa passion adultère, conservait Mlle de La Vallière comme maîtresse en titre. Pour gagner la chambre de la Montespan, le roi, ironique et cruel, traversait l'appartement de la pauvre abandonnée. Préparant le voyage du roi à Dunkerque,

Louvois, ministre complaisant, envoyait à l'intendant les instructions que voici : « Mme la duchesse de La Vallière logera dans la chambre marquée Y et à laquelle il faut faire une porte dans l'endroit marqué 3, pour qu'*elle* (Sa Majesté) puisse aller à couvert dans la chambre de Mme de Montespan[1]. » Louise de La Vallière payait durement, on le voit, ses courtes années de bonheur. Heureusement que la nouvelle orientation de son esprit lui permettait de trouver dans une piété à la fois large et profonde un soulagement à ses peines, et sa dignité de vie était telle qu'elle désarmait la malice des courtisans.

Elle ne souhaitait rien tant que d'entrer dans un couvent où elle trouverait le calme et l'oubli. Mais Louis XIV s'y opposait. Il refusa pendant plusieurs années l'autorisation; il dut cependant consentir à la fin.

Les Carmélites de la rue d'Enfer étaient réputées pour l'austérité de leur règle; Louise demanda à entrer dans leur communauté. Malgré sa haute situation, son titre de duchesse, elle dut attendre quelque temps. Ce fut un beau jour que celui où, quittant le monde, elle monta en carrosse, revêtue de ses habits d'apparat, ses deux enfants auprès d'elle, accompagnée de sa famille, pour se rendre au Carmel, sous les yeux curieux et sympathiques d'une foule nombreuse. Elle entendit sans émotion la lourde porte du cloître rouler sur ses gonds avec un bruit que d'autres eussent trouvé lugubre. « Ma mère, dit-elle à la supérieure, j'ai fait toute ma vie un si mauvais usage de ma volonté que je viens la remettre entre vos mains pour ne plus la reprendre! » Elle alla ensuite se prosterner devant l'autel, quitta ses habits d'or et de soie pour revêtir la simple robe de postulante, puis fit tomber sous le ciseau les flots de sa blonde chevelure et commença sa vie de retraite. C'était en avril 1674.

Moins de trois mois après, elle prenait l'habit au milieu d'une assistance choisie. L'archevêque de Paris présidait; son sermon de circonstance commenta l'évangile du pasteur rapportant sur ses épaules la brebis égarée. A genoux au milieu du chœur, Louise prit le cilice, l'habit de laine grossière et chaussa ses pieds d'alpargates de corde. La duchesse de La Vallière était devenue sœur Louise-de-la-Miséricorde.

Restait le prononcé des vœux solennels. La reine Marie-Thérèse avait pris place dans la tribune des religieuses. Bossuet monta en chaire, et l'assistance frissonna aux paroles vibrantes de sa grande éloquence. Quand il eut achevé, la reine donna le voile noir à la recluse, qui, suivant le cérémonial en pareille circonstance, se rendit derrière la clôture du chœur, au milieu d'un espace limité par des plantes, symbolique

1. L'original de ce document se trouve aux archives du ministère de la guerre

image de la tombe. Elle s'y étendit la face contre terre; un voile funéraire la recouvrit, la cachant à jamais aux yeux de tous : morte pour le monde, elle naissait à l'éternité.

Pendant trente-six ans, elle mena, modeste et pieuse, la vie des humbles sœurs, qu'elle édifia par une scrupuleuse observance de la règle; elle recherchait les besognes les plus vulgaires, et se mortifiait de toutes façons. Les adversités, les chagrins, ne lui furent pas épargnés; elle fut frappée dans ses affections les plus chères : elle supporta tout avec résignation. Enfin la mort vint la trouver : elle l'accepta comme l'expiation dernière. Lorsque Louis XIV connut la triste nouvelle, il ne pleura pas : « Elle était morte pour moi, se contenta-t-il de dire, du jour où elle s'était donnée à Dieu. » Il était alors âgé de soixante-douze ans et avait, depuis vingt-quatre ans, épousé Mme de Maintenon.

L'action de Mme de Maintenon ne fut pas, quoi qu'on en ait dit, malfaisante. Sa piété était sinon éclairée, du moins sincère; elle se donna la mission de réformer les mœurs, de corriger l'orgueil de son royal époux. Les décisions politiques inspirées par elle ne furent pas uniformément bonnes, mais elle eut le mérite d'amener Louis XIV à faire céder ses sentiments personnels devant le bien du pays. Sous son influence, Louis eut la force de supporter les malheurs qui assombrirent son extrême vieillesse.

On a rarement vu en effet, et en si peu de temps, une succession aussi ininterrompue de deuils; la mort faucha dans la famille royale avec une persistance devant laquelle trouva grâce seulement un frêle enfant de deux ans, le futur Louis XV.

Elle était nombreuse, cependant, et donnait toute espérance de durée, cette lignée de trois générations de princes pleins de santé et de vie. C'était d'abord le Dauphin, si populaire auprès des dames de la Halle, l'ancien élève de Bossuet. Ce prince eut trois fils : le duc de Bourgogne, le duc d'Anjou et le duc de Berry. Anjou était devenu roi d'Espagne, Bourgogne était destiné à être roi de France; Berry seul n'avait pas de couronne en perspective, et il s'en consolait en disant qu'il en aurait moins de souci que ses frères.

Le duc de Bourgogne avait eu Fénelon pour précepteur, et celui-ci avait, on le sait, exercé, par son ascendant sur ce caractère difficile, une influence prépondérante, changeant sa violence en bienveillance et en douceur. Les principes politiques qu'il lui inculquait étaient en contradiction avec l'absolutisme de Louis XIV, et d'autant plus appréciés par le peuple. Le duc avait épousé Marie-Adélaïde de Savoie, qui avait, elle aussi, le don d'inspirer l'affection autour d'elle. Elle n'était pas belle, mais son

enjouement exerçait une séduction à laquelle Louis XIV lui-même ne savait pas échapper; le roi lui pardonnait tout, car ses espiègleries l'amusaient et le poursuivaient parfois jusque dans les graves discussions du conseil. L'union du duc et de la duchesse avait été féconde; ils avaient eu deux enfants : le duc de Bretagne, âgé de cinq ans, et le duc d'Anjou, âgé de deux ans au moment des terribles catastrophes que nous allons raconter.

On a fait, au dix-septième siècle, un effrayant usage du poison. Déjà lorsque, en 1670, était morte Madame, duchesse d'Orléans, d'aucuns prétendirent que la crise finale avait été provoquée par l'absorption d'un verre d'eau de chicorée préparée par une main ennemie. A plus forte raison le mot de poison fut-il prononcé lorsque, à partir de 1711, en quelques mois, furent successivement enlevés, presque jusqu'au dernier, tous les héritiers directs du trône.

C'est le Dauphin, celui que l'on appelait Monseigneur, qui inaugure la série. Il était à son château de Meudon, avec une fille, la Choin, dont il avait fait sa femme. Il fut pris tout d'un coup d'une fièvre ardente et enlevé en quelques heures. Louis XIV, prévenu, vint pour assister à ses derniers moments; mais, voyant que tout espoir était perdu et pressé de rentrer dans son palais, il n'attendit pas que son fils eût rendu l'âme, et sur la terrasse du château il donna avec le plus grand calme à Pontchartrain des ordres pour le conseil du lendemain. C'est la Choin qui ferma les yeux du fils de France. Son corps fut emporté à Saint-Denis dans un carrosse dont une vitre dut être cassée pour laisser passage à l'extrémité du cercueil.

Par cette mort, le duc de Bourgogne devenait dauphin. Peu de semaines après, il recevait de différents côtés, notamment de la part du roi d'Espagne, son frère, l'avis d'avoir à se tenir sur ses gardes, qu'on voulait attenter à sa vie et à celle des membres de sa famille. Quelques jours après, la duchesse fut atteinte tout à coup de douleurs si violentes, de déchirements d'entrailles tels que, dès le début, elle s'attendit à mourir : « Je suis encore aujourd'hui princesse bien-aimée, disait-elle à la dame d'honneur qui la gardait; demain je ne serai plus rien; après-demain je serai oubliée. » Les soins de sept médecins ne la sauvèrent pas.

Le duc de Bourgogne aimait tendrement son épouse. Durant sa maladie, on le voyait échevelé, se promenant à grands pas dans les allées du parc, ou bien agenouillé des heures entières sur les dalles de la chapelle. Quand la duchesse eut rendu le dernier soupir, il alla se jeter aux pieds du roi, sanglotant et grelottant. On l'emporta : il ne devait plus se relever, et la foule attristée put contempler dans la grande chambre du

château, sur le même lit d'apparat, les cadavres du Dauphin et de la Dauphine.

Bien plus, leur fils, le petit duc de Bretagne, frappé par la mystérieuse maladie, fut porté à Saint-Denis sur le char funèbre qui emmenait ses parents.

Le duc de Berry, frère du duc de Bourgogne, de complexion robuste, paraissait heureusement comme en réserve pour assurer la succession au trône, si le tout jeune duc d'Anjou, venait à disparaître. Deux ans ne s'étaient pas écoulés depuis le triple deuil que nous venons de raconter, que le duc de Berry succombait à son tour.

Louis XIV cependant demeurait impassible, par indifférence, prétendaient les uns, par excès de douleur, affirmaient les autres.

A ces chagrins privés, venaient s'ajouter des malheurs publics tels qu'on n'en pouvait peut-être pas rêver de plus grands : la famine, la défaite, l'invasion. Sombre horizon, traversé, il est vrai, par un éclair de bonheur, lorsque Villars, à Denain, prouva une fois de plus qu'il ne faut jamais désespérer de la fortune de la France.

Mais combien, maintenant, Louis ressemblait peu au monarque victorieux fondateur de l'hôtel des Invalides, au prince superbe auquel on élevait des arcs de triomphe et à qui l'on rendait des honneurs divins! Ce n'était plus le brillant cavalier qui inspirait une si vive passion à Mlle de La Vallière, ni l'adorateur de la Montespan. Accablé par l'âge et la maladie, courbé par la douleur, Louis XIV se raidissait dans sa dignité. La mort le frappa à son tour, dans des circonstances particulièrement cruelles : il laissait la France affaiblie, sans un Richelieu ou un Mazarin, aux mains d'un enfant de cinq ans.



LA PORTE SAINT-MARTIN



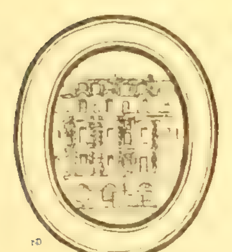
LE PONT NEUF

CHAPITRE QUINZIÈME

PLACES PUBLIQUES DES DIX-SEPTIÈME ET DIX-HUITIÈME SIÈCLES

SOMMAIRE

La place Dauphine et le Pont Neuf. — La place Royale et les seigneurs du temps de Louis XIII. — La place des Victoires et le maréchal de La Feuillade. — Les façades de la place Vendôme. — La place Louis XV ou de la Concorde.



ON se propose d'étudier ici quelques places publiques qui ont conservé dans le Paris moderne comme un reflet du Paris d'autrefois. Rappeler les conditions dans lesquelles elles furent bâties, montrer leur physionomie propre, c'est demeurer fidèle à la méthode suivie jusqu'ici, qui appelle au secours l'un de l'autre l'art et l'histoire.

On étudiera ainsi successivement la place Dauphine et le Pont Neuf, œuvres de Henri IV; la place Royale, achevée par Louis XIII; la place des Victoires et la place Vendôme, établies pour la glorification de Louis XIV; enfin, la place Louis XV, aujourd'hui de la Concorde, témoignage de l'affection que les Parisiens portèrent, au début de son règne, à celui qu'ils appelèrent le « Bien-Aimé ».

Il y a trois cents ans, Paris était limité à l'ouest, dans l'île de la Cité, par le Palais de justice actuel. Le Louvre, sur la rive droite de la Seine,

se trouvait donc en dehors de la ville; il en était séparé par un quartier dont le nom de « Vallée des Misères » désigne assez le caractère particulier, habité qu'il était par des gens sans aveu, des spadassins et des tire-laine. On ne s'y aventurait pas sans danger, et le paisible bourgeois attardé préférait passer la nuit à l'auberge que de le traverser le soir pour rentrer chez lui. La rive gauche était occupée par de vastes jardins, comme celui des Grands-Augustins, lieux propices aux coupe-gorge, et au delà, le faubourg Saint-Germain n'offrait pas, nous aurons bientôt l'occasion de le dire, de meilleures conditions de sécurité. L'île de la Cité, elle-même, était déserte à sa partie occidentale, couverte de bois, de prairies, de marécages, et divisée par des canaux en plusieurs îlots. Voulait-on franchir le fleuve, on ne le pouvait faire à cet endroit que par bateau, et les passeurs se gênaient si peu pour dévaliser leurs clients et, au besoin, les jeter par-dessus bord, que des ordonnances royales avaient été publiées qui interdisaient aux bateliers, sous peine de confiscation de leur barque, de faire traverser la Seine à personne, la nuit tombée. On comprend avec quelle faveur fut accueillie l'idée conçue et en partie réalisée par Henri III de réunir la rive droite à la rive gauche par un pont de pierre qui s'appuierait, à sa partie à peu près médiane, sur la pointe de l'île de la Cité. Mais à la mort du roi les cinq arches du petit bras étaient seules achevées, et les sept piles du grand bras émergeaient à peine de l'eau. Les malandrins s'étaient établis dans ces constructions abandonnées et y avaient des cachettes sûres. Quand, de nuit, des voyageurs venant du quai des Grands-Augustins s'engageaient sur le petit pont pour pénétrer dans la Cité, il leur arrivait tout à coup de se sentir saisis au pied par des mains sortant des crevasses profondes. La police était impuissante contre ces malfaiteurs, défendus par l'eau, les amoncellements de pierres et l'enchevêtrement des taillis.

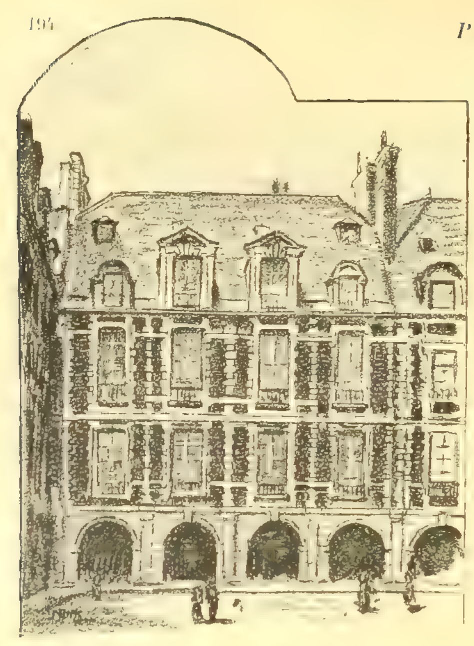
Henri IV, qui avait embelli le Louvre et l'avait rejoint aux Tuileries, voulait en rendre les abords plus faciles. Il reprit les travaux du pont, et, sous son impulsion énergique, des arches puissantes relièrent bientôt l'un à l'autre les piliers qui coupaient jusqu'alors inutilement le courant de la rivière. Le tablier était à peine posé que, dans son impatience, le monarque tint à s'y aventurer le premier. En vain lui fit-on remarquer que plusieurs avaient déjà payé de la vie cette imprudente audace : « Ils n'étaient pas rois comme moi! » répondit-il gaiement; et il passa le Pont Neuf.

Celui-ci n'avait pas, à beaucoup près, la majesté que nous lui voyons aujourd'hui. Les progrès de l'art ont fait disparaître son double dos d'âne incommode et disgracieux; il a perdu, et cela est regrettable, les sculp-

tures, têtes de Faunes, de Satyres et de Dryades, qui soutenaient des guirlandes de fleurs, œuvres charmantes dont quelques-unes avaient été façonnées par le ciseau de Germain Pilon. Mais l'ensemble, même après la restauration de 1885, permet de retrouver facilement la physionomie de cette merveille du temps.

Là circulation y fut tout de suite très intense; pour la régulariser, le roi songea à tirer parti de la pointe de l'île jusqu'alors sans emploi et à y établir une place qui porterait le nom de place Dauphine, en l'honneur du futur Louis XIII. En homme pratique qui connaît le prix du terrain, il mit en adjudication la portion de l'île comprise entre les jardins du palais et le Pont Neuf, avec obligation pour l'entrepreneur de construire en bordure d'une place triangulaire des maisons de modèle uniforme, avec deux étages sur entresol, combles élevés, lucarnes coupant les chéneaux, et sur les façades desquelles la couleur rouge de la brique se mêlerait, suivant le goût du temps, à la blancheur des pierres d'angle. Les fossés qui séparaient les îlots devaient être comblés. Au jour fixé, l'entreprise fut adjugée au premier président du Parlement, Achille de Harlay, celui-là même dont une rue a gardé le nom.

Le public se porta aussitôt fort nombreux tant sur la place Dauphine que sur le Pont Neuf. Celui-ci, en effet, était le seul à ne pas être bordé à droite et à gauche de maisons d'habitation; la vue y était libre : appuyés sur les parapets ou postés dans les niches à encorbellement qui ornaient chaque pile, les badauds pouvaient voir couler l'eau. Plus grand encore était le nombre de ceux en admiration devant la mystérieuse machine de la *Samaritaine,* installée sur le fleuve à l'endroit occupé aujourd'hui par un établissement de bains et qui alimentait d'eau les fontaines et les bassins du Louvre et des Tuileries. Les oisifs attendaient le moment où, l'heure sonnant, un personnage automatique levait le bras et frappait sur un timbre à grands coups de marteau. Mais ce qui, par-dessus tout, fit pendant de longues années, jusqu'à la Révolution, la vogue du Pont Neuf et de la place Dauphine, c'est la foire permanente que la bienveillance de Henri IV laissa s'y établir. Les échoppes mobiles des marchands s'y pressaient nombreuses ; sur leurs tréteaux, les Mondor et les Tabarin débitaient leurs amusants boniments ; les arracheurs de dents, les débitants de panacées, en costumes bariolés, avec leurs singes et leurs Marocains, leur étourdissant orchestre, retenaient sous le charme de leurs lazzis ou de leurs bons mots les crédules passants. Les poètes ambulants venaient là débiter des vers de circonstance, et tel chanteur à la voix retentissante se vantait de pouvoir être entendu de l'un à l'autre quai de la Seine. Spadassins et bretteurs, le manteau relevé par leur longue



LA PLACE ROYALE
AUJOURD'HUI PLACE DES VOSGES

rapière, le chapeau à plume fripée insolemment campé sur l'oreille, bousculaient les timides bourgeois, jaloux d'attirer sur eux seuls les regards espiègles des accortes soubrettes. Serrées les unes contre les autres, les marchandes orangères, bouquetières, limonadières, fripières, étaient là chez elles, et elles se targuaient volontiers du titre de *dames de Henri IV*.

Le Béarnais était si populaire en ce lieu qu'on n'en pouvait choisir d'autre lorsque, après le crime de Ravaillac, il fut décidé d'élever une statue au « bon roi ». Ce n'est évidemment pas celle que nous avons sous les yeux et qui date de 1818; l'autre avait son histoire. En 1614, le jeune Louis XIII posa la première pierre du piédestal où devait se dresser la statue équestre de son père; quelques mois après, le prévôt des marchands y faisait hisser un cheval de bronze, sculpté par Jean de Bologne, élève de Michel-Ange, et donné à la France par Cosme II de Toscane, parent de la régente. Ce cheval, en cours de route, avait fait naufrage sur les côtes de Sardaigne, disent les uns, de Normandie, disent les autres, et était demeuré une année au fond de la mer; retiré avec peine, il arriva à Paris par le Havre, en remontant la Seine, et attendit, seul sur le piédestal, jusqu'en 1635, la statue de Henri IV, qui, abattue par la Révolution, fut rétablie, la première de toutes, par la Restauration. Depuis lors, le Béarnais à cheval, au centre du Pont Neuf, voit, comme jadis, passer à ses pieds une foule pressée.

Quant à la place Dauphine, qui s'ouvre en éventail devant lui avec, au fond, la belle façade du Palais de justice de Duc, elle est loin d'avoir la vie qui l'animait autrefois. Les rangées irrégulières de ses arbres la font ressembler à une place de province; l'herbe pousse entre ses pavés; seules les maisons ont conservé, en partie du moins, leur grand air. Rien ne trouble dans sa rêverie le promeneur solitaire, pas même le mouvement intense du Paris d'à côté, dont l'écho affaibli parvient à peine jusqu'à lui.

Une autre statue de roi, celle de Louis XIII, orne la place qui s'est

appelée Royale jusqu'à la Révolution et à qui on a donné alors, non sans qu'on en ait longtemps plaisanté, le vocable de place des Vosges. Le bronze actuel est moderne; celui que Richelieu avait élevé à son maître a servi, comme tant d'autres, à faire des canons pour la défense des frontières. Dans le jardin à la française, aux allées droites et sablées, séparant les surfaces gazonnées, à l'ombre des grands arbres, à l'intérieur de la grille qui protège le square, on a replacé en 1821 la statue équestre du monarque qui eut, sinon la pensée de la création de la place Royale, du moins la louable volonté de mener à bonne fin le projet conçu et seulement en partie exécuté par Henri IV.

Avec ses façades uniformes et sa ceinture d'arcades, ses pavillons où le ton de la brique est souligné par les corniches et les arêtes de pierres blanches et par le bleu foncé des grands combles, la place Royale a, dans sa solitude, un air de dignité calme. Elle fut construite sur l'emplacement de ce palais des Tournelles où, dans une joute célèbre, Henri II avait trouvé la mort. La reine Catherine de Médicis avait quitté ce lieu maudit pour le Louvre, et la demeure royale, abandonnée, tomba dans un état de délabrement complet. Charles IX décida de la diviser en lots et de la vendre à des particuliers. Les acheteurs ne vinrent pas, et au temps de Henri IV de grands espaces restaient encore sans emploi. La sécurité publique en souffrait : dans les fossés du château, dans les ruines, les malfaiteurs s'étaient ménagé des repaires d'où ils partaient à la recherche de vols et de crimes à commettre. La cour d'honneur servait de marché aux chevaux. On comprend dans quelles conditions d'insalubrité était ce quartier où, d'autre part, les plus riches seigneurs avaient leurs hôtels.

Ce fut donc une pensée heureuse de la part de Henri IV que de songer à tirer définitivement parti de ces terrains désolés. Il fit transporter ailleurs le marché aux chevaux, et concéda une partie de l'emplacement à une société de tisseurs d'étoffes en or, en argent et en soie « à la façon de Milan ». Le bruit retentissant des métiers anima ces lieux depuis si longtemps silencieux et déserts. Puis, comme complément à son projet, il voulut, à côté de l'atelier de tissage, créer un ensemble monumental, la place Royale, dont les bâtiments devaient servir de manufactures.

Les maisons furent construites, mais les manufactures ne s'y installèrent pas. Les trente-cinq pavillons, au nombre de neuf sur trois des côtés, et de huit seulement sur le quatrième, devinrent, à la mort du roi, des demeures princières.

Les plus grandes familles de France y avaient leur habitation : les Rohan-Chabot, les Rohan-Guéménée, les de Chantal, d'où descendirent la marquise de Sévigné et Françoise de Chantal, la fondatrice des religieuses

de la Visitation, le marquis de Vitry, le capitaine des gardes qui délivra Louis XIII de l'humiliante tutelle de Concini, et Armand de Richelieu, premier ministre.

S'il faut en croire la chronique du temps, le cardinal fréquentait Marion Delorme, logée elle aussi sur la place, et qui partagea avec Ninon de l'Enclos, sa proche voisine de la rue des Tournelles, l'empire de la séduction et de la beauté. Toutes deux tenaient salon et recevaient chez elles, en même temps que leurs protecteurs attitrés, nombre de grands seigneurs et de nobles dames qui aimaient à trouver dans ce milieu de mœurs faciles une entière liberté de paroles. De même qu'Aspasie, leur modèle à plus d'un égard, discutait philosophie avec Socrate, elles se plaisaient à agiter, dans la société qui les entourait, les questions auxquelles on se serait interdit de toucher dans tout autre cercle. Dès l'année 1657 et jusqu'en 1715, Ninon vit défiler chez elle les beaux esprits et les littérateurs à la mode : Saint-Évremond, son maître, qui ne manqua à aucune de ces réunions tant qu'il demeura à Paris, avant son exil en Angleterre; Scarron, qui la trouvait la fille la plus étonnante du siècle, la seule qu'on pût aimer sans repentir; le poète Charleval, Dangeau, Gourville, les deux Grammont, Sarrazin, l'adaptateur de la doctrine d'Épicure, Saint-Pavin, Chapelle et Bachaumont et jusqu'à Molière, La Fontaine et Boileau. L'abbé Chaulieu, Fontenelle, l'abbé de Châteauneuf, qui initia Voltaire à ses irrévérencieuses doctrines sur la Bible, y coudoyèrent les de Guiche, les de Choiseul, les de Lionne, Lauzun, tous également empressés auprès de Mme de Rohan, auprès de Mme de Chevreuse, quand elle n'était pas en voyage d'intrigues, auprès de la maréchale de La Ferté et de tant d'autres parmi lesquelles nous ne saurions manquer de relever les noms de Mmes de Sévigné, de La Fayette et de La Sablière.

La place Royale était, on le voit, le rendez-vous de la bonne société. Sous les arcades, les belles coquettes, ajustées en soie et en velours, parfois le visage couvert d'un masque dissimulant mal l'éclat de leurs yeux, échangeaient des regards d'intelligence avec les jeunes seigneurs aux pourpoints éclatants, à l'épée effilée, au feutre empanaché, au jabot de fine dentelle. La galanterie du temps ne s'effarouchait pas de ces rencontres voulues, et le soir, sous les balcons, les guitares faisaient entendre leurs refrains d'amour. Parfois aussi les échos de la place vibraient du cliquetis du fer, et tel duelliste forcené se faisait plaisir et gloire d'y braver les rigoureux édits du farouche cardinal.

Le 11 mai 1627, six adversaires vinrent y vider leur différend, trois contre trois : le comte de Boutteville, tenu loin de la cour pour des rencontres trop heureuses, avait enfreint l'ordre d'exil et était venu provoquer

son ennemi, le marquis de Beuvron. Le combat eut lieu en pleine place Royale, à deux heures de l'après-midi. Il y eut mort d'homme, et les survivants s'enfuirent. Le roi, irrité, envoya le grand prévôt à la poursuite de Boutteville, qui fut arrêté à Vitry-en-Champagne. « Voyons, ne faisons pas le doucet, dit le comte à son cousin des Chapelles, un de ses seconds, que l'on ramenait avec lui; nous en serons quittes pour *un coup!* » En effet, malgré les supplications de la cour, Louis XIII et Richelieu se montrèrent inflexibles : Boutteville et son parent furent décapités.

Si la place Royale est intimement liée au souvenir de Louis XIII, la place des Victoires et la place Vendôme rappellent son fils et successeur, le roi Louis XIV.

Il n'aimait pas les Parisiens, car il n'avait pas oublié les émeutes dont son enfance avait entendu le bruit menaçant pendant la période de la Fronde; aussi ne séjourna-t-il pas dans la capitale, à laquelle il préférait ses résidences de Versailles, de Saint-Germain et de Fontainebleau.

Ni la place des Victoires ni la place Vendôme ne furent bâties par lui, mais seulement en son honneur, la première par le marquis de La Feuillade, la seconde par le ministre Louvois.

Le marquis, depuis duc de La Feuillade, est un des types les plus accomplis du courage à toute épreuve, du caractère chevaleresque, du dévouement sans bornes d'un sujet à son prince. Ceux qui ont essayé de le représenter comme un vil flatteur, achetant par d'humiliantes bassesses les faveurs d'un roi tout-puissant, n'ont pas assez considéré que toutes les étapes de sa brillante carrière sont marquées par des succès sur les champs de bataille.

Le culte pieux dont il enveloppait Louis XIV était inspiré par des sentiments dont la sincérité ne saurait être contestée. Un jour, il fit le voyage de Madrid pour châtier, l'épée à la main, un seigneur qui avait parlé irrévérencieusement du roi. Une autre fois, il arriva de la guerre à Versailles, entre deux combats, et, couvert de poussière, il put dire au roi, sans que personne songeât à sourire : « Sire, il y en a qui viennent voir leur femme, leur père, leurs fils, d'autres leur maîtresse; moi, je suis venu pour voir Votre Majesté, et je repars à l'instant. » Puis La Feuillade remonta à cheval et partit.

Ces traits expliquent l'hommage qu'il rendit à Louis XIV en lui élevant une statue plus semblable à celle d'un dieu qu'à celle d'un homme, avec une inscription que Saint-Simon qualifiait de païenne.

Le bronze en a disparu, mais la place demeure et mérite que nous définissions son caractère.

L'endroit que le duc choisit pour y dresser l'image de son maître n'é-

tait pas, comme ceux où furent établies les places Royale et Dauphine, désert et inutilisé. On y voyait quantité de beaux hôtels comme ceux de la Vrillière, aujourd'hui la Banque de France, de Mazarin, actuellement la Bibliothèque nationale, et ceux encore du ministre Colbert, de Charron de Ménars, son beau-frère, de Saint-Pouenge, son cousin, de M. de Lionne, du trésorier Grandmaison, du musicien Lully, de M. de Pomponne, des familles de Rambouillet, de La Sablière.

Une des demeures les plus étendues et les plus somptueuses était celle de Senneterre, qui occupait l'espace compris entre quatre rues. M. de La Feuillade s'en rendit acquéreur au prix de deux cent vingt-deux mille livres; se réservant la partie antérieure, il sacrifia, en vue du but qu'il s'était proposé, les jardins, les communs et la galerie, faisant par surcroît certains emprunts aux habitations voisines.

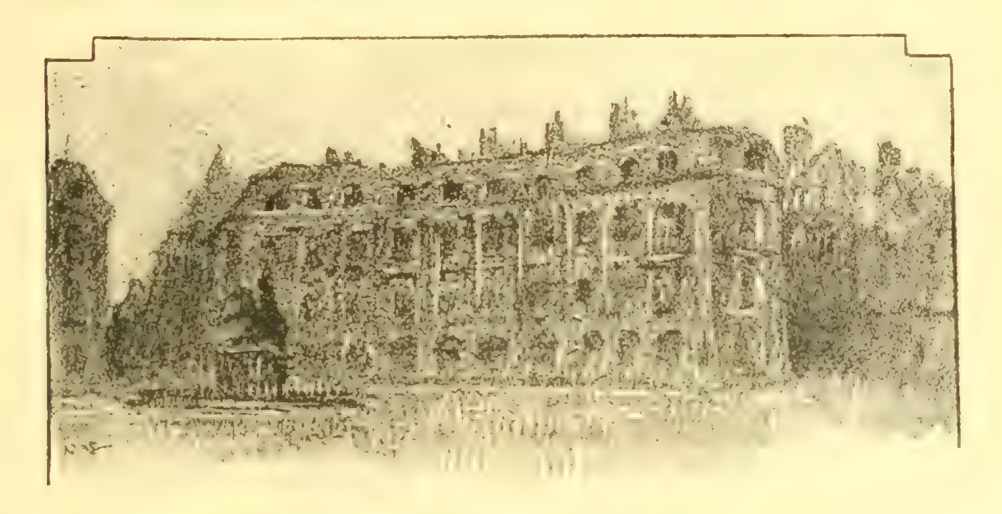
Jules-Hardouin Mansard, le petit-neveu de celui qui avait construit l'hôtel de la Vrillière, fut chargé de dessiner le plan de la nouvelle place, qui, à l'imitation de celles que Paris devait à Henri IV et à Louis XIII, aurait pour cadre des constructions symétriques et formerait un ensemble architectural. La mode des façades mi-partie briques et pierre était passée, et il fut décidé que les maisons à bâtir seraient faites de pierres d'Arcueil pour un étage, de pierres de Saint-Leu-Troissy pour le reste. Le rez-de-chaussée était orné d'arcades, mais pleines ici et non plus évidées pour servir de promenoir; elles formaient une sorte de stylobate aux pilastres couronnés de chapiteaux ioniques encadrant les fenêtres des deux étages. La place était de forme à peu près circulaire : deux pans coupés en rompaient cependant la symétrie : ils s'expliquaient par la volonté qu'on avait eue de conserver les anciens hôtels des Pomponne et des Rambouillet. La partie de la demeure des Senneterre que le duc avait gardée pour lui était elle-même en avancée, comme si La Feuillade avait désiré être le plus près possible de son maître.

Quand Mansard eut achevé ces maisons, les traitants s'y installèrent. C'était le temps de leur grande prospérité : ils s'enrichissaient sans peine sous le ministère de Pontchartrain. « Henri IV, dit un contemporain, était le père de son peuple; aussi a-t-il été placé sur le Pont Neuf; Louis XIII au milieu de la place Royale, parce qu'il aimait la noblesse; et la statue de Louis XIV est au milieu de la place des Victoires, entourée des maisons des maltôtiers dont ce quartier est tout rempli. »

Aujourd'hui, les arcades pleines de la place des Victoires ont été éventrées pour y loger des magasins; les façades de ses maisons sont couvertes de grandes enseignes multicolores qui en modifient désagréablement l'aspect. Elle est pourtant belle encore, avec, à son centre, la statue

équestre de Louis XIV, œuvre de Lemot, dont les dimensions réduites sont mieux en harmonie avec elle. Par la récente percée de la rue Étienne-Marcel, elle a une perspective plus étendue que celle rêvée par ses créateurs.

Pendant que le duc de La Feuillade construisait la place des Victoires, Louis XIV s'était décidé à laisser Louvois établir une autre place, elle aussi de caractère monumental, qui devait être, à l'ouest de Paris, l'analogue de la place Royale. Elle fut bâtie sur l'emplacement de l'hôtel de

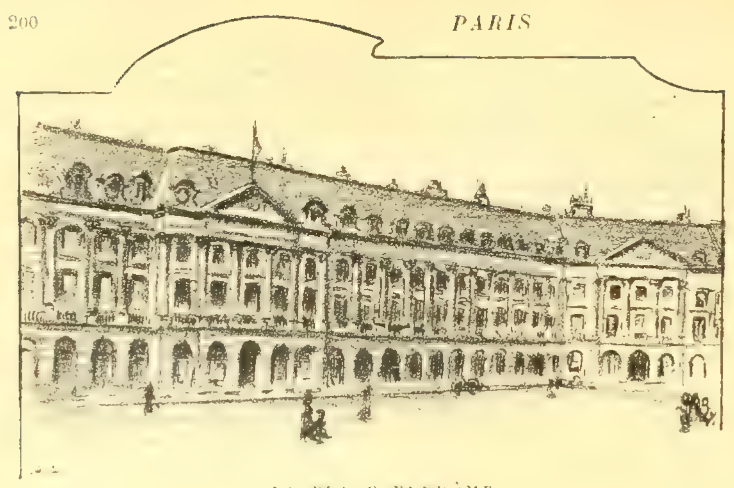


LA PLACE DES VICTOIRES

Vendôme, vendu par autorité de justice, lorsque le célèbre maréchal eut, par d'inconcevables folies, dilapidé toute sa fortune.

Les spéculateurs qui acquirent l'hôtel, et parmi eux Jules-Hardouin Mansard, rêvaient de percer, à travers l'immeuble divisé par lots, deux voies parallèles rejoignant la rue Neuve-des-Petits-Champs et la rue Saint-Augustin, et d'augmenter ainsi de beaucoup la valeur des terrains. Mais l'idée n'aboutit pas ; d'aucuns prétendent que Colbert la fit échouer. Elle fut reprise à la mort du grand ministre, lorsque Louvois, devenu surintendant des bâtiments civils, se lança dans de vastes entreprises auxquelles il voulait attacher son nom.

A son instigation, les courtisans persuadèrent à Louis XIV qu'il ne pouvait faire moins que son père et son aïeul, ni se montrer inférieur à un simple gentilhomme comme La Feuillade ; que la création d'une place à cet endroit contribuerait à l'extension et à l'embellissement de Paris ; que les ambassadeurs se rendant à Versailles où à Saint-Germain trouveraient là, au sortir de la capitale, une place non moins belle que celle qu'ils



LA PLACE VENDÔME

avaient traversée en y entrant par le faubourg Saint-Antoine ; enfin qu'un ensemble architectural formerait un cadre imposant à la statue que l'affection du peuple brûlait d'élever à son roi. L'hôtel de Vendôme, sans emploi, était naturellement désigné pour cette création grandiose, et, en cas d'insuffisance, on empiéterait sur les couvents du voisinage, très nombreux dans le quartier. C'étaient ceux des Capucins et des Filles de l'Assomption ou Haudriettes, ceux des Jacobins et des Feuillants, celui des Filles de la Passion ou Capucines. Il fut décidé que ce dernier serait transporté plus loin et que le portail de son église servirait, par un effet de perspective, à la décoration de la place. Celle-ci, bâtie sur trois côtés seulement, le quatrième, sur la rue Saint-Honoré, devant rester libre, mesurerait quatre-vingts toises de long sur soixante-seize de large, dimensions considérables pour l'époque, et renfermerait la bibliothèque du roi, la Monnaie, les Académies et l'hôtel des ambassadeurs extraordinaires.

Tout alla bien d'abord, mais avec lenteur. La famille Vendôme fut désintéressée, les Capucines quittèrent le monastère et trouvèrent avec joie, dans le nouveau séjour qu'on leur avait donné, les mêmes dispositions que dans leur ancienne demeure. La pioche des démolisseurs fit table nette pour permettre aux architectes d'élaborer plus facilement leurs projets ; Jules-Hardouin Mansard dirigeait tout, secondé par Louvois, qui le poussait à faire grand et beau. Les gravures du temps donnaient par anticipation des vues pittoresques de la place telle qu'elle devait être. Malgré tout, le public mettait peu d'empressement à acquérir les lots, sur la vente desquels on avait cependant compté pour couvrir une partie de la dépense. Les travaux furent enfin entrepris, et, en 1691, les murs de la bibliothèque du roi commençaient à sortir de terre, lorsque Louvois mourut, et aussitôt s'arrêta l'élan qu'il avait donné.

Louis XIV, engagé dans une guerre difficile, ne voulait pas entendre parler de constructions coûteuses. A la paix, le marquis de Pontchartrain engagea des pourparlers avec le prévôt des marchands, et un arrange-

ment fut conclu aux termes duquel les terrains étaient abandonnés à la ville, à charge pour elle de construire la place dans des proportions réduites, mais encore imposantes, et de bâtir, en outre, pour les mousquetaires du roi une caserne dans le faubourg Saint-Antoine. Une compagnie de financiers accepta d'élever à ses frais, comme un splendide décor de théâtre, les façades de pierres derrière lesquelles les acquéreurs de terrains viendraient plaquer leurs maisons, de sorte qu'au lieu d'établissements publics, bibliothèque et autres, ce furent des habitations privées qui formèrent le pourtour de la place.

De plus, le carré primitif était remplacé par un octogone irrégulier; plus de promenoir à arcades : celles ci, pleines, supportaient des pilastres non plus ioniques, mais corinthiens, le tout surmonté d'un comble élevé couvert d'ardoises et percé de lucarnes et d'œils-de-bœuf.

Au centre de la place, à l'endroit où s'élève aujourd'hui la colonne de la Grande-Armée, était érigée sur un piédestal la statue colossale du roi, œuvre de Girardon, coulée par Keller à cire perdue. Moins de cent ans après, la colère du peuple renversait l'image royale. Quant à la place, elle est restée avec son aspect imposant, et derrière les façades de Mansard furent construits les somptueux appartements dont plusieurs sont, aujourd'hui encore, admirés comme des modèles de l'art décoratif du dix-septième et du dix-huitième siècle.

Les places dont il a été parlé jusqu'ici ont ce caractère commun d'être limitées par des maisons; les lignes de la place de la Concorde sont dessinées par des murs, des terre-pleins ou des balustrades. Elle forme un vaste carré de deux cent cinquante mètres de côté, avec des perspectives qui en augmentent encore l'étendue : à l'est, le jardin des Tuileries aux arbres séculaires, aux statues de marbre et de bronze, dont beaucoup sont des chefs-d'œuvre; à l'ouest, l'avenue des Champs-Élysées, avec, dans le lointain, l'arc de triomphe de l'Étoile; au midi, la Seine, qui roule entre ses quais la masse de ses eaux au cours régulier et reflète la façade du Palais-Bourbon, semblable à un temple antique; au nord, les deux constructions symétriques de l'architecte Gabriel, qui laissent voir entre elles, à l'arrière-plan, la colonnade grecque et le fronton de la Madeleine.

La décoration de la place est harmonieuse et en même temps très hétérogène. Les huit statues de villes qui s'y dressent datent de Louis-Philippe; leurs piédestaux seuls appartiennent à l'époque de Louis XV. C'est en 1840 que l'architecte Hittorf a élevé les deux fontaines monumentales. L'obélisque de granit rose, rapporté de Thèbes, en Haute-Égypte, et

dressé sur sa base de granit du Finistère avec une merveilleuse audace et un grand bonheur, apporte la note archaïque dans ce milieu si étrangement composite. Il remplace la statue de Louis XV abattue en 1792. C'est à l'honneur de ce roi, en effet, que la place fut créée.

Le 27 juin 1748, le prévôt des marchands et les échevins demandèrent à Sa Majesté la permission de lui élever, dans tel quartier de la capitale qu'il lui plairait d'ordonner, un témoignage du zèle, de l'amour et de la reconnaissance de ses peuples. Sa Majesté ayant bien voulu déférer à l'empressement de ses sujets, le célèbre Bouchardon fut chargé par la ville de l'exécution de la statue équestre du roi, en bronze, et, afin que ce monument fût placé d'une manière qui répondît aux vœux de la nation, M. de Turnehem, alors directeur des bâtiments de Sa Majesté, invita MM. les architectes de l'Académie à composer des projets de place pour les quartiers de Paris qui leur paraîtraient les plus favorables.

Les artistes, non seulement les membres de l'Académie du roi, mais d'autres encore, se mirent à l'œuvre avec un empressement intéressé, et, comme toute liberté était laissée sur le choix de l'emplacement, il y eut une curieuse floraison de projets. Les uns proposèrent l'île Saint-Louis, les autres la place Dauphine, celle de Grève, la rue de la Ferronnerie, le quartier des Halles ; d'aucuns parlèrent d'établir la place devant la colonnade du Louvre, au bout du pont Royal, à l'extrémité du faubourg Saint-Germain, sur le quai Malaquais, sur le quai de Conti, au carrefour de Bussy, dans la rue Saint-Jacques. A peu près tous les quartiers de Paris furent ainsi passés en revue par les architectes. Mais le roi avait un autre dessein, qu'il découvrit au dernier moment. Voici comment s'exprime à ce sujet un contemporain[1] :

« Sa Majesté, après avoir examiné les projets, voyant qu'il n'était pas possible d'exécuter une place convenable sans dévaster des quartiers marchands et sans sacrifier la commodité et les intérêts d'un nombre de ses sujets par la destruction d'une infinité de maisons, voulut l'emporter de générosité sur son peuple et fit présent à la ville d'un grand terrain vuide qui lui appartenoit entre le pont Tournant des Tuilleries et les Champs-Élysées. Cette action, sensiblement inspirée par la bonté qui fait le caractère du roi, méritoit seule une statue. »

Un nouveau concours fut alors institué, et Gabriel, premier architecte de la cour, fut chargé d'emprunter à chacun des vingt-huit plans présentés ce qu'il renfermait de meilleur. Les limites de la place furent dessinées sur deux des côtés par de larges fossés, intérieurement revêtus de

1. Patte.

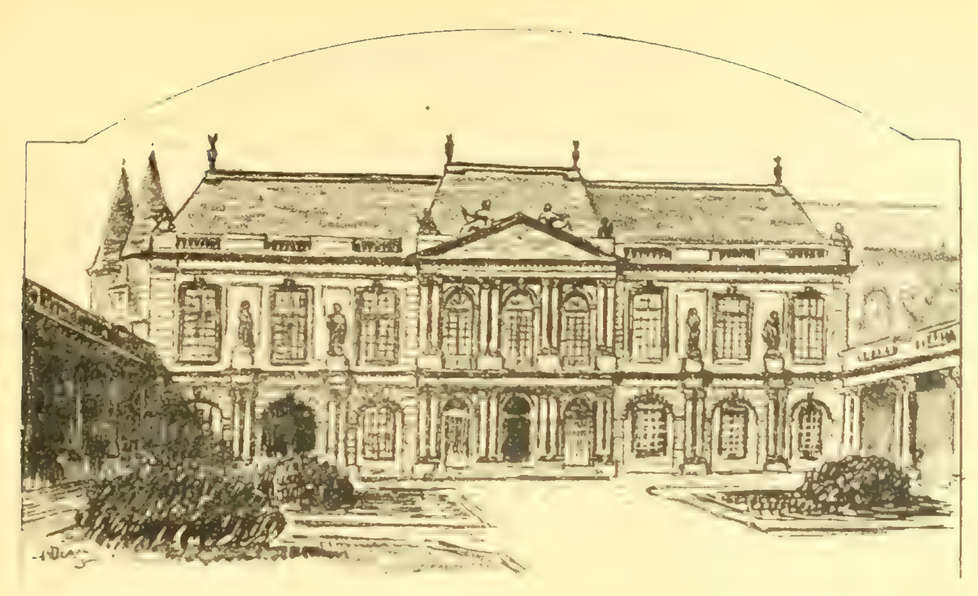
gazon avec allées sablées ; on établit pour les franchir une série de ponts : il n'y en avait pas moins de sept donnant sur les Champs-Élysées. Un mur, orné de bossages et de refends, soutint la terrasse du côté du jardin des Tuileries, auquel on accédait par deux grands escaliers elliptiques ; le quai de la Seine fut agrandi ; enfin, au nord, Gabriel bâtit deux importantes constructions à arcades, décorées de colonnes et de pilastres avec frontons triangulaires sculptés, séparées l'une de l'autre par la rue Royale. Des guérites, des piédestaux, deux fontaines, devaient compléter



LA PLACE LOUIS XV
AUJOURD'HUI
PLACE DE LA CONCORDE

la décoration. Les huit pavillons que Louis-Philippe a surmontés des statues de villes, étaient destinés à supporter des groupes symbolisant les vertus du roi. Rien ne devait être omis de ce qui pouvait servir à la glorification de Louis XV, et les dieux du paganisme suffisaient à peine, dans leur multiplicité, à exprimer les merveilleuses qualités que l'adulation lui prêtait. Cela n'empêcha pas le peuple de dresser l'échafaud de Louis XVI à l'endroit même où s'élevait la statue de son aïeul.

Telle est, rapidement esquissée, l'histoire des places publiques des dix-septième et dix-huitième siècles, qui ont ce caractère commun d'avoir été, sinon exécutées, du moins conçues par un acte unique de volonté, et qui, en dehors de leurs souvenirs, conservent, à travers les remaniements du Paris moderne, un aspect intéressant à la fois pour l'artiste et pour l'archéologue.



FAÇADE DE L'HÔTEL DE SOUBISE

CHAPITRE SEIZIÈME

QUELQUES HOTELS PARTICULIERS DES DIX-SEPTIÈME ET DIX-HUITIÈME SIÈCLES

SOMMAIRE

L'hôtel Sully et les *Économies royales*. — L'hôtel et le marquis de Lauzun. — L'hôtel et la famille de Soubise.



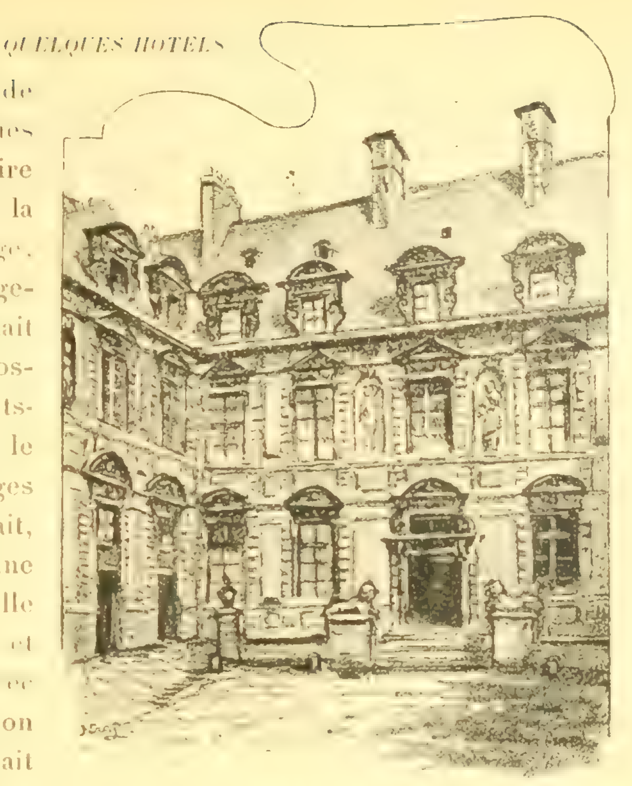
L'ÉTUDE des places publiques nous amène tout naturellement à parler des hôtels particuliers de l'époque correspondante. Nous avons vu combien peu nombreux étaient ceux des quinzième et seizième siècles; au contraire, parmi ceux des dix-septième et dix-huitième siècles nous n'avons que l'embarras du choix, et on a fait un livre fort substantiel à ne parler que de leur décoration. Loin de songer à les passer en revue, nous limiterons notre attention à trois d'entre eux : l'hôtel de Sully, spécimen d'assez bonne conservation des constructions du règne de Henri IV; l'hôtel de Lauzun, où subsistent encore de très précieux restes de la

somptueuse ornementation du temps de Louis XIV; enfin l'hôtel de Soubise, où se constatent les tendances raffinées du règne de Louis XV.

Quand on remonte la rue Saint-Antoine, on trouve à gauche un hôtel du début du dix-septième siècle, dont le rez-de-chaussée a été modernisé et percé d'ouvertures pour des étalages de magasins. Aussi, son caractère architectural échappe-t-il souvent aux promeneurs distraits. Mais si l'on se place en face, sur le trottoir opposé, on embrasse d'un seul coup d'œil l'ensemble de la façade, qui a fort grand air, malgré la galerie parasite qu'on lui a ajoutée. Les fenêtres à bandeaux de pierre sont surmontées de frontons triangulaires, et des mascarons soutiennent de massives guirlandes de fleurs. La cour intérieure se fait remarquer par son aspect imposant, par l'harmonie et la pureté des lignes; l'escalier a un plafond à voûte rampante, décorée de caissons, de rosaces et de fleurs, et, bien que la plupart des appartements aient été abîmés, il subsiste encore un salon du temps, au plafond sculpté, où apparaissent ici et là des traces de dorure; on reconnaît même parmi les ornements le chiffre de Sully, qui fut, en effet, à partir de 1634, le propriétaire de l'hôtel.

Celui-ci avait été bâti dix ans auparavant par l'architecte Androuet du Cerceau pour le compte d'un riche traitant. Sully l'acheta près d'un quart de siècle après la mort de Henri IV; on sait qu'il avait dû se retirer des affaires peu de temps après l'assassinat du Béarnais. Marie de Médicis, tout en faisant semblant de vouloir le retenir, s'était entourée, dès le début de sa régence, de conseillers nouveaux. Pour un homme actif et autoritaire comme l'était le duc de Rosny, ce repos forcé était chose pénible. En vain essaya-t-il de se distraire en s'occupant de ses propres intérêts, la vente à un bon prix des charges qu'il quittait et la mise en valeur de ses propriétés. L'inextinguible soif du pouvoir lui revenait toujours, quoi qu'il fît pour se contraindre. Le nom du grand ministre demeurera avec justice intimement attaché à celui de son maître. Il avait mis de l'ordre dans les finances, développé l'agriculture, préparé des moyens de défense et d'extension du territoire, mérité enfin le nom de *Sage*. Mais la nature humaine est ainsi faite qu'elle est toujours infirme par quelque côté, et celui dont l'administration vigilante et la haute intelligence avaient assuré le bien du pays eut, après avoir quitté le pouvoir, des faiblesses auxquelles nous avons le devoir de nous arrêter pendant un instant, parce qu'elles coïncident précisément avec la période de sa vie qui s'écoula dans l'hôtel qui nous occupe.

Sully menait grand train dans sa demeure princière; il entretenait des serviteurs nombreux et jusqu'à des gardes du corps. Tous les soirs il se


L'HOTEL DE SULLY

rendait, par une porte de derrière, sous les portiques de la place Royale pour y faire sa promenade. Il excitait la curiosité sur son passage, car, sans souci des changements de la mode, il affectait de porter strictement le costume d'autrefois, les hauts-de-chausses bouffants et le justaucorps avec de larges crevés aux manches. Il avait, passée autour du cou, une chaîne d'or avec une médaille à l'effigie de Henri IV, et souvent il la baisait avec affection et respect, mais non sans ostentation. Il professait pour les jeunes seigneurs de l'entourage de Louis XIII un profond dédain, que ceux-ci se plaisaient encore à exciter par leurs railleries. Un jour que le roi avait mandé le vieux ministre pour savoir son avis sur une affaire de quelque importance, le cercle des seigneurs chuchotait et souriait en le regardant : « Sire, dit-il à haute voix, quand le roi mon maître, votre glorieux père, me faisait l'honneur de m'appeler pour m'entretenir d'affaires, au préalable il écartait les bouffons. »

Les rapports, on le voit, étaient tendus entre Sully et la génération nouvelle. Il y avait dans l'âme du vieillard une amertune profonde contre des gens qui semblaient faire peu de cas de la gloire qu'il avait acquise ; son mérite lui paraissait méconnu : il mit à le rappeler l'ardeur jadis employée à l'établir.

S'il se fût pour cela tenu dans les limites de la vérité, on n'aurait aucun reproche à lui faire ; malheureusement pour sa réputation, à force de vouloir se glorifier, il en vint à dénaturer les faits à son profit avec une telle exagération que la critique moderne n'a pas eu de peine à le convaincre d'erreur.

On le verra par quelques extraits des *Économies royales*, mémoires écrits par lui à des dates différentes et dont une rédaction dut certainement être faite dans son hôtel de la rue Saint-Antoine.

Nous choisissons, entre cent passages curieux, le fantastique récit de

la bataille d'Ivry, que nous abrégerons par endroits pour ne pas fatiguer l'attention du lecteur. On sait que, probablement pour ne pas être trop gêné en se vantant lui-même, Sully avait imaginé le système de se faire raconter par ses secrétaires ses propres exploits, dont ils avaient été soi-disant les témoins ou qu'ils avaient appris par la voix de la renommée. « Votre cheval, disent-ils, fut blessé d'une mousquetade des enfants perdus qui luy perçoit le nez et tout le col et alloit sortir à la selle, et d'un grand coup de lance qui vous emporta le mollet de la jambe et luy descousit deux pieds du ventre; vous eustes encore un coup d'espée en la main et un coup de pistolet en la hanche qui sortoit au petit ventre; estant ainsi malmené, vostre ecuyer eut tant d'heur qu'il vous amena un autre cheval, sur lequel vous montastes assez légèrement, veu vos blessures. Mais, à la seconde charge, vous fustes encore porté par terre, vostre cheval tué, et vous blessé d'un coup de pistolet dans la cuisse et d'un coup d'espée à la tête, avec tout cela vous ne laissates de vous relever; mais à cette fois vous ne trouvastes nul des vôtres, tellement que vous demeurastes dans le champ de bataille sans savoir où aller ny que faire, et, voyant venir à vous un des ennemis l'espée au poing pour vous charger, lequel infailliblement vous eut tué, car vous estiez sans casque, vous gagnates un poirier que vous nous avez montré depuis deux fois, lequel avoit les branches si basses et si estendues qu'il ne vous pût approcher, et ainsi, après vous avoir tournoyé longtemps, il vous quitta. »

Sully, continuant cette incroyable histoire, raconte comment, tout blessé qu'il était, il fait prisonnier l'officier porteur de la cornette des ligueurs et reçoit ensuite, dans la chambre du château d'Anet, les compliments flatteurs du maréchal de Biron, sans prendre garde que la *lettre circulaire* du roi, pièce officielle, relatait à cette date la présence du maréchal sur un point tellement éloigné que sa rencontre avec Sully en était impossible.

Surenchérissant encore sur ses inventions, le vieillard, en veine de hâbleries, imagine la parade suivante, qu'il croit grandiose et qui n'est que grotesque par suite de son invraisemblance. « Le lendemain ayant fait faire un brancard assez à la hâte de branches d'arbres sans peler, accommodé de cercles de poinçons, vous vous fîtes porter à Rosny. — Premièrement marchoient deux de vos grands chevaux menez en main par deux de vos palfreniers, puis vos deux pages montez sur deux autres de vos grands chevaux, le premier desquels étoit votre grand coursier gris... Ce page avoit vestu vostre cuirasse et portoit la cornette blanche des ennemis, et l'autre vos brassards et votre casque au bout d'un bris de lance, d'autant que, pour être tout fracassé et effondré de coups, il

estoit impossible de le porter en teste : après ces pages venoit le sieur de Maignan, vostre écuyer, ayant la teste bandée et un bras en escharpe à cause de deux playes, lequel estoit suivi de vostre valet de chambre Moreines, monté sur vostre haquenée angloise, lequel portoit vostre casaque de velours orangé à clinquant d'argent sur luy et en la main droite comme un trousseau de trophées, tout cela lié ensemble, divers morceaux de vos espées, pistolets et panaches que l'on avoit ramassez. Après cela, vous veniez dans vostre brancart couvert d'un linceul seulement; mais, par-dessus, pour parade des plus magnifiques, vos gens avoient fait estendre les quatre casaques de vos prisonniers qui estoient de velours ras noir, toutes parsemées de croix de Lorraine sans nombre, en broderie d'argent; sur le haut d'icelles, les quatre casques de vos prisonniers avec leurs grands panaches blancs et noirs tous brisez et dépenaillez de coups; et, contre les costés des cercles, estoient pendues leurs épées et pistolets, aucun brisez et fracassez; après lequel brancart marchoient vos trois prisonniers montez sur des bidets... »

Il ne manquait à cette scène théâtrale que la présence du roi pour lui donner un caractère plus magnifique encore : Sully n'est pas embarrassé pour si peu. Il n'hésite pas à rapporter que Henri IV, chassant par là, rencontre le cortège et s'arrête pour complimenter son bon serviteur. Il lui adresse un long discours; le blessé lui répond par un autre non moins long, où il prétend que *deux mille chevaux lui ont passé sur le corps!* « Brave soldat, vaillant chevalier! » s'écrie le roi en lui donnant l'accolade. Et Sully de guérir promptement pour accomplir de nouveaux exploits.

Voilà comment le vieux duc de Rosny écrivait ses Mémoires. Un sagace et minutieux critique, qui a comparé entre eux les différents textes des *Économies*, tant imprimés que manuscrits, a montré que dans les rédactions successives il y avait à chaque fois un surenchérissement, comme si, malgré sa fécondité, l'imagination de l'auteur eût été incapable d'arriver du premier coup à ces inventions énormes.

C'est encore dans la pensée de grossir démesurément sa réputation, qu'en 1639, cinq ans après l'achat de son hôtel, Sully fit écrire par André Duchesne, historiographe du roi, l'*Histoire de la maison de Béthune,* qui fait sans hésitation descendre le ministre des princes francs envahisseurs de la Gaule, d'Othon, empereur d'Allemagne, et des princes de la maison d'Autriche. Partout, dans ce livre, composé sur commande, se devine l'évidente préoccupation d'éblouir par la noblesse des origines, de même que, dans les *Économies royales,* Sully cherche à surpasser les plus héroïques capitaines et s'efforce, sous le prétexte de grandir la gloire de Henri IV, d'enfler démesurément la sienne propre.

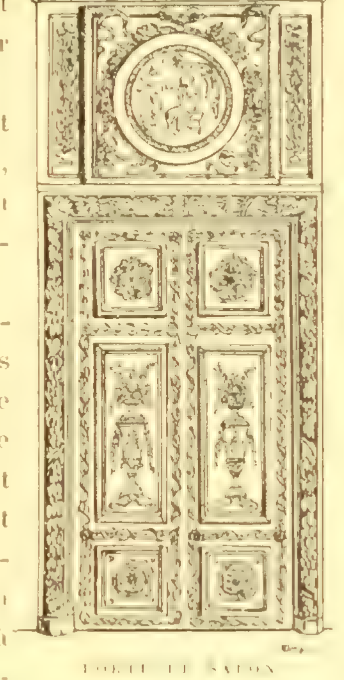
C'était chez le vieillard une sorte de folie des grandeurs, peut-être plus à plaindre qu'à blâmer; car ce travers, que l'âge explique sans l'excuser, n'est presque rien en comparaison des services immenses rendus au pays par le fidèle compagnon du Béarnais. Il n'en était pas moins intéressant de montrer, dans l'hôtel de la rue Saint-Antoine, Sully, arrivé à l'âge de soixante-quinze ans, employant ses loisirs à écrire ses Mémoires et travaillant, sans le vouloir, à se diminuer aux yeux de la postérité.

C'était un autre cadet de Gascogne, que le marquis de Lauzun, pendant quelques années propriétaire sur le quai d'Anjou, dans l'île Saint-Louis, d'un hôtel qui porte encore son nom. Type accompli du gentilhomme de fortune, il se trouva, par les circonstances, tantôt porté au faîte des grandeurs, tantôt précipité dans l'abîme de la plus complète disgrâce.

Présenté par son petit parent, le maréchal de Grammont, dans le cercle des habitués de la duchesse de Soissons, il y fut remarqué par Louis XIV, qui le prit en amitié. Sa vivacité, son entrain, son courage, ou plutôt sa témérité, ses façons de faire originales et spirituelles, mélange de respect et de familiarité, avaient séduit, par effet de contraste, le roi, dont le calme naturel et la majesté voulue appréciaient chez un sujet des dispositions et une attitude différentes.

Lauzun fut comblé de faveurs. Il était, à vingt-cinq ans, colonel-lieutenant des dragons du roi; à vingt-huit ans, capitaine des cent gentilshommes au bec-de-corbin; à trente-cinq ans, maréchal de camp; un an après, il était colonel général des dragons du roi; un an plus tard, capitaine d'une compagnie des gardes du corps et gouverneur du Berry; enfin, il avait trente-huit ans lorsqu'il fut nommé lieutenant général et commandant en chef de la maison du roi. La charge de grand maître de l'artillerie étant devenue vacante, Lauzun la brigua. Le roi la lui promit, mais lui demanda le secret pendant quelque temps. Trop exubérant était le marquis pour ne point faire part autour de lui de sa nouvelle bonne fortune. Louvois, qui, comme ministre de la guerre, était en rapports constants avec le maître de l'artillerie, et qui redoutait l'humeur capricieuse et le caractère altier du favori, ne manqua pas, aussitôt prévenu, de courir chez le roi et de lui exposer le danger qu'il pouvait y avoir de confier les graves intérêts de la défense à un homme aussi peu discret. La raison d'État impressionnait toujours fortement l'esprit sérieux de Louis XIV, et Lauzun fut écarté. A cette nouvelle, le marquis s'emporta au point de briser son épée et d'en jeter les tronçons aux pieds du roi, en lui reprochant son manque de parole. Pâle, Louis XIV lança sa canne

par la fenêtre, pour ne pas s'oublier, dit-il, à la lever sur un gentilhomme. Le lendemain, Lauzun était conduit à la Bastille, où il ne resta que quelques jours. Cependant, le prince ne lui avait pas complètement pardonné, et les courtisans jaloux, avec Mme de Montespan à leur tête, ne laissèrent désormais échapper aucune occasion de miner sourdement le crédit du favori.



PORTE DU SALON
DE L'HÔTEL DE LAUZUN

Lauzun se maintenait ferme sur ses positions; il fut même, poste envié, mis à la tête de l'armée de Flandre. Mais le beau rêve qu'il fit d'épouser Mlle de Montpensier devait être cause de sa perte.

On connaît la vie agitée de cette princesse, fille de Gaston d'Orléans et petite-fille de Henri IV. Elle avait, par suite de sa très grande fortune, souvent été demandée en mariage, mais toujours sa famille avait suscité des obstacles à ces unions, ne voulant pas voir passer en d'autres mains les domaines de la plus riche héritière de l'Europe. La Grande Mademoiselle, demeurée fille jusqu'à quarante-deux ans, se prit, à cet âge, d'une passion folle pour Lauzun, de quelques années plus jeune qu'elle. Le roi refusa d'abord son consentement à ce mariage, qu'il considérait comme une mésalliance par trop grande; mais la princesse insista tellement qu'elle réussit à le décider. Si le marquis avait saisi l'occasion et hâté la célébration des noces, il fût devenu duc de Montpensier. Mais sa vanité lui fit souhaiter des fêtes nuptiales aussi brillantes que celles d'un roi; les préparatifs traînèrent en longueur; Mme de Montespan mit le temps à profit et réussit à faire revenir Louis XIV sur l'autorisation accordée.

Extrême fut la désolation de Mademoiselle; on prétend même qu'elle contracta un mariage secret avec Lauzun. Celui-ci, cependant, incapable de se dominer, laissa éclater sa colère devant le roi et prononça des paroles offensantes contre Mme de Montespan. C'en était trop pour l'orgueil de Louis XIV. Le marquis fut arrêté et conduit à Pignerol, la sombre forteresse où le surintendant Fouquet expiait sa trop grande fortune. En franchissant le seuil de sa prison, Lauzun s'était écrié : *In sæcula sæculorum!* Il n'était pas là pour l'éternité, mais il y demeura dix longues années, essayant à diverses reprises de s'enfuir. A cet homme habitué à toutes les douceurs de la vie, la captivité était si pesante, elle agit si dure-

ment sur son esprit, qu'on craignit un moment qu'il ne devint fou. Cependant Mademoiselle n'oubliait pas l'homme qu'elle aimait. Elle multipliait les démarches en sa faveur, se déclarant prête à tous les sacrifices. C'est ce qu'attendait Mme de Montespan, désireuse de faire richement doter ses enfants. Quand elle eut, à leur profit, obtenu de Mlle de Montpensier les duchés d'Eu et d'Aumale et la principauté des Dombes, Lauzun fut remis en liberté, mais à condition qu'il resterait toujours à au moins deux lieues de distance de la cour. Cela n'empêcha pas le marquis de venir à Paris, Louis XIV y séjournant peu.

Sevré de plaisirs pendant longtemps, ayant réalisé des économies forcées, âgé de cinquante ans à peine, beau joueur, raffiné dans ses goûts, à la recherche d'un luxe bien compris, il n'eut garde de perdre son temps à se faire construire une demeure; il préféra la trouver toute prête et acheta l'hôtel du quai d'Anjou.

Cette habitation seigneuriale avait été édifiée de 1641 à 1658 pour le commissaire des vivres de la cavalerie Gruyon, enrichi dans le métier lucratif des subsistances militaires, heureux de satisfaire le caprice de la jeune veuve qui n'avait consenti à l'épouser qu'à la condition expresse d'entrer avant mariage en possession de la demeure que son fiancé faisait bâtir sur le quai d'Anjou et où elle rêvait une installation somptueuse. Peintres, sculpteurs et tapissiers dépensèrent toutes les ressources de leur talent pour la contenter, et son chiffre M, entrelacé au G du nom de son époux, est figuré sur plusieurs panneaux.

A peine étaient-ils installés que la Chambre de justice de 1661, en condamnant le surintendant Fouquet, emporta du même coup tous ceux qu'il avait protégés. Gruyon était du nombre : il fut jeté en prison, et ses biens furent confisqués. Sa femme, qui avait eu la prudence de se séparer de biens, put se retirer dans un de ses châteaux de Normandie, et son fils, anobli dans l'intervalle et portant le nom de des Bardes, sauva la maison du quai d'Anjou par une cession fictive à un cordonnier de ses amis, qui, en 1681, la vendit à Lauzun, de retour de Pignerol.

Malgré les remaniements et les restaurations que lui ont fait subir ses propriétaires successifs, les Auger, les Pimodan, les Pichon, l'hôtel est encore un des mieux conservés de Paris, et reste un des plus précieux spécimens de la belle ornementation des appartements, telle que la comprenait le dix-septième siècle.

La cage de l'escalier moderne a supprimé la salle à manger du rez-de-chaussée et la chapelle du premier étage; quelques boiseries ont été déplacées; l'ancienne galerie est devenue une bibliothèque avec mobilier Louis XVI. Mais plusieurs appartements ont été laissés intacts : le grand

salon, autrefois orné de tapisseries, les chambres à coucher, avec leurs peintures mythologiques, la salle à manger, avec plafond dans le style de Vouet. Les arabesques, les unes d'or sur fond blanc, les autres bleues sur fond doré, forment un magnifique encadrement aux portes, sur lesquelles sont sculptés en relief de beaux vases de fleurs. On ne sait ce qu'il faut le plus admirer ici de l'harmonie de l'ensemble ou de l'exquise délicatesse des détails. Ce décor nous semblera plus beau encore si nous replaçons par la pensée, dans ces appartements, les tapisseries, les meubles de grand style, les tentures, et si nous peuplons les antichambres du personnel nombreux des domestiques s'inclinant avec respect sur le passage du maître, qui était ici le cavalier le plus brillant, le plus à la mode de tout Paris. En effet, tenu éloigné de la cour, Lauzun s'efforçait par ses folies d'attirer sur lui l'attention. Mais Louis XIV demeurait inflexible. C'est alors que le marquis trouva, comme l'écrit Mme de Sévigné, le chemin de Versailles en passant par Londres.

Il se rendit auprès de Jacques II, qui, reconnaissant en lui un homme de courage et de ressources, lui confia plusieurs missions importantes, celle, entre autres, à la veille d'une révolution qui menaçait, de ramener en France, pour les mettre en sûreté, sa femme et son fils. Lauzun s'acquitta avec succès de cette tâche difficile et périlleuse. En homme habile, il songea tout aussitôt à tirer tout le parti possible, au point de vue de ses intérêts, du dévouement qu'il avait montré au roi d'Angleterre. De Calais, il écrivit à Louis XIV qu'il était dans l'impossibilité de tenir la promesse faite au roi d'Angleterre de remettre la reine et son fils au roi de France, puisqu'il avait le malheur de n'avoir point le droit de se présenter à la cour. Louis XIV l'autorisa cette fois à revenir.

Nous ne parlerons pas du mariage de Lauzun sexagénaire avec une jeune parente du duc de Saint-Simon, âgée seulement de dix-sept ans. Les fantaisies de ce vieil extravagant, qui mourut à quatre-vingt-dix ans, ne nous intéressent plus. Il nous a suffi de montrer dans l'hôtel de Lauzun la figure du séduisant marquis, fait duc par Jacques II, de l'infidèle époux de la Grande Mademoiselle, du gentilhomme enfin qui cherchait à incarner en lui toutes les élégances d'une cour dont il ne voulait à aucun prix être oublié.

Dans la rue des Francs-Bourgeois, un peu en retrait de l'alignement des maisons, se dresse un portail monumental, à tympan arrondi : c'est l'entrée de l'hôtel Soubise, dont la cour elliptique est encadrée d'un gracieux portique à doubles colonnes composites, rejoignant, dans le fond, le corps de logis principal.

Celui-ci est surmonté d'un fronton sur les rampants duquel se voient les figures couchées de la *Prudence* et de la *Renommée*. Depuis 1808, cette maison princière donne asile aux archives nationales. Elle n'a pu les renfermer toutes, et l'on a dû construire des bâtiments modernes d'aspect banal, pour contenir, répartis en trois cent mille portefeuilles, liasses ou cartons, les cent millions de pièces dont le nombre s'accroît chaque jour.

Lorsque, sous la conduite d'un gardien, on a parcouru la série des salles uniformément garnies d'étagères et de rayons, c'est avec un joyeux étonnement que l'on pénètre dans les appartements historiques de l'hôtel, aujourd'hui transformés en musée, qui, par un bonheur inespéré et rare, ont conservé intacte la gracieuse et opulente décoration du dix-huitième siècle, les panneaux et les plafonds sculptés, les peintures signées de noms illustres.

Avant de visiter cette magnifique demeure, reflet merveilleux des habitudes d'une société raffinée entre toutes, nous allons raconter rapidement les origines de l'hôtel et présenter au lecteur quelques-uns de ses hôtes.

Il a été question, dans un chapitre précédent, du donjon que s'était fait construire, au quatorzième siècle, le connétable de Clisson, et dont le portail aux formes massives était défendu par deux tourelles à pignon. Au seizième siècle, la famille des Guise avait acheté cette sorte de château fort et en avait démoli une partie pour la rebâtir dans le goût du jour. Le portail fut conservé, mais le tympan en fut marqué aux armes des nouveaux propriétaires.

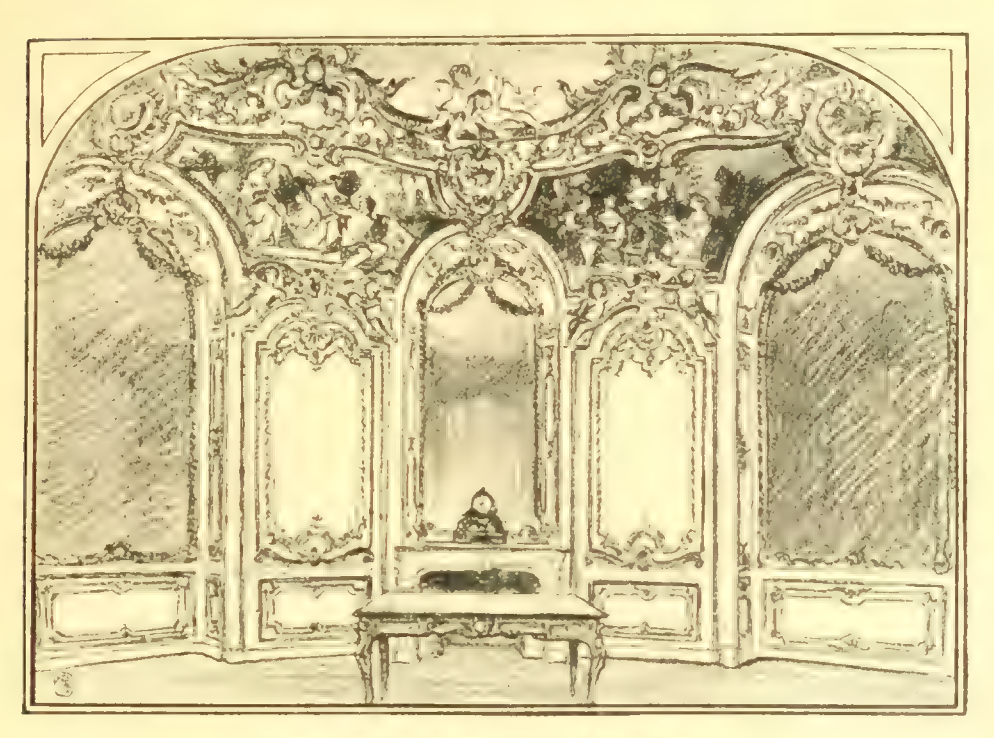
En 1670, promesse de vente de l'immeuble fut faite à François de Rohan, duc de Soubise, prince de Fontenay, capitaine des gardes du roi, gouverneur de Champagne et de Brie. Malgré sa haute situation à la cour, Rohan était endetté au point qu'à la nouvelle de l'acquisition qu'il projetait, plus de quarante oppositions furent faites sur les sommes à produire. Le Parlement dut intervenir. Cependant en 1704 le prince était enfin déclaré propriétaire, au prix énorme de trois cent vingt-cinq mille livres.

Que s'était-il donc passé, et comment les créanciers avaient-ils été désintéressés? Saint-Simon, toujours bien renseigné, laisse supposer que la bienveillance du roi et le savoir-faire de Mme de Soubise n'y furent pas étrangers. Le bruit courait que Louis XIV n'avait pas jadis été insensible aux charmes séducteurs de la princesse, et que l'amour, transformé avec l'âge en amitié, était venu en aide à la situation embarrassée du mari complaisant.

La princesse de Soubise mourut en 1709, et son mari trois ans après

elle. La transformation de l'hôtel avait été commencée par eux ; elle fut continuée avec activité par leur fils, Hercule-Mériadec, au moment où il hérita. Artiste par tempérament et fort riche, c'était un grand amateur de belles choses.

Il s'était marié deux fois, la première avec Louise-Gabrielle-Julie de Rohan, la seconde avec Marie-Sophie de Courcillon, duchesse de Pecquigny. C'est pour ses deux épouses et pour lui-même que, sans compter, il fit bâtir le palais que nous avons sous les yeux.



HÔTEL DE SOUBISE — LE SALON OVALE

L'hôtel des Guise avait sa façade à l'ouest ; au sud s'étendait un manège que l'architecte Delamare utilisa pour former la cour d'honneur elliptique en l'encadrant d'un portique à colonnes accouplées et en y ouvrant le portail d'entrée. Une servitude gênante subsistait cependant : c'était le passage dans la cour d'honneur, le long de la façade principale, d'un chemin public que tout le crédit des Soubise ne réussit pas à faire supprimer. Pendant le jour, les piétons y pouvaient circuler ; le soir seulement il était barré à chaque extrémité par une grille de fer. Le nouvel hôtel recueillit les suffrages unanimes des gens de goût. Et cependant, moins de huit ans après le commencement des travaux, Delamare était mis de côté et remplacé par Germain Boffrand. C'est ce dernier qui eut l'idée de

créer les délicieux salons ovales, dont la forme se prêtait admirablement à une artistique décoration.

Au rez-de-chaussée, les appartements du prince, par le choix des sujets aussi bien que par la tonalité gris-de-lin se mariant discrètement à la blancheur du stuc, avaient une sévérité voulue; huit figures ou groupes allégoriques, symbolisant les sciences et les arts, étaient placés à la partie haute, entre les archivoltes des portes et des fenêtres, alors que partout ailleurs les panneaux de bois étaient sculptés en dessin d'ornements les plus variés. Par contre, la chambre et le salon ovale de la princesse, au premier étage, réunissaient, dans un entremêlement aussi harmonieux que délicat, tous les motifs que la mythologie galante, si en vogue alors, fournissait au pinceau des artistes. L'or, dans la gamme de ses différents tons, rehaussait de son éclat les fonds de couleur tendre, et le bois affectait les formes les plus gracieuses pour encadrer les œuvres de Boucher, de Natoire, de Van Loo, de Trémolières et de Restout. On ne pénètre pas dans ces salles, aujourd'hui réservées à l'exposition des actes les plus importants et les plus curieux de nos archives, sans revivre le temps où, à l'exemple de la marquise de Pompadour et de son brillant entourage, la pensée du plus grand nombre se détournait des choses sérieuses pour se fixer sur mille charmantes et dangereuses inutilités, où une sensualité de bon ton remplaçait la décence imposée par Louis XIV et Mme de Maintenon, où l'on jouissait du temps présent, sans se préoccuper de l'orage qui déjà grondait à l'horizon.

Hercule-Mériadec de Soubise mourut dans un âge fort avancé, laissant ses biens — son fils étant mort tout jeune encore — à son petit-fils, le maréchal, celui que Louis XV appelait « son Soubise », le complaisant ami des favorites, brave soldat, mais détestable général, noble cœur, incapable de mensonge, mais manquant absolument de dignité. Le mariage de sa fille avec un prince de Condé, conclu par les bons offices de Mme de Pompadour, lui valut le titre de *très haut et très excellent seigneur*, que l'on n'accordait qu'aux princes du sang. C'est la favorite encore qui, au début de la guerre de Sept ans, lui fit confier une division de vingt-quatre mille hommes; et quand, après la malheureuse affaire de Rosbach, il revint à Paris, en butte aux railleries de la cour et de la ville, caricaturé une lanterne à la main à la recherche de son armée perdue, ce fut la marquise encore qui le soutint de son crédit, le fit nommer ministre d'État et décorer de l'ordre du Saint-Esprit. Elle lui ménagea, peu après, l'occasion de prendre sa revanche et, pour quelques succès de peu d'importance, lui fit attribuer le bâton de maréchal. Lorsque, plus tard, Sou-

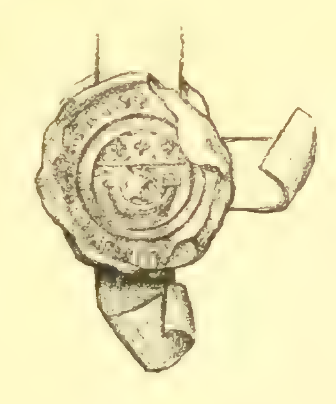
bise, commandant l'armée de concert avec le duc de Broglie, fut encore battu, ce dernier seul fut puni, et le vieux courtisan ne perdit rien de sa faveur.

A la mort de sa protectrice, il reporta son dévouement intéressé sur la Dubarry; il s'employa sans pudeur à faire ouvrir à la courtisane les portes des salons que les dames de la cour tenaient obstinément fermées devant elle; il alla même jusqu'à accorder la main d'une de ses parentes au propre neveu de la favorite. Épicurien par principe, ami de Voltaire qui lui envoyait ses libelles, il entretenait des filles de l'Opéra, ainsi d'ailleurs que faisaient ses amis les ducs d'Aiguillon et de Richelieu.

La société du dix-huitième siècle était dans un état de décomposition telle qu'il fallut la tourmente de la Révolution pour l'assainir; il n'en demeure pas moins vrai que Paris lui est redevable d'avoir vu fleurir un art décoratif si incontestablement supérieur que les autres nations de l'Europe étaient tributaires de la France.

Le mouvement commença, il est vrai, dès le début du dix-septième siècle. On affectionna, dès ce moment, les vastes salles aux larges panneaux percés de grandes ouvertures; les besoins nouveaux suscitèrent des artistes comme Vouet, Lebrun, le grand Lesueur, auxquels succédèrent les Boffrand, les Robert de Cotte, les Mansard, les Oppenord, les Boucher.

Ces maîtres et leurs élèves ont couvert les murs des hôtels des dix-septième et dix-huitième siècles de leurs œuvres admirables, où la pureté du dessin et la richesse de la composition le disputent au brillant du coloris.



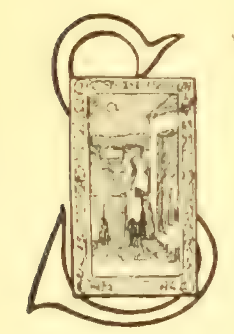


CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

SAINT-SULPICE ET LE PANTHÉON

SOMMAIRE

Idée qui a présidé à la fondation de Saint-Sulpice. — M. Olier et M. Languet de Gergy. — Le portail et les tours. — Le Panthéon de Soufflot. — Ses destinations successives. — Aspect extérieur. — Décoration intérieure.



AINT-SULPICE et le Panthéon sont tous deux l'expression d'une grande pensée. Le premier symbolise l'action exercée au dix-septième siècle, parallèlement à la réforme janséniste, par une réforme catholique que rendait nécessaire le relâchement des mœurs du clergé et le peu de pénétration de la masse populaire par la morale religieuse ; c'est aujourd'hui une des plus importantes paroisses de Paris. Le second, bâti pour servir de temple chrétien, devenu, dès avant son complet achèvement, une sorte de temple laïque, repris, perdu, de nouveau reconquis, paraît avoir été l'enjeu de la lutte engagée entre les partis. A ce titre, ces deux monuments, images de notre état social au cours de ces cent dernières années, méritent d'être associés l'un à l'autre et de retenir quelque temps notre attention.

Avec ses deux grandes tours de hauteur inégale, son large perron, sa loge, ses colossales colonnes, l'église Saint-Sulpice a un air de majesté que beaucoup admirent, que d'autres trouvent un peu trop théâtrale. L'intérieur est puissamment éclairé par trois rangs de fenêtres super-

posées; la décoration, comme l'architecture, a les caractères de l'époque de Louis XV. L'autel, élevé de plusieurs degrés, est entouré d'une balustrade de marbre de forme semi-circulaire, et les chaises, rangées en segments de cercle, ont ici un groupement très particulier. Les cérémonies du culte se font à Saint-Sulpice avec beaucoup de solennité ; on y vient entendre de la belle musique. Les sous-sols, éclairés à l'électricité et divisés en salles spacieuses, voient tous les dimanches affluer une foule nombreuse d'enfants qui viennent écouter les célèbres catéchismes de la paroisse.

La fondation de cette église à physionomie si originale est intimement liée à la rénovation morale et religieuse qui fut opérée à Paris et en France, au dix-septième siècle, par un ami et un disciple de saint Vincent de Paul, le vénérable M. Olier.

C'est une erreur généralement accréditée que le dix-septième siècle fut, entre le seizième, époque d'anarchie intellectuelle et morale, et le dix-huitième, connu pour son esprit d'incrédulité, un siècle de bonnes mœurs uniformément observées et de foi chrétienne. La valeur éducative et littéraire de nombre de célèbres auteurs de cette époque, proposés à nos écoliers pour former leur intelligence et leur goût, est en partie cause de cette illusion, qui disparaît bien vite à la lecture des Mémoires du temps.

Le nombre des seigneurs libertins était considérable, et le clergé lui-même était atteint de la contagion : les abbés de cour mondains et licencieux, et les desservants ignorants n'avaient que très peu d'autorité sur le peuple. La discipline et l'observance de la règle n'existaient même pas dans les couvents. Comment eût-il pu en être autrement, alors qu'ils avaient, comme Port-Royal, des abbesses de douze ans?

C'est de Port-Royal cependant que partit l'esprit de réforme qui exerça sur les mœurs du dix-septième siècle une influence considérable. Nous ne voulons pas seulement parler des religieuses, mais aussi des solitaires de Port-Royal des Champs.

Sous les grands ombrages de la vallée de Chevreuse, Arnaud, Nicole, Lancelot, Pascal et maints autres partageaient leur temps entre l'étude et la prière, fondaient des écoles avec des méthodes d'instruction rationnelle et s'efforçaient de développer chez leurs élèves la virilité du caractère et l'énergie de la volonté. Ils avaient de nombreux amis dans le monde des lettres, et leur autorité sur la cour était d'autant plus grande qu'elle s'exerçait plus encore par l'exemple que par les discours et les écrits.

Parallèlement à eux, d'autres travaillaient à la même œuvre et s'adres-



L'ÉGLISE SAINT-SULPICE

saient moins aux seigneurs et aux savants qu'à la masse du peuple, fort corrompue et surtout très ignorante.

Rien ne préparait en effet le clergé à ses fonctions sacerdotales. Déjà François de Salles, présidant à une première ordination dans son diocèse de Savoie, avait annoncé à ses jeunes prêtres qu'il leur pardonnerait à la rigueur quelques fautes, mais qu'il serait impitoyable pour ceux qui ne chercheraient pas à acquérir les connaissances indispensables à l'exercice de leur ministère. En fondant l'Oratoire, le cardinal de Bérulle avait obéi à la même préoccupation de former un clergé éclairé. Vincent de Paul, dont l'ardeur de charité s'est produite avec une intensité telle que l'Église l'a admis au nombre de ses saints, n'avait pas de désir plus ardent que de recruter « de bons ouvriers pour la moisson des âmes ». Il créa les prêtres des Missions, chargés d'évangéliser les campagnes, et établit des séminaires confiés à des religieux qui portèrent le nom de Lazaristes. Il eut dans cette œuvre éminemment utile sinon un collaborateur immédiat, du moins un imitateur zélé et fidèle, dans la personne de M. Olier.

Le fondateur de l'église de Saint-Sulpice a une physionomie caractéristique et il est bien de son temps. Son père, grand audiencier de France, était fort riche, et sa mère, très bonne chrétienne, rêvait de faire de son fils un prêtre, mais dans les conditions d'une vie facile et large. Pour le pousser aux dignités auxquelles conduisait l'état ecclésiastique, elle lui assura, alors qu'il était tout jeune encore, les revenus de plusieurs abbayes, les unes en Auvergne, les autres en Bretagne, et, après lui avoir fait faire des voyages d'étude, elle songea à lui procurer la charge d'aumônier du roi.

Or, J.-B. Olier se faisait du sacerdoce une conception toute différente de celle qu'on en avait généralement alors. Admirateur de saint Vincent de Paul, il fut du nombre des missionnaires des campagnes jusqu'au jour où M. de Gondran, supérieur de l'Oratoire, son directeur spirituel, lui reconnaissant d'exceptionnelles qualités d'organisation et de zèle, lui suggéra l'idée de travailler à son tour à former de bons prêtres. M. Olier venait justement de refuser l'évêché de Langres, puis celui de Châlons, qui conférait la dignité de pair et le titre de comte : insensible à la vanité des grandeurs, sa joie la plus vive était le soulagement des pauvres. Il s'associa d'abord trois jeunes prêtres, animés comme lui d'un dévouement apostolique, et mena avec eux la vie commune, préservatif puissant contre les erreurs et les entraînements; puis il fonda dans sa maison de la rue de Vaugirard un premier séminaire, bientôt transporté à côté de l'église Saint-Sulpice.

Le concile de Trente avait conclu à la création de nombreux établisse-

ments de ce genre dans toute la chrétienté; saint Charles Borromée, le célèbre évêque de Milan, les avait multipliés en Italie; les tentatives faites en France avaient jusqu'alors échoué, par la raison que l'on admettait dans ces maisons non des jeunes gens, entraînés par leur vocation vers le sacerdoce, mais des enfants d'une maturité d'esprit insuffisante. M. Olier obvia à ce grave inconvénient en séparant nettement le grand séminaire du petit et en y établissant une discipline sinon sévère, du moins très exacte. En communication constante avec leurs maîtres, les élèves se façonnaient à leur exemple.

M. Olier voulut en outre fonder une paroisse modèle, qui pût servir de type aux futurs pasteurs : c'est l'église même de Saint-Sulpice, qu'il destina à l'évangélisation du faubourg Saint-Germain.

La population de ce quartier ne s'élevait pas à moins de cent mille âmes. L'administration débonnaire et insouciante d'abbés commendataires y avait fait affluer une foule de gens sans aveu, venus y chercher un refuge. Le service du culte, dans une église qui tombait en ruine, était assuré par des prêtres sans grande valeur morale. La chronique du temps raconte qu'au sortir de l'autel ils allaient volontiers passer le reste de la journée au cabaret voisin, installé près des charniers, où ils étaient traités par leurs pénitents, qui s'acquittaient ainsi des honoraires qu'il était alors d'usage de donner pour la confession. Pieux cabaret où l'on distribuait aux arrivants un morceau de pain bénit, mais où l'on vidait aussi force bouteilles.

Le premier soin de M. Olier fut de rétablir la dignité de vie dans le clergé paroissial, en lui imposant de nombreuses obligations.

Les catéchismes furent faits avec un soin ignoré jusqu'alors, les prédications multipliées, les cérémonies du culte accomplies avec la convenance et la piété qui sont encore un des caractères propres du Saint-Sulpice d'aujourd'hui; des « visiteurs de quartier », désignés parmi les vicaires de la paroisse, se partagèrent l'immense territoire du faubourg pour y porter les semences de charité, guérir les vices et faire refleurir la foi disparue.

L'érection d'un temple nouveau au lieu de la vieille petite église délabrée s'imposait. M. Olier communiqua son projet à ses paroissiens. Les ressources présentes étaient, il est vrai, insuffisantes, mais la foi en Dieu était grande, et la première pierre de la chapelle de la Vierge fut posée en 1646, devant toute la cour, par la reine mère Anne d'Autriche, qui avait pour le curé de Saint-Sulpice beaucoup d'admiration et sollicitait volontiers ses conseils. Le travail de construction fut arrêté par les troubles de la Fronde, et M. Olier quitta la cure pour se consacrer à la direction

exclusive de son grand séminaire, avant que l'abside ne fût achevée. Ses successeurs, MM. de Bretonvillers et de Poussé, continuèrent seize ans encore les travaux et élevèrent le chœur, avec les chapelles qui l'entouraient, jusqu'à la croisée, y compris le portail septentrional. Mais l'effort avait été trop considérable par rapport à l'argent dont on disposait, la fabrique était endettée; ses biens furent engagés, et, pendant quarante ans, dans un sentiment de prudence commandée par les circonstances, l'œuvre resta en suspens; elle fut reprise en 1718, quatre ans après que M. Languet de Gergy fut devenu curé.

Homme d'action, fort bien apparenté, M. de Gergy apporta un entrain extraordinaire à se procurer des ressources. Grand solliciteur, il obtint du duc d'Orléans, son paroissien, les marbres de revêtement des piliers jusqu'à hauteur d'appui. Il recourait même au besoin à de pieuses ruses. Le prince de Condé, ayant accepté de payer les serrures de l'église, se vit présenter une très forte note, dans laquelle il n'était plus question de serrures seulement, mais bien de toutes les *ferrures* : l'adroit curé avait coupé d'un trait l'*s* allongée du début du mot. Il n'épargnait même pas sa famille : l'archevêque de Sens, son frère, avait une magnifique croix pastorale garnie de diamants : M. de Gergy en orna le saint sacrement, puis refusa de la rendre, sous prétexte qu'on ne pouvait lui donner une meilleure place. Une reine déchue, Louise-Élisabeth d'Orléans, perdit son diadème de semblable façon. Le curé voulait avoir pour sa chapelle absidale une statue en argent de la Vierge, haute de six pieds; mais ce métal était rare. Pour se le procurer, M. de Gergy, très fréquemment invité par ses paroissiens, n'acceptait jamais qu'à condition qu'il lui fût permis d'emporter après dîner son couvert. La statue, œuvre de Bouchardon, dut à cette particularité son nom de *Notre-Dame-de-Vieille-Vaisselle*. Mais le procédé le plus fructueux imaginé par le curé, fut d'obtenir du Conseil royal, d'abord pour trois ans, — et la faveur fut prolongée pendant vingt-deux autres années, — l'autorisation d'établir une loterie, dont les bénéfices devaient fournir les fonds nécessaires à l'achèvement de Saint-Sulpice. On s'amusa beaucoup de l'idée, mais les lots vinrent nombreux, et les billets furent vivement enlevés.

N'étant plus gêné par la question d'argent, M. de Gergy pressa les travaux avec beaucoup de vigueur, s'adressant aux architectes les plus en renom, d'abord à Oppenord, puis à Servandoni. L'immense nef avançait pilier par pilier, et la bénédiction de chacun d'eux donnait lieu à une cérémonie et amenait de nouvelles offrandes. On arriva ainsi progressivement à l'extrémité de la nef, et en 1745, trois ans avant de résigner ses fonctions de curé, M. Languet de Gergy avait la joie de procéder

15

à la consécration solennelle de l'édifice, auquel il avait donné tous ses soins depuis vingt-sept ans. Le grand portail, dont il avait jeté les fondations en 1733, ne devait être cependant achevé qu'en 1777. Les paroissiens reconnaissants élevèrent à M. de Gergy, mort en 1750, un somptueux tombeau dans la manière du temps. L'exécution en fut confiée à Michel-Ange Slodtz, qui tailla la statue dans un bloc de marbre blanc; le prêtre est agenouillé sur un coussin de marbre jaune; en face de lui, un personnage allégorique soulève une draperie faite de marbre bleu-turquoise et d'albâtre sous laquelle se voyait un squelette de bronze : c'était le symbole de la Mort vaincue par l'Immortalité. Les deux figures de la Charité et de la Religion qui encadraient le groupe ont été détruites sous la Révolution.

Le plan du grand portail avait été conçu par Servandoni; il fut exécuté seulement en partie par lui et achevé, avec quelques modifications, par Maclaurain.

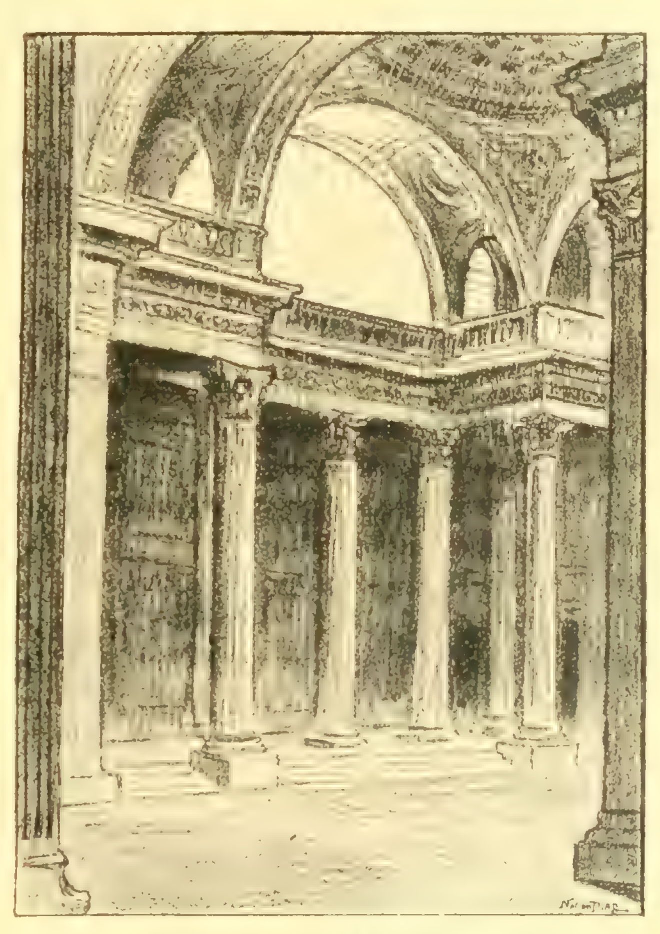
L'architecte a superposé deux ordres de grandes colonnes, dont le premier supporte une loge spacieuse; l'inévitable fronton triangulaire qui surmontait le tout ayant été, dans la suite, abattu par la foudre, on décida de le remplacer par quatre colossales statues qu'un rang de balustres réunirait l'une à l'autre : seuls les piédestaux furent placés, et il n'y a pas très longtemps qu'ils ont été reliés par une rampe ornementale.

Les tours, aujourd'hui différentes comme hauteur et comme architecture, étaient primitivement pareilles, celle du nord ressemblant à celle du sud, la moins élevée et la plus simple. Maclaurain les avait construites. Un jour, on les trouva insuffisantes, et, l'argent ne manquant pas, on résolut, quelle que dût être la dépense, de les démolir et de les remplacer par deux autres plus décoratives et plus à l'échelle du portail. Chalgrin, chargé de cette opération, n'eut que le temps de refaire celle du nord; la Révolution arrêta les travaux et sauva de la destruction la tour du sud. Celle-ci s'élève, nue, sur un pavillon carré terminé par des frontons en segments de cercle; le pavillon de celle de Chalgrin supporte des frontons triangulaires et est accoté de colonnes qui en augmentent la richesse architecturale; elle est, de plus, entourée d'une balustrade à la partie supérieure. Malgré ce disparate, le portail ne manque ni de noblesse ni de charme, et l'église compte à juste titre parmi les plus belles du temps.

Nous avons suivi les phases diverses de la construction de Saint-Sulpice, depuis ses débuts en plein dix-septième siècle jusqu'à son achèvement à la veille de la Révolution. Elle est comme la synthèse de l'effort architectural de son siècle. Mais ce qui est plus intéressant encore, ce

que nous avons essayé de montrer, c'est l'idée même qu'elle exprime. Son âme — les monuments en ont une — se confond avec celle de son fondateur, M. Olier, l'un des plus grands chrétiens qui se soient groupés autour de Vincent de Paul.

Saint-Sulpice est l'expression d'une pensée constamment demeurée la même. Il n'en est pas ainsi pour le Panthéon, qui a changé à mainte reprise de destination et n'a jamais correspondu complètement à l'idée qu'il devait symboliser. Les factions politiques qui, au cours de ces cent dernières années, se sont disputé le pouvoir, ont marqué l'édifice de leur empreinte, détruisant le lendemain les apports de la veille.



LE PANTHÉON. — VUE INTÉRIEURE

L'histoire de ces transformations fera l'objet de cette étude : elle permettra de préciser l'impression indéfinissable que l'on ressent dans cette demeure des grands hommes, vide malgré tout, peut-être parce qu'elle n'a pas reçu encore la consécration des années.

Quant à sa valeur architecturale, elle est incontestable. Son dôme produit un grand effet, qu'on le découvre de loin, juché sur la colline qui lui sert de base, ou qu'on l'entrevoie à l'extrémité de la rue Soufflot, derrière son fronton triangulaire. Le volume de la coupole a été calculé pour être vu en arrière-plan du portique d'entrée, et, à distance, l'étroitesse de la façade est agrandie de toute la largeur du transept, qui déborde à droite et à gauche.

Chaque monument produit, quand on y pénètre, une sensation particu-

lière ; elle est ici à la fois de force et de légèreté, et elle augmente encore lorsque, se plaçant à la croisée, on aperçoit, dans quatre directions, les lignes de colonnes, dont le profil élégant se dessine, ferme et svelte, à peu près à distance égale du centre du monument. Lève-t-on la tête, on est frappé de la hardiesse avec laquelle est suspendue, comme par miracle, l'énorme masse de pierres qui forme la calotte et laisse, par de larges ouvertures, pénétrer la lumière à flots. Encore, pour se rendre compte de la merveilleuse complexité de sa construction et de l'effort génial accompli par l'architecte, faut-il se décider à gravir les quatre cent vingt-sept marches qui mènent au sommet. On jouira là, en outre, d'une fort belle vue de Paris et de ses environs. On apercevra au loin la Seine, avec ses méandres et les nombreux monuments de la capitale, estompant leur silhouette dans le bleu blanchâtre du ciel; on verra, tout à côté, le damier inégal des cours et des jardins des couvents, et, parmi les nombreux établissements d'instruction du quartier latin, le lycée Henri IV, l'ancienne abbaye de Sainte-Geneviève, qui, de ce point élevé, donne l'illusion que le monastère du dix-huitième siècle existe toujours.

Mais ce qui étonne surtout, ce sont les dimensions mêmes du Panthéon, de sa colossale rotonde, des quatre bras de sa nef, couronnés à chacune de leurs extrémités par une petite coupole, de cet ensemble enfin si heureusement proportionné que l'on est moins saisi de sa grandeur que séduit par son harmonie.

On sait que sur le sommet du mont Leucotitius, sur l'emplacement de la basilique des Saints-Apôtres, s'élevait l'église romano-gothique de Sainte-Geneviève. Elle menaçait ruine au dix-huitième siècle, et plusieurs fois il avait été question de la réparer ou de la remplacer.

Lorsque, en 1744, Louis XV tomba gravement malade à Metz, au cours de l'expédition militaire qu'il avait entreprise pour conquérir la gloire des armes, il se souvint de l'état de délabrement où il avait vu l'église de la patronne de Paris, et il fit vœu de construire en l'honneur de sainte Geneviève un sanctuaire magnifique, s'il revenait à la santé. C'est l'origine du temple dont l'exécution fut confiée au talent de Soufflot, à peine de retour de Rome, où il s'était enthousiasmé à la vue du Panthéon d'Agrippa et surtout de la grande coupole de Saint-Pierre. Le plan qu'il avait présenté, lors du concours établi sur les ordres du roi, s'inspirait de l'œuvre de Michel-Ange, considérée alors comme une des merveilles du monde.

Plusieurs années furent employées à opérer, dans les terrains dépendant de l'abbaye de Sainte-Geneviève, le nivellement nécessaire. C'est

seulement en 1764, vingt ans après le vœu de Louis XV, que fut solennellement posée la première pierre des piliers de soutènement du dôme. A mesure que s'élevait l'édifice, auquel s'attachait un intérêt national, l'enthousiasme du public grandissait. Aussi, quelle ne fut pas l'inquiétude lorsque tout à coup le succès de l'entreprise parut complètement compromis. Dans son désir de perfection pour l'œuvre à laquelle il s'était voué tout entier, Soufflot avait rêvé de donner à l'édifice une légèreté qui devait faire l'étonnement de la postérité, et la triple coupole de onze millions de kilogrammes reposait sur des piliers relativement sveltes, mais dont la force de résistance avait cependant été calculée avec une merveilleuse précision. Malheureusement, l'architecte avait compté sans les défauts de construction.

Pour avoir des joints d'une netteté parfaite, les entrepreneurs, en procédant au ravalement des pierres, en avaient légèrement creusé la partie centrale, pensant que le mortier qu'ils couleraient entre les assises remplirait exactement les vides. Il n'en fut rien, et le poids énorme de la coupole, portant non sur la surface entière des pierres, mais seulement sur leurs arêtes, détermina des écrasements et des éclats qui causèrent dans les parties hautes du dôme d'inquiétants mouvements. On prit peur et l'on accusa Soufflot d'imprudence. L'architecte en fut profondément affecté, et il mourut en 1781, de chagrin, dit-on.

Son collaborateur et élève Rondelet, chargé des travaux, opéra la consolidation du dôme en le soutenant par quatre piliers massifs, disgracieux, il est vrai, mais qui assuraient à l'édifice un étai d'une inébranlable solidité.

L'église était sur le point d'être achevée, lorsque, en 1791, un décret de l'Assemblée constituante décida que le temple, non encore livré au culte, deviendrait le Panthéon français et servirait à la sépulture des citoyens que la Patrie voudrait honorer. C'est dans une pompe solennelle que furent portés dans les caveaux les restes de Voltaire et de Jean-Jacques Rousseau; c'est au milieu d'une délirante apothéose que pénétrèrent dans la crypte, que l'on croyait pour eux d'éternel repos, les corps de Mirabeau et de Marat.

Quinze ans après, en 1806, Napoléon, empereur, ordonnait que l'église Sainte-Geneviève serait rendue au culte, conformément à l'intention de son fondateur, avec cette restriction, toutefois, que les offices n'y seraient célébrés qu'à certaines dates déterminées et que la crypte serait toujours réservée à la sépulture des meilleurs serviteurs du pays. Les grands dignitaires de l'empire y avaient leur place assurée. Marat et Mirabeau n'y étaient plus : leurs dépouilles avaient été jetées à l'égout, dans

un de ces revirements d'opinion si brusques et si violents au cours des périodes révolutionnaires.

Il était dans la tradition de la Restauration de rétablir sans réserves ce que le précédent régime avait aboli, et Louis XVIII, en 1821, remit à l'archevêque de Paris, qui en prit possession, l'église Sainte-Geneviève, où se firent régulièrement tous les services paroissiaux.

Survinrent les événements de 1830, et Louis-Philippe, fils de la Révolution, remit en vigueur le décret de l'Assemblée constituante. Les hommes illustres furent de nouveau inhumés dans le Panthéon; mais, pour éviter les jugements précipités qui avaient fait décerner à des indignes les honneurs d'une sépulture privilégiée, on décida que nul n'y serait admis que dix ans après sa mort.

En 1851, Louis-Napoléon, désireux de se concilier les bonnes grâces du clergé, s'empressa de rendre à la patronne de Paris son sanctuaire et créa des chapelains pour le desservir.

La guerre de 1870 amena une nouvelle cessation du culte; la crypte servit de poudrière; les pavés de la place enlevés formèrent tout autour une muraille protectrice, et trente mille sacs d'avoine furent accumulés dans l'église haute pour amortir au besoin le choc des obus prussiens et pour mettre le quartier à l'abri d'une terrible explosion.

Un moment le Panthéon courut grand risque d'être détruit : la Commune aux abois avait nettement manifesté son intention de faire sauter le monument. Elle en fut empêchée par la soudaine arrivée de détachements de l'armée de Versailles, se présentant de tous les côtés à la fois et mettant les insurgés dans l'impossibilité d'exécuter leur criminel dessein.

Redevenue temple chrétien pour quelques années, l'église Sainte-Geneviève reprenait en 1885, lors des funérailles nationales de Victor Hugo, avec son nom de Panthéon, sa destination de nécropole. C'est sous cette forme que nous allons l'étudier, en examinant les changements que ses attributions multiples ont fait subir aux diverses parties de sa décoration.

L'église Sainte-Geneviève commença, dès le temps même de Soufflot, à ne pas demeurer telle qu'il l'avait primitivement conçue. Si on la compare, en effet, au plan qui fut soumis à Louis XV par le marquis de Marigny, intendant des bâtiments, on constate que dans ce projet la coupole était de bien moins grande élévation et que, au cours des travaux, elle fut exhaussée de toute la hauteur du vaste tambour, entouré d'une ceinture de trente-deux colonnes.

Soufflot avait eu l'intention de placer au sommet du monument, au lieu de la croix, une statue de sainte Geneviève. Quatremère de Quincy, le commissaire chargé par l'Assemblée constituante « de la direction et de

l'administration du Panthéon français », s'en souvint lorsqu'il songea à surmonter le dôme d'un colosse de bronze, de près de neuf mètres de hauteur, sans égard d'ailleurs pour la charge excessive que la coupole eût eu à supporter. Cette Renommée devait publier aux quatre coins de l'horizon les louanges des grands hommes, et, comme la vraie gloire s'appuie toujours sur la Vertu, Quatremère avait décidé de placer les représentations des différentes Vertus entre les trente-deux colonnes de soutènement du dôme. La Renommée, dont le modèle en plâtre demeura longtemps étendu dans l'atelier du fondeur, ne fut jamais coulée en bronze; quant aux Vertus, elles ne furent qu'esquissées sur toile, ce qui permit du moins à l'auteur de cette invention bizarre de jouir de l'effet théâtral qu'il voulait produire.

La Révolution apporta à l'édifice un changement plus important, et celui-là définitif. Les grandes fenêtres qui perçaient les murs latéraux et laissaient pénétrer à l'intérieur une lumière trop vive qui nuisait à la tristesse que l'on doit éprouver dans une nécropole, furent murées; il en résulta ces vastes surfaces unies dont nous aurons bientôt à étudier la décoration.

Les sculptures du fronton ont une histoire assez compliquée et assez curieuse. Soufflot avait d'abord pensé à représenter sainte Geneviève distribuant du pain aux pauvres, puis il avait commandé à Coustou la figuration d'une croix au milieu de nuages, entre des anges adorateurs. Quatremère de Quincy devait naturellement faire disparaître ce symbole de superstition, et Moitte, paraphrasant l'inscription : « Aux grands hommes la patrie reconnaissante », montra la France, les bras étendus, donnant en récompense à ses enfants méritants des couronnes de chêne.

Elle était accompagnée de la Vertu, une femme à l'attitude modeste, et d'un jeune homme ailé, aux traits énergiques, l'air conquérant, qui personnifiait le Génie. Le gouvernement de la Restauration fit disparaître cette allégorie, et on travaillait sous la Restauration à un nouveau symbole religieux, lorsque Louis-Philippe, rendant de nouveau l'église au culte des hommes illustres, confia la décoration du fronton à David d'Angers. C'est son œuvre magistrale que nous avons sous les yeux : la Patrie, entre la Liberté et l'Histoire, récompense la Vertu civique au même titre que le Courage militaire; à sa droite se pressent Mirabeau, Malesherbes, Fénelon, Manuel, Carnot, Berthollet, Laplace, Louis David, Cuvier, Lafayette; à sa gauche, Bonaparte et le tambour d'Arcole ainsi que des soldats de toutes armes : canonniers, lanciers polonais, dragons, hussards, marins de la garde, cuirassiers et grenadiers de la 32e demi-brigade. Dans les parties étroites des extrémités, de jeunes hommes assis et penchés sur

leurs livres ou leurs instruments de travail, d'un côté les élèves des Facultés, de l'autre les polytechniciens, se préparent par l'étude aux grandes œuvres qui leur vaudront la reconnaissance de la Patrie.

En arrière et au-dessous de ce fronton, le mur de façade du temple est orné, lui aussi, de bas-reliefs dont les sujets ont varié suivant les événements publics.

Soufflot avait prévu pour la décoration des parties intérieures des figurations d'une signification précise. Il avait consacré la grande nef aux souvenirs de l'Ancien Testament; dans le bras droit de la croix il glorifiait les saints de l'Église latine, et dans le bras gauche ceux de l'Église grecque. Quatremère de Quincy adopta, lui aussi, un plan d'ensemble : il attribua la nef d'entrée à la *Philosophie;* les Pères grecs cédèrent la place à la *Physique,* l'*Agriculture,* la *Géométrie* et l'*Astronomie,* tandis que le côté gauche était réservé aux *Arts.* Enfin, dans l'abside on voyait la *Force* et la *Prudence,* la *Bonne Foi* et la *Fraternité,* le *Dévouement patriotique* et le *Désintéressement.*

Passons maintenant aux peintures de la grande coupole. On pourrait croire qu'à la hauteur où elles sont placées elles ont été mises à l'abri des changements. Il n'en est rien cependant. Le sujet que le baron Gros devait traiter, sur l'ordre de l'empereur, était la glorification de sainte Geneviève recevant les hommages des rois qui ont le plus contribué à la gloire de la monarchie française ; c'étaient Clovis, Charlemagne et saint Louis. Napoléon s'était réservé la quatrième place. Déjà Gros l'avait représenté, et à côté de lui l'impératrice, présidant à la consécration de l'église, lorsque 1814 survint. Le peintre reprit ses pinceaux, effaça l'image de Napoléon et la remplaça par celle de Louis XVIII.

On voit par quelles vicissitudes ont passé, toutes sans exception, les différentes parties de la décoration du Panthéon. On peut dire que, même aujourd'hui, l'édifice n'échappe pas à la contradiction. Ce temple laïque, qui existe en dehors de toute idée confessionnelle, est couvert sur toutes ses murailles de peintures qui montrent l'action profonde et persistante du christianisme sur l'Histoire de France.

De nombreux artistes, tous d'un incontestable talent, qui ont nom Galland, Delaunay, J.-P. Laurens, Meissonier, Lenepveu, Puvis de Chavannes et bien d'autres ont retracé différents épisodes de la vie des personnages qui ont illustré le pays. Ils se sont, en 1876, sur l'ordre de l'Assemblée nationale, partagé les larges panneaux intérieurs du monument d'après un plan méthodique.

Le vestibule, à droite et à gauche de la porte d'entrée, est consacré à

saint Denis ; l'histoire de sainte Geneviève occupe toute la grande nef, et fait même un emprunt au transept, où sont figurés encore certains épisodes de la vie de Clovis et de Charlemagne, de saint Louis et de Jeanne d'Arc.

Dans la profondeur de l'église, sous la voûte arrondie de l'abside, est représenté en mosaïque, dont les couleurs vives ressortent sur un fond d'or, le Christ vainqueur montrant à l'ange de la France les destinées du pays privilégié.

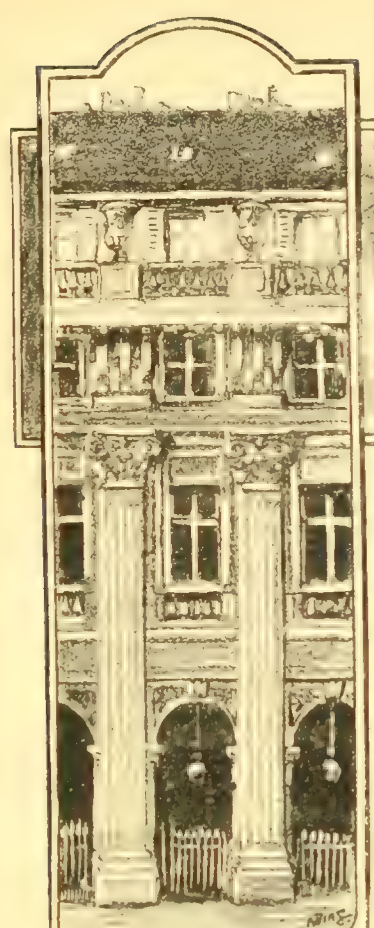
On voit que, dans ce temple de la Raison, l'histoire religieuse tient une place considérable et que, protégées par le talent de leurs auteurs, les peintures du Panthéon, qu'il ne saurait jamais être question de déplacer, offrent avec la pensée que nos contemporains ont voulu symboliser un saisissant contraste.

On aurait tort, néanmoins, de contester la grandeur de l'idée qui a voulu donner, en dehors de toute autre préoccupation, un temple à la Patrie, une sépulture glorieuse à ses bons serviteurs, et le Panthéon, chef-d'œuvre de Soufflot, était, plus qu'aucun autre édifice, désigné pour cette destination que les âges passés n'auraient pas comprise, mais qui satisfait nos aspirations modernes vers la tolérance et les grands principes de la Révolution.



LE PANTHÉON

LE PALAIS-ROYAL — FAÇADE ET JARDIN



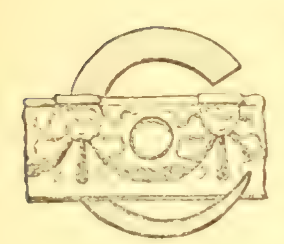


CHAPITRE DIX-HUITIÈME

LE PALAIS-ROYAL
L'ÉCOLE DE MÉDECINE
LES SOUVENIRS DE LA RÉVOLUTION

SOMMAIRE

Le Palais-Royal et Philippe-Égalité. — L'École de médecine de Gondouin et le quartier des Cordeliers. — Le couvent des Carmes. — La Conciergerie.



C'est le récit de scènes révolutionnaires qui forme l'unité de ce chapitre, scènes qui se passèrent, les unes au Palais-Royal, les autres au club des Cordeliers, dans la maison de Danton ou dans celle de Marat, au couvent des Carmes ou à la Conciergerie. Les préoccupations artistiques ne nous seront pas complètement étrangères, et si la Révolution, trop occupée de réformes sociales, n'a pas de style architectural, il nous sera donné de signaler les traits essentiels de deux importantes constructions de l'époque de Louis XVI.

Les seigneurs de la cour de Louis XV, avides avant tout de plaisirs, avaient fait succéder à la majestueuse froideur des édifices du règne précédent les élégances d'un luxe raffiné. « Ce ne sont partout, écrit un savant critique, que lambris chantournés, courbes dissymétriques, émancipées et capricieuses, où tout ondule, s'éclaircit et sourit[1]. »

1. André Michel, *Journal des Débats*, 24 juin 1902.

Cette mode fut poussée si loin que la sagesse de l'esprit français s'en émut et protesta. En 1754, Cochin[1] demandait aux architectes « que lorsque les choses pourront être carrées, de vouloir bien ne pas les torturer; que lorsque les couronnements pourront être en plein cintre, ils veuillent bien ne pas les corrompre par les contours en S, qu'ils semblent avoir appris des maîtres écrivains ». Ces critiques ne demeuraient pas sans résultat : elles préparaient la naissance du style Louis XVI, inspiré par la simplicité antique. L'action de la littérature fut aussi très grande sur cette transformation du goût.

L'intense bouillonnement des idées au dix-huitième siècle, les doctrines philosophiques, les attaques moqueuses de Voltaire contre le catholicisme, l'athéisme de Diderot, le sentimentalisme de Rousseau, ne furent pas étrangers à l'admiration qui alla intentionnellement chercher des modèles, par delà le Christ, chez les grands hommes de Sparte et de Rome. Le hasard fit qu'à ce moment même des fouilles pratiquées sur plusieurs points d'Italie et d'Asie Mineure, à Pœstum, à Palmyre et à Balbeck, donnèrent un regain d'attrait aux études archéologiques. Les publications spéciales se multiplièrent.

L'esprit d'imitation de l'antique prévalut, et il caractérise, mitigé par la grâce non encore étouffée du génie français, les productions artistiques du règne de Louis XVI. Nous en observerons les manifestations dans deux monuments : les galeries du Palais-Royal et l'École de médecine.

Le Palais-Royal est, dans la plus grande partie de son étendue, l'œuvre de l'architecte Louis; mais il est loin d'être tout entier de la même main.

Richelieu, devenu le puissant ministre de Louis XIII, avait voulu avoir près du Louvre une résidence magnifique où il lui fût possible de donner cours à son goût pour le faste et à son amour pour les arts. De sa demeure princière, tout l'intérieur a été modifié, et l'on chercherait vainement à reconstituer le plan de ses appartements; mais sur la rue de Valois et la cour de ce nom il existe encore la façade de l'architecte Lemercier, décorée de proues de navire, par allusion au titre de surintendant de la marine auquel Richelieu tenait particulièrement. De son vivant même, le cardinal avait donné son habitation à son maître Louis XIII; aussi Anne d'Autriche, devenue veuve, s'y installa-t-elle avec son jeune fils, et le Palais Cardinal devint le Palais-Royal. C'est sous ses fenêtres que grondèrent les émeutes de la Fronde. Il devint plus tard la propriété de Monsieur, frère de Louis XIV, et de la famille d'Orléans. Nous

1. Supplication aux orfèvres, ciseleurs, sculpteurs en bois pour les appartements et autres. » *Mercure de France*, 1754.)

ne parlerons pas de Philippe, le Régent aux habitudes italiennes, aux relations suspectes, ni de son fils, bizarre et solitaire, qui abandonna le soin de son palais à des subalternes pour se retirer chez les moines de l'abbaye de Sainte-Geneviève, ni de Louis-Philippe d'Orléans, l'époux malheureux de la princesse de Bourbon-Conti, mais nous insisterons plus longuement sur le fils de ce dernier, qui prit le nom d'Égalité et joua au début de la Révolution le triste rôle que l'on sait.

Il avait montré, dès sa jeunesse, des goûts positifs et peu délicats. A la veille des fêtes de cour, il confiait ses propres diamants à un joaillier en renom pour que celui-ci les louât à bon prix aux grandes dames; quant à lui-même, il se contentait de pierreries fausses. On citait encore le cas d'un orfèvre auquel il avait commandé des boucles de souliers pour le prix fixé de dix-huit mille livres et qui, ensuite, devant l'âpre marchandage du duc, s'était vu forcé de les lui céder à perte; or, quelques jours après, le commerçant apprenait que son peu généreux client avait revendu les boucles avec six mille livres de gain. Qu'y a-t-il d'étonnant que, devenu maître par avancement d'hoirie du Palais-Royal, Philippe ait entrepris de réaliser, par un procédé alors peu commun chez les gens de son rang, les gros bénéfices qui devaient lui permettre de payer ses dettes et de dépenser largement?

L'immeuble comprenait, avec ses vastes jardins, l'espace limité par la rue Richelieu, celle des Bons-Enfants et celle des Petits-Champs. Les maisons voisines jouissaient d'une vue agréable sur ce terrain planté d'arbres; quelques-unes même y avaient une porte de souffrance. Quelle ne fut pas l'émotion des propriétaires en apprenant que le duc de Chartres voulait, sur trois des côtés de son jardin, prélever une bande de terrain assez large pour y construire des maisons dont la location serait pour lui d'un excellent revenu, mais qui leur enlèveraient, à eux riverains, des avantages auxquels ils étaient depuis longtemps accoutumés!

Libelles injurieux anonymes, menaces de procès, tout fut mis en œuvre pour détourner le prince de cette idée. Rien ne l'arrêta, et, d'accord avec l'architecte Louis, déjà renommé alors par la construction du théâtre de Bordeaux, il fixa la date précise et relativement peu éloignée où les travaux devaient être achevés. Le projet ne manquait pas d'une certaine grandeur, et Louis avait conçu un plan qui, nous pouvons le constater encore aujourd'hui, avait une réelle valeur architecturale.

Cent quatre-vingts arcades, bordant un vaste rectangle, formaient un promenoir public; les façades uniformes des maisons étaient calculées de manière à produire par leurs dimensions un effet agréable, et leur décoration était sobre, mais élégante, grâce aux nombreux pilastres finement

cannelés, aux balustrades de l'attique, dissimulant en partie les toits, et surtout grâce à la pureté des lignes et à l'harmonie des proportions. Aussi les préventions, assez vives d'abord, allèrent-elles en s'affaiblissant, d'autant plus que Philippe d'Orléans sut faire répandre dans le public le bruit qu'il avait eu en vue dans cette entreprise moins son intérêt propre que celui de ses concitoyens.

Cette recherche de la popularité, parfois même à tout prix, est un des côtés les plus saillants de la figure du prince. Par tempérament, par ambition et aussi par haine pour la cour qui le méprisait, peut-être même déjà dans le désir mal défini de supplanter son cousin le roi de France, Philippe s'était mis à la tête du parti de l'opposition. Non seulement il recevait volontiers dans ses propres salons les philosophes dont les écrits et les conversations répandaient le souffle de l'esprit nouveau, mais sa protection était visiblement accordée à ceux de ses très nombreux locataires qui, sous prétexte de littérature ou de musique, tenaient des clubs politiques hostiles à l'ordre de choses établi.

Pour conquérir les bonnes grâces du peuple, il faisait avec ostentation d'importantes distributions de vivres aux indigents, et même, pendant le rude hiver de 1788-1789, il ordonna d'allumer dans ses jardins de grands feux à l'usage des vagabonds. En retour, la multitude ne lui ménageait pas les acclamations, dont la valeur se trouvait encore augmentée par le silence avec lequel étaient accueillis le roi et la reine. Le 25 juin il fut un des quarante-sept représentants de la noblesse qui passèrent au tiers état, et les feuilles publiques chantèrent les louanges de celui qui « ne voulait que le bonheur des malheureux et désirait s'en occuper de tout son pouvoir ». Les portes de son jardin du Palais-Royal demeuraient grandes ouvertes à ceux qui déjà s'essayaient à fomenter les émeutes. Le club de la « Bouche-de-Fer », installé dans le cirque construit à l'endroit où est aujourd'hui le grand bassin, prit la direction du mouvement, et de là partirent mots d'ordre, affiches et libelles qui poussaient les citoyens à l'affirmation de leurs droits et au besoin à la désobéissance. Les gardes françaises sans armes qui avaient déserté leurs casernes, coudoyaient sous les galeries les badauds à la recherche de nouvelles, les agioteurs en quête de la fortune et les vendeuses de plaisir. De jour en jour la foule devenait plus compacte, plus nerveuse et plus bruyante. C'est là que Camille Desmoulins organisa la manifestation qui devait avoir pour lendemain la prise de la Bastille.

Quand les exécutions populaires commencèrent, on y promena au bout d'une pique les têtes livides de M. de Launay et de M. de Flesselles, et d'épouvantables saturnales accoutumèrent le peuple à la vue du sang et

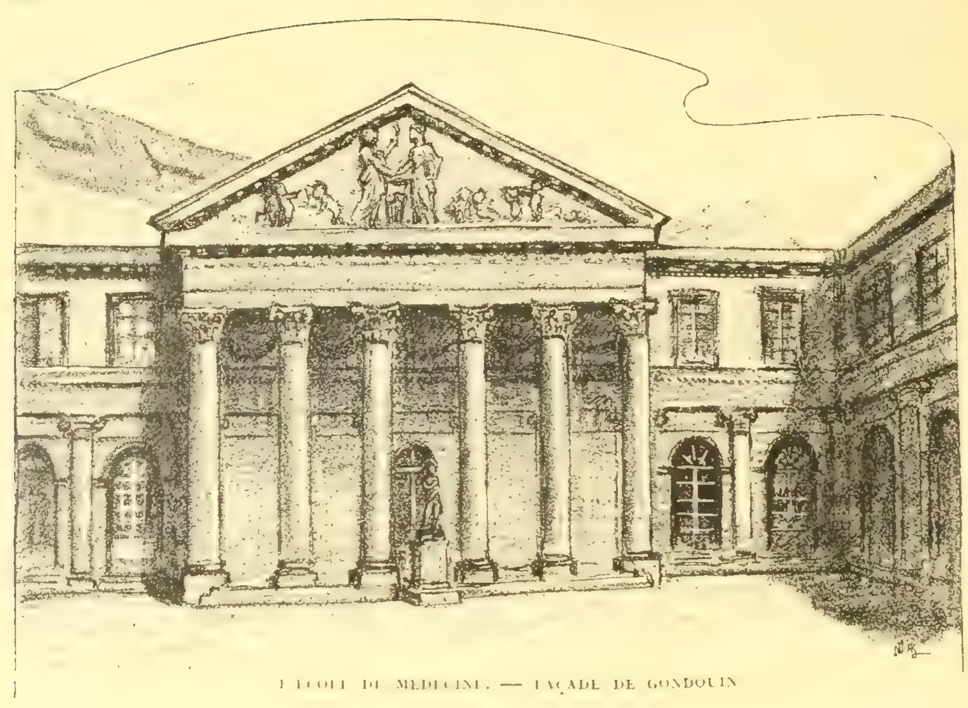
lui donnèrent l'ivresse du massacre. La police était impuissante à réprimer la licence morale et politique qui s'étalait librement dans ces lieux.

Cependant, tantôt en Angleterre, tantôt à Paris, où il s'était fait nommer membre de la Convention, tantôt à la frontière, Philippe d'Orléans cherchait partout à se concilier une sympathie que chacun lui refusait. En vain demanda-t-il à échanger son nom contre celui de Philippe-Égalité, qu'il donna en même temps à son palais; en vain adressa-t-il aux loges maçonniques du monde entier une proclamation les invitant à développer de tout leur pouvoir l'esprit de la Révolution; en vain commit-il la lâcheté, odieuse à Robespierre lui-même, de voter la mort de Louis XVI, il ne sut inspirer aux farouches républicains que répulsion et dégoût. Arrêté sur l'ordre du Comité de salut public et jugé immédiatement après les Girondins, il eut du moins à ce terrible moment un retour de courage. Loin d'implorer la vie, il demanda que la sentence fût exécutée sans délai.

Dans les années qui suivirent, le Palais-Royal servit de rendez-vous à une foule de personnages dont le génie de Balzac nous a conservé les types. Dans cette sorte de caravansérail cosmopolite se rencontraient toutes les séductions du plaisir et du luxe. Aujourd'hui, ces lieux sont tristes et solitaires, malgré l'éblouissement des dorures scintillant à la clarté des lampes électriques, et on ne parvient pas, en dépit des plus ingénieux et des plus persévérants efforts, à leur rendre leur vogue d'autrefois.

Entre le boulevard Saint-Michel et le boulevard Saint-Germain, la rue de l'Ecole-de-Médecine, étroite, tortueuse, irrégulière, présente la physionomie des rues du vieux Paris. Elle sépare l'École pratique avec ses laboratoires, ses musées, ses salles de dissection, de la Faculté à la colonnade historique, aux salles de thèses richement décorées, à la somptueuse salle de conseil. On a eu la bonne pensée de respecter, dans les agrandissements successifs, les bâtiments de l'ancienne École de médecine et de chirurgie. Cet intéressant spécimen architectural servira de point de départ aux investigations historiques auxquelles donne lieu ce quartier, riche en souvenirs de la Révolution.

Avec sa porte monumentale sur le boulevard Saint-Germain, ses longues façades sur les rues Hautefeuille, Racine et Monsieur-le-Prince, la Faculté de médecine d'aujourd'hui occupe une surface considérable, jugée encore insuffisante. Quelle différence d'étendue avec les bâtiments que Gondouin construisit pendant les dernières années du règne de Louis XV et à l'inauguration desquels Louis XVI présida! L'amphithéâtre à coupole,



L'ÉCOLE DE MÉDECINE. — FAÇADE DE GONDOUIN

sur les gradins duquel douze cents auditeurs pouvaient prendre place, subsiste seul en arrière de la cour rectangulaire, profonde de vingt et un mètres et large de trente et un, qui, avec ses arcades soutenues par un double rang de colonnes, était considérée comme un chef-d'œuvre à force de ressembler à un péristyle grec. Ce portique est surmonté d'un étage en manière d'attique, dont la ligne de fenêtres est interrompue en avant par un grand bas-relief représentant Louis XV entre la Sagesse et la Bienfaisance. A l'intérieur de la cour, sur la façade de fond qui précède l'amphithéâtre, se voient, se donnant la main sur un autel, la Théorie et la Pratique, toutes deux indispensables à l'exercice de la médecine.

La rue actuelle de l'École-de-Médecine s'appelait autrefois des Cordeliers. Elle bordait au nord le couvent des religieux ainsi appelés de la corde dont ils se ceignaient en guise de ceinture. Leur monastère était limité à l'est par le collège d'Harcourt, maintenant le lycée Saint-Louis, au sud par la rue Monsieur-le-Prince, à l'ouest par la rue qui s'appelait jadis, à cause d'eux, de l'Observance, et qui porte de nos jours le nom de rue Antoine-Dubois. Le réfectoire des moines reste seul debout : c'est le musée Dupuytren, collection de curiosités anatomiques à l'usage des étudiants.

La salle où avaient lieu les discussions théologiques, l'*Aula theologica*, servit dès 1790 aux séances du club des Cordeliers. Démolie, elle a cédé la place à un amphithéâtre de dissection. Les anciens jardins ont, eux aussi, disparu lors de la construction de l'École pratique.

En descendant la rue des Cordeliers, dans la partie que l'ouverture du boulevard Saint-Germain a fait détruire, on rencontrait, il y a quelques années encore, les maisons qu'avaient habitées des hommes célèbres par le rôle qu'ils ont joué au cours de la Révolution, le boucher Legendre et surtout Danton et Marat.

Le premier logeait dans la *rue des Boucheries*, et devant sa porte coulait un ruisseau toujours rouge du sang des animaux abattus. Ses manières étaient rudes et grossières ; il ne se piquait pas de littérature, mais à l'occasion son langage empruntait à son métier même de saisissantes images. C'est lui qui[1], quelques jours avant le supplice du roi, s'écriait à la tribune : « Égorgeons le cochon ! Faisons-en autant de quartiers qu'il y a de départements, pour en envoyer un morceau à chacun : la tête restera à Paris, suspendue à la voûte de cette salle ! » Plus tard il proposait de mettre en réquisition les étaux des bouchers pour y hacher les aristocrates et les riches. « Quant à moi, ajoutait-il, j'éventrerais avec plaisir un noble, un riche, un homme d'Etat ou un homme de lettres, et j'en mangerais le cœur ! » C'était un ami intime du cordonnier Simon, son voisin. Legendre, en homme pratique, résolut de léguer son corps à l'École de médecine. Il voulait, disait-il, « être encore, après son décès, utile à l'humanité ».

Dans un des nombreux retraits qui rompent l'alignement du boulevard Saint-Germain, sur une petite place bordée d'arbres, se dresse la statue en bronze de Danton. Le fougueux tribun, dans l'attitude menaçante qui lui était familière au cours de ses grands mouvements oratoires, semble lancer à l'Europe son audacieux défi. Par ce monument, l'édilité parisienne a voulu marquer que tout près de là, dans la rue des Cordeliers, s'élevait la maison du célèbre conventionnel, l'hôtel du Commerce, que des nécessités de voirie ont fait démolir.

Avocat sans fortune, d'origine champenoise, natif d'Arcis-sur-Aube, Danton avait épousé Gabrielle Charpentier, fille d'un cafetier, avec laquelle il s'établit dans un logement assez vaste donnant sur la cour du Commerce. Le ménage vivait heureux, et, dans le charme de la vie de famille, celui qui, plus tard, fut accusé des massacres de septembre, souriait au berceau de son enfant. La Révolution précipitant les événements, Danton, qui y prit part dès le début avec toute la chaleur de son tempérament, fut nommé ministre de la justice, et le bourgeois d'Arcis alla occuper l'hôtel de la Grande Chancellerie. Dans sa haute situation, avec sa nature sensuelle et les multiples occasions qui s'offraient à lui, il but largement à la coupe des plaisirs. Sa femme étant morte de chagrin, dit-on, il s'éprit

1. *Paris révolutionnaire*, par G. Lenôtre.

violemment d'une jeune fille de dix-sept ans, Louise Gély, et l'épousa. Mais les jours de Danton étaient comptés. Son biographe nous le montre dans sa mansarde de la rue des Cordeliers, « assis, un soir de mars, près du foyer de sa chambre à coucher, le corps penché dans l'âtre, abîmé dans ses réflexions. Parfois il tisonne avec violence. La jeune femme est là, muette, le regardant. Tout à coup, on entend résonner sur le pavé de la rue le pas d'une patrouille qui s'arrête ; il y a du bruit dans l'escalier, des jurons, des cris. Danton se lève brusquement : « On vient m'arrêter, » dit-il. Louise Gély, blême d'épouvante, entoure de ses bras son mari ; lui, frénétiquement, la baise au front, en lui répétant : « N'aie pas peur, ils « n'oseront[1] ! »

Il y a encore, sur le boulevard Saint-Germain, une ligne d'anciennes maisons à pignons irréguliers, à fenêtres étroites : c'est tout un côté de la rue des Cordeliers, que le hasard de l'alignement a respecté ; c'étaient les *vis-à-vis* de Danton. Par la pensée, on se représente ces vieilles façades brutalement éclairées de la lumière des torches, avec, à toutes les croisées, des têtes effarées qui se montrent, qui s'interpellent, qui s'interrogent ; on entend des cris de femme, et, dans la rue, contre ces devantures, au milieu d'un groupe, un homme se retourne et, d'une voix tonnante, crie : « Adieu ! adieu ! » C'est Danton qu'on emmène...

On dit que lorsqu'il monta les marches de l'échafaud, il eut, en pensant à sa Louise, un moment de faiblesse : « O ma pauvre femme, dit-il, je ne te verrai donc plus !... » et il s'attendrit ; mais tout à coup : « Allons, Danton, pas de faiblesse ! » Et il se raidit pour mourir.

La figure du grand tribun est sympathique par certains côtés ; on chercherait vainement dans celle de Marat ce qui a pu exciter chez quelques-uns cet enthousiasme dont nous verrons, notamment à propos de ses funérailles, la bruyante manifestation.

Marat habitait, lui aussi, dans la rue des Cordeliers. Sa maison s'appelait l'hôtel de Cahors ; il y occupait au premier étage un modeste appartement que payait Simone Évrard, sa concubine. Cette femme de vingt-six ans s'était prise d'admiration pour l'auteur des articles de l'*Ami du peuple,* de vingt ans plus âgé qu'elle, et un soir, à la fenêtre de leur logis, la main dans la main, ils s'étaient, selon le langage emphatique du temps, juré à la face de l'Être suprême une union éternelle. Le ménage de Marat comprenait encore Catherine, la sœur de son amie, et, à certains moments, sa propre sœur, Albertine Marat, vieille fille d'aspect rude et austère, fort instruite, sachant même le latin.

1. *Paris révolutionnaire*, par G. Lenôtre.

Le jour où se passa la scène tragique que nous allons raconter, Albertine Marat était absente; la concierge de l'immeuble, Marie-Barbe Aubin, aidait au pliage du journal, qui s'imprimait dans la maison même, et un commissionnaire, du nom de Laurent Bas, venait d'apporter le papier nécessaire au tirage de l'*Ami du peuple* du lendemain. La domestique préparait le repas, et Catherine Évrard délayait dans un verre d'eau d'amandes des boules de terre glaise, étrange remède que l'on avait conseillé à Marat. Celui-ci prenait son bain dans la fameuse baignoire à couvercle de bois dont on a tant parlé. Ce fut à cet instant que Charlotte Corday se présenta.

Elle était arrivée de Normandie deux jours auparavant, et était descendue à l'hôtel de la Providence, rue des Vieux-Augustins. Elle avait l'intention bien arrêtée de délivrer Paris et la France du tyran qui, dans sa fureur aveugle, réclamait chaque jour de nouvelles victimes. Elle s'était déjà, le premier jour, présentée chez le conventionnel, mais n'avait pas été reçue. Elle se fit alors précéder d'une lettre où elle demandait une entrevue. Cette précaution prise, la jeune fille, calme et résolue, ayant d'avance fait le sacrifice de sa vie, se rendit, dans la matinée du 13 juillet, à l'hôtel de Cahors.

On connaît la scène émouvante de l'assassinat, la comparution de Charlotte devant le tribunal révolutionnaire, ses sublimes réponses et sa mort héroïque.

L'émotion soulevée par la mort de Marat avait été indescriptible, et considérable fut la foule des gens qui allaient visiter la maison comme un lieu de pèlerinage. Il avait été décidé que le corps de l'ami du peuple serait embaumé; mais la putréfaction en avait été si rapide et l'odeur qui s'en exhalait si nauséabonde, qu'on dut le transporter de nuit dans le jardin voisin des ci-devant Cordeliers et procéder à l'opération à la lueur vacillante des torches, au milieu des âcres vapeurs dégagées par des tas d'herbes odoriférantes enflammées.

Le peintre David proposa pour Marat une apothéose à la mode antique : le cadavre, placé dans l'église désaffectée des Cordeliers sur un haut catafalque, fut recouvert d'un drap mouillé qui en dessinait les formes et simulait les plis du marbre.

Quand arriva le moment de la sépulture, un immense cortège se forma dans lequel se placèrent tous les membres de la Convention et les délégations des districts. Le char, traîné par douze hommes, était entouré d'enfants et de jeunes filles portant des branches de cyprès. La pompe funèbre passa par la rue Dauphine, le Pont Neuf, sur lequel le canon tonnait par intervalles en signe de deuil public, longea le quai de la Ferraille,

revint par le Pont au Change jusqu'au Théâtre-Français, l'Odéon actuel, et s'engouffra, par la porte donnant sur la rue Hautefeuille, dans le jardin des Cordeliers, où, en attendant les honneurs du Panthéon, Marat devait reposer sous un tertre formé de rochers de granit et surmonté d'une pyramide, symbole de l'inébranlable fermeté du défunt. Il était minuit.

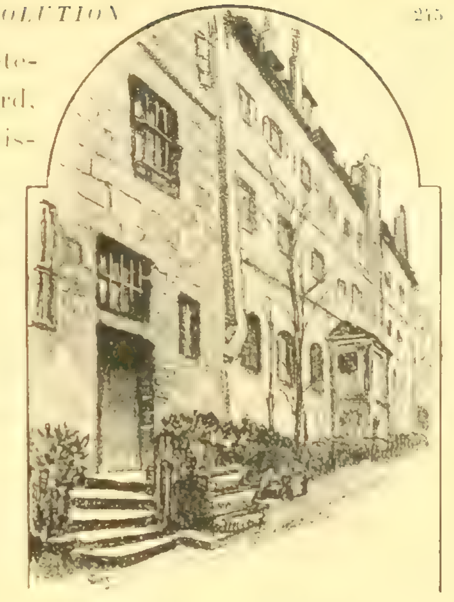
Les discours se succédèrent, exaltant le patriotisme de celui qui avait reçu la mort pour avoir trop aimé son pays. Vers deux heures du matin seulement la foule s'écoula, et, aux premières clartés de l'aurore, le cercueil fut enfoui sous le tertre avec deux boîtes de plomb, dont l'une renfermait les entrailles, et l'autre les poumons; quant au cœur, il avait été scellé dans une urne funéraire et confié par la Convention à la garde du club des Cordeliers. Sa translation donna lieu à une cérémonie magnifique; des reposoirs furent dressés sur le chemin que devait parcourir le cortège, notamment dans le jardin du Luxembourg, et, parodiant les usages chrétiens, un grand nombre de spectateurs suivirent en invoquant le cœur sacré de Marat.

Ces souvenirs s'offrent à l'esprit de l'historien dans ce quartier complètement transformé au cours de ces dernières années, mais dans lequel subsiste encore, comme témoin du passé, la colonnade de l'École de médecine, devant laquelle s'arrêtèrent, maintes fois, les Legendre, les Danton et les Marat.

Le couvent des Carmes et la Conciergerie sont d'une date très différente. Le premier fut construit à l'époque de Marie de Médicis pour y recevoir les religieux qu'elle fit venir d'Espagne; l'autre, dont il a déjà été question dans un chapitre précédent, remonte, dans sa partie la plus ancienne, au moyen âge, et a reçu, sans que d'ailleurs l'art proprement dit l'ait marqué de son empreinte, les apports des siècles subséquents. Est-il besoin de dire que nous les étudierons surtout au point de vue des scènes qui s'y passèrent au cours de la période révolutionnaire?

Entrons par la porte marquée du numéro 76 dans la rue de Vaugirard, et longeons un des côtés de l'ancien cloître des Carmes pour pénétrer dans la chapelle. C'est en cet endroit que furent internés en 1792 plus de cent vingt prêtres, dont trois évêques, arrêtés comme suspects. Les prisonniers vivaient là parqués, attendant avec inquiétude les événements qu'ils savaient menaçants. L'heure du massacre sonna. La bande de Maillard, déguenillée, tumultueuse, — hommes armés de lourds marteaux, de piques, de sabres mal aiguisés, femmes, ou plutôt Furies vociférantes, ivres pour la plupart, — vient prendre position dans le jardin, et, à ses cris furieux, les malheureux ecclésiastiques comprennent que la

mort est proche. On fait l'appel des détenus, on les traîne dans la sacristie d'abord, puis dans un long couloir sombre aboutissant dans le jardin et rejoignant une montée d'escalier sur le premier palier duquel se voit encore une étroite fenêtre grillée.



LE JARDIN DES CARMES

Les prêtres sont saisis et par la porte entr'ouverte poussés dehors, où la bande armée, qui les attend impatiente de chaque côté du perron de six marches, les accueille avec des cris de fureur. La boucherie commence, le sang ruisselle, les cadavres sont foulés aux pieds par les bourreaux, qui ont hâte d'arriver sur les nouvelles victimes pour être les premiers à les frapper. Debout dans le corridor, sombre et impassible, le chef des assassins surveille l'exécution; tout à coup il se ravise, gravit les quelques marches d'escalier et, se penchant à la petite fenêtre que nous avons indiquée, s'écrie : « Ne vous pressez pas tant, nous allons les juger! » Se plaçant alors dans l'encoignure du couloir, il s'assied derrière une table et se fait présenter chaque prêtre, l'interroge pour la forme, puis fait aux gendarmes improvisés un signe qu'ils comprennent bien.

Le jugement rendu, le condamné est jeté dehors, passant brusquement de l'obscurité du corridor dans l'éblouissement de la lumière extérieure, et piques et marteaux s'abattent sur lui avant qu'il ait le temps de se reconnaître : c'est un martyr de plus.

Les vieillards marchent à la mort avec résignation; mais quelques-uns des jeunes, que le sentiment de la conservation excite à la révolte, cherchent à fuir, et alors commence dans les allées du jardin, à travers les buissons, derrière les arbres séculaires, une fantastique chasse à l'homme. Bien peu de ces malheureux échappent au trépas; cependant, plusieurs, avec l'énergie du désespoir, s'élancent par-dessus une muraille haute de dix pieds, s'aidant d'une statue de pierre qui se dresse encore au même endroit après plus de cent ans.

La tuerie se poursuit sans interruption. Le dernier prêtre assommé, les monstres, satisfaits de leur besogne, les mains teintes de sang, songent à réparer leurs forces et prennent sur le lieu même du crime un plantureux repas. Les restes en ont été retrouvés dans un puits, exploré

il y a quelques années, lors du percement de la rue de Rennes. C'est là qu'avaient encore été jetés les cadavres qu'il eût été trop long de conduire au cimetière voisin.

Les ossements des prêtres, reconnaissables aux fractures produites par les instruments contondants, ont été recueillis dans la crypte de la chapelle, dans des sortes de reliquaires formés de glaces sans tain, à côté des dalles arrosées de sang, lugubres témoins de ces crimes inutiles.

Le couvent des Carmes n'a été qu'une prison d'occasion; la Conciergerie était un des lieux de détention officiels, attenant au tribunal révolutionnaire, le grand pourvoyeur de l'échafaud. Il peut donc être intéressant d'en reconstituer l'aspect et de signaler les quelques parties historiques qui en ont été conservées.

Prévenons d'abord que la porte actuelle de la Conciergerie, sur le quai de l'Horloge, n'existait pas il y a cent ans et que l'entrée de la prison était dans la cour de Mai, à droite de l'escalier monumental qui donne accès dans la salle des pas perdus du Palais de justice.

Sur les marches, véritables gradins, des femmes, les tricoteuses, étaient rangées en grand nombre; leurs cris farouches, leurs invectives grossières saluaient l'arrivée des prisonniers et le départ des funèbres charrettes.

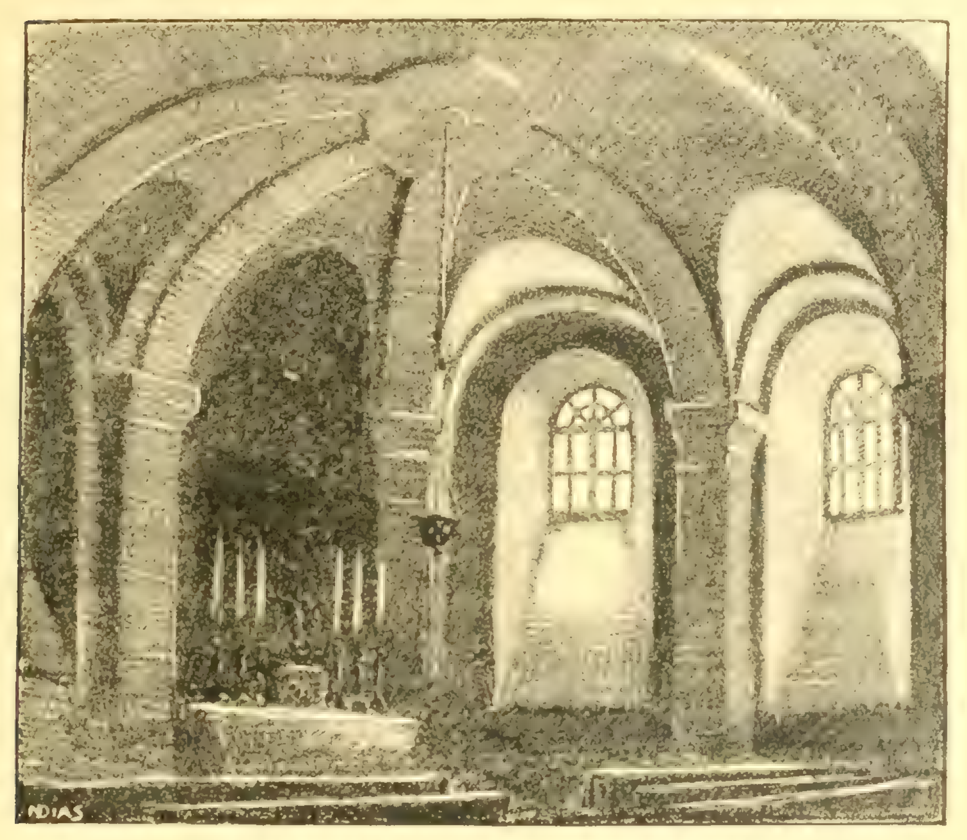
La porte a été murée et masquée par le léger bâtiment de la buvette des avocats; pour en voir les traces, il faut pénétrer jusqu'au fond de la prison actuelle, à l'extrémité d'un corridor où se dessinent encore assez nettement les contours de cette sinistre entrée.

Si, partant de ce point, on parcourt la route que tant de malheureux suivirent, on trouve, à gauche, une petite salle en retrait qui servait de greffe; le geôlier s'y tenait en permanence pour inscrire les noms de ceux dont il prenait charge; à droite, derrière un guichet en treillis de fer, on enfermait les condamnés à mort, qui attendaient quelquefois pendant vingt-quatre heures qu'on vînt les chercher, et le cœur se serre à la pensée des souffrances dont furent témoins ces murs aujourd'hui sans caractère.

Si l'on continue à s'avancer dans le couloir voûté, aux murailles épaisses, on arrive à une petite cour, séparée d'une autre plus grande par une grille de fer à laquelle on a fait une légende : c'est là que les femmes, extraites pour un moment des locaux étroits et insalubres où elles vivaient entassées, venaient passer quelques heures. Le quartier des hommes était à l'autre extrémité du corridor; son aspect n'a pas sensiblement été modifié.

Ce qui attire surtout l'attention des visiteurs, c'est le cachot où la malheureuse Marie-Antoinette, après la mort de Louis XVI, demeura soixante

jours sous la garde constante de deux gendarmes qui avaient pour mission de ne pas la perdre de vue. La cellule était double, et l'infortunée reine de France n'était protégée contre les regards indiscrets que par un simple et fragile paravent. On aimerait à voir conservés par la religion du souvenir ces lieux consarés par l'histoire. Cela n'est pas, malheureusement. Déjà la Restauration avait commis la faute d'élever un autel banal



LA CONCIERGERIE. — SALLE DES GIRONDINS

dans le cachot de Marie-Antoinette; la fenêtre avait été agrandie et munie de vitres multicolores; la porte avait été déplacée. On a fait plus depuis : dans la salle des gendarmes, on a installé un appareil à douches et, pour la commodité du service, on a mis en communication le cachot de la reine avec la cellule où Robespierre fut enfermé quelques heures lorsqu'il fut ramené sanglant de l'Hôtel de ville, la tête enveloppée de linges qui soutenaient sa mâchoire fracassée. Ce jour-là, la foule qui avait applaudi à ses crimes insulta à son malheur; les tricoteuses, se tenant par la main, dansèrent une ronde autour de la charrette qui conduisait au supplice le dictateur vaincu; et quand fut entendu de tous les points de la place de la Révolution le rugissement de douleur que Robespierre poussa au moment

où le bourreau, pour ne pas ébrécher le couteau de la guillotine, lui arracha brutalement le bandeau couvrant sa blessure, un long cri de joie se fit entendre : la foule applaudissait lâchement à la torture infligée à l'homme qui, hier encore, était un dieu pour elle.

Ils étaient bien vengés, les Girondins, dont Robespierre avait consommé la perte et qui, ironie du sort, avaient passé leur dernière nuit dans la salle, aujourd'hui chapelle de la Conciergerie, immédiatement voisine de la cellule où lui-même, neuf mois plus tard, devait être jeté.

Sans être de grand caractère, l'architecture de la salle des Girondins est belle dans son ensemble. La peinture l'a reproduite dans un tableau fameux, qui nous fait assister au repas que prirent en commun, dit-on, la veille de leur exécution, ces jeunes conventionnels à qui l'enivrement du succès avait fait commettre de lourdes fautes, mais qui les ont expiées par la mort.

Les députés étaient assis autour d'une table garnie de mets délicats, grâce à la libéralité d'un ami; la conversation se faisait tantôt plaisante, tantôt grave, suivant le caractère de celui qui parlait. Vergniaud agitait le problème de l'au delà. Sur un banc, enveloppé dans un manteau, était étendu le cadavre de Valazé, qui s'était poignardé devant les juges du tribunal révolutionnaire. Aux premières lueurs du jour, la porte s'ouvrit : le geôlier venait faire l'appel des condamnés. Un à un, ils allèrent se placer entre les gardes. Aucune injure ne leur fut épargnée le long du chemin. Arrivés au pied de l'échafaud, ils entonnèrent la *Marseillaise*. Le même tombereau emporta les vingt et un cadavres.

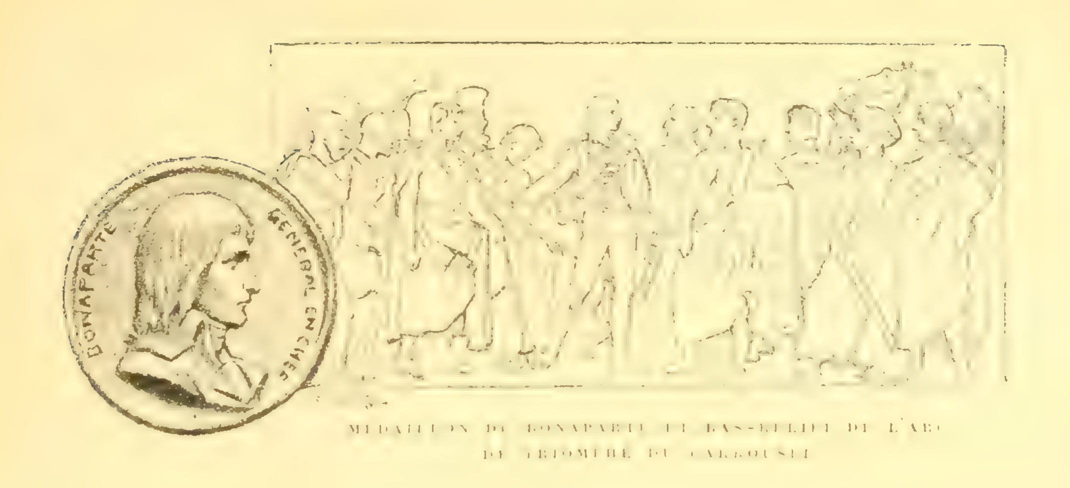
Cette visite à la Conciergerie terminera notre étude du Paris révolutionnaire, dont les souvenirs matériels sont d'ailleurs bien effacés. Il n'existe plus trace, par exemple, des salles où se tinrent les grandes assemblées : la salle de manège où siégèrent la Constituante et la Législative a été démolie pour livrer passage à la rue de Rivoli; la salle des séances de la Convention, aux Tuileries, a été anéantie par le feu en 1871. En sorte que l'on croirait presque que le sort s'est acharné à détruire tout ce qui rappelle cette terrible période de notre histoire.

C'est la raison pour laquelle nous espérons que le lecteur nous saura gré de l'avoir conduit, alors qu'il en était temps encore, dans les jardins du Palais-Royal, dans le quartier de l'École de médecine, au couvent des Carmes et à la Conciergerie.

LE XIX[e] SIÈCLE

Aujourd'hui et Demain





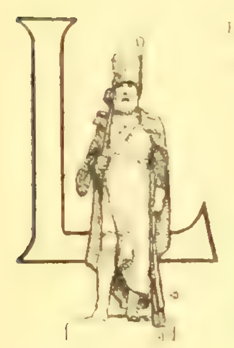
MÉDAILLON DE BONAPARTE ET BAS-RELIEF DE L'ARC
DE TRIOMPHE DU CARROUSEL

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME

LES MONUMENTS DE L'ÉPOPÉE NAPOLÉONIENNE

SOMMAIRE

La figure de Napoléon. — La colonne Vendôme. — L'arc de triomphe du Carrousel. — Le temple de la Gloire, église actuelle de la Madeleine. — Autres monuments élevés ou projetés par Napoléon. — L'arc de triomphe de l'Etoile.



Le règne de Napoléon, malgré sa courte durée, a été marqué par une importante floraison d'édifices de caractère particulier, qui font l'ornement du Paris moderne. L'empereur voulait que la pierre et le bronze perpétuassent le souvenir de son nom. L'homme qui, de son vivant, a eu sa statue sur le sommet de la colonne Vendôme, qui devait, sur un quadrige conduit par la Victoire, être représenté sur l'arc de triomphe du Carrousel, qui, de Berlin, traça le plan du Temple de la Gloire et qui conçut l'arc de triomphe de l'Etoile, dépassait de beaucoup, aux yeux de ses contemporains, les proportions de l'humaine nature. Le temps ne l'a pas diminué, et, quels que soient les régimes qui gouvernent la France, les regards de tous se tournent vers celui dont on a oublié l'action funeste pour ne le voir que dans une brillante apothéose.

Les monuments que nous allons visiter datent de la période la plus

belle de l'histoire de Napoléon. Un moment vint où une sorte de folie s'empara de son esprit, où, semblable à un joueur emporté par la passion, il risqua la fortune de la France. Confiant en son merveilleux talent de général et de meneur d'hommes, escomptant les ressources inépuisables d'un pays qui lui sacrifiait sans marchander son or et ses enfants, il se livra avec frénésie à sa passion pour la lutte et, perdant le sens des réalités, aboutit à la catastrophe finale qu'il espéra, jusqu'au dernier moment, transformer en une éclatante victoire.

Comme général de la République, il avait profité du mouvement patriotique qui réunit en un faisceau formidable, contre les ennemis menaçant le territoire, toutes les forces vives de la France. Alors que les alliés manquaient de cohésion, travaillaient en somme chacun pour son propre intérêt et ménageaient leurs ressources, Napoléon dépensait sans compter, tenant dans sa main vigoureuse tous les ressorts qu'il faisait agir ensemble le moment venu. Il en était arrivé à symboliser à lui seul l'effort collectif des généraux et des armées révolutionnaires. Son nom était devenu un drapeau, un signe de ralliement, et considéré comme synonyme de Patrie.

Il eut encore la chance d'arriver en un temps où la France, lasse du régime sanguinaire et des débordements de la Terreur, aspirait après l'ordre et le calme. On lui fut reconnaissant d'avoir mis un terme à la guerre civile et d'avoir consolidé les assises fortement ébranlées de l'édifice social. Son génie d'administrateur ne fut pas inférieur à ses hautes qualités guerrières. Avec une puissance de travail inouïe, un esprit de pénétration et d'assimilation sans égal, un grand talent dans le choix de ses collaborateurs, il imprima aux rouages faussés ou déclanchés une irrésistible impulsion et remit en mouvement la machine compliquée.

Qu'y a-t-il d'étonnant que, dans ces conditions, il ait exercé sur l'esprit de ses contemporains une influence considérable? Les succès qu'il remporta sur les Autrichiens, les Russes et les Prussiens ont un rapport intime avec les monuments qui vont nous occuper, et ceux-ci correspondent au désir qu'il avait de fonder un empire d'Occident analogue à celui des Césars ou à celui de Charlemagne. La mode était alors à l'imitation de l'antiquité; c'est la raison pour laquelle les architectes empruntèrent à l'ancienne Rome ces arcs de triomphe, ces colonnes commémoratives et ces temples.

C'était au lendemain de la bataille d'Austerlitz, où une armée de soixante-cinq mille Français avait mis en déroute cent mille Autrichiens et Russes. Ce combat de géants faisait le sujet de toutes les conversations, et l'enthou-

siasme était à son comble. Il avait laissé dans l'âme de Napoléon lui-même un ineffaçable souvenir. La veille de la bataille, l'empereur voulut s'assurer de la disposition de ses troupes, et en pleine nuit il visita ses régiments. « Il fut bientôt reconnu. Sa présence rappelant aux soldats l'anniversaire du couronnement, quelques-uns d'entre eux imaginent de prendre la paille sur laquelle ils reposaient et d'en former des fanaux, qu'ils placent au bout d'une perche ou de leur fusil. En un moment, et comme par l'effet d'une commotion électrique, toute la ligne a suivi cet exemple, et la vaste plaine de Schlapanitz présente le spectacle de la plus brillante illumination. Cinquante mille hommes, placés sur le front de bandière, saluent leur empereur par des acclamations réitérées et lui annoncent que, le lendemain, l'armée lui donnera un bouquet digne de lui. Un vieux grenadier s'approche de Napoléon, et, faisant allusion à un passage de la proclamation, il lui dit : « Sire, tu n'auras pas besoin de t'exposer; je te « promets, au nom de mes camarades, que tu n'auras à combattre que « des yeux, et que nous t'amènerons demain les drapeaux et l'artillerie « de l'armée russe pour célébrer l'anniversaire de ton couronnement. » Attendri par une scène aussi touchante, vivement ému, Napoléon s'écria, en rentrant dans sa baraque : « Voilà la plus belle soirée de ma vie; « mais je regrette de penser que je perdrai demain bon nombre de ces « braves gens... » Le lendemain matin, dès l'aurore, l'empereur passait à cheval devant ses troupes, et pour chaque régiment il trouvait une de ces paroles émouvantes dont lui seul avait le secret[1]. »

La matinée était humide. Un brouillard froid couvrait le sol et ne laissait apercevoir que les parties les plus saillantes du terrain. Il se dissipa, et l'on vit se lever, brillant de tout son éclat, le soleil d'Austerlitz. En moins de quatre heures le génie de Napoléon, secondé par des généraux comme Davoust, Lannes, Soult, Rapp, Bessières, Vandamme, Friant et combien d'autres encore, mettait en fuite l'armée ennemie, lui tuait ou blessait dix-huit mille hommes, faisait vingt mille prisonniers, s'emparait de cent cinquante pièces de canon et de quarante-six drapeaux. Le jeune tzar Alexandre, qui avait bien perdu de son arrogance, s'étant retiré après la lutte, l'empereur d'Autriche sollicita une entrevue du vainqueur. On vit le successeur des Césars demander la paix au soldat couronné et implorer sa clémence.

Napoléon n'oublia pas ceux qui l'avaient aidé à remporter ce triomphe. « Des pensions furent accordées aux veuves des généraux, officiers et soldats morts dans cette grande bataille ; il adopta leurs enfants, se chargea

1. *Guerres de la Révolution française et du premier Empire*, par une Société d'écrivains militaires et civils.

de leur éducation, de l'avancement des fils et de la dot des filles; tous les blessés reçurent une gratification de trois mois de solde; la décoration de la Légion d'honneur fut donnée à ceux qui s'étaient le plus distingués. » Il voulut faire mieux encore, et décréta l'érection d'une colonne qui devait porter le nom d'Austerlitz.

C'est celle qui se dresse aujourd'hui sur la place Vendôme, à l'endroit même où s'était élevée la statue équestre de Louis XIV, brisée par la Révolution. Le socle quadrangulaire était plaqué de bas-reliefs portant des trophées d'armes, avec, à chaque coin, l'aigle soutenant des guirlandes de lauriers. La foule de ceux que l'empereur avait conduits à la victoire s'avançait, maréchaux et simples soldats, comme au pas de charge, dans un enroulement qui, partant de la base du monument, montait à quarante mètres de hauteur, jusqu'au chapiteau. Au sommet, les dominant tous, était Napoléon, vêtu du costume antique, comme s'il eût voulu affirmer sa résolution de reconstituer l'immense empire romain. Il ne demeura pas longtemps sur son gigantesque piédestal : cinq ans seulement. En 1815, les Bourbons et les alliés firent tomber la statue de l'*Ogre de Corse;* elle fut remplacée jusqu'en 1830 par un drapeau fleurdelisé, puis, à partir de ce moment, par le drapeau tricolore.

Louis-Philippe, qui, pour des raisons politiques, avait la préoccupation de raviver les souvenirs de l'épopée impériale, décida que Napoléon réapparaîtrait au sommet de la colonne Vendôme. Mais comme depuis longtemps les rêves de domination européenne étaient évanouis et que le rocher de Sainte-Hélène se dressait tragique et douloureux à la pensée de tous, l'empereur ne devait plus porter son costume de César ni sa couronne de laurier. C'est le vainqueur d'Austerlitz avec son légendaire chapeau, le frac sous la redingote, l'épée de général au côté, qu'il fut donné de contempler. La Commune, en 1871, abattit non seulement la statue de Napoléon, mais la colonne elle-même. Toutes deux ont été relevées presque aussitôt et justement, car les gloires du pays doivent rester au-dessus des dissensions politiques.

En même temps qu'il empruntait à la Rome antique la forme de la colonne Trajane pour le monument commémoratif élevé à la Grande Armée, Napoléon prescrivait l'érection d'un arc de triomphe semblable à ceux dont l'Italie surtout avait conservé quelques beaux spécimens. Le décret impérial que voici, publié à la date du 26 février 1806, est typique par sa forme nette et brève et la précision avec laquelle il limite le temps laissé aux artistes pour l'achèvement de la commande qui leur est faite : « Il sera élevé un arc de triomphe à la gloire de nos armées, à la grande

entrée de notre palais des Tuileries, sur le Carrousel. Cet arc de triomphe sera élevé avant le 1er novembre ; les travaux d'art seront commandés et devront être achevés et placés avant le 1er janvier 1809. » Comme il était prescrit il fut fait. Les architectes préférés de l'empereur, Percier et Fontaine, ceux-là mêmes à qui il avait déjà confié la tâche de terminer les travaux du Louvre, se mirent à l'œuvre, et le monument fut prêt avant l'époque fixée.

Les architectes avaient pris pour modèle l'arc de Septime Sévère, ornement de la Voie Triomphale du Capitole, à Rome, et non encore entièrement exhumé, puisque les fouilles qui en découvrirent la base ne furent entreprises qu'en 1812 et sur l'ordre de Napoléon lui-même. Mais si l'arc n'était qu'imparfaitement mis à jour, on en connaissait du moins, grâce à des médailles, la physionomie exacte : ses trois ouvertures, ses colonnes en saillie, ses riches bas-reliefs et, sur l'attique, les statues du couronnement.

Les dimensions de l'œuvre de Percier et Fontaine furent intentionnellement réduites, afin qu'elle n'écrasât pas le palais de sa masse trop imposante. On chercha avant tout à lui donner une forme élégante et une grande valeur décorative. Les colonnes d'encadrement sont en marbre rouge du Languedoc, leurs bases et leurs chapiteaux en bronze, et ceux-ci supportent, à la hauteur de l'attique, des statues de soldats de différentes armes. Des bas-reliefs, au nombre de six, deux sur chacune des faces principales et un sur les faces latérales, reproduisaient les épisodes les plus importants de la campagne de 1805 : la prise d'Ulm, la victoire d'Austerlitz, l'entrée à Munich et à Vienne, l'entrevue des deux empereurs, et enfin la paix de Presbourg.



BASE DE LA COLONNE VENDÔME

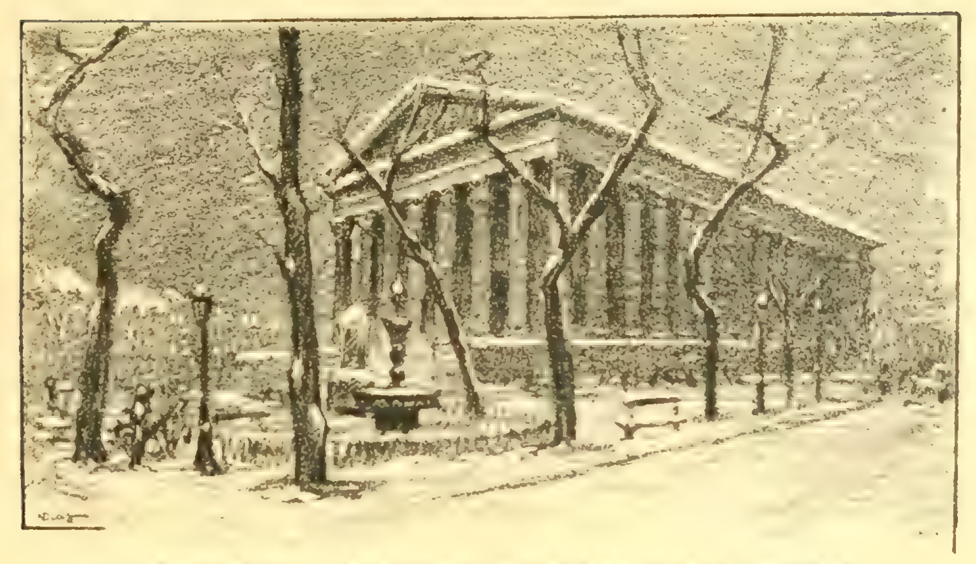
Pour le couronnement de la partie supérieure, on avait emprunté à Venise les quatre antiques coursiers de bronze du tombeau de Néron, que l'empereur avait emportés avec tant d'autres dépouilles pour en faire l'ornement de sa capitale. Les chevaux, conduits par la Victoire, étaient attelés à un char de plomb doré sur lequel l'image de Napoléon fut mise. Elle disparut en 1815. Les chevaux de bronze furent rendus à la Vénétie et remplacés par d'autres de moins bonne facture, que menaient la Paix et l'Abondance, et au lieu de la statue de Napoléon, ce fut la Restauration

qui figura sur le char. D'autres changements furent faits à l'arc du Carrousel; on alla jusqu'à supprimer les bas-reliefs de la campagne d'Austerlitz, avec l'intention de les remplacer par d'autres consacrés à la glorification du duc d'Angoulême, pour sa campagne d'Espagne. Destination éphémère, car les anciens bas-reliefs furent de nouveau scellés sur les faces du monument, et aujourd'hui encore les soldats de la Grande Armée montent la garde sur l'arc élevé à la gloire de leur empereur. Dans sa silhouette gracieuse qui se détache sur la verdure du jardin des Tuileries, dans la teinte indécise que lui a communiquée le temps, avec le rose de ses colonnes et le ton plus sombre du bronze, l'arc du Carrousel termine heureusement la perspective de la vaste place.

Nous aurons bientôt à parler d'un autre arc de triomphe, celui-là de taille colossale, élevé au rond-point de l'Étoile. Napoléon en avait prescrit l'exécution, mais il ne devait pas le voir achever. Nous renvoyons son étude après celle de l'église de la Madeleine, qui, bien plus que lui, porte l'empreinte de l'art du premier Empire.

La Madeleine commémore l'anéantissement de l'armée prussienne à Iéna. Ce fut une glorieuse journée que celle du 14 octobre 1806. Napoléon, vainqueur des Autrichiens et des Russes, allait se mesurer avec cette armée prussienne qui se croyait invincible depuis son organisation par le grand Frédéric. Pleins d'outrecuidance, les jeunes nobles de l'entourage du roi flattaient son orgueil et lui laissaient croire que les Français s'enfuiraient au seul aspect de ses bataillons. Et cependant l'indécision régnait dans l'état-major prussien, dont les plans de campagne se trouvaient déjoués par l'approche rapide de Napoléon. Brunswick était à Auerstædt avec le gros de l'armée, Hohenlohe était resté près d'Iéna pour protéger la marche du vieux duc. Avec sa sûreté de coup d'œil ordinaire, l'empereur se rendit compte de la faute que commettaient ses adversaires en ne fortifiant pas les hauteurs environnantes, jugées inaccessibles, et, pendant la nuit, il couronna de son artillerie le plateau d'Iéna, ce qui lui permit dès l'aube de porter le désordre dans les rangs ennemis. Pendant quelque temps les Prussiens résistèrent, mais les Français, descendant des crêtes avec une impétuosité irrésistible, les mirent en déroute.

A la même heure, à Auerstædt, le maréchal Davoust s'attaquait avec une audace inouïe, et malgré l'inaction incompréhensible de Bernadotte, au duc de Brunswick, qui, dès le début de l'action, était emporté par un boulet de canon. Le roi Frédéric-Guillaume, présent à la bataille, n'osa ni prendre le commandement ni désigner un général, en sorte que son armée demeura sans direction.



L'ÉGLISE DE LA MADELEINE, ANCIEN TEMPLE DE LA GLOIRE

Ce fut une épouvantable panique, augmentée encore, la nuit venue, par la rencontre des fuyards de l'armée de Brunswick avec les restes des troupes de Hohenlohe. Les cavaliers français pourchassaient les Prussiens comme un troupeau de moutons. « Ce fut quelque chose d'horrible, dit le général allemand Gneisenau; il vaut mieux mille fois mourir que de revivre une telle journée. » Les débris des armées vaincues ne se reformèrent pas; un profond découragement s'était emparé de tous. Les vieux soldats jetaient leurs armes en disant : « Nous avons porté le fusil assez longtemps, le roi a assez de jeunes gars; qu'il se débrouille avec eux. » Les officiers aussi, les gouverneurs des places fortes furent comme emportés par un vent de lâcheté : toutes les villes ouvrirent leurs portes sans résistance, Magdebourg, Küstrin, Stettin et vingt autres. De l'aveu même des Allemands, jamais la Prusse n'était tombée si bas. Davoust fit une entrée triomphale à Berlin, et Napoléon alla prendre, pour les Invalides, l'épée, l'écharpe et le cordon de l'Aigle noir de Frédéric le Grand.

La puissance de l'empereur était à son comble. Installé dans la capitale de la Prusse, il s'y montrait aussi à l'aise que s'il eût été dans son propre palais. C'est à ce moment qu'il décréta la construction d'un temple de la Gloire sur l'emplacement de l'ancienne église de la Madeleine.

Il a déjà été question de celle-ci à propos de la place de la Concorde; les plans de l'architecte Gabriel montraient son fronton triangulaire fermant la perspective de la rue Royale. Il ne s'agissait évidemment pas du temple grec que nous avons actuellement sous les yeux, mais d'une église à coupole, rappelant le Panthéon d'Agrippa, qui devait remplacer la petite

paroisse, de dimensions insuffisantes et très délabrée, élevée en cet endroit par Charles VIII. Mais 1789 arriva sans que le projet de reconstruction de l'église fût complètement réalisé, et l'édifice désaffecté, ouvert à tous les vents, ne tarda pas à tomber en ruine. D'aucuns parlaient de le transformer en théâtre, en stade, en musée, en Bourse même. Napoléon résolut d'en faire le temple de la Gloire. Voici le décret qu'il adressa à ce sujet, de Posen, à son ministre de l'intérieur :

Napoléon, empereur des Français et roi d'Italie, etc.
Avons décrété et décrétons ce qui suit :

Article premier. — Il sera établi sur l'emplacement de la Madeleine de notre bonne ville de Paris, aux frais du trésor de notre couronne, un monument dédié à la Grande Armée, portant sur le frontispice :

L'EMPEREUR NAPOLÉON AUX SOLDATS DE LA GRANDE ARMÉE.

Art. II. — Dans l'intérieur du monument seront inscrits, sur des tables de marbre, les noms de tous les hommes, par corps d'armée et par régiment, qui ont assisté aux batailles d'Ulm, d'Austerlitz et d'Iéna, et sur des tables d'or massif les noms de tous ceux qui sont morts sur les champs de bataille. Sur des tables d'argent sera gravée la récapitulation par département des soldats que chaque département a fournis à la Grande Armée.

Art. III. — Autour de la salle seront sculptés des bas-reliefs, où seront représentés les colonels de chacun des régiments de la Grande Armée avec leurs noms ; ces bas-reliefs seront faits de manière que les colonels soient groupés autour de leurs généraux de division et de brigade par corps d'armée. Les statues en marbre des maréchaux qui ont commandé des corps ou qui ont fait partie de la Grande Armée, seront placées dans l'intérieur de la salle.

Art. IV. — Les armures, statues, monuments de toutes sortes enlevés par la Grande Armée dans ces deux campagnes ; les drapeaux, étendards et timbales conquis par la Grande Armée, avec les noms des régiments ennemis auxquels ils appartiennent, seront déposés dans l'intérieur du monument.

Il y eut grand enthousiasme de la part des artistes à se mettre sur les rangs. Un classement de mérite fut établi par une commission spéciale. Toutefois, l'empereur, qui s'était réservé de choisir en dernier ressort, donna la préférence au projet de l'architecte Vignon, le troisième sur la liste, dont le caractère païen lui paraissait le mieux approprié à la destination future du monument.

Plus tard, lorsque vinrent les mauvais jours, les idées de Napoléon sur ce point se modifièrent : « Après la funeste campagne de 1814, écrit l'architecte Fontaine, le ministre de l'intérieur ayant eu à rendre compte de l'état des édifices en construction à Paris, vint à parler du *temple de la Gloire ;* nous remarquâmes que l'empereur devenait pensif, entendait avec peine prononcer le nom d'une divinité qu'il avait adorée avec la plus grande ferveur, et qui cessait de lui être favorable. Après quelques ins-

tants de silence : « Que ferons-nous, dit-il, du temple de la Gloire ? Nos « grandes idées sur tout cela sont bien changées. Il n'y a plus aujourd'hui, « dans l'état où sont les choses, d'autre croyance possible que le culte « catholique. C'est aux prêtres qu'il faut donner nos temples à garder ; ils « s'entendent mieux que nous à faire des cérémonies et à conserver un « culte. Que le temple de la Gloire soit donc désormais une église ; c'est « le moyen d'achever et de conserver ce monument. Il faudra bien aussi « dire, par suite, la messe au Panthéon. »

Ces paroles de tristesse et de découragement ne furent que trop justifiées par les événements de 1814.

A côté de ces monuments commémoratifs, Napoléon en projeta et en exécuta plusieurs autres qui témoignent des préoccupations variées de son immense génie.

Paris manquait d'eau ; l'empereur exigea que les soixante-cinq fontaines déjà existantes fussent alimentées de manière à couler jour et nuit, et décréta la création de quinze autres, dont l'une, celle du Châtelet, élevée en 1807, portait sur une haute colonne en forme de palmier la figure en bronze de la Victoire, tenant dans ses mains tendues deux couronnes de laurier ; le tronc de l'arbre était enserré de distance en distance par des anneaux de métal où étaient gravés les noms des principales batailles ; à la base, quatre statues, plus grandes que nature, la *Loi*, la *Force*, la *Prudence* et la *Vigilance*, se tenaient par la main, et de quatre cornes d'abondance terminées en tête de poisson l'eau s'écoulait dans une large vasque. On voit qu'à propos de tout, l'empereur saisissait l'occasion de rappeler ses succès militaires, causes directes de son élévation au trône.

Deux ponts construits sous son règne reçurent les noms d'Austerlitz et d'Iéna.

Sur le quai d'Orsay fut commencé un grand palais, destiné à loger les ambassadeurs extraordinaires, que l'empereur eût eus ainsi plus facilement sous la main, tout en leur assurant une hospitalité magnifique.

Son projet d'utilisation du Champ de Mars était grandiose : il pensait y bâtir deux casernes, chacune pour dix mille hommes, et, en arrière, d'un côté, un palais des arts pour l'Université avec des salles de cours et des logements pour les dignitaires et les professeurs émérites, de l'autre, le palais des artistes et des savants, à l'usage des hommes qui, par leur talent, auraient rendu de réels services à la patrie.

Sur la rive droite de la Seine, sur les hauteurs de Chaillot, aujourd'hui couronnées par le palais du Trocadéro, il fit commencer les fondations gigantesques du palais du roi de Rome, où les souverains d'Europe,



L'ARC DE TRIOMPHE DE L'ÉTOILE

comme autrefois les clients d'Auguste, seraient venus saluer le nouveau César. En 1814, les assises sortaient à peine de terre, et l'abandon où on les laissa les transforma bientôt en ruines dont la nature prit possession, entremêlant les broussailles et les arbustes aux longues lignes de pierres.

Du moins Napoléon put-il mener à bonne fin la percée de la rue de Rivoli, qu'il se promettait d'ailleurs de conduire au delà de ses limites actuelles.

Dès les premières années de son règne, il avait songé aussi à la construction d'un palais pour le Corps législatif, à l'étroit dans la salle des Cinq-Cents. On éleva, faisant face à la Madeleine, dont la silhouette sévère se dessinait de l'autre côté du fleuve, le péristyle de douze colonnes, avec le fronton dans le tympan duquel se voyait l'empereur présentant aux députés les drapeaux d'Austerlitz. Ce haut-relief a été modifié d'abord sous la Restauration, puis sous la troisième République. Mais l'édifice subsiste; c'est la Chambre des députés.

Bien que le palais de la Bourse n'ait été achevé qu'en 1826, il fut commencé en 1808 par Napoléon. Soixante-six colonnes encadrèrent le vaste parallélogramme, encore insuffisant pour sa destination de temple de l'argent.

Entre l'arc de triomphe du Carrousel et celui de l'Étoile, il y a une différence non seulement de dimensions, mais de destination, qu'il importe de mettre en lumière.

Ce dernier, commencé en 1806, fut achevé en 1836. Les travaux de fondation sur le sol peu consistant de la butte du Roule avaient été longs

et difficiles, et en 1812 la base seule sortait de terre. Pour donner à sa jeune épouse Marie-Louise, fille de l'empereur d'Autriche, le spectacle imposant d'une entrée triomphale dans la capitale de sa nouvelle patrie, l'empereur voulut que le gigantesque arc de triomphe fût dressé en charpentes couvertes de toiles peintes, dans les conditions exactes où il se trouverait après son achèvement, et le cortège impérial, précédé de la garde, suivi de l'état-major et des carrosses de la cour, passa sous la voûte immense.

Après la cérémonie, cet éphémère décor disparut, et on se remit au laborieux travail de l'élévation des pieds-droits en pierre de taille. Les événements de 1814 survinrent alors que l'on atteignait seulement la naissance des voûtes, et l'œuvre fut naturellement abandonnée.

En 1823, cependant, la construction de l'arc de triomphe fut reprise avec activité, dans la pensée de le faire servir à transmettre à la postérité les hauts faits du duc d'Angoulême en Espagne. La Restauration travailla donc pour sa part à l'érection du monument. Mais c'est à Louis-Philippe qu'il était réservé de conduire les travaux à leur fin et de donner à la décoration, qui restait tout entière à faire, un caractère véritablement original et personnel.

Les avis des architectes qui s'étaient succédé au cours de la construction avaient souvent varié sur la physionomie qu'il convenait de lui donner. Chalgrin l'avait projeté d'aspect simple et imposant par ses grandioses proportions, mais d'autres songeaient à l'orner de colonnes et à lui prêter l'agrément de la richesse ornementale. L'idée première prévalut, et l'arc de triomphe demeura majestueux dans la pureté de ses lignes. Pour toute ornementation, il porta quatre bas-reliefs principaux, figurant des motifs allégoriques, et six autres plus petits, reproduisant des scènes historiques. Le choix des sujets avait été inspiré par les sentiments auxquels obéissait alors Louis-Philippe.

La légitimité au trône était, à cette époque, chez beaucoup de gens, un principe d'une réelle importance, et le roi des Français passait à leurs yeux pour un usurpateur. Exalter Napoléon, un usurpateur de bien plus grande audace, puisqu'il n'avait aucun lien de parenté avec les Bourbons, était donc chose fort habile; d'autre part, le fils de Philippe-Égalité avait le souci de célébrer la Révolution, dont il prétendait incarner les principes. Ces différentes raisons firent qu'il associa, sur l'arc de triomphe de l'Etoile, les gloires militaires de la République à celles de l'Empire.

Des quatre bas-reliefs, l'un, de beaucoup le plus beau, celui de Rude, montre, entraînés dans un irrésistible mouvement, les volontaires de 92,

conduits par le Génie de la Patrie. Les trois autres sont du sculpteur Étex : le premier représente Napoléon couronné par la Victoire, et le second, contraste impressionnant, rappelle la lutte contre les envahisseurs de 1814; le dernier symbolise les bienfaits de la Paix procurée par Louis-Philippe à son peuple : de jeunes hommes se préparent aux travaux des champs; l'un adapte le soc de fer à la charrue, un autre dompte un vigoureux taureau; une mère s'occupe de ses enfants.

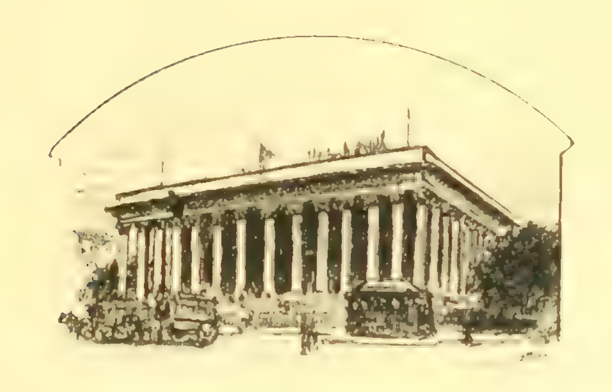
Les six bas-reliefs historiques ont été choisis de manière à donner satisfaction à la fois aux républicains et aux impérialistes, qu'il importait de rattacher à la monarchie de Juillet. C'est d'abord la bataille de Jemmapes, où le duc de Chartres, le futur roi des Français, était aide de camp de Dumouriez, le conquérant de la Belgique. Puis, les funérailles de Marceau, ce général de vingt-sept ans, dont la figure sympathique gagnait la confiance des vaincus. A côté de lui, Kléber avait sa place marquée. Son rôle en Égypte avait été particulièrement brillant, aussi bien comme guerrier que comme organisateur; on le voit ici à la prise d'Alexandrie, blessé à la tête par un Turc qu'un soldat français transperce de sa baïonnette; le général continue à donner des ordres; le drapeau tricolore est planté sur les remparts de la ville.

Des trois derniers bas-reliefs, deux sont consacrés à Bonaparte consul et un à Napoléon. Sur le premier est figuré l'épisode du pont d'Arcole : pour entraîner ses soldats hésitants devant les canons autrichiens, le jeune général en chef saisit un drapeau et s'élance à la tête des troupes. Dans le suivant, il est à Aboukir, entouré de son état-major, recevant prisonnier le pacha généralissime des Ottomans, dont il venait de mettre l'armée en déroute, lui noyant douze mille hommes, et vengeant ainsi la défaite navale subie au même endroit par les amiraux Brueys et Villeneuve. Le troisième montre Napoléon en avant des grenadiers de sa garde; l'artillerie tonne, les Autrichiens fuient, les Russes s'écrasent sur les étangs glacés de Sokolnitz; c'est la bataille d'Austerlitz.

Nous venons de dégager l'idée qui a présidé à l'érection et à la décoration de l'arc de triomphe de l'Étoile. La conception en est napoléonienne, mais l'exécution en appartient au règne et à la pensée de Louis-Philippe.

Il ne faudrait cependant pas que l'examen des détails empêchât la vue nette de l'ensemble et que l'Arc immense cessât d'apparaître dans sa majesté architecturale et historique. Il doit toujours se montrer à notre pensée dans sa masse imposante sur le piédestal de la colline qui lui sert de base, découpant un arc de ciel bleu, symbole de puissance, de gloire et d'espérance.

A différentes reprises on a cherché pour lui un couronnement : Génie, Victoire ou Quadrige. Toutes ces tentatives ont échoué. L'arc de triomphe de l'Étoile demeurera définitivement tel qu'il est, au centre des avenues triomphales qui le montrent aux différents points de l'horizon, majestueux de proportions et plus encore de souvenirs.



LA BASILIQUE DU SACRÉ-CŒUR

CHAPITRE VINGTIÈME

LES MONUMENTS DE LA SECONDE MOITIÉ DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

SOMMAIRE

Sainte-Clotilde et Saint-Vincent-de-Paul. — La bibliothèque Sainte-Geneviève. — L'Opéra de Garnier. — La basilique du Sacré-Cœur. — Constructions scolaires et maisons particulières. — Les constructions en fer. — L'architecture d'aujourd'hui et l'architecture de demain.



Il nous a été jusqu'ici facile d'évoquer dans un éloignement favorable les souvenirs historiques des monuments de Paris. A ce dernier chapitre, le recul nécessaire manque et l'attention risquerait de s'éparpiller sur une série d'édifices non encore consacrés par le temps, si nous n'avions la ressource, modifiant quelque peu la méthode adoptée, d'essayer de distinguer, dans la multiplicité des productions architecturales, les différentes tendances de l'art au cours de ces soixante dernières années.

Le goût pour l'imitation de l'antiquité, déjà remarqué au temps de Louis XVI et de Napoléon Ier, va persister; mais, sous l'action du roman-


L'ÉGLISE SAINTE-CLOTILDE

tisme, il va prendre pour modèle non plus la Grèce et l'Italie anciennes, mais d'abord le moyen âge, depuis longtemps dédaigné, puis les autres styles, que les archéologues vont étudier dans leurs moindres détails, au profit des architectes.

L'église Sainte-Clotilde est la première en date des églises parisiennes qui, rompant audacieusement avec la tradition antique, manifestèrent la nouvelle orientation du goût public vers le moyen âge.

On sait avec quelle force et quel succès Chateaubriand avait affirmé, dans son *Génie du Christianisme,* la poésie de l'art français du treizième au quinzième siècle; on sait aussi avec quel enthousiasme et quelle puissance Victor Hugo chanta, dans un roman célèbre, la beauté alors inconnue des sculptures de Notre-Dame de Paris et comment fut groupé et dirigé par des savants le zèle des archéologues locaux, patients investigateurs des merveilles architecturales écloses un peu partout sur le sol français. Le mouvement fut intense et général, et lorsque, en 1840, Gaud fut chargé de construire une nouvelle église, il bâtit Sainte-Clotilde en s'inspirant du gothique. C'était de l'audace. Les partisans de l'antiquité protestèrent avec énergie; l'Institut fit entendre sa voix autorisée et condamna ce *retour à la barbarie.* L'œuvre n'en fut pas moins achevée, et elle servit de point de départ à une nombreuse série d'églises.

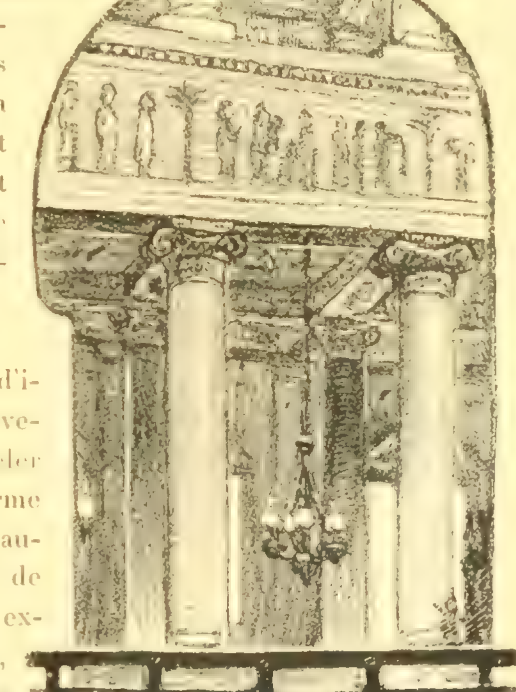
Mais on ne devait pas s'arrêter là. Le style roman fut à son tour copié avec plus ou moins de bonheur dans différentes églises, dont la mieux réussie est Saint-Ambroise; la Renaissance fut, elle aussi, mise à contribution, comme dans l'église de la Trinité.

On interpréta dans Saint-Vincent-de-Paul les anciennes basiliques chrétiennes, en faisant intervenir les découvertes archéologiques récemment faites en Orient.

Ce fut une révélation pour beaucoup que la publication du livre d'Hittorf, *la Polychromie chez les anciens.* Avec des preuves indiscutables, l'auteur montrait que les Grecs, par exemple, ne se contentaient pas des reliefs de la sculpture, mais que statues et panneaux étaient relevés par

un coloris souvent très chaud et très varié. Qu'y a-t-il d'étonnant que le jeune architecte ait songé à appliquer largement la polychromie à la décoration de l'église dont il devait assurer l'achèvement? L'esprit d'imitation, toujours en éveil, cherchait de toutes parts la nouveauté, et c'en était une que cette décoration qui rompait avec toutes les données jusqu'alors admises.

Dans sa partie extérieure, Saint-Vincent-de-Paul présente de vastes surfaces planes qui étaient destinées, dans la pensée de l'artiste, à recevoir une décoration picturale. La dépense considérable qu'eussent exigée ces peintures sur lave en empêcha l'exécution. A l'intérieur, les colonnes sont recouvertes d'un stuc gris argenté, à pointillés noirs, dur et brillant comme le marbre. Au-dessus se développe, sur cent soixante-dix mètres de longueur, la splendide frise de Flandrin, cortège de saints et de saintes en marche vers le paradis. Il n'y a pas un endroit qui ne soit couvert d'une riche ornementation. C'était l'adaptation à un temple chrétien de la luxueuse polychromie des édifices païens.



L'ÉGLISE SAINT-VINCENT-DE-PAUL, INTÉRIEUR

Parallèlement à cette école dite d'imitation, on en voit surgir et se développer une autre, que l'on peut appeler rationnelle, qui subordonnera la forme à la destination, sans s'inféoder à aucun style déterminé. Se séparant de l'enseignement officiel qui puisait exclusivement à la source antique, elle eut pour précurseurs Lassus et Viollet-le-Duc. Après eux, son plus illustre représentant est Labrouste, l'architecte de la Bibliothèque Sainte-Geneviève. Celle-ci étend sur la place du Panthéon sa façade calme et sévère. Rien n'y est sacrifié à l'ornementation; d'aucuns trouveraient même qu'il y a trop de sécheresse dans la succession des panneaux, qui portent simplement les noms des grands hommes illustres dans les lettres et les sciences.

Le vestibule d'entrée est peu éclairé. L'artiste avait voulu, disait-il, préparer le visiteur à la lecture par l'absence de toute distraction et par une méditation préalable.

La salle du premier étage, longue de quatre-vingt-cinq mètres, large de vingt et un mètres et haute en proportion, est éclairée par quarante et une fenêtres qui y font pénétrer à flots la lumière. Autour des tables il y a plus de quatre cents places. La charpente apparente, en fonte, communique au vaisseau une grande légèreté et offre, en outre, l'avantage d'écarter les dangers d'incendie.

Autant la bibliothèque Sainte-Geneviève est d'aspect austère, autant l'Opéra de Garnier est, au point de vue architectural, d'une richesse éblouissante.

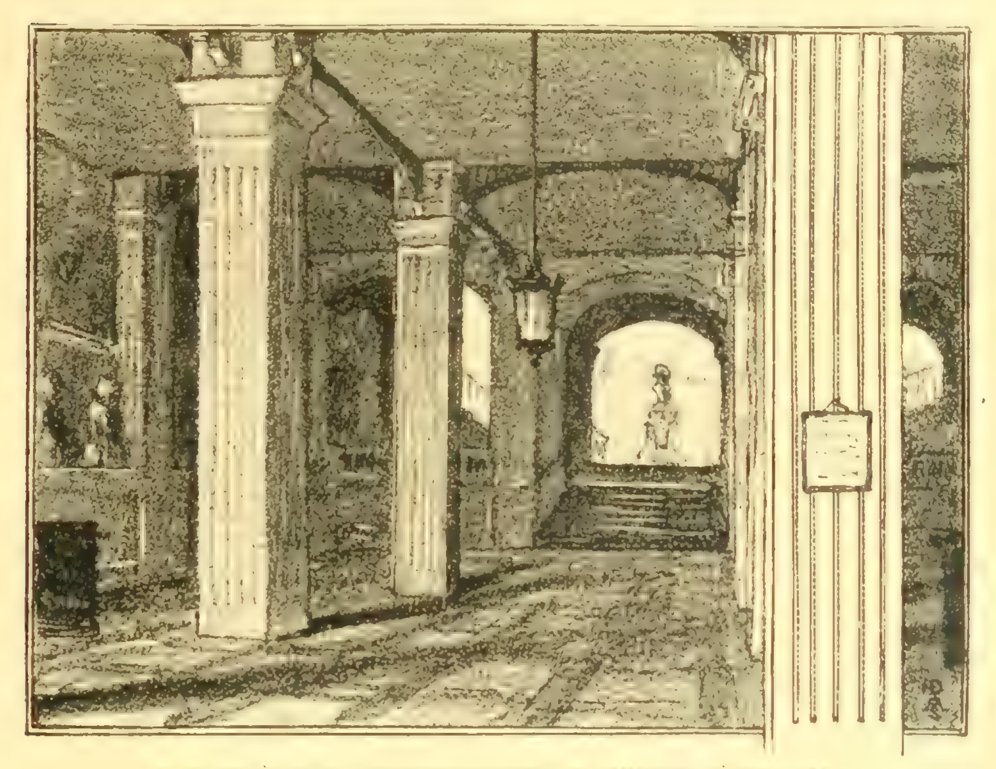
On ne saurait nier l'influence que la Renaissance italienne a exercée sur le dessin de son élégante façade, et l'on trouverait, ici et là, dans les détails de son ornementation, une réminiscence des études accomplies en Étrurie par son architecte.

Mais, avant de parler du monument lui-même, il paraît nécessaire de dire quelques mots de l'époque dont il est en quelque sorte le symbole.

Ébloui par son succès inespéré, Napoléon III voulait que le souvenir de son règne fût perpétué par une transformation complète de la capitale. Pour cela, il lui fallait un homme que son éducation antérieure eût préparé à la conduite des immenses travaux projetés et dont la rare énergie pût triompher d'obstacles pour tout autre insurmontables : ce fut le baron Haussmann. Jusqu'à lui, Paris était resté la vieille ville qui éveille encore tant de regrets chez ceux qui l'ont entrevue : rues contournées, maisons à pignon, hôtels historiques. A leur place, on allait tracer de larges avenues bien droites qui devaient faciliter la circulation de la foule et, au besoin, le déploiement des troupes; de hautes maisons uniformes les bordèrent à droite et à gauche, d'aspect imposant, mais banal. On démolissait et on réédifiait avec une activité fiévreuse. « Bâtissez, bâtissez toujours, disait M. Haussmann; nous ferons l'avance, les étrangers nous la rembourseront. » Ainsi fut percé l'immense boulevard qui, de la gare de l'Est, allait à l'Observatoire; ainsi furent reliés les tronçons de la rue de Rivoli, prolongée par la rue Saint-Antoine jusqu'à la place de la Bastille; ainsi furent ouvertes cent autres importantes artères. Mais à ce Paris tout flambant neuf, il fallait des édifices marqués au chiffre de l'empereur, témoins de sa gloire pour les siècles à venir : les travaux d'achèvement du Louvre furent menés à bonne fin, le palais de l'Industrie, le Tribunal de commerce, furent construits. Puis l'Opéra fut édifié.

L'ensemble de l'œuvre de Garnier est harmonieux, les détails en sont

d'une incomparable richesse. On aperçoit au rez-de-chaussée, entre les deux pavillons semi-circulaires d'avant-corps, les portiques du vestibule d'entrée avec ses statues et ses groupes allégoriques ; au premier étage, la *loggia* tout étincelante de dorures dans sa décoration polychrome ; au-dessus, l'attique, également très riche, avec, en arrière, la coupole de cuivre de la salle et le pignon de la scène que couronne le groupe doré d'Apollon levant la lyre, entre la Poésie et la Musique ; à droite et à gau-



BIBLIOTHÈQUE SAINTE-GENEVIÈVE. — MONTÉE D'ESCALIER

che du monument, sur de larges acrotères, des Pégases conduits par la Renommée étincellent sous les rayons du soleil. « Trop d'or, trop d'or », disaient jadis les critiques ; et ils comparaient ironiquement la façade à un dressoir surchargé de bibelots. Le temps est venu jeter son voile d'uniformité sur les tons qui avaient pu paraître trop éclatants, et aujourd'hui l'Opéra ne rencontre plus de détracteurs. On reconnaît que, dans sa gamme chaude, il correspond à sa destination, qui est toute de plaisir et de luxe, et on se reporte par la pensée aux temps des représentations de gala, alors que, dans sa majestueuse élégance, le grand escalier, aux rampes d'onyx, de marbre rouge et de vert antique, décoré de nombreuses statues, de lampadaires éblouissants, voyait monter les cortèges officiels chamarrés, entre deux haies de gardes, sabre au clair.

La salle elle-même éblouit et charme par sa tonalité, qui crée autour des spectateurs une atmosphère aussi délicate que caressante en sa puissance. Ch. Garnier a expliqué lui-même, dans son style vibrant et enlevé, les motifs qui l'ont déterminé à choisir cette décoration.

Tout a été soigneusement étudié dans cette œuvre magnifique, et le maître, dans sa ténacité de volonté, eut l'habileté de faire incliner à sa manière de voir tous ses collaborateurs, des artistes qui s'appelaient Baudry, Lenepveu, Boulanger, Carrier-Belleuse, Falguières, Guillaume, Chapu, Dubois, Lequesne, Carpeaux et bien d'autres. Tous consentirent à plier leur talent aux nécessités de l'ensemble et sacrifièrent une part de leurs préférences à l'idée maîtresse qui leur était suggérée. Carpaux seul résista et, dépassant les dimensions qui lui étaient assignées, fit le merveilleux groupe de la Danse, « cette œuvre si moderne, si entraînante, si caractéristique », dans laquelle la vulgarité de certains détails est rachetée par l'exubérant mouvement des Bacchantes et leur vivante allure. Ce groupe est, comme l'Opéra, la traduction artistique de l'époque de plaisir et de luxe que fut le second Empire.

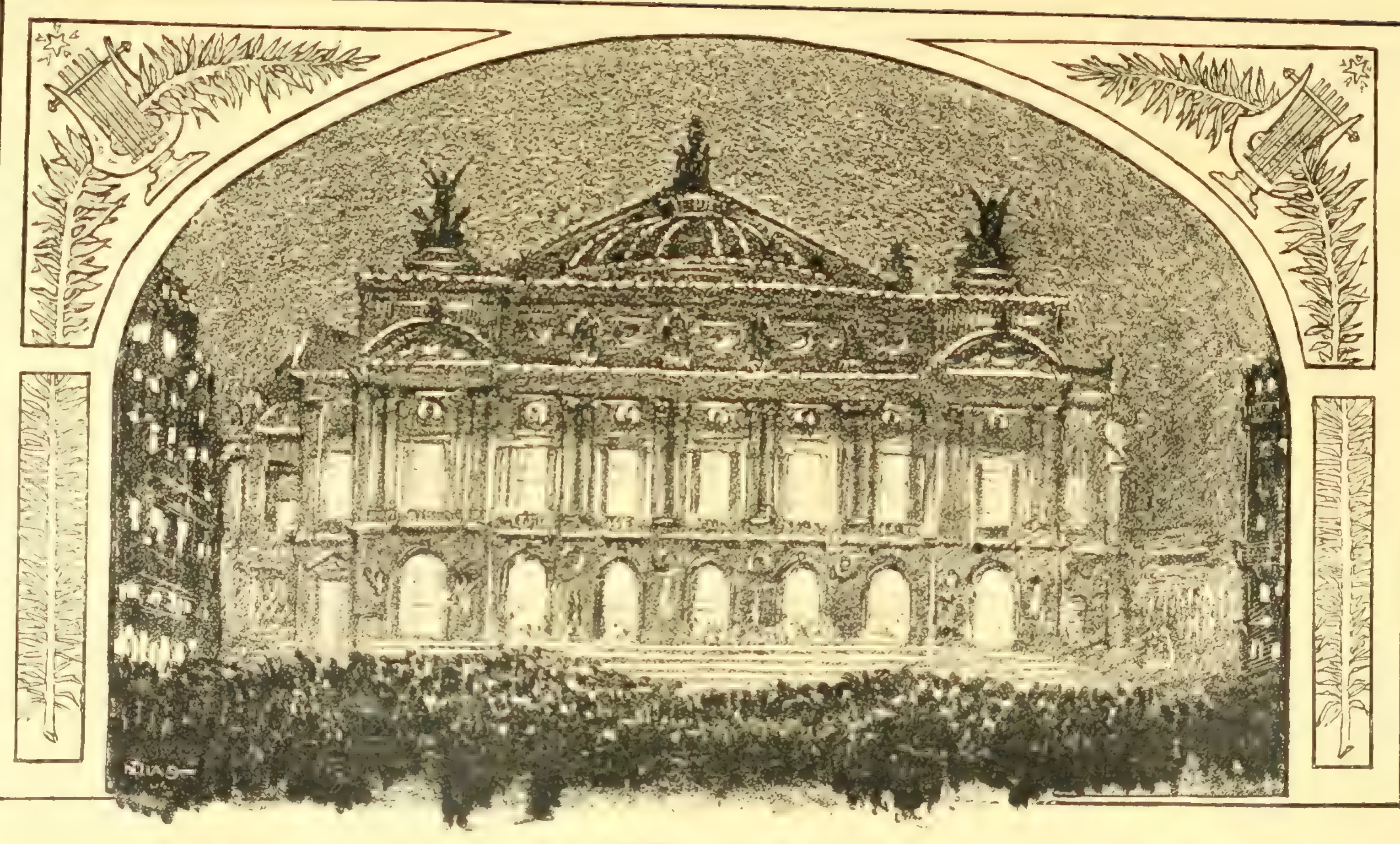
Vinrent les tristesses de l'année terrible, les réflexions graves d'un peuple qui se reprend et que le malheur a mûri; l'architecture se ressent de cet état d'âme de la nation, et l'art en acquiert une sorte de gravité, avec le sentiment exact de la convenance.

S'agit-il de bâtir une église dans un quartier populeux, M. Vaudremer donnera à Saint-Pierre de Montrouge le caractère de force et de robustesse en rapport avec ce milieu ouvrier. La flèche du clocher est de pierre, les colonnes sont de granit, le plafond incliné dessine la forme de la charpente, la décoration est simple et sérieuse.

D'un style tout autre est l'église grecque de Saint-Étienne, construite sous les auspices du roi des Hellènes par le même architecte. Elle est en belle pierre calcaire blanche que rehausse à l'intérieur l'éclat de l'or répandu à profusion. On avait à traduire ici une pensée orientale, à transporter en plein Paris les splendeurs des églises orthodoxes toutes brillantes de dorures et de mosaïques; les fidèles qui devaient fréquenter le temple étaient tous gens riches et élégants. C'est pour ces raisons que M. Vaudremer donna à ce temple grec une somptueuse parure.

Ces mêmes qualités d'appropriation de l'œuvre à la pensée qui l'a inspirée se rencontrent dans la basilique de Montmartre, et les critiques qu'elle a suscitées proviennent en grande partie de ce qu'on n'a pas bien défini son caractère.

Ce serait erreur que de la considérer en dehors de son piédestal.



L'OPÉRA DE GARNIER

Lorsque, dans quelques années, sera établi le large escalier entouré de jardins qui, depuis le square Saint-Pierre, gravira la colline, on pourra, des différents points de Paris, se figurer que le monument ne fait qu'un avec sa base et que le fronton encadré des statues équestres de saint Georges et de saint Martin, la grande coupole entre quatre autres plus petites et le clocher en arrière, au-dessus de la chapelle de la Vierge, ne sont que le couronnement du temple colossal.

On sait toutes les difficultés qu'on a eues à bâtir sur le sommet de la butte, dont la constitution géologique faisait craindre de dangereux glissements de terre sous la pression de la pesante construction. On a dû établir à plus de trente mètres de profondeur quatre-vingt-cinq puits solidement maçonnés en chaux et en meulières, reliés entre eux par des voûtes sur lesquelles, par surcroît de précaution, on a établi un lit de béton de plusieurs mètres d'épaisseur. Le sol ainsi préparé, il a été possible d'élever la basilique, d'abord la crypte, puis l'église haute, avec toute garantie de solidité. C'est la solidité en effet que l'on a surtout cherché à assurer. « Nous voulons durer aussi longtemps que les Pyramides ! » disait l'architecte Abadie ; et il n'a négligé aucun des moyens propres à préparer l'éternelle existence de son œuvre. L'appareillage des pierres a été fait avec un soin parfait, et rien, pas plus dans la toiture, faite de larges dalles, que dans les fondations, ne laisse prévoir une cause de destruction.

L'opération la plus laborieuse était la construction de la grande coupole, reposant sur quatre piliers de seize mètres de circonférence. Quelle que fût la stabilité de cette base, la poussée extérieure produite par le poids énorme du dôme constituait un sujet de craintes sérieuses ; pour la contre-balancer, on s'est servi des quatre petites coupoles, dont le poids a été exactement calculé de manière à établir l'équilibre, et qui, dans ce but, ont une épaisseur plus forte sur l'un de leurs côtés, sans que rien d'ailleurs le laisse deviner extérieurement. Ainsi faisait le moyen âge quand, à l'aide d'obélisques et de pinacles, il chargeait la partie supérieure des contreforts de ceinture des cathédrales.

La coupole, sorte de couronne de pierre sur la colline Montmartre, dominant la capitale, est, par son symbolisme, la traduction de la pensée créatrice de l'église du Sacré-Cœur.

Les constructions scolaires depuis la Sorbonne jusqu'aux lycées et aux écoles primaires, ont eu, au cours de ces dernières années, un magnifique épanouissement sur les différents points du territoire de Paris. Toutes ont ce caractère commun de l'adaptation de l'édifice à

l'objet pour lequel il a été créé, qui est ici l'instruction scientifique et les différents besoins de la vie universitaire.

Il en est de même pour les maisons d'habitation. Des facteurs nouveaux sont, il est vrai, intervenus ; des calorifères dans les caves entretiennent pendant l'hiver dans les appartements une température égale, l'eau chaude et l'eau froide circulent à tous les étages, un tour de bouton allume instantanément les lampes électriques, la montée pénible des marches d'escaliers est supprimée par l'ascenseur automatique. L'on est certes bien loin du temps où l'architecte Blondel, indiquant les divisions des appartements des gens du monde, recommandait l'emploi de parfums pour masquer la mauvaise odeur de la garde-robe. Maintenant les chambres d'hôtel mêmes ont des cabinets de toilette particuliers et sont pourvues d'appareils d'hydrothérapie, et rien n'a été omis de ce qui peut rendre le séjour de la maison agréable.

On voit s'affirmer partout et jusque dans les moindres détails ce que nous annoncions au début : la recherche de l'utile, que l'artiste réussit à traduire d'une manière agréable.

Il est même parvenu à donner au fer employé dans les constructions un arrangement et un dessin qui produisent assez souvent dans l'ensemble un harmonieux effet. Nous avons déjà signalé l'emploi de la fonte dans la charpente visible de la bibliothèque Sainte-Geneviève. Baltard la fit servir à l'établissement de la coupole de trente-cinq mètres de diamètre de Saint-Augustin.

Mais son œuvre de beaucoup la plus importante, celle qui a fait en quelque sorte école, qui a été copiée un peu partout avec plus ou moins de bonheur, c'est le vaste hangar des Halles centrales, le modèle du genre, avec lesquelles seules les grandes gares de chemin de fer peuvent rivaliser comme aspect imposant et comme étendue.

En vain dira-t-on qu'il n'y a pas là œuvre d'artiste, mais bien plutôt d'ingénieur. La différence est-elle donc si grande entre l'un et l'autre, et Viollet-le-Duc ne prévoyait-il pas le temps où chacun apporterait à l'œuvre commune ses qualités propres, et où de cette union naîtrait l'art de l'avenir?

La tour Eiffel a été et est encore actuellement très discutée; on n'en doit pas moins reconnaître qu'il se dégage de son ensemble une forte impression de solidité et de légèreté. Les arcs ont une majestueuse ampleur, et, dans sa maigreur, l'obélisque séduit par sa hardiesse.

La galerie des Machines rivalise avec elle de témérité. Sa nef immense de quatre cent vingt mètres de longueur sur cent quinze de largeur, et

plus haute que le sommet de l'arc de triomphe de l'Étoile, couvre d'un seul tenant une superficie de huit hectares. Les grandes fermes de fer indépendantes reposent sur des patins en biseau et ont une disposition telle que les variations de température ne sauraient porter atteinte à la solidité de l'édifice. Son ornementation, discrète, mais élégante, prouve que l'ingénieur, quand il veut, sait devenir artiste.

Ce qui le démontre encore, c'est le pont Alexandre III, souvenir de l'Exposition de 1900, dans la construction duquel le métal et la pierre ont été si heureusement associés. La science a calculé avec rigueur les conditions de résistance d'un arc d'acier moulé extrêmement surbaissé ; elle a bâti le colossal massif de granit à chaque extrémité du tablier, indispensable pour annuler l'effet des poussées dangereuses. Puis la décoration est intervenue à son tour sous la forme de grandioses pylones surmontés de Pégases et de Renommées. Ici, la France aux différentes périodes de son existence ; là, des figures de femmes symbolisant la Néva et la Seine. L'or est partout répandu avec une profusion que d'aucuns ont trouvée excessive. Le pont Alexandre III, dans sa longueur de cent cinquante-cinq mètres et sa largeur de quarante mètres, est une œuvre monumentale qui sera toujours admirée.

Nous arrêterons ici notre étude des monuments parisiens de la période contemporaine. Nous sommes loin de les avoir tous passés en revue ; nous avons intentionnellement négligé ceux qui ne sont que des inspirations, parfois très heureuses, de styles déjà connus ou dont l'examen nous entraînerait au delà des limites que nous nous sommes imposées.

Nous préférons, au lieu d'éparpiller l'attention du lecteur, synthétiser l'œuvre accomplie, en plaçant sous ses yeux une très intéressante note, qu'avec beaucoup d'obligeance un de nos amis, M. H. Laffillée, architecte en chef des monuments historiques, a bien voulu rédiger à notre intention :

« Quel est le caractère de l'architecture contemporaine? A-t-elle un style particulier, c'est-à-dire présente-t-elle, comme celle des siècles précédents, un jeu de formes et de motifs caractéristiques en nombre limité, découlant de ceux de la période précédente, mais sensiblement modifiés, qui, ayant évolué côte à côte et s'harmonisant facilement, donnent aux édifices d'une même époque cet air de famille qui frappe à première vue et permet de leur assigner une date aussi sûrement que d'après un texte?

« Si on se contente d'un examen superficiel, on répondra non à cette question. Si, au contraire, on se livre à une analyse approfondie aussi bien de la construction que du décor des monuments modernes, on parviendra à isoler un nombre assez grand d'éléments communs, qui suffiraient à cons-

tituer le véritable style contemporain, s'ils devenaient, comme l'ont été ceux des styles anciens, l'objet d'une culture attentive, au lieu d'être employés inconsciemment, négligés ou subis comme des nécessités gênantes.

« Le style du dix-neuvième et du vingtième siècle existe donc, cela n'est pas douteux, mais à l'état latent, étouffé par le fatras parasite du décor tiré des styles anciens, ou compromis, ce qui est pis peut-être, par les manifestations outrées et paradoxales d'un prétendu art nouveau.

« Malgré cette absence d'unité, l'ensemble de la production architecturale de notre époque n'en porte pas moins le reflet de ses préoccupations; il est le fidèle portrait de notre société et le tableau de la lutte des classes qui la domine. Chacune de celles-ci y est représentée et y arbore comme un drapeau un style différent.

« L'aristocratie nobiliaire manifeste son regret du passé et son dédain pour les idées nouvelles en se confinant dans l'architecture des années qui ont précédé son éclipse. Les styles Louis XIV, Louis XV et Louis XVI ont seuls droit de cité dans ses demeures. La bourgeoisie, qui continue à se modeler sur elle, affecte les mêmes préférences. Toutefois, le souci du confort et de l'hygiène a introduit, dans la composition des plans, des modifications assez sensibles pour permettre aux générations futures de ne pas se tromper sur la date des pastiches que, depuis vingt ans, on exécute avec une habileté de faussaire, et il est facile de reconnaître les apports nouveaux dus aux exigences de la vie moderne, malgré tout le soin qu'on a mis à les dissimuler ou à leur faire endosser, comme une livrée souvent mal ajustée, le style de la maison.

« Par opposition à cet art conservateur, végète, sous l'appellation déjà vieillie d'*art nouveau,* un art révolutionnaire et utopique, qui prétend faire table rase du passé. Il est caractérisé par l'emploi abusif d'un très petit nombre d'éléments, parmi lesquels la courbe dite en coup de fouet joue un rôle prépondérant.

« Rien n'est monotone comme la répétition de cette ligne rageuse et impuissante. La préoccupation d'éviter tout emprunt aux styles anciens obsède les partisans de cet art, à ce point que quelques-uns ont proscrit de la décoration la fleur et la feuille; dans le règne végétal ils n'admettent que le tronc et la racine. L'architecte qui a conçu les stations du Métropolitain est le chef de cette secte.

« Par contre, ils ont fait appel au concours de tous les matériaux nouveaux que l'industrie leur a présentés : dans la construction, le ciment armé; dans la décoration, les émaux, les grès, la lave reconstituée, etc. De cela on ne saurait leur faire un grief; mais des esprits plus pondérés que les

leurs trouveront un emploi rationnel à des moyens qu'ils n'auront appliqués que pour jeter un défi au goût et au bon sens.

« Cet art est celui des faux intellectuels, prêts à accepter les idées les plus baroques en philosophie, en politique et en art, pourvu qu'elles leur semblent inédites et qu'elles leur évitent de penser par eux-mêmes. C'est un art factice, sans racine et sans lendemain, puisque sa formule est celle, non pas du renouvellement par l'évolution, mais du perpétuel recommencement. L'influence qu'il aura sur l'art de l'avenir ne peut être considérable, mais on lui attribuera certains progrès qui ne seront dus en définitive qu'à l'épanouissement de cet art latent qui s'élabore à l'insu de presque tous. La somme d'efforts sincères auxquels il aura pu donner lieu ne sera pas pourtant perdue, et il serait tout aussi injuste de le nier, qu'il est fou de croire qu'un art peut se créer de toutes pièces.

« L'architecture religieuse ne saurait se manifester autrement que par une exagération de la tendance conservatrice. C'est dans les édifices de la période romane ou gothique qu'elle cherche uniquement ses inspirations, ou plutôt ses modèles. Elle ne porte en elle aucune cause de renouvellement, et depuis vingt ans environ toute tentative d'affranchissement a été abandonnée. On vient pourtant d'édifier une église en ciment armé, mais il est évident que le désir de réaliser une économie a eu plus de part que le souci de l'esthétique dans le choix de ce procédé de construction. C'est pour l'église un aveu de pauvreté, mais il vaudra mieux sans doute que le déploiement de ce faux luxe auquel elle est réduite depuis une centaine d'années.

« Quant à l'architecture publique officielle, elle est soumise à certaines formules absolument fantaisistes.

« Vous entrez dans une ville de province : vous voyez l'hôtel de ville, c'est une réduction de celui de Paris ; l'architecture de la Renaissance s'y impose ; le campanile, l'horloge, les hauts toits à crêtes ajourées, rien n'y manque. L'hôpital a été copié sur l'Hôtel-Dieu. Ses toits, en tuile ou en zinc, seront toujours plats. L'école sera en brique et pierre, car c'est le collège Chaptal qui est le père plus ou moins avoué des vingt mille écoles ou collèges qui se sont construits depuis trente ans. Le théâtre est un diminutif de l'Opéra de Garnier. Les tribunaux, après avoir offert l'aspect d'un temple grec ou romain flanqué de deux ailes plus ou moins développées pendant toute la première moitié du dix-neuvième siècle, ont été depuis faits sur le modèle du Palais de justice de Paris et conçus dans le style néo-grec. Tous les autres bâtiments administratifs, préfectures, postes, caisses d'épargne, banques, se rapportent à des types tout aussi conventionnels.

« Nous nous trouvons donc en face d'autant de styles d'architecture que de catégories de monuments.

« Quelle sera l'architecture de demain? Il est difficile de le prévoir. Cependant, si un art a des chances de développement, c'est celui qui, déjà riche à sa naissance de l'héritage du passé, prendra son point d'appui sur les données artistiques des époques florissantes les plus rapprochées de la nôtre, en faisant la part la plus large et la plus franche aux solutions qu'exigent les besoins modernes et que les progrès de l'industrie permettent d'aborder.

« Les architectes du palais des Champs-Élysées semblent s'être imposé ce programme. Négligeant comme non avenu le style du premier Empire, parodie maussade de l'art romain, ainsi que les essais plus ou moins avortés des époques suivantes, ils ont remonté, pour renouer la chaîne des traditions, jusqu'au milieu du dix-huitième siècle et, profitant de tout ce qui a été acquis depuis, non pas quant aux formes, mais quant aux dispositions, ils ont fait une œuvre aussi personnelle qu'aucune autre ne l'a jamais été. Ils ont compris qu'un architecte ne pouvait inventer une architecture; il transforme et enrichit son art, et les artistes doués de l'esprit créateur le plus développé sont restés dans les limites de ce rôle.

« On ne demande pas à un écrivain d'inventer la langue dans laquelle il écrit, et l'architecture est un langage.

« L'architecture de demain sera ce que la forme de la société de demain la fera, et chacun peut imaginer l'une d'après l'idée qu'il se fait de l'autre, et dans leur ensemble les deux seront assez semblables à ce qu'elles ont été hier. Elles dépendent l'une et l'autre des progrès réels, toujours très lents, de l'esprit humain, et ne sont pas à la merci des inventeurs de systèmes et des lanceurs de formules. »

Nous voici arrivés au terme de notre étude sur les monuments de Paris. Nous les avons examinés successivement en essayant de déterminer leurs traits essentiels et caractéristiques. Nous avons fait plus encore : nous avons recherché l'idée inspiratrice de leur construction et défini la pensée qu'ils symbolisent, en évoquant l'image de leurs hôtes les plus illustres.

Comme nous l'avions annoncé, nous avons ainsi suivi de siècle en siècle la route de l'Histoire. Les autels de Paris, l'Amphithéâtre et les Thermes ne nous ont-ils pas reportés aux origines gallo-romaines du pays? N'a-t-on pas relu, devant Saint-Germain des Prés, quelques-unes des pages les plus émouvantes des récits des temps mérovingiens? N'a-t-on pas assisté avec Notre-Dame de Paris, la sainte Chapelle, le vieux Palais de justice, à

l'éclosion et au développement de l'art français par excellence? L'organisation de l'Université de Paris ainsi que la puissance des couvents et des abbayes n'ont-elles pas été étudiées et constatées à propos de l'église Saint-Julien-le-Pauvre, du réfectoire des Bernardins et de celui de Saint-Martin des Champs? La porte d'Olivier de Clisson et le donjon de Jean sans Peur n'ont-ils pas raconté, si pauvres que soient leurs vestiges, les malheurs de la France au cours de la guerre de Cent ans? Par contre, les hôtels de Cluny et de Sens, de la fin du quinzième siècle, sont, avec de nombreuses églises que le temps a respectées, le signe d'un état social pacifique et élégant. L'Hôtel de ville nous a parlé d'Étienne Marcel et de François Ier; le Louvre, des premiers Valois, et Saint-Eustache des temps troublés de la Ligue. N'a-t-on pas vu dans le palais du Luxembourg la silhouette de Marie de Médicis, au Val-de-Grâce celle d'Anne d'Autriche, à la Sorbonne et au palais actuel de l'Institut celles de Richelieu et de Mazarin? Portraits de rois encore à propos des places publiques des dix-septième et dix-huitième siècles, et portraits de grands seigneurs à propos de leurs hôtels que nous avons choisis entre cent. Saint-Sulpice et le Panthéon ne nous ont-ils pas fourni d'intéressantes observations sur l'état religieux du pays depuis le dix-septième jusqu'au vingtième siècle? Les souvenirs, déjà bien effacés, des scènes tragiques de la Révolution n'ont-ils pas été rappelés par le Palais-Royal, l'École de médecine, le couvent des Carmes et la Conciergerie? Les gloires impériales ont revécu devant nos yeux en présence des édifices que Napoléon faisait sortir de terre avec la même facilité qu'il conduisait ses armées à la victoire. Enfin, les constructions de la seconde moitié du dix-neuvième siècle ne trahissent-elles pas, par leur diversité même, les incertitudes de l'heure présente et les hésitations de la société sur l'orientation qu'elle doit prendre?

Ce livre eût pu s'intituler *l'Histoire de France dans les monuments de Paris*. Avec une appellation d'un modernisme sans doute exagéré, on pourrait dire de lui qu'il est comme un cinématographe qui fait mouvoir des personnages célèbres dans un décor d'art merveilleux. Fruit d'un labeur de plusieurs années, on voudrait qu'il procurât au lecteur un peu du plaisir que l'on a éprouvé à l'écrire.



TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE CINQUIÈME

SAINT-JULIEN-LE-PAUVRE ET L'UNIVERSITÉ

CHAPITRE SIXIÈME

LE PRIEURÉ DE SAINT-MARTIN-DES-CHAMPS ET L'ABBAYE DE SAINTE-GENEVIÈVE

CHAPITRE SEPTIÈME

LES CONSTRUCTIONS DU QUATORZIÈME SIÈCLE

CHAPITRE HUITIÈME

MONUMENTS CIVILS ET RELIGIEUX DES QUINZIÈME ET SEIZIÈME SIÈCLES

LA RENAISSANCE

CHAPITRE NEUVIÈME

L'HOTEL DE VILLE

CHAPITRE DIXIÈME

LE LOUVRE

CHAPITRE ONZIÈME

L'ÉGLISE SAINT-EUSTACHE, SAINT-ÉTIENNE DU MONT, ET LA FONTAINE DES INNOCENTS

CHAPITRE DOUZIÈME

TROIS HOTELS DU SEIZIÈME SIÈCLE

L'ART MODERNE

CHAPITRE TREIZIÈME

LES PREMIÈRES COUPOLES

CHAPITRE QUATORZIÈME

L'HOTEL DES INVALIDES, LES PORTES SAINT-DENIS ET SAINT-MARTIN, ET LE CARMEL DE LA RUE D'ENFER

CHAPITRE QUINZIÈME

PLACES PUBLIQUES DES DIX-SEPTIÈME ET DIX-HUITIÈME SIÈCLES

CHAPITRE SEIZIÈME

QUELQUES HOTELS PARTICULIERS DES DIX-SEPTIÈME ET DIX-HUITIÈME SIÈCLES

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

SAINT-SULPICE ET LE PANTHÉON

CHAPITRE DIX-HUITIÈME

LE PALAIS-ROYAL. — L'ÉCOLE DE MÉDECINE. — LES SOUVENIRS DE LA RÉVOLUTION

LE DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

Aujourd'hui et demain.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME

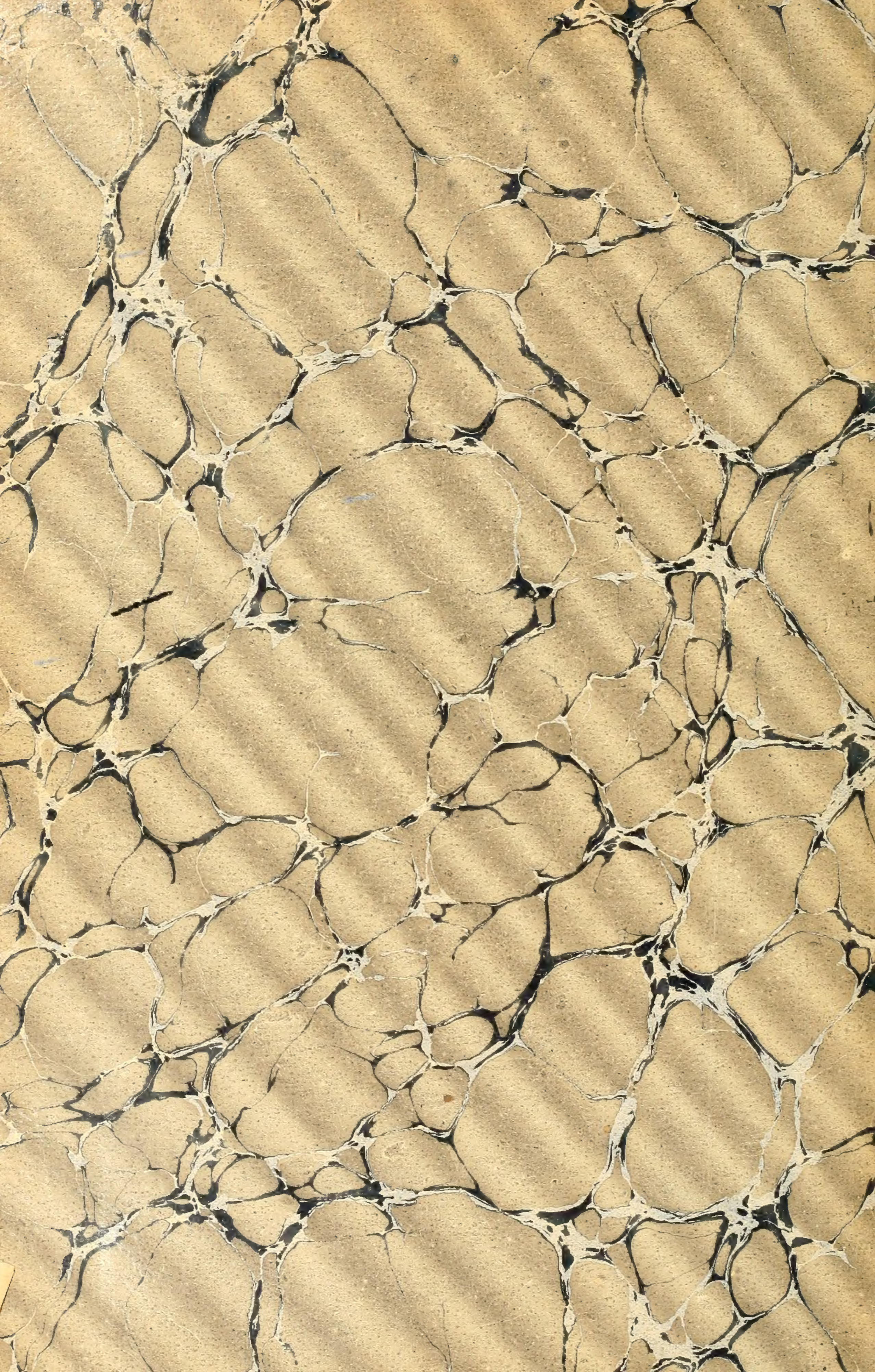
LES MONUMENTS DE L'ÉPOPÉE NAPOLÉONIENNE

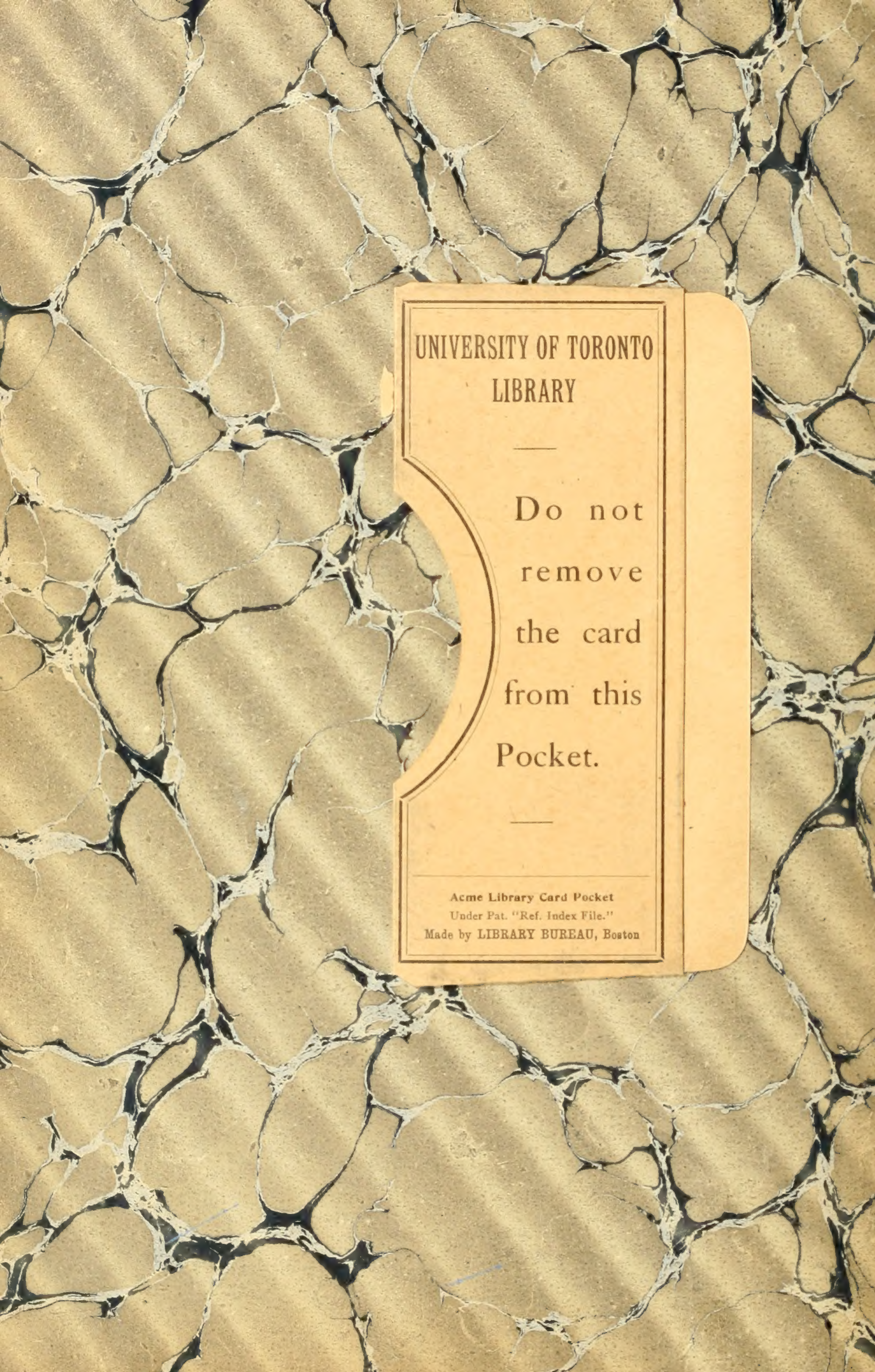
CHAPITRE VINGTIÈME

LES MONUMENTS DE LA SECONDE MOITIÉ DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

TABLE DES ILLUSTRATIONS

SOCIÉTÉ ANONYME D'IMPRIMERIE DE VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE
Jules Bardoux, Directeur.




UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY
Do not remove the card from this Pocket.
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU, Boston

